

Jean ELLEZAM

Docteur en sociologie, conférencier, industriel et essayiste

(2008)

L'INVENTION DE LA FEMME

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Jean ELLEZAM

L'INVENTION DE LA FEMME.

Montréal : Les Éditions sociologie, 2008, 438 pp.

L'auteur nous a accordé le 3 octobre 2016 son autorisation de diffuser en libre accès à tous ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Jean ELLEZAM : jeanellezam@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

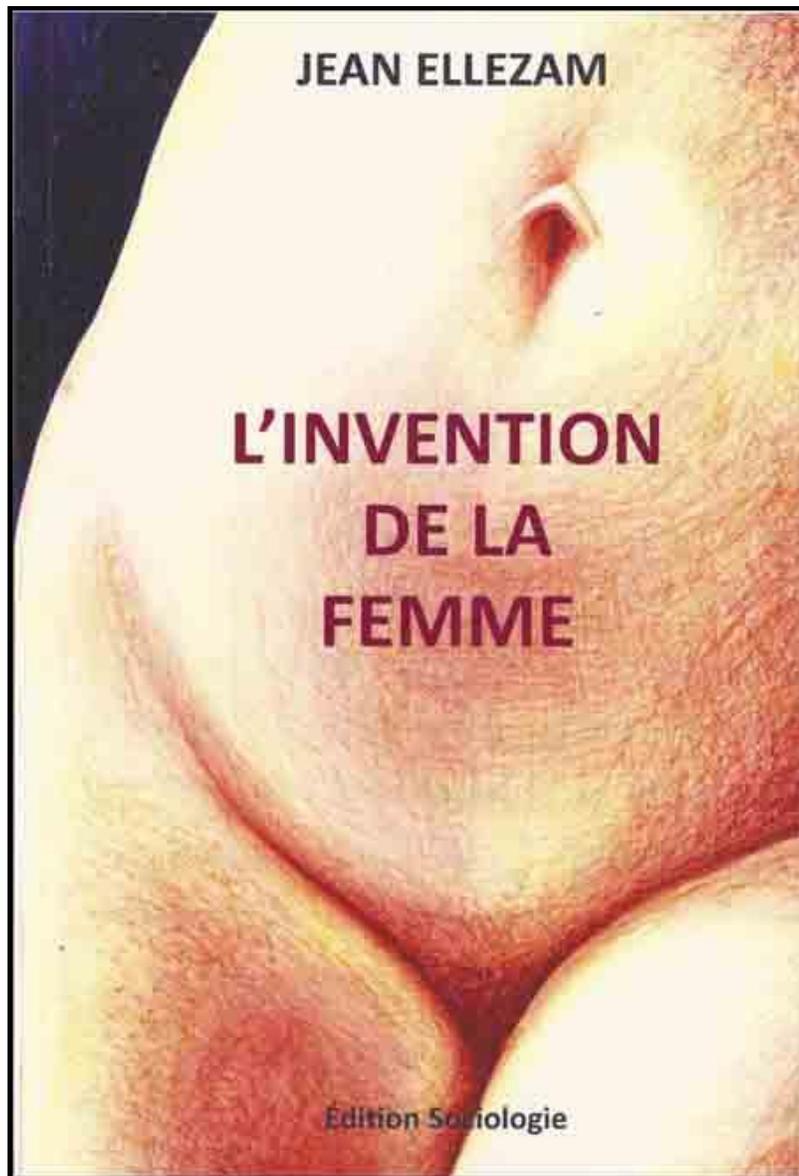
Édition numérique réalisée le 18 mai 2019 à Chicoutimi, Québec.



Jean ELLEZAM

Docteur en sociologie, conférencier, industriel et essayiste

L'INVENTION DE LA FEMME



Montréal : Les Éditions sociologie, 2008, 438 pp.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[3]

Édition Sociologie
www.editionsociologie.com

ISBN 978-2-9810430-0-9

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2008

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright : Édition sociologie, 2008

[4]

JEAN ELLEZAM

L'INVENTION
DE LA FEMME

Édition sociologie
Montréal, Québec (Canada)

[5]

Du même auteur

ESSAI

Groupe et Capital :

Un nouveau mode social de produire le travailleur, 1984

ROMANS

Ils se dévoraient à coups de silence, 2013

[6]

L'invention de la femme

Table des matières

Chapitre I. [L'invention du corps](#) [12]

1. [L'initiative féminine primitive](#) [12]
2. [La station debout](#) [18]
3. [Nudité et silhouette, moyen de convaincre](#) [23]
4. [Le sexuel comme mode de communication](#) [31]
5. [La femme intègre l'homme par l'amour](#) [40]
6. [Invention du langage](#) [48]
7. [Activité sexuelle primitive](#) [54]

Chapitre II. [Rôle des femmes dans l'invention](#) [66]

8. [Inventions et sédentarité des femmes](#) [66]
9. [L'invention de l'agriculture et de l'élevage](#) [74]
10. [La femme invente les soins](#) [78]
11. [Astrologie et pouvoir](#) [85]
12. [Pouvoir premier : la Grande Déesse](#) [91]
13. [La femme humanise l'homme](#) [94]
14. [La symbolique féminine](#) [100]
15. [Une écriture ignorée](#) [110]
16. [Concept d'utilité](#) [124]

Chapitre III. [L'invention du guerrier et du prêtre](#) [130]

17. [Naissance de la virilité](#) [130]
18. [Coupure de l'homme avec lui-même](#) [150]
19. [Enfermement des femmes](#) [158]
20. [L'invention de l'Âme](#) [173]

21. [Naissance divine du roi](#) [181]
22. [Psychologie du héros](#) [190]
23. [La virile sexualité froide](#) [195]
24. [Philosophie et négation des femmes](#) [205]
25. [L'immense fortune du prêtre-roi](#) [213]

Chapitre IV. [Le dieu chrétien est une femme](#) [222]

26. [Femme : soutien du christianisme primitif](#) [222]
27. [L'humanisme féminin, moteur du christianisme](#) [226]
28. [Femmes apôtres](#) [235]
29. [Origine aristocratique de l'ascèse](#) [247]
30. [La violence traditionnelle du Saint](#) [253]
31. [Les femmes propagent le christianisme](#) [262]
32. [L'Amour Courtois transforme les hommes](#) [269]
33. [Nouvelle puissance du Dieu chrétien](#) [276]
34. [La dictature de l'Écrit et de la langue](#) [281]
35. [Récupération des croyances antérieures](#) [288]

Chapitre V. [L'Homme monte au Ciel](#) [298]

36. [Du féminin concret au masculin abstrait](#) [298]
37. [Monothéisme : Abstraction Absolue](#) [300]
38. [Exclusion de la compagne signifiante](#) [303]
39. [Obéissance, appauvrissement de la pensée](#) [308]
40. [Médecine, perversions du monopole](#) [318]
41. [Le christianisme n'aime pas l'amour](#) [327]

Chapitre VI. [Invention du rationalisme](#) [332]

42. [Le rationalisme est le christianisme](#) [332]
43. [Rationalisme, Grand Renfermement](#) [351]
44. [Continuité Religion et philosophie](#) [359]
45. [Réformes chrétiennes, religion de l'égoïsme](#) [374]
46. [La ligne droite, idéal rationaliste](#) [378]
47. [Le cycle féminin contre la ligne droite](#) [383]

Chapitre VII. [Force du sentiment féminin](#) [392]

- 48. [La Raison rupture de l'Être](#) [392]
- 49. [Médicalisation répressive](#) [398]
- 50. [La norme impérative, nouvelle abstraction](#) [409]
- 51. [La domination dans la gestuelle féminine](#) [413]
- 52. [Le temps dans la coupure de l'être](#) [421]
- 53. [Continuité du plaisir féminin](#) [424]
- 54. [Subversivité du sentiment](#) [432]

[8]

[9]

[10]

[11]

[12]

L'invention de la femme

Chapitre I

L'INVENTION DU CORPS

1. L'initiative féminine primitive

[Retour à la table des matières](#)

Le contexte social est fondateur, on pense aujourd'hui différemment qu'hier et ici distinctement qu'ailleurs. On a tendance à considérer notre état d'esprit comme intemporel, construit indépendamment du contexte dans lequel il prend naissance. Il en va autant des rapports hommes-femmes, on croit qu'ils sont, ont été et seront toujours identiques, alors que manifestement ils évoluent. Hommes et femmes ont un langage, une vision du monde et une émotion réfléchissant une réalité différente, mots et choses n'ont pas le même sens. Ces manières de voir sont historiques, construites à partir de rapports de force qui ont déterminés des comportements d'autorité et des identités sociales et sexuelles.

Dans cette configuration, l'homme s'attribue les meilleurs rôles, flatte sa grandeur et encense ses victoires. De telle sorte qu'à partir de lui, tout est petit et insignifiant. Niée, écrasée, la femme ne se reconnaît [13] plus dans cette culture aux antipodes de la sienne. Survalorisé, le rationalisme construit une personnalité masculine héroïque, spoliant la femme dans son être, l'éloignant de son émotion

propre. Pourtant, sentiments, intuitions et empathie sont le moteur de l'évolution sociale. L'instinct de vie est le contact direct avec ses émotions.

Pouvoir masculin d'autant plus paradoxal que c'est la femme qui crée la socialisation humaine en inventant son propre corps dans la recherche du plaisir et de la proximité affective. Son être pacifie la concurrence sanguinaire des mâles. Au sein du règne animal, le mâle structure son apparence, plumage et ramage, afin de séduire la femelle. Il entre violemment en concurrence et se bat parfois jusqu'à la mort afin de posséder le territoire et s'accaparer toutes les femelles, celles-ci observent passivement l'issue du combat et se donnent au vainqueur. Dans le règne humain il en va autrement, c'est la femme, *sujet* du désir, qui se transforme activement, s'embellit, recherche le plaisir et l'affection. En attirant l'homme à demeure la femme tait les combats stériles et l'agressivité destructrice. La morphologie n'est pas le résultat de l'adaptation face à l'environnement mais une réponse aux relations intimes. Le corps féminin se rend séduisant et sexuellement désirable dans un objectif social.

En transformant son corps, la femme séduit l'homme par ses charmes spécifiques, expressément définis pour l'amener à s'approcher et à communiquer. Modelant un corps sensuel, elle construit une sexualité douce et chargée en plaisir, radicalement différente du règne animal, créant la solidarité sociale et des mœurs [14] adaptées. Sa sexualité nouvelle et le plaisir transforment le monde. Elle crée la culture, domestique les instincts. Ni l'homme ni la femme ne s'explique en soi mais dans leurs rapports naturels et culturels. Aucune grandeur ne se suffit à elle-même, elle participe toujours de la réciprocité. Le social s'explique par le social et non par Dieu, l'Environnement ou la Nature.

Toute l'évolution génétique et physique humaine s'appuie sur l'initiative féminine. La femme transforme les règles de la vie sociale par ses manières *d'être au monde* et de *mettre au monde*. La joie de vivre est son moteur depuis la plus lointaine primitivité. Elle se construit physiquement, sexuellement et symboliquement, dans cette optique du partage et de la communication. Pour elle, le meilleur moyen de recevoir est de donner. La femme intègre l'homme, le socialise et domestique son agressivité. Sédentarité nourricière et pacifisme propulsent la femme en créatrice de la Civilisation

Première. On lui doit l'agriculture, l'élevage, le langage, la culture, la médecine, l'écriture, l'astrologie,... et les tabous, primordiaux à la sauvegarde du groupe. Évolution pourtant abusivement attribuée aux hommes. Toute cette évolution et ces découvertes s'érigent sans éclats ni abattages, dans le cadre naturel des besoins de la socialisation humaine.

L'humanité recherche le principe de plaisir et de solidarité et c'est par la femme qu'elle le trouve. Le plaisir est le moteur de l'évolution, non l'utilité. Le plaisir est gratuit et se suffit à lui-même. Les femmes ne recherchent pas *l'utile* mais *l'agréable*, non pas l'efficacité mais le ravissement, le bien-être de tous. [15] L'évolution sociale s'attache à la douceur constructive du féminin et non à la violence de l'homme.

Pourtant, on a compris la concurrence comme moteur de l'histoire. Le darwinisme est un hymne à la grandeur de l'homme, il interprète l'évolution comme autant de succès masculins. Ce qui lui permet d'encenser sa supériorité éternelle comme une évidence naturelle. Il superpose le comportement du monde animal sur celui de l'humanité. Si la *Sélection Naturelle, Lutte pour la Vie*, est relativement vraie dans le règne animal, cette conception ne peut se superposer sur le monde humain. Vision pauvre, mécanique et belliqueuse de Darwin, le mâle actif, combat et défie l'Environnement pour s'adapter, il lutte héroïque contre la Nature et ses congénères. Le mâle pourvoyeur, toujours plus beau que la femelle, se pare davantage pour séduire et prendre des risques vis-à-vis du prédateur. La femelle, en position de faiblesse, se fond dans le décor et se protège pour couvrir ou mettre bas. Passive elle suit l'initiative du mâle et choisit le meilleur géniteur, le vainqueur qui améliorera l'Espèce. La concurrence masculine s'érige en explication universelle de la création de l'humanité. L'homme est dynamique, la femme passive. Explication traditionnelle de l'évolution sociale, où la femme voulue invisible, était et restera invisible. Suivant Darwin, on parle de *l'Évolution de l'Homme*.

Pour que le darwinisme en vienne à ces conclusions, il fallait appauvrir la spécificité de l'humanité, la réduire à celle de l'animalité. La société humaine n'est pas que nature, tout une symbolique culturelle naît et transforme l'instinct, permettant l'évolution proprement humaine. L'humanité ne se résume pas à l'animalité ce serait la [16] rendre statique et caricaturale. Le darwinisme est une

explication *aseptisée* typiquement masculine : le sexuel est mu par la chaste efficacité du besoin sélectif. L'homme fort s'y attribue le beau rôle. Conscient de son intérêt égoïste, plus méritant par nature, il fait de l'histoire une suite utile de concurrences et de guerres dont il est le vainqueur. Rien à voir avec une explication féminine de l'humanité, plus vraisemblable et moins belliqueuse.

Les hommes mettent de l'avant la lutte et la concurrence, conformément à leur vision du monde, les femmes parlent de compréhension et d'attention, suivant leur manière humaine et pacifique de percevoir l'existence. Elles ne peuvent en venir à la conclusion darwinienne : « *Si les hommes sont capables d'une prééminence certaine sur les femmes, sur de nombreux sujets, la moyenne de la capacité mentale chez l'homme doit nécessairement être supérieure à celle des femmes* »¹, ou bien : « *Nous pouvons conclure que la supériorité de l'homme en taille, en force, en courage, en pugnacité et en énergie par rapport à la femme a été acquise durant les temps primitifs... La supériorité de la vigueur intellectuelle et la capacité d'intervention de l'homme est probablement dû à la Sélection Naturelle* »².

Prenant la cause pour l'effet, si la majorité des artistes, philosophes, poètes et historiens sont des hommes, c'est que la femme est moins douée et compétente par nature en regard de la *Sélection Naturelle* et non parce qu'elle [17] a été historiquement niée, socialement empêchée et souvent interdite de droit. Darwin ajoute encore : « *La distinction principale dans la capacité intellectuelle des deux sexes est montrée par le fait que l'homme atteint un sommet plus élevé quoi qu'il entreprenne, que ne peut faire la femme – que cela requière pensée, raison ou imagination profonde, ou simplement l'usage des sens et des mains* »³. Pourtant depuis que les femmes sont admises dans les Grandes Écoles et les études prestigieuses, elles y sont plus nombreuses et obtiennent généralement les meilleurs résultats.

¹ Darwin, Charles, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*. Paris : Institut Charles Darwin international. Syllepse. p.683

² *Ibid.* p.725

³ *Ibid.* p.683

Les thèses darwiniennes se crédibilisent à une époque où l'économie anglaise affirme son hégémonie mondiale. Elles semblent légitimer scientifiquement la colonisation, la concurrence, le capitalisme sauvage et le conservatisme misogyne et puritain. L'hostilité du clergé plébiscite Darwin, lui rend un service inestimable en prônant ridiculement le créationnisme. Pourtant Darwin est croyant et certainement pas un danger pour l'ordre établi. Il fournit une explication biologique aux disparités hiérarchiques des races. Le sous-titre de *l'Origine des Espèces* s'intitule significativement : *La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. Hitler était un fervent évolutionniste.

Lorsqu'on parle de l'Homme dans cet essai, il est évident qu'il ne s'agit pas de tous les hommes, mais de la frange qui dicte et prescrit les règles sociales à son profit. Avant la division en classes sociales, hommes et femmes vivaient en harmonie, dans la proximité et la compréhension. À partir du moment où se détache [18] socialement une classe de guerriers et de prêtres, la violence s'institutionnalise, la hiérarchie sociale se solidifie et les barrières se dressent. Une classe dominante crée ses divinités pour sanctifier son règne et s'assurer l'obéissance. Alors que gardiennes de la cohésion sociale, les femmes en sont les premières victimes, mais l'homme sera aussi victime de son image et de la nécessité de la maintenir. La problématique de l'angoisse des hommes ne se superpose pas sur celle spécifique des femmes. Ils n'ont pas le même rapport au monde, ni le même type d'émotion, on attend de chacun des comportements radicalement différents. Ils n'échappent cependant pas au stress et à la détresse, enfermés dans des idées d'autorité et de morale qui les atteints mais qu'ils ne contrôlent pas.

Pour la compréhension du texte, il a fallu caractériser des typologies sans lesquelles aucune analyse n'est possible. La sexualité est un principe d'attachements et de dialogues qui n'est pas toujours regardé à sa juste mesure comme mode de structuration de soi et de l'autre, le corps sexué est un langage humain que la morale bienpensante veut ignorer.

2. La station debout

[Retour à la table des matières](#)

La posture debout peut s'expliquer par une multitude de facteurs physiques comme la nécessité de voir plus loin, au-dessus des hautes herbes de la savane. On invoque le besoin d'oxygéner son cerveau : surélevant la tête au-dessus du corps l'air se capte mieux, les poumons se gonflent, le cerveau s'aère et favorise son [19] développement. L'économie d'énergie est mentionnée : la locomotion verticale fournit une meilleure synergie mécanique du déplacement : réparti sur deux jambes, le poids du corps, flexible, plus léger, occupe moins d'empâtement qu'horizontalement. Ces fonctions techniques ajoutent des arguments utilitaires à l'efficacité darwinienne. Elles expliquent l'état mais non les causes.

Il manque à ce constat d'engineering physique une dimension sociologique présente au niveau animal et étudiée par l'éthologie ; l'importance du modèle, du mimétisme, du prestige, de l'esthétique. Toute la vie de groupe avec ses codes, ses stimulations symboliques et sa vie sexuelle, ne sont pas sans conséquences sur la configuration physiologique de ses membres et du groupe lui-même. L'âge, l'apparence, le statut, l'affiliation, la faiblesse ou la force, la valorisation ou le rejet, sont tous des éléments psychosociologiques de la dynamique et de l'évolution.

Pour l'hominidé la symbolique est particulièrement importante, les gestuelles et comportements ne sont pas que mécaniques, il s'agit d'un être vivant, avec ses variations et ses états d'esprit. L'importance symbolique est cruciale dans l'apparition de la bipédie. Quand certains se lèvent, ils créent un nouveau modèle d'attitude qui se confirme sur des millénaires. Par mimétisme, stimulation symbolique, prestige et attirance sexuelle, la stature s'allonge et se raffine en des formes graciles, harmonieuses. La recherche esthétique n'est pas un accident du développement bipède, elle en est le moteur. Jamais dans l'évolution animale la physiologie n'a ignoré l'élément esthétique intimement [20] lié au sexuel, à la séduction, pourquoi en serait-il autrement pour l'humain ? Le panache esthétique est déterminant au point que le mâle risque sa vie par un appareil voyant ou encombrant qui lui assure la conquête des femelles et devient source de fierté et de prestige. Le paon se pare de la polychromie de ses plumes sur des

millions d'années d'évolution pour séduire, alors que celles-ci l'encombrent et le désignent aux prédateurs. On est loin de l'utilité.

Pour se pavaner le corps animal sait se transformer, au risque d'amoinrir son camouflage. Pourquoi ces mécanismes n'auraient-ils pas été le fondement de la bipédie ? L'harmonie, la grandeur de la silhouette humaine séduit, devient souhaitable, s'érige en symbole prestigieux, en preuve de la supériorité de l'espèce. La bipédie affirme la rupture avec le quadrupède. Le groupe ne peut plus concevoir, sous peine d'inadaptation sociale et symbolique, de ne pas se tenir debout. Cette attitude devient le principe de son humanité. C'est la position la plus fière, le principe de l'autorité et de la distinction sociale. La bipédie n'est pas mue par l'utilité mécanique et le besoin pratique, il faut y ajouter des réalités sexuelles, culturelles, psychologiques, éthologiques. Réalités non matérialisées, mais cruciales lorsqu'on parle d'*humanité*, c'est-à-dire d'un type d'animalité spécifique.

On peut faire des recherches sur la mécanique physiologique de la position debout, parce qu'il y a matière à observation du corps physique encore visible par la fossilisation. Les os nous renseignent sur des lois d'évolutions physiologiques mais non psychologiques, sexuelles ou culturelles. L'ossature nous documente [21] scientifiquement sur la *forme* des choses, leur mécanique objective et non sur leurs *contenus*, sur le pourquoi de l'évolution, de manières intrinsèques, subjectives. Devant ce manque symbolique, on a la tentation d'expliquer tout par des réalités palpables, utilitaires, éprouvées scientifiquement. La force symbolique ne se fossilise pas et *l'utilité* ne peut dévoiler l'Histoire à elle seule. En somme on explique la vie réelle par des objets morts, ossifiés et non par la réalité culturelle et sexuelle vivante.

On peut observer la forme d'un crâne, son volume, sa morphologie, donc l'espace tenu par le cerveau mais non ce qu'il a dedans, son contenu symbolique et culturel. On peut savoir le niveau d'articulation du langage par la configuration osseuse mais non le *sens* du langage, son message. Il sait parler mais que dit-il ? L'esprit se perçoit à travers les représentations graphiques picturales qu'on interprète, mais antérieurement à toutes représentations graphiques, en l'absence de matérialité, cela ne signifie pas qu'aucunes symboliques ne soient à l'œuvre, elles ne sont que plus difficilement explicables. La fonction symbolique est humainement indispensable à la

construction du corps. Aucune société si petite ou primitive soit-elle n'a pu faire l'économie d'une symbolique, d'un langage, d'une force sociale, constitutive de la matérialité du corps. On peut creuser profond, la pensée ne se trouve pas dans la terre. Le microscope est impuissant à connaître le contenu de l'esprit.

La symbolique de la station debout comme de toute la gestuelle et les manières de se mouvoir répondent à une vérité sociale. Historiquement, la station debout ne [22] se révèle jamais autant sociale que dans le décorum royal. Le protocole démontre bien ce signe universel du respect hiérarchique. En présence du souverain, la prosternation est de mise ainsi que l'inclinaison du corps, l'agenouillement ou l'allongement au sol. La hauteur est le symbole du pouvoir. Le chevalier met un genou au sol au cours de l'adoubement en signe de soumission mais aussi de semi-égalité au roi puisqu'il occupe une position intermédiaire enviable face aux paysans et aux artisans qui demeurent interdits d'épée. Les deux genoux sont réservés à Dieu l'autorité suprême. La prière musulmane colle le front au sol. La position debout souligne la puissance impériale céleste du souverain, s'appuie davantage de la hauteur d'un piédestal, prend aussi la forme d'un char richement paré ou d'un cheval cambré. Pour marquer le respect dans le monde laïc, les gens se lèvent : Tribunal, Cour, Parlement, Chant Patriotique. Dans les offices religieux, juifs, chrétiens, musulmans ou autres, les moments forts se célèbrent debout. La symbolique station debout est fortement chargée. On peut même retrouver dans des scènes amoureuses romantiques, le genou à terre devant la belle, signe de cette antique dévotion.

Le symbolique s'inscrit dans la gestuelle du corps et dans les attitudes. Sociologiquement, on ne peut concevoir d'un côté le corps physique matériel, objet inaltérable, et de l'autre l'esprit, la séduction, l'orgueil et la pensée. Le corps est modelé par la culture et la psychologie individuelle, il est vivant, *plastique* et en constante évolution sous l'instigation de la symbolique sociale.

[23]

Mentionnons pour s'en convaincre les nombreuses pratiques de transformations des corps qui s'exécutent dans le seul but de séduire socialement et de s'intégrer à l'intérieur de coutumes. L'exemple va de l'Afrique, avec la femme-girafe au cou démesurément allongé par

des anneaux ou la femme-plateau qui insère une soucoupe au sein de sa lèvre inférieure, en passant par l'Égypte antique, avec la femme au crâne allongé façonné en pointe, l'angle souhaité élaboré dès l'enfance à l'aide de deux planches permettant l'étirement du crâne. Les femmes chinoises ont les pieds délibérément atrophiés par un carcan de bandelettes. On se confie au soin d'une esthétique convoitée, au summum du canon de la beauté, dit-elle atteindre la déformation osseuse. Aujourd'hui se pratique toujours le tatouage, la scarification ou le piercing. Le corps est un moyen de communication, d'intégration à un groupe, façon de montrer sa différence ou son identité. Si le principe de la construction sociale du corps est vrai et persistant dans certaines régions du globe, à plus forte raison l'est-il dans l'histoire même de la construction physiologique originelle de l'individualité humaine.

3. Nudité et silhouette, moyen de convaincre

[Retour à la table des matières](#)

Rôle capital de la femelle, la position debout est d'abord sexuelle. C'est une procédure humanoïde qui expose davantage les formes charnelles. Debout les mains se libèrent et se rendent disponibles pour transformer le corps qui va présenter une toute nouvelle silhouette. Avec la station debout l'hominidé perd sa queue, qui ne lui est plus nécessaire pour la préhension aux branches. Arme redoutable de protection arrière, la [24] queue chasse les intrus, protège les orifices de la miction, de la copulation, de la parturition et de la défécation. Contrairement aux quadrupèdes, toutes ces actions s'achèvent maintenant par le bas puisque la station debout engendre une modification radicale de la position des organes. La protection des jambes suffit pour empêcher l'intrusion et la défense se seconde des mains.

La bipédie impose le remplacement du signal sexuel de l'œstrus maintenant caché entre les jambes. L'œstrus est une invite animale manifestée par un fessier rouge vif, significatif en périodes de rut, qui appelle clairement le mâle. La bipédie fait apparaître un tout nouvel

attrait sexuel, les fesses. Conséquences de la bipédie elles s'arrondissent, pleines et invitantes elles sont visibles en permanence, présentées en harmonie esthétique contrairement à celles du quadrupède cachées par la queue. Plus sensuelle, la raie des fesses indique l'ouverture pénétrable, le sillon à suivre, le creux convoité. La turgescence des fesses est le propre de la femelle de l'homme. Stimulations visuelles, elles attirent universellement l'appétit sexuel du mâle. Les fesses ont aussi une fonction technique. Les rondeurs, fesses et hanches, emmagasinent les graisses indispensables à la fécondité. Ces graisses s'accumulent en une place adéquate libérant la marche et la grimpe. La position debout produit un autre relief adipeux harmonieusement bombé, la vulve. Ce coussinet pubescent un peu gonflé sera nommé poétiquement « Mont de Vénus ». A contrario, on peut dénier le caractère réellement féminin de Lucy. Grimant encore aux arbres, ce fossile Australopithèque datant de 3.2 [25] millions d'années, a encore le fessier malingre et peu accrocheur.

Pour que cette nouvelle silhouette s'apprécie il faut qu'aucun poil ne vienne en cacher l'exposition. Par expansion naturelle tout le corps se dénude. Le poil s'oppose maintenant à l'harmonie des lignes, nuit à la grâce, à la légèreté, au lisse et au lustré. Le poil symbolise surtout l'ancienne animalité. La peau ainsi découverte devient un puissant et irrésistible aphrodisiaque que les hommes ne peuvent ignorer. Inversement, les parties enserrées s'ornent de poils, demeurent convoitées et mystérieuses. Le pubis doit se découvrir, s'explorer, comme les aisselles. Les creux cachés attirent. Le pubis est mis en scène par une touffe signalétique. Il s'érige en « véritable focalisateur visuel » selon l'expression de Zweig⁴.

L'attrayante et énigmatique pilosité détient une autre fonction sexuelle, elle retient l'odeur, souligne les effluves, l'exhalaison de sueur des aisselles et de l'entrejambe. La pilosité ainsi répartie aux endroits sensibles dégage, comme chez les animaux, un parfum attractif, érotique, stimulant le goût. Communion charnelle, le sexe féminin interroge et aiguillonne la totalité des sens. Cet univers sensuel des odeurs sexuelles est parfaitement effacé avec l'aseptisation. On est loin du temps où Louis XIV disait à sa

⁴ Zwang, Gérard 1987 *Le sexe de la femme*, Suger. Zwang, Gérard 2002 *Aux origines de la sexualité humaine*, Paris PUF

maitresse : « Ne vous lavez pas, j'arrive », alors qu'elle ne l'avait point fait et depuis fort longtemps.

[26]

L'humain se pare d'une pilosité contraire aux primates qui demeurent imberbes là où l'humain est poilu. La femme adopte une émoustillante pilosité en des endroits précis : la partie génitale et les aisselles. La peau lisse a pour effet de souligner la pilosité. Ils se répondent comme compléments visuels paradoxaux. Les touffes de poils plantées en des endroits précis excitent tout autant que la dénudation totale.

Ostensibles et troublants, la charge sexuelle annoncée par les fesses et la vulve alerte le plaisir et alimente l'imaginaire. Volonté d'harmoniser la silhouette féminine, la pilosité pubienne et les fesses se voient conjointement de profil, considérable importance lorsqu'on sait combien l'imaginaire masculin est visuel. Le stimulus sexuel n'est plus exclusivement fonction des odeurs et des saveurs mais tributaire de l'imaginaire visuel orienté vers les zones cibles. Complémentaires, la poitrine se développe en réponse au volume des fesses, équilibrant les formes. La silhouette féminine assure déjà ses effets. De ses creux et ses pleins ressortent une silhouette unique. Les appâts sexuels se visualisent de tous les angles. Ce phénomène est identique chez les primates, lors de l'œstrus, des taches rouges écarlates apparaissent aussi bien en avant qu'en arrière, sur le fessier que sur les tétines, l'appât se préfère périphérique. Plus esthétique chez la femelle de l'homme, l'harmonie de la silhouette globale se veut sophistiquée pour mieux éveiller le regard et séduire.

Envoutant, les seins suscitent un tel attrait, un tel engouement hypnotique chez les hommes, qu'ils sont littéralement glorifiés. Le développement de la poitrine est attribué originellement à la bipédie, le buste surélevé [27] confère une prédominance aux seins, qui grossissent et s'arrondissent dans le but probant de séduire. On peut en jouir et s'en réjouir. L'homme est fasciné par les seins qu'il admire, caresse, lèche et stimule. Les femmes connaissent leurs effets. Les mammifères ignorent cet appareil typiquement humain lié aux mains du bipède. En se libérant, les mains donnent une importance érogène aux seins, à leurs formes et à leurs volumes. Les seins se caractérisent

comme un atout majeur dans la symphonie physiologique et demeure d'une grande actualité dans l'imaginaire sexuel.

Le volume du sein est un signal sexuel clair et ne peut se réduire à la fonction utilitaire d'allaitement. La grosseur du sein et du mamelon est indépendante et aucunement proportionnée à la capacité nourricière. Auréolé d'une sorte d'écu pigmenté, de couleur rose, bistre ou brun, le mamelon contraste avec la très fine peau environnante et forme un aiguillon emblématique troublant. Les seins sont coiffés de boutons saillants d'autant plus sensibles qu'ils réagissent aux stimulations et témoignent d'un état d'excitation. Les pointes érectiles éveillent l'enchantement et la convoitise, causent l'émoi. Spécifique à la femme le sein est là pour être vu, touché et senti. Le mammifère mâle n'accorde aucune valeur attractive, ni faveur particulièrement érotique aux tétines sans mamelons de la femelle. La fonction lactifère des tétines chez l'animal demeure l'essentiel. Depuis 3 ou 4 millions d'années, il y a une filiation dans la famille du genre Homo, de l'homme proprement dit, nous partageons avec les Gorilles et les Chimpanzés des ancêtres communs, mais nous sommes les seuls à nous tenir debout en permanence, sans l'aide des mains, et à ne pas être couvert de poils. Nos [28] vêtements sont extérieurs à nous-mêmes et selon, Coppens ⁵, notre physique n'a pas changé depuis plus de cent mille ans

L'homme perd ses poils en réponse aux transformations féminines, force est de constater qu'elles détiennent l'initiative. La bipédie expose aussi les parties sexuelles de l'homme, comme chez la femme, sa région pénienne se couvre d'une pilosité contrastant avec le reste du corps, dégageant en son centre le pénis qui s'expose comme fascination visuelle, comme cible de charges émotionnelles. Les sexes détiennent la même fonction accrocheuse, un mode physique de communication où chacun appelle l'autre. Aujourd'hui le mimétisme masculin de la pilosité vis-à-vis des femmes s'exprime socialement avec une nouvelle attitude. Les hommes comme les femmes tendent à l'épilation alors qu'antérieurement, question de symboles, le poil se vénérait comme manifestation probante de la virilité recherchée et de la différenciation masculine.

⁵ Coppens Yves, Anaïs Besnard-Statian et Collège de France. 2001. *Origine de l'homme, réalité, mythe, mode*. Artcom Paris

Avec la tombée des poils la peau de l'espèce humaine se transforme physiologiquement, se garnit de corpuscules tactiles particulièrement sensibles inconnus des autres primates. La surface cutanée porte autrement plus de glandes que celles des singes d'où une sensibilité nouvelle spécifique à l'espèce humaine. Ce singe nu qu'est l'humain décuple à l'infini les sensations du toucher. Les caresses sur une peau lisse se ressentent davantage et détiennent une signification plus sensuelle [29] que chez l'animal. Or la peau qui enveloppe la totalité du corps humain est l'essentiel du plaisir. Elle procure la sensation de chaleur, la douceur du contact, l'émotion de l'odorat et une transpiration révélatrice. On est sensible à son apparence, à sa chaleur et à sa coloration. La nudité en soi captive fascine et débride l'imagination. On pare la peau pour la rendre encore plus magique. Dès la primitivité, les humains s'enduisent d'odeurs, de couleurs, de pigments et de cristaux provenant des plantes ou de la terre, pas uniquement pour communier chastement avec le sacré mais surtout pour séduire, se rendre désirable et se procurer du plaisir. Ce n'est pas pour rien que le corps féminin inspire tant d'artistes et de poètes. On attache à la peau une importance cruciale. L'industrie du parfum, du maquillage et des cosmétiques sont les phares lucratifs du commerce de la mode.

On s'est attardé à l'érotisme des seins, des hanches, de la vulve ou des fesses mais on méconnaît l'importance de la peau elle-même. On voit assurément les formes mais on oublie l'évidente prédominance de la peau comme essence du pouvoir sexuel. Il suffit qu'un peu de peau dépasse pour appeler le regard. C'est la fonction d'un affriolant décolleté, un dos nu, une jupe soulevée découvrant une cuisse sensuelle. Le désir masculin est sensible à une épaule nue, à une gorge offerte ou un nombril subtilement découvert et orné d'un bijou pour en augmenter la charge érotique. La mode taille-basse laisse entrevoir la peau nue du ventre et du bas du dos dans un but suggestif. Qu'y a-t-il de plus magique pour l'homme qu'une chute de reins qui se découvre lorsque la femme se penche ? Celle-ci doit en connaître le pouvoir parant cet endroit d'un tatouage. [30] La sensualité tranquille des femmes émeut manifestement les hommes.

La détermination physique de la peau est culturelle et symbolique et pas simplement naturelle. Aujourd'hui, les pays orientaux valorisent la peau claire. L'épiderme laiteux correspond à une image

précise de l'occidentalité. Les annonces insérées quotidiennement au sein des rubriques matrimoniales en Inde ou en Afrique stipulent la nécessité d'avoir la peau claire. Signe évident de classes sociales inférieures, la peau basanée ou noire indique une trop grande exposition au soleil. La couleur de la peau informe sur la caste d'origine du prétendant éventuel de telle sorte qu'à travers le monde elle s'est radicalement éclaircie sur une période de trente ans. Si celle-ci s'est transformée sur un si court laps de temps, comment ne pas penser que l'évolution humaine étalée sur des millions d'années, n'ait pu transformer de fond en comble notre physique à partir de la symbolique qu'on lui accorde ?

La couleur de la peau est un enjeu culturel. Dans les pays riches la peau bronzée est un signe de prestige, d'élégance et de richesse, les salons de bronzage le prouvent. Inversement dans les pays pauvres la peau foncée trahit une origine sociale inférieure. De la même façon qu'au XVIIe siècle, en Europe, la peau blanche, veineuse et presque translucide des aristocrates les distingue d'emblée des paysans aux visages burinés par le vent et le soleil. Le mythe veut que la blancheur de la peau soit telle qu'on puisse voir le vin passer dans la gorge. À cette époque la peau blanche, lisse et poudrée, symbolise la perfection et la pureté, même au risque [31] d'un empoisonnement par la poudre produite à partir du plomb.

4. Le sexuel comme mode de communication

[Retour à la table des matières](#)

Un organe du plaisir spécifiquement féminin apparaît : le clitoris, organe érectile exclusivement destiné au plaisir, sans autres fonctions, contrairement au pénis à plusieurs usages. Seules les femmes ont un organe propre au plaisir. Le clitoris est un foyer dense de terminaisons nerveuses très vascularisées, sources fondamentales du plaisir. Fragile et intense, le clitoris est intimement protégé par une capuche. La portion émergée ne représente qu'une partie d'un organe beaucoup plus long qui s'étend par deux racines entourant le vagin et l'urètre. Il se crée pour augmenter les sensations du rapprochement, en accroître

le trouble. Hippocrate le nomme « *le serviteur qui invite les hôtes* ». Avec la station debout, le clitoris est à portée de main. Projeté en avant, il peut se développer, attirer, aiguillonner l'autre. Stimulé par la pénétration, il acquiert une importance nouvelle, indispensable à l'harmonie du plaisir sexuel.

La nature aime le plaisir. Le nez coiffe la bouche pour la protéger et en augmenter les plaisirs gustatifs. Un nez engorgé diminue le sens du goût. Le clitoris placé au-dessus du vagin détient la même fonction d'appréciation, à moins que ce soit délibérément que la femme choisisse cette complémentarité inédite dans le seul but de jouir de la vie. Le clitoris a la fonction de stimuler le plaisir, de le partager et de créer le dialogue. L'échange physique engendre le dialogue social.

[32]

L'homme est friand de la jouissance féminine. Absente, le dialogue ne passe pas. Dans la période primitive où les inhibitions sont absentes, le partage est une communication intime dans la joie sexuelle, sociale, communautaire et le moyen indispensable à l'identification de soi et des autres. Le plaisir féminin attire clairement l'homme de telle sorte que dans le développement historique on l'a suspecté et résolument ignoré. Il conférait un pouvoir à la femme. Il fallait taire ce mode de communication, ce rapprochement dangereux. Incriminé, ce plaisir gratuit deviendra insupportable à l'austérité morale, religieuse ou philosophique comme chez les stoïciens grecs et les chrétiens. Jusque très récemment, le clitoris n'était pas mentionné dans les traités d'anatomie médicale, organe inconnu, considéré inutile, sans fonction aux vues de la médecine pudibonde. Faute de fonction dans la mécanique des choses, on n'est pas tenu de lui porter attention, même si le clitoris est intimement lié avec la psyché et la socialisation.

Si l'homme l'a ignoré, ce n'est pas tant par machiavélisme, mais parce que la construction rationaliste de l'univers de l'homme ne peut comprendre la spécificité du sentiment affectif féminin comme mode d'intégration social. La femme intègre et s'intègre avec son corps. La vaste étendue diversifiée et spécifique du plaisir féminin est étrangère à l'homme, chacun connaît un monde différent.

La bipédie a pour effet principal la libération de la main. La main contribue à la nature sexuée de l'humanité. On a beaucoup dit sur l'avancée technologique qu'on lui doit grâce à l'opposition du [33] pouce. En effet le pouce prend son importance en contact avec l'outil (branche, pierre, os). À l'usage le pouce s'oppose radicalement à la main pour faciliter la préhension. La main humaine peut alors faire une recherche approfondie des matériaux, mobilisant d'autant les capacités du cerveau. À son tour il prend du volume voulant résoudre les énigmes techniques. Le cerveau gagne en complexité, structure la pensée et permet une meilleure appréhension de l'objet. On a ici toute une relation dialectique entre la main et le cerveau, partie positive de l'analyse, la partie qui concerne la *mécanique* gestuelle et la construction cérébrale *physique*. Il s'agit de la partie matérialiste de l'analyse. Dans ce schéma logique, ce sont les rapports *d'utilité* qui créent les organes. D'autres sortes de déterminations nous inventent qui ne sont pas exclusivement utilitaires. Le plaisir est gratuit et la sexualité un moteur de notre développement physique. La main explore autant les objets que le corps lui-même.

Les mains sont intimement liées à une nouvelle sexualité exclusivement humaine. On a peu souligné l'importance capitale des mains sur les pratiques sexuelles initiées par l'humanité naissante. Les mains libres permettent une action conjuguée stimulante inexistante chez l'animal et qui enrichit la vie sexuelle. On l'observe chez les primates évolués, animaux grégaires par excellence. L'épouillage, les caresses, les jeux et les tendresses gestuels sont un mode de socialisation dans lequel les mains détiennent une importance cruciale.

L'humanité libérant les mains permet d'explorer l'intimité et les sens, créant un plus grand [34] rapprochement. Grâce aux mains, la sexualité n'a plus la brutalité ou la maladresse animale. Elle passe par un rituel sécurisant de préparation, de mise en conditions sexuelles que sont les caresses, les frôlements, les cajoleries, les massages. En somme, la tendresse et l'affection humaines passent nécessairement par les mains.

Les mains élargissent le répertoire des plaisirs sexuels. L'orgasme pas toujours atteint par des moyens uniquement génitaux comme chez les animaux, peut s'obtenir par stimulations manuelles conjuguées. Le plaisir clitoridien unique dans le règne animal déclenche une

particularité érotique, un plaisir renouvelable ignoré de la brutalité animale. La sexualité n'est plus une douleur mais un doux moment.

La femme et l'homme enrichiront le plaisir solitaire avec la bipédie, grâce à la libération des mains. Ils découvriront aussi la fellation, purement humaine. Aucun animal ne procure l'orgasme masculin uniquement par ce moyen. La verge animale est protégée et inaccessible, cachée par la paroi abdominale. Le monde animal connaît le cunnilingus initié par le mâle mais ignore la fellation. Pour l'homme le cunnilingus s'intègre dans son répertoire amoureux. Pour la femme la fellation est une innovation historique. Le phallus masculin s'expose dorénavant à la gourmandise érotique. La réciprocité têtebêche, chacun se procurant simultanément du plaisir, est également une invention propre à l'espèce humaine.

[35]

Outre son rôle dans la communication sexuelle, la main est fortement chargée en langage non verbal. Elle commente de multiples façons notre expressivité. Avec les mains, les mots trouvent leur rythme, accentuent la phrase, ponctuent les émotions verbales. La main *parle*, appelle, menace, effraie, se tend, salue. C'est un instrument qui caresse, bénit, supplie, protège, aide, rejette. Les mains expriment fortement les symboles d'appartenances idéologiques. Le communiste dresse le poing ou le fasciste salue par la main ouverte levée. La main annonce la victoire et la paix (le V des doigts), la mort ou la vie (le pouce baissé ou levé). On insulte du majeur dressé, accuse l'index pointé. On jette des sorts avec l'auriculaire et l'index menaçants. On exprime sa colère en frappant du poing. On ne peut rien donner les mains fermées. Elles sont si importantes que dans la préhistoire, elles s'illustrent en négatif dans les grottes comme première expression de soi. En art, dessiner les mains est un long apprentissage. Elles sont d'une portée cruciale dans l'expression artistique, appuient les sentiments. La main liée à l'émotion révèle l'intimité et est une grande partie de notre expressivité sociale, sensuelle et amicale. On apprend autant le langage du corps que celui des mots. Les mains des Italiens et des anglais ne bougent pas de la même manière, leurs expressivités étant différentes. Les gestes, les mimiques et les cris ont précédé de beaucoup le langage verbal. Aussi n'est-il pas surprenant que le non-verbal ait conservé son pouvoir évocateur. Le verbe n'est qu'une partie des modes communicationnels. Chez les sourds-muets, les mains parlent.

La force sociale et expressive des mains nous indique qu'elles contribuent autant à l'évolution du cerveau que [36] la pratique de l'outil. Le langage social des mains comme moyen de communication structurent le contenu de nos pensées. L'objet fabriqué s'inscrit dans des croyances et des symboliques signifiantes, qui le valorisent culturellement. Il n'a aucun sens en soi. Statuettes, vases, maisons, armes, déguisements, inscriptions, répondent à des contextes culturels depuis que l'humanité se pense et réagit éthologiquement. Sinon on confère au travail technique la seule détermination de notre pensée.

Les lèvres, la langue et l'odorat sont d'autres éléments physiques qui concourent aux joies de la communication sexuelle et sociale. Les lèvres sont l'apparition d'une surface sensible, un point culminant du

gouter charnel. Aidées de la langue, elles s'expriment et se surpassent dans le baiser érotique. La langue s'assouplit, s'adoucit se couvre de papilles extrêmement susceptibles à la diversité des goûts. Ces dernières s'érigent en testeurs sensuels. La langue sensibilisée à une nouvelle palette gustative apporte de nouveaux plaisirs. Mobilisation affective inconnue de l'animal, le baiser baigné de souffle et de parfum est le lieu de cristallisation de l'affection humaine et du désir. Dans le baiser sur la bouche, il y a l'envie de rencontrer l'autre, de se l'approprier et de communier intimement. Il est plus aisé pour la prostituée de copuler que d'embrasser. La pénétration, éloignée du visage, peut s'effectuer sans l'affection d'un regard attentif, ce qu'un baiser sur les lèvres ne permet pas. Les lèvres coiffées des narines sont trop proches du regard et de l'être.

Spécifique à l'humain, s'érige une variété considérable de positions sexuelles, plaisirs dans [37] lesquels s'aiguillonnent simultanément la bouche, la langue, les sexes et les seins, pour un régal physiologique ignoré par la méfiance et la brutalité animale. Cette nouvelle approche physique autorise l'avènement de l'intimité comme proximité spécifiquement humaine. L'amour devient ludique et créatif. La volupté est enfin possible, sereine et devient porteuse de paix.

La bipédie cachant son œstrus, impossible de deviner les périodes de fécondité féminine. Contrairement à l'animal la femme devient réceptive sexuellement en permanence, indépendamment des périodes spécifiques de rut ou d'ovulation qui en délimitaient les phases, ce qui a des conséquences incommensurables sur l'évolution sociale humaine.

La nature a doté les animaux de moments précis pour s'accoupler. La femelle envoie des signaux clairs que sont les râles, les rougeurs ostentatoires, le plumage relevé et la danse pré-nuptiale. Son ovulation est ressentie par les mâles comme un appel pressant et sans équivoque à l'accouplement. Chez les primates l'appel de la femelle se manifeste par un gonflement et une coloration rouge vif des lèvres vulvaires, l'empêchant parfois de s'asseoir et la lubrification du périnée par un fluide vaginal odorant et savoureux pour le mâle. La nature règle biologiquement ces échanges sexuels par une montée d'hormones et l'ovulation. Ces périodes de chaleurs cycliques et tapageuses, dont la durée varie de une à trois semaines par an, clôturent la saison des amours. Après, chaque partenaire se désintéresse de l'autre.

[38]

Pour la femelle de l'homme l'ovulation n'a pas de manifestations extérieures, rythmes hormonaux et rythmes du désir deviennent indépendants. En cachant l'œstrus, la femelle transforme les principes biologiques qui la régissent. Plus uniquement dictés par la reproduction, ni ordonnée par des cycles ponctuels, la femelle fidélise l'homme. L'attachement devient durable sans limites au plaisir partagé. La femme intègre socialement l'homme par une plus grande sensualité, ce qui a la fonction d'adoucir sa violence animale. Le temps consacré à la copulation est plus étendu, de meilleure qualité, le coït ne dépend plus de la force du mâle dominant mais de la femelle et permet à chacun de bénéficier d'une vie sexuelle.

Auparavant, après la copulation, mâle et femelle s'ignoraient, maintenant la sexualité plus douce est une communication, un attachement permanent. Si la sexualité n'est plus liée uniquement à la reproduction et à la prorogation de l'Espèce, les affrontements sanguinaires pour le territoire, entre mâles, n'ont plus raison d'exister, cesse la brutalité qui dévaste tout.

Les lieux de reproduction animale ressemble à de véritable champ de bataille : branches cassées, plantes arrachées, saccage, sang. Pendant la copulation, les animaux utilisent dents et griffes, se blessent, se mutilent et parfois même se tuent. Avec leurs panaches les cervidés restent attachés, s'entremêlent et meurent dans d'atroces souffrances. Chez la femelle c'est coup pour coup, aucune tendresse ni affection. La sexualité animale est violente. En période de rut, la savane, la forêt ou le désert résonnent davantage de hurlements cruels plutôt que d'hymnes à l'amour. Lors de la [39] reproduction le jaguar dévaste tout sur un large périmètre dans une lutte avec la femelle. Après avoir été fécondée, la chamelle se tourne vers le mâle dans un grognement de rage et l'attaque à coup de dents. Celui-ci s'enfuit épouvanté. Les femelles des animaux grégaires, antilopes, rennes et buffles forment des bandes indépendantes, comme les chauves-souris qui après la période de fécondation se tiennent à l'écart des mâles. Après avoir mis bas ayant portées leur progéniture près de deux ans, les éléphantés ont besoin d'une période de huit à douze mois pour se laisser approcher. Comme chez les sangliers ou les orangs-outangs, phoques et morses vivent séparés après l'accouplement. Dans les zoos

faute de vigilance du gardien, l'ours trop près de la femelle la tue souvent d'un coup de patte, sans que rien n'avertisse.

Après s'être battu pour le territoire, le mâle s'approche seulement si autorisé par la femelle. Même si la copulation est souvent violente, c'est la femelle qui choisit et a les moyens de s'imposer à lui. Jouissant d'une liberté sexuelle totale, impensable que celle-ci se fasse saillir si elle n'y est pas disposée, preuve que les mâles ne la dominent pas. Cette prééminence sexuelle autorise déjà l'évolution, lui permet un rôle majeur dans l'approche. Dans la société primitive la femme est séduite si elle le veut. Il ne viendra pas à l'esprit d'un primitif de mal parler à sa femme, affirme Malinowski ⁶. Dans ce système d'intégration de l'homme, il est assuré d'avoir des relations sexuelles. Il ne développe aucune frustration comme le souligne Margaret Mead ⁷. Dans [40] les sociétés modernes, on pratique universellement l'exclusion sexuelle soit par le couple monogame permanent, soit par la sélection sociale, raciale et religieuse.

5. La femme intègre l'homme par l'amour

[Retour à la table des matières](#)

En cachant son œstrus la femme permet à l'homme de se socialiser, de s'approcher, de communiquer. La concurrence est moins vive et permet une nouvelle forme de dialogue. La femme autorise surtout les hommes à se regrouper ensemble alors qu'antérieurement les mâles avaient plutôt tendance à rester solitaires et farouchement concurrents. Si les hommes se battent ce n'est pas par jalousie comme l'anthropocentrisme le laisse entendre, mais parce qu'il conserve les prémisses du règne animal, le portant à une sexualité plus agressive et exclusive. Cette violence sexuelle est précisément ce que la femme va domestiquer.

⁶ Malinowski, Bronislaw. 1976. [*La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*](#). Paris : Payot. Malinowski, Bronislaw. 2001. [*Trois essais sur la vie sociale des primitifs*](#). Paris : Payot & Rivages.

⁷ Mead, Margaret. 1963. [*Mœurs et sexualité en Océanie*](#). Paris : Plon

Pour se laisser approcher, elle exige douceur, prévention et confiance, non plus étalage de force ou de violence. L'abandon féminin fait ainsi office de récompense affective et de partage avec l'homme. Cette confiance s'obtient sur des millénaires de transformations. Il a dû démontrer davantage de tendresse, de compassion, se présenter plus vulnérable. Le sexuel génère de l'attachement, du sentiment, de la communication et de l'empathie.

[41]

La perte de la méfiance animale crée une nouvelle attitude amoureuse. Considéré comme un ennemi, le mâle saillit la femelle par chevauchement arrière, elle peut fuir à tout moment, c'est pourquoi il la maintient par ses crocs. Elle lui montre le dos comme à n'importe quel assaillant, la sexualité n'est pas un plaisir. Il ne voit ni son visage, ni ses émotions. Face à face, l'homme et la femme transforment la relation, se regardent, se sourient, se parlent, s'amusent, sentent leurs souffles, sont à l'écoute et interprètent les plaisirs du partenaire. Pour la première fois de l'histoire de l'humanité ils créent *l'intimité* propice à la socialisation. Contrairement à l'animal, l'espèce humaine n'expose pas ses ébats amoureux, garde ses amours loin des regards indiscrets, dans un coin de forêt, dans l'espace restreint d'une tente ou d'une grotte. Un archéologue précise que même si la proximité était forte avec les autres personnes, le simple fait de séparer les ébats du couple d'une élémentaire peau d'animal ou d'une couverture assurait cette intimité.

Pourtant bien portés sur la chose, babouins, chimpanzés et bonobos demeurent silencieux dans leurs ébats et ignorent l'ensemble des sonorités charnelles, soupirs, chuchotement, halètements, enchantement de l'extase érotique. Mieux qu'une communication l'amour devient une communion. Comme la soif ou la faim, l'orgasme est un besoin biologique renouvelable grâce au plaisir inscrit dans la mémoire sensorielle. Le laissant entrer dans la profondeur de son intimité, la femme voue une nouvelle importance à son partenaire qui en retour devient plus délicat et attentif. La jouissance féminine s'offre en dialogue et érige l'orgasme en ciment social.

[42]

La morphologie se complète et évolue, de la perte des poils jusqu'à la chevelure abondante. Signe symbolique de séduction, la femme

s'embellit sans cesse, sa chevelure soignée détient un pouvoir érotique évident. On la lave, la brosse, la soigne, la parfume, on lui consacre un temps précieux pour attiser la convoitise. Toute l'imagerie sensuelle et troublante étale des cheveux savamment posés ; jeux de mèches sur une épaule, un sein, une fesse, crinière fantasmée dont le pouvoir magique et érotique se transfère aux perruques.

Les cheveux sont particulièrement chargés de sens. Peurs religieuses autoritaires, « *Attribut sexuel secondaire* » dérangeant comme disent les austères fanatiques, les chastes musulmanes s'obligent à couvrir leurs belles chevelures fournies. « Femmes du Christ », dans l'engagement éternel de chasteté, les novices catholiques se rasent le crâne en prononçant leurs vœux, et se couvrent la tête d'un lourd voile protecteur. Le jour de son mariage la femme juive orthodoxe se coupe également les cheveux, qu'elle remplace par un artifice non moins équivoque, une perruque supposée bien sage qu'on couronne d'un chapeau ou d'un foulard de peur d'être indécente. Ces juives proclament ainsi le renoncement aux autres hommes, deviennent interdites de séduction. Lors d'une cérémonie religieuse d'entrée dans la cléricature, l'ecclésiastique rase la partie circulaire au sommet de la tête, tonsure qui rappelle étrangement, à l'envers, la calotte juive, calotte portée également par le prêtre catholique. Le rigoriste moine bouddhiste s'inflige un grand renoncement en se privant de cheveux. La phobie religieuse des cheveux prouve bien leur pouvoir sexuel, manifestement provocant, dont est privé l'homme prématurément chauve. L'homme [43] privé de ses cheveux se dévalorise, le mythe de Samson en témoigne.

Contrairement à la femelle animale, la femme expose ses formes comme un appareil prestigieux et tapageur, elle n'est plus contrainte de se fondre dans les couleurs de son environnement, de se camoufler dans la nature. Protégée par le groupe, elle peut se démarquer pour attirer l'attention du mâle et son soutien, amène l'homme à prendre la défense des femmes et des enfants. Le mode de reproduction ovipare confère un rôle plus important au mâle qui peut couvrir les œufs, ce n'est pas le cas avec le mammifère humain, la tâche revient exclusivement à la femme. En cachant l'œstrus la femme se rapproche de l'homme qui s'acquitte ainsi d'une fonction de protection, d'affection, de recherche de nourritures, l'oblige à se sédentariser

auprès d'elle. Il prend alors une place plus importante dans la gestion du quotidien.

Avec la bipédie, la femme a d'autant plus besoin de l'homme que la gestation et les soins des enfants réclament une nouvelle protection. L'humain est fragile, il découvre davantage son ventre et n'offre plus uniquement son dos aux attaques du prédateur. Il est plus agile et polyvalent debout mais plus délicat. La position verticale impose la légèreté générale du squelette et l'effilement des membres. Cette ossature gracile réclame une meilleure protection. L'humain, moins rapide que l'animal, se méfie de la désertique savane sans caches, d'où la nécessité *sine qua non* de rester groupé. La femme enceinte, davantage fragilisée, devient le maillon faible du groupe.

[44]

Autre particularité humaine de la bipédie, l'enfant naît par nature *prématuré*, ce qui enclenche un processus de socialisation spécifique. En effet la structure osseuse des femelles a dû se modifier pour demeurer debout et l'ouverture du bassin s'est rétrécie. Elle ne permet plus le passage d'un crâne volumineux, qui de surcroît s'agrandi par la stimulation évolutive du cerveau humain. Le crâne de l'enfant n'est pas entièrement formé à la naissance et le petit doit sortir avant terme, sinon une gestation de quinze mois serait imposée et il serait alors impossible d'accoucher. Le cerveau du petit humain va continuer d'évoluer après l'accouchement au même rythme qu'in utero. Il réclame une longue période de soins et de protection contrairement aux animaux capables de se dresser sur leurs pattes et d'acquérir une autonomie quelques minutes après la naissance. La gazelle accouche quasiment en galopant, imitée immédiatement par son rejeton. L'homo est la seule espèce de primates, excluant même le singe et l'ensemble des animaux de la création naissant par nature prématurément et inapte à se débrouiller seul. Il acquiert son autonomie sur une période de 7 à 10 ans. Cette particularité humaine attache la femme, la sédentarise, limite son autonomie et ses activités. Il faut retenir l'homme et amoindrir sa propension animale à la violence. Le mode de sexualisation humaine contribue à cet attachement réciproque. Retenir l'homme par le sexe ne date pas d'hier.

Ni les ovipares ni les autres mammifères n'ont cette proximité avec leurs petits. La lionne dévore ses petits surnuméraires devant l'assistance du groupe indifférent à la cruauté de la scène. Le kangourou en danger se débarrasse de son petit encombrant pour mieux fuir et [45] contenter le prédateur. Dans le monde de la jungle réglé par une éthologie implacable, chacun agit selon sa sauvegarde. Cette particularité du bébé humain précoce aura des conséquences considérables sur l'affectivité et le développement de l'empathie. Pas tant qu'elle n'existe pas chez les animaux bien au contraire, mais dans le cadre social humain elle prend des proportions qualitativement différentes. Ce lien particulier de longue proximité affective crée l'attachement maternel, crucial pour la socialisation.

Nouvelle importance du groupe, la culture remplace l'adaptation physique qui fait défaut à l'humain. Les animaux héritent de défenses naturelles intégrées à leurs corps. Avec la culture, la lame remplace les crocs, la flèche supplante les griffes, le vêtement prolonge la peau. En l'absence de culture, l'humain retombe dans le monde animal. Un enfant élevé dans un contexte animal adoptera les comportements de son milieu. Élevé chez les loups celui-ci se concevra comme les membres de la horde, il adoptera ses cris, sa gestuelle, sa position accroupie, la course à quatre pattes et perdra définitivement le langage humain comme l'a démontré le Dr Itard ⁸, recherches confirmées par d'autres études sur les enfants abandonnés dans la nature.

En fait ce n'est pas tant que la Culture *remplace* la Nature mais plutôt qu'on se reconstruit une nouvelle nature par la culture. Culture et nature ne sont jamais opposées mais s'interpénètrent. On redéfinit notre nature et elle persiste au travers de la culture. Notre être est composé de ce lien étroit.

[46]

Dans toute cette naturalité culturelle, la mère essentielle s'érige en mode de structuration de l'enfant, responsable de toute l'éducation. Contrairement à l'animal, l'enfant ne saurait acquérir le sentiment du danger nécessaire à sa survie par lui-même. Il se brûle par insouciance alors que la seule odeur de la fumée fait fuir tout animal. L'importance de la mère fait que l'enfant se socialise dans le sentiment et la

⁸ Malson, L., 1964, *Les enfants sauvages*, Paris, UGE.

proximité du toucher. Les souffles enveloppants, les caresses, les baisers, l'attention, la communication, forgent toute la qualité de l'être. L'amour maternel est indispensable à sa construction.

Les soins prodigués à l'enfant ne sont pas que techniques efficaces nécessaires à la croissance et à l'adaptation, le lien affectif est une condition *sine qua non* de mise au monde. En orphelinat, le suicide du nourrisson abandonné, mal aimé, sans caresses ni baisers, est un drame. Faute d'amour le bébé préfère ne plus vivre du tout, ne s'alimente plus, se recroqueville et meurt. Dans d'autres cas d'abandons, on assiste à une grande perturbation affective prélude à d'éventuelles maladies et à de réels traumatismes. L'affect étant touché, tout le corps est atteint. Ceci est d'autant plus vrai dans une société qui ne tempore pas ses sentiments en les rationalisant. Lorsque la femme allaite des animaux sauvages, elle tisse avec eux des liens affectifs de même nature qu'avec son bébé. Un profond attachement découle de ce lien d'allaitement qui est source de domestication animale. Ce dernier est considéré comme un parent et non comme un objet, au même titre que l'arbre fait partie de la famille des vivants, on le respecte. L'allaitement des animaux sauvages domestiqués détient aussi une fonction [47] utilitaire, soulage la trop grande production de lait maternel ou la sollicite, techniques encore utilisées en puériculture avec des moyens mécaniques.

L'empathie est une caractéristique unanimement attribuée à la femme traversée par l'aversion à faire souffrir autrui et par son sens de l'équité, ne serait-ce que parce qu'elle donne la vie et que celle-ci amène de la considération. Altruiste, la femme l'est depuis la nuit des temps, par la forte proximité qu'elle entretient d'emblée avec l'enfant, avec le groupe et par les soins qu'elles dispensent aux vieux et aux blessés.

L'empathie, qualité féminine majeure, se répercute sur toutes les attitudes d'intégration. L'empathie comprend les sentiments de souffrance, de peur, de joie, de respect... La nature de l'empathie féminine joue un rôle considérable d'humanisation. Les émotions sociales consolident des codes. On est en présence d'une *contagion émotionnelle* issue de l'enfance de l'humanité. L'empathie est ressentie par les animaux, mais ils ne la systématisent pas dans une culture dédiée à l'harmonie sociale, comme le sont le langage, les tabous et les codes symboliques confirmés. Si chez les animaux elle

est « naturelle », chez l'humain elle devient « culturelle ». Dans l'évolution humaine l'acquis prend le pas sur l'inné. Sauvegarde du groupe, le sentiment conditionne le devenir de l'espèce et commande la morale. En somme par l'empathie et l'amour la femme humanisera l'homme et permettra *l'avènement de la culture*.

Sur le terrain de la violence et de la lutte pour la vie, la *Sélection Naturelle* s'autorise, encense la virilité, mais [48] sur le terrain affectif de la femme il en va autrement, elle impose sa non-violence aux hommes. Sa préoccupation est l'intégration, la sécurité, l'amour, le plaisir, en somme la création de la véritable socialisation. Il n'y a aucune raison d'établir la concurrence comme moteur de l'histoire.

6. Invention du langage

[Retour à la table des matières](#)

Toute cette évolution liée au langage, au sourire et au rire est une pratique spécifiquement humaine et sociale. Maintenant qu'homme et femme se rapprochent, ils découvrent une nouvelle manière d'exprimer la qualité de la rencontre. Un langage social multiforme se perfectionne dans l'expressivité, la gestuelle, les rires, les sourires et les mots.

Le langage détient une telle importance dans les relations humaines qu'il ne peut avoir été extérieur aux rapports sexuels. Il exprime l'intelligence des émotions, le commerce des idées, l'harmonie des sentiments qui sont autant de façons d'alimenter l'imaginaire sensuel. Façon d'appivoiser l'autre, d'adoucir le mécanisme de la rencontre, on séduit par la voix. *Le son est intimement lié aux sens*.

Les linguistes nous enseignent combien le langage est à l'origine lié au charme amoureux et devait se situer entre le miaulement nocturne du chat et le chant d'amour du rossignol. Il s'intègre à l'intérieur des techniques d'approches sensuelles. Par contraste, le beuglement n'invite pas à la rencontre. Mécanisme de [49] reconnaissance, le répertoire du langage humain est plus sophistiqué mais une convergence subsiste entre le rythme, la mélodie et le refrain

des animaux et les sons utilisés en vue du rapprochement humain. Bien que plus complexe, le langage humain puise nécessairement à cet éventail, comme l'animal. Le langage est un jeu de séduction créé par la proximité et le désir naturel d'intégrer, de s'intégrer : « *L'ensorcellement, caractéristique du vivant, consiste à jeter un charme, instiller un philtre, envouter par un chant ou un récit pour s'emparer du monde mental de l'autre.* »

Ce n'est pas dans le combat silencieux de la chasse, les beuglements contre la bête piégée ou l'ennemi que se développe le langage. Cris, signaux et gestuels suffisent pour les besoins techniques limités, comme la recherche de territoires ou d'abris et la chasse, mais ces sonorités sont trop concrètes pour gérer l'abstraction, elles suffisent pour nommer les choses mais sont inaptes à exprimer le verbe qui désigne l'action et le temps (passé, présent, avenir).

Pour créer l'histoire, l'abstraction de la parole est indispensable. Elle est à l'origine des mythes et des cultures, des besoins de croyances et d'apaisements. Par elle se construit la vie sociale et affective, s'exprime et s'embellit une vie quotidienne magnifiée. On tente d'en expliquer l'origine et le sens afin d'appriivoiser les éléments. Véritable aphrodisiaque, la voix exerce un énorme pouvoir de séduction. Elle s'accompagne du timbre grave, aigu, chantant, criard ou nasillard, indissolublement lié à la communication verbale proprement humaine. La voix complète l'apparence. Principe du charme, la formation du langage articulé [50] s'est très tôt accompagnée de la musique et de la danse qui en augmentait la sensualité, favorisait le rapprochement. De nombreux instruments de musique jonchent le sol des sépultures primitives (flutes, pipeaux, tambours).

Le silence est coupure, violence contre l'autre, rien de moins naturel, social et humain, l'expression même de la détresse. Le silence religieux organisé en système de recueillement s'érige en rupture sociale. Il convoque sa propre logique de l'enfermement. L'ascétisme se prive de l'intégration sociale en s'isolant du langage et de la communication avec les vivants. Son seul interlocuteur est Dieu, « l'Immortel » instigateur du silence austère des cloîtres éloignés des « mortels » trop vivants. Le silence tourne le dos, enferme dans la paranoïa, casse l'indispensable dialogue, *sort du monde* des vivants pour celui de la mort, conduit à la contemplation stérile des couvents

et abbayes. C'est un enfermement autiste. Ce n'est pas pour rien que Françoise Dolto affirme : « *C'est la parole qui fait vivre* ». Continuité du langage animal, le langage humain déclencheur d'émotions, suscite tendresse et attachement. La zoothérapie, démarche positive pour ses qualités de régénérescences thérapeutiques, prouve l'indispensable besoin de communication avec les animaux.

Niant l'humanité, l'extraction monastique du monde est d'une extrême violence. L'isolement sacerdotal n'est pas une *douceur* contrairement à ce qu'on prétend. Par son modèle moral et austère, le silence monastique est considéré comme saint et vénérable par les religions. Le silence et la mortification autoriseraient des sommets spirituels et rapprocheraient de l'intimité de Dieu, en [51] fait, d'un soi bien abstrait. Devant le néant, on ne rencontre que le néant de soi, rien, le plaisir de sa propre souffrance. C'est pourquoi l'ermite est si moraliste, il fantasme le réel, le surplombe en se confrontant au vide, il ne recueille que la morale, vengeresse par définition, hostile à son contraire ; la vie. Il s'abrite derrière des valeurs sanctifiées et évangéliques, éloignées de la réalité. Ce fantasme devient universalisable puisque intemporel, rêvé et non confronté au vécu concret. On peut tout dire au nom de Dieu. Il ne nous contredira pas. Logiquement, le monothéisme naît du désert, là où il peut s'exprimer pleinement, dans le néant du silence et de la sécheresse, dans la stérilité, privé de la féconde humidité de la vie, de ses éclats de rire et de plaisir.

Le plaisir a une longue histoire liée à la puissance de la femme, à la vérité de la douceur humaine et du développement harmonieux. Le sourire proprement humain participe à cette communication non verbale de séduction, d'enchantement. Stimulé par la mobilité des lèvres et des mâchoires, il laisse apparaître une dentition moins sauvage. Le sourire est un moyen original de communication absent chez l'animal. Il se crée, selon les mêmes modalités que la politesse, pour adoucir les frictions inhérentes à l'approche sociale dans le contexte du regroupement. Le charme du sourire est un moyen de rapprochement qui transcende les langages verbaux. Par métaphore, le langage est précis et le sourire universel.

Le rire, comme le sourire, est démonstration d'une connivence accrue et expression de la séduction. Accolade affective, c'est un plaisir communicationnel rapprochant l'humanité d'elle-même. Pour

exemple, on [52] ne rît jamais autant que dans les premiers moments de plénitude amoureuse, dans l'émerveillement de la rencontre, la fraîcheur de la découverte de l'être aimé. Son absence crée une distance, une forme de violence, une froideur émotionnelle inconfortable. Le sourire tend la main, son absence tourne le dos.

Loin d'une action spontanée le rire est intimement social. On ne ri pas impunément partout, le cérémonial religieux interdit la spontanéité du rire, la circonstance impose le recueillement. Pourquoi se déshumaniser pour communiquer avec Dieu, rompre la communication humaine pour qu'il nous écoute, comme si le ludique était l'impasse de la réflexion. Socialement, le sérieux est synonyme de vrai, d'austérité, d'intériorité. À l'encontre, le rire devient symbole de plaisanteries fallacieuses, déplacé, faux ; inconséquent de ne pas être sérieux. Dans cet esprit, la comédie est burlesque, populaire, superficielle et méprisable, alors que la tragédie est preuve d'intelligence, de noblesse, de circonspection, de recueillement et de conscience.

Le christianisme a si bien compris la subversivité du rire qu'il s'en est toujours méfié. Le taxant d'irrespectueux il l'a banni : « *Jésus n'a-t-il jamais ri ?* », nous disent les prêtres de toutes obédiences chacun à leur façon. Surtout qu'il y a toujours une puissance contestataire dans la dérision. L'ironie critique permet des propos virulents racontés banalement, le rire désarme (*dé-arme*), éloigne du combat à bras le corps. Pour le christianisme, le rire est obscène, décharge et évacue la tension nécessaire à la piété. Jésus souffre depuis sa naissance, son martyr sauve le monde, le rire est irrespectueux, il est inconséquent, léger, signe [53] d'orgueil et de vanité, inconciliable avec la modestie. Insulte à la dévotion, on ne rit dans aucun lieu du culte. Les sévères et agressifs saoudiens musulmans wahhabites interdisent le rire aux fidèles, comme toutes formes de séduction, la danse, le chant, le sifflement, les différences vestimentaires. Conséquences, les femmes sont entièrement cachées, subissent la violence conjugale et sont interdites de tous droits au point de ne pouvoir conduire une automobile ou de montrer de la peau.

Le rire est sociologique⁹. Il dépend du lieu, du statut, des croyances, des interdits... Chargé d'une fonction communicationnelle et d'une manière d'être, il en cristallise les obligations. Il apparaît pourtant comme répondant à la spontanéité de chacun. Il est plaisir et donc fortement questionné par le rationalisme rigoureux. Engouement pour le plaisir et pour l'intimité, les rencontres entre femmes laissent beaucoup de place au rire et au jeu. Le rire est une belle expression émotive et détient une fonction thérapeutique évidente¹⁰. Inversement l'homme rit beaucoup moins dans ses rencontres, son intimité est plus restreinte. La femme élevée dans l'empathie, est plus autorisée à s'exprimer émotivement. Porteur de la rationalité et de la compétition, le héros viril ne rit pas, il grimace plutôt un sourire forcé devant la belle héroïne sauvée. Le rappeur ne saurait rire il se féminiserait. Le révolutionnaire convaincu de sa juste cause atteint d'une vocation qui le transcende ignore le rire. Le hammam [54] féminin est un lieu de rire et de volupté envié par le sérieux de l'homme.

On ne comprend pas toujours la pénétration sociale et culturelle de nos comportements. La simple manière de dormir n'est pas que spontanée. Pour exemple, au moyen-âge on dort plutôt assis, c'est pourquoi les lits nous paraissent si court par rapport à leur largeur, on refuse de ressembler à un gisant et d'appeler la mort.

Toute la géographie physique du corps humain est le produit de l'expression sensuelle. Le corps humain dit la volonté de séduire, d'apprivoiser, de comprendre. Il s'inscrit comme un moyen fondamental de communication de l'espèce humaine. Dans cette évolution, force est de constater le rôle moteur de la femme. Elle aura forcé l'homme à se reconstruire, s'adapter, se repenser, s'humaniser. Recherche du plaisir, le mécanisme dynamique de cette influence féminine est la sexualité. La conséquence, la sauvegarde du groupe.

7. Activité sexuelle primitive

⁹ Georges Minois *Histoire du Rire et de la dérision*, Librairie Arthème Fayard, 2000.

¹⁰ Dr Henri Rubinstein *La psychosomatique du rire* Editions Robert Laffont ; Dr Patch Adams *Quand l'humour se fait médecin*, Édition Stanké, 2000.

[Retour à la table des matières](#)

Distraction du corps, ravissement du jeu, la sexualité s'impose à l'origine de l'espèce dans toute sa légèreté, en continuité immédiate avec celle des animaux. Contrairement à l'idée religieuse aseptisée, l'humanité ne naît pas entachée du péché originel et de la culpabilité de son sexe. Essentiel de l'activité, la sexualité est une préoccupation majeure dans la totalité des sociétés [55] primitives, venant d'un monde pudibond, les explorateurs ont été émerveillés par cette liberté.

Incarnant l'activité sexuelle intense et naturelle, l'histoire primitive de la représentation du sexe commence tôt. Historiquement on représente d'abord des vulves stylisées. Elles sont la première illustration rupestre, la première abstraction universelle. Nombres d'anthropologues observent l'engouement pictural primitif pour les vulves, qui se dessinent sous la forme d'un triangle renversé fendu, bien avant la représentation du corps féminin tout entier.

En l'absence de contrôle réel sur les femmes dans les sociétés primitives, les premières révélations picturales sexualisées surprennent. Dès la période Aurignacienne, 32 000 ans av. n. è. dans la Vallée de la Vézère en Dordogne ou dans les Abris sous Roche (Blanchard, Castanet, Ferrassie), on découvre des fresques représentant le triangle, les chevrons, les zigzags, les méandres et les cupules. Les Cro-Magnon (*Homo sapiens*) gravent d'entrée de jeu sur le roc des vulves stylisées et non d'innocentes et bucoliques scènes de chasses. Hommes ou femmes gravent, parce qu'on ne sait affirmativement si c'est l'un ou l'autre des sexes. Selon Marija Gimbutas se sont les femmes qui se sculptent et se dessinent elles-mêmes. Pour démontrer son propos, elle se place dans la perspective de la personne qui se sculpte et qui en l'absence de miroir aura une vue plongeante de son corps. Seins, ventre et fesses prendront un aspect proéminent, le visage absent et les jambes à peine esquissées finissent en pointe, prototype des statuètes paléolithiques féminines stéatopyges : grosses fesses, hanches excessives.

[56]

Encore aujourd'hui, les représentations vulvaires peuvent provenir de femmes, courants lesbiens ou simplement féministes car une pornographie spécifique est aussi réalisée par les femmes. En superposant la suprématie masculine sur les représentations féminines

ne projette-t on pas nos stéréotypes actuels selon lesquels, d'une part, l'initiative sexuelle proviendrait exclusivement des hommes et d'autre part, les femmes n'auraient jamais possédé véritablement leur sexualité. Or souvent les sculptures sont faites avec de l'argile ou des mélanges d'argile et d'os broyés, expertise des femmes habituées aux mélanges et liants alimentaires. Continuité culinaire, les premières poteries d'argile sont réalisées par les femmes jusqu'à l'invention du tour de potier.

Les représentations de vulves devancent de plusieurs millénaires les célèbres sculptures de « Vénus » Gravettiennes, 29 000 ans av n. è. dont celles de Willendorf (Autriche) ou bien de Lespugue (France). Ces statuettes d'ivoire, de pierre ou d'argile expriment le corps de la femme et sa prédominance puisqu'on ne retrouve pas l'équivalent masculin dans la statuaire de l'époque. Pas de phallus dressés, ni de déification masculine. « *Les figurines mâles représentent seulement 2 à 3% de toutes celles de la Vieille Europe.* », explique Gimbutas ¹¹.

Ces statuettes féminines ne peuvent être uniquement représentation de la fécondité puisqu'elles ne sont pas enceintes. Ces sculptures démarquent la poitrine et le volume du bassin. Le triangle pubien est souvent [57] surreprésenté ce qui indique une liberté expressive du sexe donc une libéralité de la sexualité. Fessier vigoureusement proéminent, ces sculptures sont aussi stéatopyges. Elles mettent surtout en évidence l'harmonie des lignes sensuelles de l'époque. Attitude ouverte de séduction, les bras sont généralement positionnés croisés en arrière et révèlent la vulnérabilité et l'offrande et ne sont pas significatives d'une attitude de protection. La grâce et la majestuosité des courbes que soulignent ces sculptures s'appliquent à l'essentiel de l'attrait sexuel : ventre, seins, vulve, fesses et non le visage et les pieds, à peine esquissés. Parfois ces nus féminins montrent les avant-bras placés sur le sexe évoquant la masturbation. L'abondance des formes et la silhouette généreuse rappellent le sens du plaisir et de gourmandise. L'esthétique primitive appelle la profusion sensuelle : fortes hanches, cuisses imposantes, ventre bourré. Évidence de la générosité féminine, il y a pléthore et non

¹¹ Gimbutas, Marija. 2005. *Le langage de la déesse*. Paris : Des femmes. A. Fouque.

manque, richesse du plaisir d'être vue et touchée. Le prolifique est le oui, la maigreur est significative du non.

Les vestiges retrouvés attestent que Cro-Magnon démontre une activité sexuelle intense. Statut, objet ou peintures rupestres, illustrent des pratiques variées : hétérosexualité, homosexualité, zoophilie, masturbation. À Maltes une superbe sculpture datant de plus de 6 000 ans représente une scène explicite de masturbation. On note aussi l'utilisation de godemiché, comme ce double phallus de bois de renne, sculpté au Magdalénien, au moins 15 000 ans av n. è.

L'anthropologie pudibonde a interprétée le sens de ces vestiges paléographiques comme un témoignage [58] chaste et aseptisé, non comme un vestige sensuel liée à la sacralisation de la vie. Les vénus deviennent « *image de la fertilité* », classées comme « *objets rituels* » ou de « *culte* » alors qu'il s'agit aussi d'objets explicitement sexuels, unissant les plaisirs de la vie et du sacré, puisque les deux mondes sont intimement liés. L'anthropologie se voulant scientifique fait office de feuille de vigne, à l'exemple de l'ancêtre de l'archéologie, l'abbé Henri Breuil (1877-1961), le « pape de la préhistoire », spécialiste des stratifications de la culture matérielle, ou du père Pierre Teilhard de Chardin son collègue paléontologue jésuite. Si culte il y a, c'est celui de la théologie du plaisir de la femme, de sa puissance bienveillante, féconde et protectrice.

Après ces fêtes sexuelles on représentera bien plus tard le chaste monde animal dans l'art des cavernes. Les figurations réalistes de la faune n'apparaissent qu'à la fin du paléolithique supérieur. On dessine les mammoths 24 000 ans avant notre ère. Viendront ensuite les cervidés monochromes et les équidés, 4 000 ans plus tard. Chef-d'œuvre de l'art primitif, surreprésenté l'animalerie polychrome connaît son apogée tardivement, 13 000 ans avant notre ère.

Ces animaux souffrants ou morts, transpercés de partout, présagent l'avènement du guerrier. La chasse s'étend naturellement à la guerre, cette chasse à l'homme. La sagesse paléolithique des femmes succombe à la violence néolithique. Avec le pouvoir de l'homme prédominant les scènes de chasse, vantant la grandeur et la puissance du héros guerrier, déjà on décèle la présence du chamane, ancêtre du prêtre. Les préoccupations changent.

[59]

Pourtant la guerre ne provient pas directement d'une simple extension du chasseur. Ce dernier est intégré socialement, participe à la vie communautaire et défend farouchement son territoire, signe de sa liberté et de son identité comme forteresse du groupe ¹². Ce n'est pas le cas des peuples pasteurs vivants en périphérie, jaloux de ces nouvelles et prospères cités. Ces peuples nomades perfectionnent l'armement et l'élevage, ils domptent le cheval qui deviendra une redoutable arme de guerre. Du manque d'intégration, du sentiment d'envie, naît la guerre. La richesse à portée de main engendre la volonté d'appropriation, le désir du pouvoir et de la possession. Ces conditions sociologiques, et non l'inexorable « instinct tueur », présagent de la violence et modifient la nature masculine. Conditionnées par la réalité, les choses vont changer. La nature humaine se transforme sociologiquement.

À considérer l'échelle des dizaines de millénaires de pacifisme, l'expression picturale du guerrier s'exprime finalement dans l'art rupestre et la statuaire du IV^{ème} et du III^{ème} millénaire avant notre ère. Avec cette nouvelle période qu'est le néolithique, l'art rupestre devient « *un média de la violence* » avec toutes ses représentations de combats armés comme le démontrent Guilaine et Zammit dans *Le sentier de la guerre* ¹³.

[60]

Un lien étroit attache la possession, la richesse personnelle, la sexualité et le contrôle des femmes. Dans le communautarisme primitif, la liberté sexuelle est d'autant plus importante que la femme domine et qu'il existe une libre disponibilité des ressources. La sexualité féminine débordante correspond à un mode de vie particulier. À l'aube de l'humanité, l'activité sexuelle n'est ni rigide ni exclusive, mais temporaire et informelle. Nul besoin de contrôler la femme et son désir, ni de régler les ébats, il n'y a rien à

¹² L'anthropologue Alain Testard à raison, le guerrier ne descend pas du chasseur mais de conditions sociologiques plus globales, le chasseur est intégré socialement et défend son territoire contre toute autorité envahissante. Le guerrier provient des peuples périphériques plus frustrés qui conquièrent les cités paisibles et cultivées. Voir également les remarquables thèses de Pierre Clastres *La société contre l'État*. Minuit, 1974.

¹³ Guilaine, Jean, Jean Zammit. 2001. *Le sentier de la guerre : visages de la violence préhistorique*. Paris : Éditions du Seuil.

posséder. Jalousie et possession naissent de conditions sociologiques d'acquisitions individuelles et non d'une communauté de partage. Or le communautarisme primitif est une réalité naturelle pendant des milliers d'années. En général le couple est monogame mais temporaire. Femme et homme connaissent plusieurs partenaires. Le mariage n'existe pas. En l'absence de connaissances sur l'origine biologique paternelle de l'enfant, il demeure naturellement sous la dépendance de la mère et de l'oncle tribal dans un système par nature matrilineaire et non autoritaire.

Le chasseur-cueilleur vit dans une *société de loisir*, pour paraphraser le célèbre livre de Marshall Sahlins ¹⁴ qui fit autorité et que confirme Chavaillon dans *L'âge d'or de l'humanité* ¹⁵. L'Age de Pierre est *la première société d'abondance*. Les primitifs ne consacrent guère plus de 3 à 4 heures par jour pour le travail, encore qu'il ne convoque pas tout le groupe. Est-ce du « travail », sans horaires, ni activités fastidieuses ou répétitives ? Tout est créativité et loisir. Curieux, vigilant au moindre [61] signe naturel et à toutes vies environnantes, les primitifs, savourent fruits, baies et plantes et se nourrissent aussi d'insectes et de larves.

Libre sexualité et qualité de vie marchent de pair. Le primitif dort beaucoup et consacre son temps aux jeux sexuels. De bonne humeur, il s'active en recherches décoratives sur son propre corps, sur ses armes et ustensiles d'usage courant, comme en témoigne l'émerveillement artistique de l'archéologue. *Pour être utile l'objet doit être beau*. Le primitif n'accumule pas et se restreint délibérément. A quoi bon conserver des vivres qui de toute façon se gâtent, alors que tout est à portée de main. Par la voix des jésuites, le colonisateur européen, s'en est offusqué ; le primitif consacre trop de temps à lui-même et n'a aucun gout pour le commerce. Selon eux, pire, le primitif est paresseux, vaniteux et s'adonne à la débauche par son penchant marqué envers la sexualité. Pourquoi changerait-il si son niveau de vie demeure acceptable, sa vie simple et libre ? Le primitif conserve une joie de vivre que les anthropologues envient.

¹⁴ Sahlins, Marshall. 1981. Age de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives. Paris Gallimard.

¹⁵ Chavaillon, Jean. 1996. L'âge d'or de l'humanité : chroniques du paléolithique. Paris, O Jacob.

Le primitif est en santé. Les diététiciens seraient en admiration devant son équilibre nutritionnel. La viande occupe une place de choix, mais s'ajoute le poisson, souvent du saumon. Non grasses, on consomme les viandes de renne, parfois de cheval, du rhinocéros, du cerf, du bovidé et du mammoth. On s'alimente de végétaux, telles les raves pour les fibres, les noix et noisettes pour les lipides et les nombreuses baies pour le goût. Les sucreries ne sont pas absentes, comme le miel. Il savoure des bouillons et des galets rougis semblent avoir servi à chauffer l'eau dans une outre.

[62]

Avec cette alimentation riche et variée, l'humanité du paléolithique ne connaît pas la carie qui n'apparaît qu'au néolithique, principalement avec la prédominance du pain. Plus la nourriture se raffine plus elle colle aux dents, comme la farine moulue et pâteuse du pain. L'alimentation est en relation bénéfique avec l'ossature qui ne souffre ni de rachitisme, ni d'ostéoporose, ni de tumeurs osseuses ou malignes. La sclérose naît d'une spécialisation accrue et du travail répétitif et ne fait son apparition qu'avec la sédentarisation néolithique. Le primitif ignore l'obésité, bouge, s'intéresse, jamais enfermé dans son individualité, vit parfaitement intégré dans sa communauté. L'individualité apparaît des milliers d'années plus tard et avec elle l'angoisse. Elle se dévoilera avec une norme contraignante et gouvernée d'en haut, extérieure à la vie communautaire, concrète et immédiate.

Dormir, se balancer, prendre soin de soi-même et s'adonner au plaisir, heurtent la morale blanche de l'observateur occidental habitué à ses propres catégories culturelles et religieuses, en particulier chez les observateurs jésuites. En 1632 le Jésuite Paul Le Jeune, supérieur de la mission française de Nouvelle France au Québec constate avec répulsion que les Montagnais-Naskapis laissent entière liberté à leurs femmes qui demeurent libres sexuellement et jouissent d'une situation économique et sociale très privilégiée. Les enfants sont élevés avec beaucoup d'indulgence au grand dam des jésuites. Les hommes sont bigames et les divorces nombreux. L'autorité n'est pas dévolue à une personne en particulier, aucun chef en titre. Leur culture est tolérante et l'esprit très libéral, ce qui suscite l'enthousiasme des jeunes colons français venus d'un [63] pays dominé par la chaste Église. Tout cela ne pouvait qu'exaspérer l'évangélique et austère jésuite Paul Le

Jeune. Tout allait contre ses convictions, les indiens iront sûrement droit en enfer. Surtout que la contagion libertaire pouvait s'étendre aux français nouvellement venus. L'importance et l'autorité des femmes l'atteint particulièrement : « *En France les femmes ne gouvernent pas leur mari* » affirmait-il. Pendant des mois il moralisa les indiens, et finit par convertir une poignée de « *ces barbares païens* ». Il imposa une stricte discipline aux enfants, une morale sexuelle rigoureuse, la monogamie et la soumission féminine à l'autorité masculine. Dix ans plus tard les indiens battaient leurs femmes. Ce cas est significatif de l'histoire du colonialisme clérical dans le monde et de l'évangélisation jésuitique fanatique et barbare à l'endroit des femmes. Ainsi « *la pénétration du colonialisme occidental et avec lui les us et coutumes occidentales à l'égard des femmes ont profondément influencé les rôles féminins dans les sociétés aborigènes, au point qu'il a fait régresser la condition féminine presque partout dans le monde* » ¹⁶

[64]

[65]

¹⁶ Eleanor Burke Leacock 1954, The Montagnais "Hunting Territory" and the Fur Trade. *American Anthropologist Memoir* 78 . Etienne, Mona and Eleanor Burke Leacock 1980. *Women and colonization : anthropological perspectives*. New York : Praeger

[66]

L'invention de la femme

Chapitre II

RÔLE DES FEMMES DANS L'INVENTION

8. Inventions et sédentarité des femmes

[Retour à la table des matières](#)

On ne soupçonne pas l'importance du rôle de la femme dans les transformations sociales. Elle est à l'origine de l'essentiel des découvertes techniques du paléolithique et du début du néolithique jusqu'à l'âge de Bronze. La genèse de cette évolution se trouve dans la première division sociale du travail, qui est en fait la division sexuelle du travail. Les hommes vont à la chasse, les femmes s'occupent de la cueillette, de la culture, et de l'élevage. Si les hommes sont portés aux déplacements, à la traque animale, les femmes, attachées aux enfants (grossesse, accouchement, allaitement, soins, protection, éducation) demeurent sédentaires. Elles développent l'agriculture et l'élevage, éléments essentiels dans l'évolution de l'humanité. Conservation du feu et poterie lui sont redevables. On lui doit aussi les perfectionnements sociaux du langage, l'élaboration des mythes et l'astrologie. En fait, tout ce qu'on attribue généralement à l'homme.

[67]

Inhérents à la chasse, les hommes développent la ruse et les pièges. Ils sont assidus aux combats, à l'exploit, à la bravoure. Ils valorisent le courage et l'orgueil à l'intérieur du groupe de chasseurs. La chasse stimule une certaine virilité. Bien qu'elle soit nécessaire à l'alimentation du groupe, elle implique une certaine cruauté, souvent des mutilations et des blessures réciproques. Même si le chasseur respecte sa proie, le dépeçage est une boucherie, dans tous les sens du mot. Par les armes, les hommes annoncent la symbolique de la puissance, dans le trophée chèrement acquis s'inscrit la gloire, l'homme se prédispose en héros. Son empathie passe en second. L'affection, bien que présente, n'est pas la condition *sine qua non* de son existence. Il ne se vit pas comme la femme dans l'intimité du rapprochement et de la sauvegarde du groupe.

La femme étend ses connaissances aux savoirs de subsistances protecteurs et paisibles, inhérents à ses activités maternelles. À la gloire individuelle s'oppose le pragmatisme communautaire. À l'altruisme de la femme génitrice, s'oppose le chasseur habitué au sang et à la mort. Les hommes ne sont responsables que d'eux-mêmes, durent-ils rapporter la viande au campement. Ontologiquement, la femme donne totalement de sa personne. Elle procure à la communauté tous les soins nécessaires, ici et maintenant. Il faut échapper à l'aléa de la chasse. Au mérite individuel des hommes auréolé par à-coups de trophées, s'oppose le mérite quotidien et collectif de la femme. Il faut ajouter à sa fonction de sauvegarde des enfants, celle de soigner les blessés, les malades et les vieillards. La femme se charge aussi bien des descendants que des ascendants. Ce qui étend la charge de sa sédentarité, multiplie les pratiques du don [68] d'elle-même, prolonge sa responsabilité de protection, de soins médicaux et de réconforts affectifs. Tout cela sollicite d'elle une solidarité de tous les instants, une inventivité permanente en termes d'alimentation, de soins, d'élevage et de domestication de petits animaux, de développement utilitaire et vestimentaire, d'histoires symboliques et de contes rassurants.

La femme sait s'appuyer sur l'expérience pour établir ses savoirs multiples, l'ordinaire va de soi et l'homme habitué à la prédominance féminine ne s'étonnera pas de ses prouesses quotidiennes. De cette capacité naturelle à enfanter et à créer, la femme acquiert son

immense pouvoir symbolique originel et s'érige en Grande Déesse génitrice reconnue par les hommes. Toute la société première est sous l'emprise de la femme. Son pouvoir symbolique est omniprésent précisément parce qu'elle semble créer le monde dans sa totalité.

Pour qu'il y ait culture il faut que l'humain prenne conscience de son rapport à la nature, qu'il aigüise sa capacité à pouvoir la transformer, donc à se distancer d'elle, à acquérir une indépendance. L'humain peut apprivoiser le feu parce qu'il accuse plus que les animaux une distance culturelle vis-à-vis de son milieu. Si l'humain devient maître de la nature, c'est en grande partie grâce au feu. Or pour utiliser le feu, l'humanité a d'abord dû vaincre la *propre peur* animale qu'il inspire.

Si l'humain le connaît depuis toujours, son usage est récent sur l'échelle de l'évolution. Le feu domestiqué il y a plus de 800 000 ans ¹⁷ permet la résorption de la [69] mâchoire et la gracilisation du squelette. L'énorme mâchoire de *Homo Erectus*, de taille à casser des noix, broyer des racines et des végétaux crus, s'allège grâce au feu. Le feu permet de cuire les aliments et facilite la consommation et la digestion. Les baies s'absorbent aisément mais les racines, les tubercules, les graines se consomment mieux cuits ou en bouillie. Certaines parties de la viande attendries par le feu se mastiquent plus facilement. On peut profiter de toutes les chairs de l'animal. La cuisson libère les sucres et les acides aminés, ce qui provoque une augmentation de la valeur nutritive des aliments tout en diminuant le temps et l'énergie nécessaires pour se nourrir.

Le feu détient une fonction de prédigestion aux grandes conséquences physiologiques. Une nourriture plus délicate permet une diminution de l'imposante dentition et les muscles masticateurs deviennent moins envahissants. La dentition se réduit, les molaires se rétractent. À terme, les dents qui accrochent et détachent, comme les incisives et les canines, diminueront également. La viande ne s'arrache plus, elle se présente avec les mains à la bouche et se découpe préalablement avec des outils de pierres tranchants. La place libérée par la mâchoire offre un espace pour l'agrandissement du

¹⁷ Perlès, Catherine. 1977. *Préhistoire du feu*. Paris : Masson.

cerveau et contribue à l'évolution physique. Visage et corps s'harmonisent, se raffinent et deviennent symbole de beauté.

Éloignant les animaux, le feu permet de dormir plus longtemps et de régénérer les cellules. À la différence des autres mammifères qui dorment de courts moments d'un sommeil léger et sur le qui-vive, l'humain peut jouir d'un sommeil profond et réparateur facilitant la [70] croissance du cerveau, la capacité de mémorisation, la mémoire associative et la rétention mentale. Le feu délivre aussi du rythme circadien auquel sont assujettis les animaux.

Tout concourt à penser que ce sont les femmes qui ont domestiqué le feu. Lié à la transformation des aliments, il est indispensable et la sédentarité permet la conservation de la flamme, il suffit de l'alimenter. Le feu s'est simplement maintenu pendant des millénaires avant de pouvoir le fabriquer. Il est l'outil essentiel de survie et de protection, l'équivalent de l'électricité, tout s'organise autour et par lui. Défense efficace contre les animaux, il pare à la fragilité des femmes, des enfants, des vieux et des blessés. Il réchauffe et éclaire la nuit, grâce à la lampe à graisse, permet donc la prolongation nocturne de la vie sociale. L'intimité et la proximité s'installent, magiques, propices aux communications, dans la quiétude et la chaleur du foyer protecteur. C'est le plein sens du mot « foyer ». Le feu est réunificateur et réconfortant, il favorise le rapprochement et la transmission culturelle.

Le feu protège de l'humidité pénétrante cause de maladies (asthme, rhume et bronchite). Il supprime efficacement la végétation envahissante du sol humide des grottes. L'enfumage préalable de la caverne permet d'en chasser les carnassiers qui en sont souvent les premiers occupants et d'en prendre possession. Il chasse aussi les plantigrades, les serpents, les batraciens, les insectes, les chauves-souris. Il éloigne les animaux des réserves de viandes convoitées. Le feu permet donc la période cavernicole, la première protection du toit.

[71]

Indispensable, le feu étend le nombre de végétaux consommables. Certains aliments comestibles demeurent nocifs sans cuisson comme l'ancêtre des tubercules, l'igname, l'antique base alimentaire. Le feu apporte une nouvelle dimension aux stimulations gustatives par l'amélioration des saveurs, des arômes et des textures auxquels

viennent s'ajouter la richesse des herbes aromatiques. Avec la diversité des cuissons et des apprêts on recherche l'accroissement des plaisirs. Le paléolithique expérimente toutes les sortes de cuissons des aliments : grillades, rôtisserie, cuisson à l'étouffée, bouillie ou au four, mais par soucis de simplicité utilise surtout la cuisson directe, sur la braise. L'eau bouillie permet des concoctions médicinales et nutritives, nettoie les blessures. Le feu conserve la viande et les poissons par cuisson, par séchage ou enfumage, toutes ces activités traditionnelles imparties aux femmes. Le feu apporte aussi le sucre puisqu'il enfume les ruches.

Pour les hommes, le feu sert d'instrument de chasse redoutable et permet la fabrication de nouvelles armes. L'humain a été charognard pendant des millénaires avant d'être chasseur. La chasse systématique est récente (-250 000 ans). Antérieurement, il était plutôt chassé que chasseur. Effrayé par le feu, le prédateur lâche sa proie, on peut lui dérober. Il éloigne aussi les autres charognards. Le feu permet le rabattage des animaux vers des lieux préalablement choisis où la capture sera plus aisée : enclos, précipices, fosses piégées, voire les marécages, bien que ces derniers soient tout aussi dangereux pour les chasseurs qui risquent de s'y enliser. Il sert aussi à durcir les pointes des armes, les aiguiser et à perfectionner les outils.

[72]

Toutes ces qualités décisives à l'origine de l'espèce, font du feu le symbole même de la vie et du départage des sexes. La symbolique universelle confère à la femme le don du feu. Sédentaire, le feu est essentiel à sa vie et survie quotidiennes. Elle le protège, le conserve, l'alimente et sa proximité avec le feu garantit le développement social : nutrition, réparation, protection, habitation, socialisation, régénération, etc. Le feu s'inscrit dans une transcendance magique. Aujourd'hui, pratique universelle, toutes fêtes religieuses ou incantatoires ne peuvent se dispenser des précieuses flammes, depuis le cierge jusqu'au festif grand feu laïc de la St-Jean. Le feu est à ce point sacré qu'on ne peut en faire usage ni même fumer le jour du sabbat juif.

Réconfort et chaleur, le feu est le symbole féminin de partage, de socialisation et de quiétude. Vestige de cette antique dévotion au sein des Temples grecs, les vestales détiennent la fonction sacrée de

sauvegarde du feu. L'homme dérobe le feu et s'en prévaut comme arme de guerre. « À feu et à sang » dit-on d'une dévastation militaire. L'une des premières attaques visant à exclure la femme de son pouvoir sacerdotal primitif aura été de vouloir la retrancher de la symbolique du feu avant d'en inverser la signification. De symbole de paix, il devient emblème de guerre.

Avec Prométhée, le feu devient porteur de violence guerrière et de virilité. Zeus décide d'exterminer les hommes en les privant de la lumière et de la chaleur du feu. Prométhée « *le prévoyant* » réussit à lui dérober. Dans un rire sardonique de vengeance, Zeus dépêche Pandora. Celle-ci vêtue par les déesses de ses plus beaux atours, aura pour mission de séduire Épiméthée « *l'écervelé* » frère de Prométhée. Elle apporte dans ses [73] bagages une jarre scellée, cadeau de Zeus, contenant tous les maux imaginables, la « Boîte de Pandore ». Pandora, décrite comme une femme perfide sous des apparences séduisantes, finira par ouvrir sa jarre d'où s'échapperont, la vieillesse, le vice, le travail et la maladie. On connaît la suite, Épiméthée, séduit se perdra et victimes les hommes subiront le poids de l'humanité. C'est l'équivalent grec de l'Ève hébraïque repris par le christianisme. La femme porte la responsabilité de la déchéance du monde. L'histoire de Pandora justifie l'infériorité sociale de la femme et la méfiance de l'homme à son égard. Sauveur de l'humanité, l'homme vole le feu pour la bonne cause, il se défend. Prométhée se sacrifie et sera condamné à avoir le foie perpétuellement dévoré par un aigle. Préambule à la condamnation éternelle chrétienne dut au *Péché Originel*, souffrance contre désobéissance, preuve du parallèle paganisme-christianisme. On a également là un Jésus martyrisé souffrant pour la rédemption de l'humanité.

L'homme héros, sauveur et courageux, la femme aussi belle et tentatrice que traîtresse. Pareille déchéance mobilise la mythologie indienne aux mêmes racines patriarcales, issues des mêmes invasions Indo-européennes successives. L'antique livre sacré, le *Rig-Véda*, conférait à Agira, la Déesse Mère, la maîtrise de la puissance du feu, elle est naturellement récipiendaire de la symbolique de la flamme. Bientôt le dieu Agni, devenu soudainement le « dieu du feu » avec la nouvelle présence Indo-européenne patriarcale, s'accaparera de toute cette puissance des flammes et comme Zeus, crée lui-même

l'ensemble de l'humanité. À l'origine la déesse Agira engendrait la race Aryenne.

[74]

9. L'invention de l'agriculture et de l'élevage

[Retour à la table des matières](#)

Hormis dans les régions glacières où la chasse et la pêche sont essentielles, la femme contribue principalement à l'approvisionnement par la cueillette des végétaux (légumes racines, légumineuses, baies, herbes, algues, céréales). Aidée par les enfants, elle nourrit la communauté en détarrant racines et légumes à l'aide d'un bâton qu'elle porte continuellement. De nombreux trous vont ainsi ameublir la terre favorisant de meilleures récoltes. On fait rapidement un lien entre le germe et la plante, lorsque les germes s'envolent au tamisage et que l'année suivante s'élargit la surface cultivée.

Apparaissent alors des variétés nouvelles par reconduction des procédés, mixage et recoupement des savoirs. L'expérimentation continue fera de la femme la première agricultrice. Elle acquiert une connaissance du cycle des moissons et les manières de faire. Elle recueille maintenant le grain sauvage avant qu'il ne tombe au sol et le replante ensuite. Ce qui va modifier les propriétés de la plante. Le grain sauvage devient domestique, il s'accroche à l'épi et ne tombe plus de lui-même. On peut ainsi recueillir le grain destiné à la consommation et celui utilisé aux semilles, acquérir la maîtrise du cycle par replantages successifs et élargir la culture choisie sur une plus grande échelle.

Sédentaire, les femmes expérimentent la domestication en nourrissant les petits des animaux sans défenses que les hommes rapportent de leur traque (chevreau, agneau, lapereau, veau, louveteau). Les [75] enfants caressent les bébés animaux recueillis et les alimentent. La mère en nourrit certains au sein comme elle le fait avec les enfants, elle ne se croit pas, par nature, différentes d'eux. Elle teste ainsi la domesticité des animaux, recueille et élève aussi des oiseaux variés (dinde, poulet, gélinotte, perdrix, oies) pour leurs chairs

et leurs œufs, qui à leur tour, servent aussi bien à l'alimentation qu'à l'élevage. A force d'expérience les espèces dangereuses sont écartées et d'autres sont conservées, élevées, goûtées. Beaucoup plus tard les animaux domestiqués se transformeront, physiquement, par sédentarisation et croisements. Les membres de la locomotion s'atrophient, assurés d'être nourris et protégés, longues pattes et plumes ne sont plus nécessaires, donnant naissance à des troupeaux gardés par les enfants et par les chiens (15 000 ans av n. é.). Autre origine de l'élevage, les troupeaux sauvages attirés par les potagers s'approchent et s'appriivoisent tout en demeurant libre.

La femme contrôlant l'approvisionnement invente les moyens de le conserver et de le transporter. Elle confectionne des récipients avec des matériaux propres à chaque région, bois, fibres végétales ou cuir animal. Avec le feu, elle invente la poterie. L'argile chauffée constitue un des premiers matériaux durs réellement transformés par l'humanité. D'utilité quotidienne, cette matière appartient d'évidence à l'univers féminin, cassante et lourde elle ne pourrait être transportée à la chasse. Pots et vases facilitent le transport de l'eau et des aliments, l'entreposage, la conservation et la cuisson. La poterie s'utilise pour servir toutes les activités qui incombent traditionnellement à la femme. Instrument utilitaire essentiel de la vie domestique, la poterie est [76] aussi source d'expression artistique. On caractérise les périodes historiques par la forme et les motifs que prennent les céramiques. La femme perdra cette spécialisation tardivement avec l'invention masculine du tour de potier.

Le travail du cuir est aussi du ressort de la femme. Omniprésent dans l'existence primitive, le cuir sert aux armes, à la construction de l'habitat, au mobilier, à l'habillement. D'une texture souple et malléable, il devient sac, outre, porte bébé, étui et carquois. Une grande connaissance est exigée pour apprêter la peau (épilage, tannage, découpage), choisir la partie adéquate du cuir animal (épais pour la tente, souple pour le vêtement, moyen pour les bottes). Il est transformé par un bain chimique, souvent de l'urine pour son acidité, parfois une concoction végétale. Il faut assurer le fini, l'élasticité et l'étanchéité, le coudre. Autant de savoirs propres à la femme. Le tannage vient du mot tanin, une substance d'origine organique végétale qui provient de l'écorce, des racines, ou des feuilles de chênes. Le tanin confère au cuir son imputrescibilité. C'est une des

premières connaissances chimiques découverte par les femmes. L'ocre est également utilisé comme produit chimique imperméabilisant et pour la conservation de la peau entre le moment de l'abattage et celui du tannage. Dérivé chimique de l'expertise féminine, en découle l'industrie capitale de la teinture végétale et l'on sait combien les femmes ont le sens de la couleur.

Le plaisir et la beauté guidant constamment ses intentions, la femme est bijoutière par nature. Elle transforme tout : perles de bois, de pierre, morceaux d'os, griffes, plumes, dents et coquillages. Elle ordonne [77] patiemment ces trouvailles pour le plaisir de la parure. Ce qui l'inscrit d'emblée dans le monde de l'art. Rien de ce qu'elle fait n'échappe à ce désir esthétique. Elle découvre la brillance des pierres ferreuses et de l'or.

L'attachement des femmes à l'ocre (médicament, parement, chimie, embaumement, symbole) incite à comprendre l'engouement pour l'or. L'oxyde ferreux lourd qu'est l'ocre indique souvent la présence d'or dans les cours d'eau. Les femmes ne peuvent concevoir quoi que ce soit indépendamment de l'aspect visuel, esthétique et mystique. Dans ce monde naturellement symbolique l'objet détient toujours un sens magique parce que sensuel. Richement ornés et décorés les artefacts profondément féminins émerveillent l'archéologie.

En expérimentation croissante la femme invente le tissage. Innovation importante dans l'histoire de l'humanité, le vêtement tissé tranche avec la primitive couverture de peau. Le cordage de crin de cheval, de lisières de cuir, ou d'herbes fibreuses déjà utilisés pour de nombreux usages comme la tenture, le vêtement et le porte bébé, conduit dans sa logique interne au filage de matières plus fines (laine, lin) en vue du tissage. Sa suite logique, la couture, est aussi dès l'origine typiquement féminine. En Crète, comme dans toute l'Antiquité, c'est la seule industrie qui soit demeurée féminine ainsi que le vaste domaine du vêtement.

[78]

10. La femme invente les soins

[Retour à la table des matières](#)

La femme est naturellement dans le domaine de l'obstétrique et comprend l'importance de la gravité lors de l'accouchement. Ainsi accouche-t-elle accroupie et non pas allongée, pour profiter du poids du bébé, mieux le positionner afin de faciliter l'expulsion et minimiser la douleur. Comme l'observe l'anthropologie, traditionnellement la femme s'accroche à une branche pour maintenir son équilibre et mieux pousser, elle a préparé un nid de feuilles sur le sol pour recevoir le bébé et sectionne le cordon ombilical avec une herbe coupante. Sous la supervision des femmes du groupe, l'accouchement s'opère en fonction des besoins de la femme et non pas de l'utilité du médecin accoucheur. L'obstétricien accoucheur extirpe quelque chose, ce n'est plus la femme qui travail mais lui, c'est pourquoi on veille plutôt au confort du médecin assis, d'où l'absurde position allongée de la mère. Attitude qui participe encore au rapport de soumission homme-femme, figure du rapport médecin-malade.

Les femmes familiarisées à l'accouchement sont sensibles à leurs semblables et veillent à ce que la douleur soit minimale, mais le sens de la douleur elle-même n'est pas le même aujourd'hui qu'hier. La douleur est sociologique et dépend de la façon de l'appréhender socialement. Le confort du corps est historiquement différent. Au Moyen-âge la femme accouche dans le champ en interrompant pour un temps ses occupations agricoles et les retrouvant rapidement, douleur et longue convalescence n'existe pas.

[79]

La ménopause par exemple n'est pas un problème partout. C'est une « maladie » récente. Elle surgit quand le médecin s'occupe de la maladie et la décrit comme telle, dans une symptomatologie pathologique devenue normative donc appréhendée. Il en est ainsi de l'accouchement décrit comme une « maladie ». La maladie impose l'hôpital alors qu'antérieurement tout le monde accouche à la maison.

La fragilité du corps, l'appréhension et les peurs de la douleur, suscitent les dangers pressentis devenus réels. La ménopause se soigne aussi comme une maladie par des apports d'estrogènes, de pilules et de patchs alors qu'il s'agit d'une phase naturelle. On parle maintenant de pré-ménopause. Tout le corps se fragilise sous la normativité du regard médical rationaliste comme une sorte de dépossession de soi, de telle manière qu'aujourd'hui, évitant toute reconnaissance de soi, il y a une explosion de césariennes volontaires.

Pourtant tout invite la femme à posséder son corps. Dans l'univers primitif, il s'interroge au quotidien : les menstruations, l'ovulation, l'évolution de sa formation physique, l'accouchement, l'allaitement, les maladies, la douleur, la fatigue, les blessures. Le corps se rappelle sans cesse à elle. Par projection la femme s'intéresse au corps des autres, s'investit dans la recherche des propriétés médicinales, acquiert une compétence naturelle en herboristerie. Son savoir s'étend sur l'étude des substances végétales, leurs variétés et leurs complémentarités, étude d'autant plus délicate que la feuille ou l'écorce détiennent des vertus curatives ou toxiques selon un dosage qu'il faut expérimenter, comprendre, appliquer sur des millénaires. Les alcaloïdes, par exemple, d'origine naturelle sont des [80] acides aminés tirés de végétaux (champignon) ou d'animaux. De gout salés et amers ils peuvent être toxiques (strychnine) mais aussi détenir des propriétés analgésiques (morphine, codéine) ou sédatives (anesthésie). De nombreuses propriétés curatives sont obtenues par décoction, macération ou infusion des différentes parties de la plante. Feuilles, herbes, insectes, écorces, larves, substances animales soigneusement étudiés et dosés sont de puissants médicaments. Prédigérés avec la salive de la guérisseuse, ils deviennent digestes pour le malade affaibli.

On ne souligne pas l'importance des découvertes chimiques et médicales dues aux connaissances ancestrales féminines des plantes : cicatrisation (ocre), digestion (menthe, tilleul, camomille), constipation (l'antique graine de lin, l'huile de ricin), poumon (eucalyptus, thym, marjolaine), lactation (fenouil, anis), plaie (arnica), scorbut (baies, vitamines c), sédatif (valériane, aubépine, coquelicots), diarrhées (ronces, carottes, myrtilles), antiinflammatoire (colchique, cassis, frêne), bile (absinthe, chicorée, verges d'or, sarriette, verveine), cœur (digitale), etc., dont les substances sont reprises sous forme

synthétique dans la pharmacopée moderne. Les femmes découvrent de puissants poisons avec la digitale et les opiacés (ciguë), mais ces poisons utilisés en dose infimes ou accompagnée d'autres plantes peuvent soigner, en particulier le cœur. En pharmacie on utilise couramment un choc comme activant et une médication complémentaire.

[81]

Les incantations tant décriées par la rationalité scientifique masculine peuvent être considérées comme une thérapie complète et profonde. La guérisseuse soigne aussi bien au niveau physique qu'au niveau psychosomatique en cette époque où corps et esprit sont intimement liés. Aucune coupure ne sépare l'être de lui-même puisque l'individu est intégré à la communauté comme une branche l'est à l'arbre. L'incantation a donc un réel pouvoir thérapeutique. Le travail sur la psyché (confiance, ambiance morale, soutien, intégration) détient autant d'importance que les soins concrets sur le corps. On oublie souvent aujourd'hui, cette action conjuguée psychique-physique. On croit les problèmes du corps physique autonomes des problèmes psychiques, bien que s'installe une nouvelle tendance holistique qui voit des liens évidents entre maladie, statut social et état d'esprit (dépression, stress, solitude, suicide).

Gordon Childe, éminent anthropologue du siècle dernier, synthétise toute cette recherche féminine : « *Les documents ethnographiques laissent supposer que ces inventions furent l'œuvre des femmes. Sans doute est-ce la fabrication des poteries qui leur fit découvrir la chimie, le filage, qui les amena à la physique et le métier à tisser à la mécanique, alors que la culture du lin et du coton ouvrait la porte à la botanique.* ».¹⁸ Merlin Stone souligne, « *le développement de l'agriculture, activité qui prolongeait le travail de cueillette, est le fait des femmes. On retrouve partout des divinités féminines à qui l'on attribuait ce cadeau fait à la civilisation... Dans presque toutes les régions du monde, des divinités féminines étaient vénérées pour leur vertu de guérisseuses ; c'est à elles qu'on devait les herbes, les [82] plantes, les racines médicinales et autres remèdes, et c'est pourquoi les prêtresses et leurs sanctuaires jouaient le rôle de*

¹⁸ Childe, V. Gordon, 1961. *Le mouvement de l'histoire*. Paris, Arthaud, p. 57.

médecins envers les fidèles. »¹⁹ Même les mythes grecs confirment Athéna dans son rôle d'inventrice. On lui reconnaît l'invention de « *la poterie, du filage et du tissage, la flute et la trompette, la charrue, le râteau, le joug pour le bœuf, la bride pour les chevaux, le charriot et même le bateau. En d'autre terme, elle était non seulement à l'origine des arts féminins, mais de tous les arts.* »²⁰ Née d'une homologie, le terme *culture* rappelle cette identité de la culture agricole et de la *culture de l'esprit*. Les *Cultes* divins naissent à partir de la sédentarité initiée par les femmes.

Ces inventions féminines demeurent encore quasi inconnues ou ignorées des recherches sociales et anthropologiques. Ces découvertes silencieuses sont capitales dans l'évolution de l'humanité et s'exercent au quotidien. Le simple exemple de la galette de pain, nécessite de la part des femmes la connaissance biochimique d'un microorganisme : le levain. Or cette connaissance biochimique l'amena aux liqueurs fermentées qu'est la bière qu'on nomme à Babylone *le vin d'orge* (*zythum*). L'usage de la poterie de terre semi-enterrée a permis de fermenter le mout de bière. La bière appartient chez les Égyptiens au monde de la déesse Isis, déesse tutélaire des moissons et de l'agriculture mais aussi la Grande Déesse de l'Antiquité. La bière ouvre de nouveaux paradis et devient vite la boisson traditionnelle en Égypte pour ses qualités euphoriques [83] mais également comme moyen thérapeutique contre les migraines et des infections. La bière possède des propriétés nutritionnelles, on s'en sert comme produit de beauté pour la peau et on l'offre au dieu pour se concilier ses faveurs.

Pourtant, on ne manquera pas d'attribuer aux hommes ces découvertes décisives. La digitaline par exemple est portée au génie du botaniste britannique William Withering en 1785 alors que cette connaissance est une découverte féminine archaïque. Identifier une molécule n'est pas son invention et ne signifie certainement pas qu'elle nous appartienne ou que nul ne connaissait ses propriétés et ne l'utilisait. Phénomène courant, on découvre le nom d'une substance chimique et on se l'approprie en tant qu'héros scientifique, alors que la

¹⁹ Stone, Merlin, 1976. Quand Dieu était femme : au-delà de la fable d'Adam et Ève : d'où provient notre mythologie intérieure. Montréal, Éditions l'Étincelle

²⁰ Gimbutas, *ibid.* p.95

plante est utilisée depuis des millénaires par la tradition médicinale populaire.

L'histoire de l'aspirine est significative. On découvre continuellement de nouvelles propriétés à ce médicament qui demeure le plus consommé au monde. Son efficacité antiinflammatoire pour la fièvre, les douleurs, les rhumatismes articulaires est évidente. Il sert aussi à oxygéner le sang lors d'activités de plongées sous-marines lorsque les paliers de décompression n'ont pas été adéquatement respectés. En 1969, même les astronautes l'emmenèrent sur la lune. L'aspirine provient tout simplement de décoction de la feuille du saule blanc ou de son écorce. Ces feuilles analgésiques et antipyrétiques dont on connaissait les propriétés étaient à portée de main des femmes sédentaires primitives. Le saule poussant en grandes tiges facilement cassables est, [84] selon les régions, le premier bois utilisé pour le feu, avant le bouleau, le pin ou le chêne.

L'aspirine se retrouve à Sumer, un papyrus en fait mention dès 1550 av n. è. Hippocrate (400 av n. è.) le recommande. Pourtant on ne mentionne jamais sa provenance féminine primitive. Au contraire l'histoire de la médecine en attribue la découverte à l'italien Fontana en 1825 qui découvre sa substance chimique, la salicine (Salix = Saule). Les cristaux blancs se synthétisent avec le français PJ Leroux (1829) qui concentre par ébullition la poudre d'écorce de saule. C'est précisément ce que firent traditionnellement les femmes depuis des millénaires. Les indiennes d'Amérique du Nord ont soigné les nouveaux colonisateurs français du XV^e siècle avec l'écorce de saule. De la même manière les Iroquoises soignèrent du scorbut les nouveaux arrivants avec des infusions de cèdre blanc (annedda), les faisant échapper à une mort certaine. Sur les 110 hommes de Jacques Cartier, 25 sont morts du scorbut.

La femme, par expérimentation, va sans cesse élargir son horizon médical, de la même façon qu'elle s'enrichit de nouvelles recettes de cuisine. Elle travaille sur les racines, les feuilles, les écorces, les fruits et les graines qu'elle soumet à des techniques variées comme la macération, l'ébouillantage, l'évaporation. Elle invente ainsi l'onguent, l'huile alimentaire, l'huile essentielle, la teinture mère, tout ce qui constitue aujourd'hui le retour du nouvel esprit de l'alimentation et de la médication naturelle. Elle découvre ces aliments et remèdes traditionnels non pas tant dans l'effort héroïque, solitaire et rigoriste

du savant, mais dans la recherche collective [85] et quotidienne du plaisir et du bien-être. Elle innove en conformité à son être ludique : contentement des sens, ravissement du moment. C'est donc au travers du partage que les femmes enrichissent l'humanité. Rien ne laisse penser que dans les temps anciens l'humanité trimait dur, triste et misérable. À bien des égards on a beaucoup à envier.

11. Astrologie et pouvoir

[Retour à la table des matières](#)

Ce rapport au corps, par projection de lui-même, va plus loin. La femme est sensible aux saisons, à la périodicité du mouvement des planètes, à la présence de la lune et de ces effets. La similitude entre le mouvement de la lune et ses propres cycles de fécondité n'a pu échapper à la femme, de sorte qu'elle est certainement à l'origine de l'astrologie. Tous les calendriers orientaux, dont l'hébraïque, non corrigés par la Réforme du Calendrier Grégorien (1582), comptent des mois de 28 jours, identiques aux cycles menstruels. Étymologiquement le mot *mois* est l'expression d'une période entre deux lunaisons : *Moon* (lune) en anglais et *Month* (mois) dérivent de la même racine. De même, le mot *année* découle d'*anneau*, le cercle, et exprime une vision cyclique du temps et de la nature, et le cycle est caractéristique de la féminité.

Le calendrier grégorien a pour fonction d'harmoniser un temps normatif, quantitatif, rationnel, utile au fonctionnement économique, indépendant du rapport naturel des saisons agricoles. Ce calendrier compte un temps exact, rigoureusement superposable d'une année sur l'autre, ce que n'est pas le calendrier lunaire auquel [86] on ajoute chaque année un mois supplémentaire de longueur variable. Dans l'essor économique ce nouveau temps *réfléchi*, théorisé par un Collège scientifique masculin à Rome se propage à tous les pays, ponctue les emplois du temps et les rendez-vous marchands. Convention culturelle, il ne commence plus en automne, avec le commencement de la gestation de la nature, mais en Janvier, en plein silence hivernal. Ce calendrier est contemporain de l'avènement du

XVI^e siècle rationaliste, alors que celui des femmes, qualitatif, allait dans le sens des choses, du rythme de la vie et des saisons.

Une religion intellectuelle comme le christianisme, née de la sécheresse du sable du désert, ignore l'importance et la richesse symbolique des saisons européennes, cette ponctuation naturelle du cycle naissance et renaissance. Toute l'intellectualité chrétienne va poser problème pour intégrer les fêtes païennes basées sur la saisonnalité autochtone. Il faut adapter de nouveaux saints et les superposer aux anciennes traditions. La fête de Mai par exemple, incarnée par la Reine de Mai et le Seigneur de la Lande est la fête celtique de l'énergie vitale et du renouveau des saisons. Fête de l'amour, elle permet aux jeunes gens, sous prétexte de cueillir l'aubépine, de passer librement la nuit dans le bois, en jeux amoureux. On appelle ça « faire le Mai ». Mai deviendra le chaste mois de la Vierge-Marie.

La lune crée naturellement ses fêtes et parle aux femmes. Astre évolutif, vivant, révélateur d'état d'âme, les formes des différents croissants lunaires, ou la lune noire, sont autant de témoignages de leurs propres corps [87] et des fluides l'irriguant, comme les eaux, le sang, la bile et la lymphe. Liée aux fluides, la lune produit ses effets sur les marées, elle influence le mouvement des humeurs (nervosité, exaspération, calme, mélancolie, extravagance). On parle significativement d'une personnalité « lunatique ». La lune influence la dilatation des liquides corporels périodiques comme l'œdème, enflure inhérente au manque de *circulation* des flux sanguins. Étymologiquement l'*humeur* est un terme vieilli qui évoquait le *fluide* contenu dans l'organisme. Par extension le terme renvoie à l'esprit, un *état d'esprit*. La saignée fut un remède masculin à tous les maux, l'écoulement du *fluide sanguin* soignera les *humeurs* comme la *mélancolie*, une affectivité perturbée incomprise car typiquement féminine. En jouant sur les fluides on améliore l'esprit dans un temps où les hommes conçoivent la maladie comme une manifestation du mauvais esprit, de la possession du diable, de la soumission à un charme ou du mauvais sort.

Moyens que trouve la femme pour assoir une autorité positive sur la socialisation, la divination et les présages sont du ressort de la Déesse Mère. N'oublions pas que la maladie se soigne aussi par la configuration des étoiles et les dispositions astrales. La divination est

une fonction de protection, d'affection, de réconfort et d'organisation qu'instituent les femmes. Une expertise s'acquiert, l'astrologie est une *schématisation* du passé que l'on projette sur l'avenir, un travail de reconduction *théorique* des manifestations naturelles donc un travail de prévisibilité, on gagne ainsi en degré de *liberté* sur les phénomènes naturels probables. Ainsi s'acquiert une maîtrise sur la nature, les crues, les saisons, la durée. [88] L'astrologie se construit en prémisses des premiers systèmes d'une théorisation générale.

Cet ancien savoir féminin sur les astres sera repris par les prêtres comme nouvelle force du pouvoir masculin. L'autorité de Prêtre-Roi découle de sa capacité magique à prédire les périodicités, la venue de l'eau précieuse qui abreuve les grands fleuves, faute de quoi l'autorité divine du roi est frappée d'incapacité. À son profit, l'astrologie confère au roi le principe de l'organisation de la richesse et du travail. Un savoir d'une telle importance n'a donc pu laisser indifférent. On connaît le poids prépondérant de l'astrologie dans l'antiquité. Rien ne se pense ni ne se fait sans son concours, autant la guerre et la paix que toutes les grandes décisions. L'astrologie est intimement liée au pouvoir organisationnel. En passant des femmes aux hommes, du pouvoir de la déesse au pouvoir des dieux, l'astrologie devient l'ancêtre de la divination masculine, de l'astronomie et de la philosophie. Mère de toutes les sciences, la philosophie est aussi médecine. Le pouvoir antique des prêtres dépend entièrement de l'astrologie aussi bien en Mésopotamie qu'en Égypte et dans les civilisations antiques des grands fleuves salvateurs (Inde, Chine).

Révéléateur du passage d'un ordre à un autre, la majestuosité du Soleil, source indispensable à toutes vies, deviendra masculine. Il perd le nom féminin qu'il avait dans le sanscrit, l'antique langue indo-européenne et dans les langues sémitiques des civilisations de l'Antiquité. L'hébreu ancien et l'arabe classique conservaient le féminin pour le soleil et le masculin pour la lune (*al qamar* = « le » lune) ce qui n'est plus le cas [89] dans l'arabe et l'hébreu moderne. Chez les germains, civilisations antérieurement matriarcales, le soleil est demeuré féminin et la lune masculine (*der mond* = « le » lune) comme dans la tradition celtique et saxonne, la mythologie nordique fait une large place à la femme. Le sexe des astres ne se pose pas en anglais qui désigne toute chose par le neutre.

La lune féminine se masquera d'une aura obscure, négative, angoissante et pernicieuse. En flagrant contraste avec le soleil, symbole glorieux et viril *dispensateur* de vie, la lune incarnera toutes les malédictions de la nuit, le *manque*, de vie, de lumière, de chaleur. Comble de l'inversion, l'homme-soleil insuffle l'énergie et apporte l'illumination spirituelle alors que la femme-lune, côté sombre, éteint et plonge dans le noir. De surcroît, la lune est seconde elle ne fait que *réfléchir* le soleil, sans lumière en soi, elle est le reflet d'un astre plus puissant.

Depuis l'origine des temps, le soleil et la lune représentent le principe universel du *couple* indissociable et hautement solidaire. Maintenant que la symbolique de l'autorité se renforce, il n'est pas neutre que le couple primordial soit représenté par l'homme-soleil et la femme-lune. Heureusement, on ne peut éteindre la réalité inaliénable de la virulence féminine et toute chose contenant indissociablement son contraire, la lune est en même temps la métaphore du mystérieux et de la magie, la symbolique d'une force souterraine et puissante que conservent les femmes, puissance qui effraye le pouvoir des prêtres.

[90]

Sédentaire la femme approfondie le langage, invente des mots capables d'exprimer ses nouvelles découvertes, la variété de ses produits et ses réalités récentes et diversifiées. Elle crée par nécessité les mots utiles aux échanges d'informations inhérentes à l'activité collective quotidienne. Elle explique et partage le résultat d'expériences complexes (culinaires, médicinales, éducatives, techniques) et son savoir cosmogonique (magies, rêves, présages, mythes). La richesse du langage est inhérente à la fraternité et à la coopération. La symbolique est initiée par les femmes. Ce qui ne sous entend pas qu'elle s'en sert à des fins dominantes. Dans une société égalitaire, la femme concourt au savoir utilitaire et fabuleux de la communauté pour un enrichissement commun. Le savoir n'est pas un instrument des uns contre les autres, ce qu'il sera ultérieurement.

Les hommes sont moins portés au langage par la nature de leurs activités. La chasse et la pêche sont silencieuses, sollicitent attente, guet, isolement. La chasse peut s'exercer en groupe mais les compétences exigées n'invitent pas à l'élaboration d'une

communication verbale élaborée. Les proies se rabattent vers le piège, on affole la bête par des hurlements effrayants, imitant parfaitement les cris des animaux en rut pour les attirer. L'approche des chasseurs impose une communication par signes stratégiques qui dérivent de la gestuelle. Dans tous les cas la communication silencieuse est plus importante que la verbalisation. On n'est pas dans la transformation de la nature, mère de toutes les évolutions de l'être, mais dans la consommation primaire qu'est la chasse, plus proche [91] de l'activité itinérante animale que sédentaire et proprement humaine.

Encore aujourd'hui les femmes sont plus enclines au langage. Toutes les études soulignent l'avance de la fille sur le garçon, elle acquiert plus rapidement une expression élaborée et obtient de meilleurs résultats scolaires. Le langage est l'instrument de la dextérité conceptuelle, la précision de l'énoncé stimule la compréhension et l'apprentissage. La capacité verbale est un signe de statut social mais plus fondamentalement encore, une distinction entre hommes et femmes par le sens qu'elle confère aux mots. Si les femmes y investissent toute leur affectivité, les hommes s'en servent plutôt pour exprimer toute leur rationalité, si pour la femme le langage exprime davantage son être pour l'homme il décrit plus l'avoir.

12. Pouvoir premier : la Grande Déesse

[Retour à la table des matières](#)

Ces compétences sur la nature, le langage et la gestation de l'enfant confèrent à la femme une prééminence évidente qui impressionne les hommes. Son pouvoir est essentiel dans la socialisation et donc dans la création des tabous et des mythes. En l'absence de connaissances sur le lien entre accouplement et procréation la femme semble seule créer l'enfant par accouplement avec les éléments naturels, principalement avec l'eau. Nombreux sont les mythes attestant la fécondation par l'intervention de la nature comme la baignade ou la morsure d'un poisson. Le milieu aqueux s'offre ainsi comme condition de fertilité. Il y a une logique à l'expression du mythe, nulle vie sans [92] eau. La pluie dans la grande

majorité des mythes fertilise la femme, cette même pluie qui engrosse les champs et la végétation, sans laquelle aucune vie n'est possible et qui nourrit les cours d'eau que suivent les primitifs en l'absence de routes et auprès desquels on dresse les camps. La femme fait tomber la pluie bienfaisante qui l'ensemence et parfois c'est le vent qui la fertilise. La terre s'ensemence comme la femme par le souffle de l'air qui disperse les germes prolifiques.

La confusion est soutenue, certaines relations sexuelles sont fertiles alors que d'autres non. La femme est investie de ce pouvoir magique autonome créant aussi bien l'enfant que la totalité des sources de la vie, elle enchante tout ce qu'elle touche. Elle deviendra naturellement la Déesse Mère universelle, *Terra Matera* ou la Grande Déesse reconnue dans toute la première Antiquité. Elle met au monde le taureau lui-même, symbole par excellence du mâle comme le prouve les fouilles archéologiques de Çatal Hüyük (7000 ans av. n. è.). Ces fouilles rapportent une iconographie où de nombreuses femmes accouchent de taureau.²¹

La femme coiffe l'œuvre de la Création. Son pouvoir divin permet de perpétuer la Nature, d'enfanter, de faire pousser les plantes, de nourrir, d'appivoiser, d'élever et [93] de domestiquer les animaux, de conserver le feu. Son œuvre magique s'étend à la faculté de soigner et de faire tomber la pluie. Essentielle, l'eau est la condition d'existence des villages, étanche la soif, se mêle à la nourriture, nettoie et régénère. Indispensable à la sédentarité, les villages premiers s'égrainent sur les rives. Il ne peut en être autrement, en s'éloignant on se prive des bienfaits de la proximité nourricière de l'eau.

²¹ Il y a une reconnaissance que dans le couple primordial c'est la femme qui crée l'homme. Dans les fouilles du village néolithique de Çatal Hüyük. Cauvin confirme l'illustration : « *Nous percevons que cette femme est véritablement une déesse. Elle domine à Çatal Hüyük le mur nord ou ouest des sanctuaires domestiques, bras et jambes écartés, y donnant naissance à des taureaux (exceptionnellement à des béliers) dont les bucranes sculptés, s'étagent sous elle, paraissent émaner d'elle.* ». Cauvin, Jacques. 1997. *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture : la révolution des symboles au néolithique*. Paris : CNRS. Voir également Mellaart, James. 1969. *Villes primitives d'Asie mineure*. Paris ; Bruxelles : Sequoia-Elsevier. Jean-Louis Huot, 2004, *Une archéologie des peuples du Proche-Orient*. 2 volumes, Errance, Paris.

Dans l'univers symbolique matriarcal la femme joue un rôle d'Esprit de Clan, on cherche ses conseils, sa protection est indispensable, elle fait autorité. Cette position lui confère la force de dresser les interdits. Or les tabous féminins sont d'une importance cruciale pour se défendre contre l'homme demeuré chasseur ou guerrier, parfois menaçant et violent vis-à-vis de son propre groupe. Les femmes peuvent à tout moment le menacer de redoutables sorts entraînant la mort. Elles parlent aux Esprits et se consacrent à l'interprétation des signes bénéfiques ou à ceux concernant l'Esprit Malin et vengeur. Les femmes sont investies de pouvoirs magiques qui ont effrayé l'homme jusqu'à aujourd'hui. L'histoire de l'humanité est une lutte contre la magie des femmes et l'autorité symbolique qu'elles détiennent, en concurrence directe aux prêtres et aux guerriers.

Dès l'origine la femme règle les rapports humains par les tabous. Ils s'érigent en rempart moral et mystique plus imposants que la force physique. Le tabou est dans ce contexte une institution de la peur salutaire. Sa transgression entraîne des conséquences effroyables de terreur. Le tabou ne se discute pas, c'est la plus puissante des prohibitions. Violer le tabou n'est pas un crime ordinaire il retombe sur le clan entier qui est [94] responsable des agissements de chacun de ses membres. Ainsi le mode de punition primitif est collectif. En l'absence de prisons la sanction est administrée directement, le coupable est raillé par le groupe de femmes, elles se rient de lui. La honte alors ressentie est particulièrement violente et dissuasive. Comme l'individu ne peut se concevoir en dehors de la communauté, la moquerie est une arme puissante et pourtant sans brutalité.

Violer un tabou est une honte collective. Chez les incas le voleur entraîne sa famille en prison. Récemment, la famille complète du général marocain Oufkir qui attentat à la vie du roi Hassan II est restée vingt ans isolée, au secret de la prison, l'un des enfants avait trois ans lors de l'incarcération. Le roi se conformait à une tradition plusieurs fois millénaires de punition du clan lorsqu'un de ses membres faillit.

13. La femme humanise l'homme

[Retour à la table des matières](#)

L'homme revenant de la chasse ou de la guerre doit se purifier, il demeure tabou pendant un mois. La règle est unanime, le guerrier se couvre de gloire mais s'expose à l'esprit vengeur des morts. Pour s'en préserver, il est mis en quarantaine dans une cabane à l'extérieur du camp. Pendant cet isolement il jeûne et progressivement on lui apporte une purée de légumes ou du brouet mais surtout pas de viande. Il doit se laver de la souillure meurtrière. Les relations sexuelles sont absolument interdites. Il mange froid pour avoir ôté la chaleur de la vie, s'habille de vieux vêtements, il est parfois alimenté du bout d'un bâton pour ne pas être approché, on procède ensuite à la [95] cérémonie de réhabilitation. Le meurtre peut rendre fou, aujourd'hui encore les anciens combattants des grandes guerres en témoignent, on ne tue pas impunément. On ne peut d'un côté interdire le meurtre socialement et de l'autre l'autoriser pour les besoins de la cause sans produire un traumatisme profond et irréconciliable, les vétérans accusent un fort taux de suicide.

La limitation des violences masculines ne peut provenir de l'homme lui-même, seules les femmes y avaient intérêt. Elles permettent aux hommes de se socialiser, de s'intégrer au groupe, d'acquérir une fonction sociale constructive, elles ne domestiquent pas simplement l'environnement animal, elles *humanisent les hommes*. Les premiers mythes fondateurs sumériens l'attestent. La fonction civilisatrice de la femme est connue. Dans *L'Épopée de Gilgamesh* le roi Gilgamesh est tyrannique, Anou le dieu de la ville d'Uruk écoutant les lamentations des hommes dépêche un concurrent au roi qui saura lui faire entendre raison. Ce concurrent s'appelle Enki Dou, il vit au milieu des bêtes sauvages, ignorant de la société des hommes. Pour le civiliser Anou lui envoie une femme qui va l'amadouer de ses charmes pendant six jours et sept nuits. Enki Dou en sort transformé et ne sera plus reconnu des bêtes sauvages qui s'enfuiront en sa présence. Le brutal roi Gilgamesh sera maintenant secondé par son ami bien plus évolué Enki Dou. La femme détient dans cette mythologie un pouvoir reconnu de civilisatrice, la fonction importante d'adoucir la virulence masculine.

Cette vérité se constate partout, l'agressivité masculine s'adoucit en présence des femmes. L'homme seul au volant est plus querelleur et conduit plus vite [96] qu'accompagné d'une femme. On dit d'un jeune adolescent turbulent et téméraire qu'il s'assagira lorsqu'il rencontrera une compagne. Dans les prisons, l'homosexualité est favorisée par les gardiens, elle garantit un adoucissement des comportements agressifs. La tension sexuelle rend plus belliqueux. Avant le combat on interdit au boxeur d'avoir des relations sexuelles.

La prohibition primitive du sang est un désir de condamner le meurtre voire, d'éradiquer le cannibalisme humain qui a assurément existé au début de l'humanité. Le chasseur revenu bredouille et affamé dévore ce qu'il trouve dont les enfants. La prohibition du sang conduit à une condamnation universelle de la consommation de viande crue. Unanimement respectée, on ignore son origine primitive profonde initiée par les femmes pour protéger le groupe. Seule la culture humaine y est astreinte, les animaux l'ignorent. Sauvegardes et garantes de la paix, toutes les pratiques religieuses évoquent l'interdit du sang. Cette répulsion pour la viande crue est inscrite dans l'ordre religieux universel. Les juifs convaincus ne mangent pas n'importe quel animal et s'interdisent catégoriquement toutes consommations de viande crue. On procède par salaison pendant douze heures pour une extraction maximum du sang avant la consommation. Également viandes et laitage s'excluent foncièrement, les contenants sont exclusifs à chaque aliment et on ne peut les mélanger dans un repas. Islamisme, indouisme, brahmanisme, codifient aussi rigoureusement leur consommation de viande. Le christianisme interdit la viande le vendredi. La présence de viande convoque [97] toute une mythologie originelle qui l'attache au temps plus anciens de la crainte féminine du sang meurtrier.

Retournement odieux avec l'avènement du pouvoir masculin, on appliquera ce tabou du sang aux femmes menstruées, comme l'exclusion des lieux saints, le toucher des reliques, officiers des cérémonies religieuses. Il y aura là un désir de *pureté* typiquement masculin que le sang répugne car trop réel, trop humain, trop organique. Ce qui était une interdiction constructive, une volonté de *socialisation* et *d'intégration*, est devenu un prétexte à l'exclusion féminine. L'homme fait dans la distance, dans l'intégrité immaculée, stérile et froide. La religion aux mains du patriarcat s'érige contre les

femmes et leur réalité vivante, faite de chair et de sang. L'interdit du sang menstruel autorise les religieux aux pires exactions et condamnations féminines.

La viande est principalement une alimentation masculine. Sparte, cité guerrière virile et masculine s'il en est, défend aux cuisiniers de savoir préparer autre chose que de la viande comme le souligne Élien le sophiste.²² Héritage primitif, la viande est traditionnellement associée à l'homme alors que poisson, fromage et légumes sont davantage inscrits dans l'alimentation féminine. Ce que les restaurateurs connaissent bien, prolongeant leur proposition en viandes rouges de plats de poisons ou de menus végétariens à l'usage des femmes. L'aspect alimentaire carné rebute principalement les femmes parce que la [98] ségrégation alimentaire des sexes est l'un des tabous les plus primitifs qui soit.

Le rouge du sang connote une forte charge mystique qui revivifie. En témoigne l'ocre rouge universellement observé dans les sépultures paléolithiques. Personnifiant le sang créateur, puissance et pouvoir, l'homme se symbolise par l'ocre rouge dans l'Égypte Antique et la femme par l'ocre jaune. Le rouge est une marque masculine, séculière ou religieuse, il charge la fonction d'une sacralité divine, du tabou infranchissable dus aux empereurs de Rome, aux cardinaux, aux magistrats, à l'aristocratie, à la noblesse. Le rouge est interdit au peuple, on ne peut usurper une marque hiérarchique.

Autant le rouge est marque d'autorité chez l'homme qu'il symbolise les lieux de perdition féminine. Il est le symbole de la transgression, la couleur du feu de l'enfer sanguinaire chrétien, le feu de l'interdit désirable. Le rouge est flamme de l'amour, de la passion, de l'érotisme. Le rouge à lèvres évoque l'imagination sensuelle. Jadis le rouge était porté par les prostituées. Dans les ports grecs les lanternes rouges signalent les lupanars, comme aujourd'hui à Amsterdam dans le *Red Light*, ainsi que partout au monde, les lumières rouges indiquent le quartier des plaisirs. Les couleurs sont significatives d'un rapport symbolique entre hommes et femmes

²² Élien le sophiste *Histoire variée*, XIV, 7) éd. Belles Lettres, coll. « La Roue à livres », 1991

Le paléolithique confirme la Grande-Déesse nourricière en monothéisme universel. Elle règne sans partages sur toute la symbolique. L'homme n'est pas représenté dans l'iconographie primitive, sauf sous la [99] forme éphémère du corps glorieux en érection ou du gentil taureau. Sa présence est limitée et finalement destinée à disparaître après la fécondation, à l'image de l'érection qui s'élève et retombe après l'ensemencement. Avec le patriarcat la symbolique du phallus va changer, suivant l'invention du dieu éternel, l'alternance naturelle dur-mou se meut en érection perpétuelle. Partout s'érigera la stature du phallus triomphant superbement dressé, flamboyant et signe de l'autorité définitive de la virilité sur la procréation, l'homme ne débande plus.

Pour une longue période encore, la symbolique tranquille et non querelleuse de la femme perdure, le monothéisme féminin n'a pas l'agressivité guerrière et répressive du monothéisme masculin. Le pouvoir protecteur et intégrateur de la femme demeure lors du processus de sédentarisation des premiers villages néolithiques qui a lieu approximativement selon les régions, vers le 12^e millénaire jusqu'à l'Âge de Bronze (3000ans av n. è.) comme en témoignent toutes les recherches archéologiques. Pouvoir reconnu, indiscutable et franchement positif sous son règne n'existait aucune murailles : « *les travaux de Gimbutas, Eisler et Bornman ont établi qu'avant l'invasion des Asiatiques du Sud-est et les débuts du patriarcat n'existaient ni armement ni fortification* »²³.

[100]

14. La symbolique féminine

[Retour à la table des matières](#)

Le rôle majeur des femmes représentées dans les différentes strates historiques frappe l'archéologie par sa continuité. Au cours de nombreux millénaires la femme prédomine universellement dans

²³ D'Eaubonne Françoise. *Le sexocide des sorcières*. 1999. p.2, voir également le célèbre ouvrage : D'Eaubonne Françoise *Les femmes avant le patriarcat*. 1977 Payot.

toutes les cultures. *Le langage des déesses* s'inscrit dans les archétypes primordiaux, manière de s'approprier les principes du vivant. La femme se symbolise de tout, elle *est* tout, de la Montagne sacrée à l'Arbre de vie, la Lune, le Soleil, les Animaux, le Serpent, l'Oiseau, les bêtes à cornes et les insectes, l'Eau salée primordiale, l'Eau douce salvatrice. Symboles forts de notre imaginaire sacré d'hier et d'aujourd'hui.

Les femmes entretiennent une intimité forte avec la Nature Physique, palpable, tangible. La Femme Première proclame la continuité de la force vitale qui circule des entrailles de la Terre au sang coulant dans les veines humaines. Pour elle une spirale se construit du plus profond du sol fertile à l'éclosion de la diversité de la vie. Une puissance ininterrompue enchaîne l'Arbre à la Montagne, à la vie, à la présence humaine et animale. La Grande-Déesse cueille les bienfaits de la Terre et les retourne à la Nature, dans un cycle sans fin. La femme se crée en créant. Elle est consciente de cette puissance renouvelée qui l'habite, issue de toute la pratique de la vie qu'elle modèle et transforme.

Dans cette vénération de la Nature, l'important est la sacralité des choses concrètes comme *l'eau du ciel et du sol* qui nourrit la terre mais aussi l'eau de la mer salée, originelle, utérine. L'eau est un besoin premier rien ne [101] pousse sans elle. L'eau est la base de tout principe de vie, symbole universel sans lequel aucune religion n'est possible. On se purifie encore dans le Gange en Inde et les baptêmes chrétiens se sanctifient de l'eau bénite. Toutes les représentations premières essentiellement féminines sont marquées de motifs ondulatoires, de vagues et de chutes d'eau.

L'eau est fluide, souple, prend la forme du contenant, passe où elle veut passer, s'infiltrer, se fond en tout, on ne peut la retenir, l'eau détient une force tranquille profondément féminine, le courant n'a pas à être fort pour entraîner. L'humidité de l'eau rappelle la femme alors que le sec est masculin. Toute la symbolique traditionnelle rattache la femme à l'eau, au mystère féminin. L'âge médiéval féminin aime l'eau, on se lave et l'on prend soin de sa propreté, le nombre d'étuves mixtes et permissives le démontre. Mais ces étuves suspectées d'être l'œuvre du Diable et de la concupiscence contreviennent à la rigueur puritaine cléricale. On les interdit, on jette l'eau du bain avec le bébé. Pendant l'Âge Classique fondamentalement masculin, l'eau devient

l'ennemi. Une grande suspicion l'entoure. L'eau source de vie et de plaisir devient cause d'empoisonnement et d'insalubrité, on l'affuble des pires méfaits. Cela suffit pour insulter les dévots mortifères qui au long des siècles vont restreindre la propreté au nom du sec, de telle sorte que la cour de Louis XIV ignore l'eau, aucun sauna, bain public, piscine et ablution, largement répandue aux siècles antérieurs pourvus d'égouts et de canaux de circulation. À la cour on se lave rarement, la poudre parfumée se substitue à l'eau. On camoufle le corps et le visage sous des crèmes grasses, des fards, des pommades cireuses et [102] des rouges à lèvres. Ces produits à base de mercure et de plomb créent un véritable empoisonnement, un vieillissement prématuré et d'affreuses caries.

Il ne s'agit pas d'une lutte entre propre et sale, ni seulement entre humide et sec mais entre l'univers féminin et masculin, entre émotion et rationalité. Cette hostilité envers l'eau est contemporaine des Grandes Inquisitions. Ailleurs on se lavait. Il ne s'agit donc pas d'une simple querelle à propos de l'eau mais d'une lutte mettant en jeu la volonté de vivre et celle de mourir. Les religions laissées à elles-mêmes, sanctifiant l'homme, sont par nature une volonté de contraindre et d'emprisonner au mépris des femmes, le sec l'emporte sur l'humide.

Pour expliquer le monde symbolique vivant, les femmes depuis l'origine partent de leur propre corps, se projettent dans la nature. Identique et solidaire, la nature détient comme elle des capacités régénératrices, comme l'Arbre, les Animaux, la Terre. L'anthropomorphisme de la nature se constate partout. Les arbres ancestraux ont assurément des bras, des mains, des pieds, ce que révèlent toujours les dessins animés. L'imagerie magique s'empare de ces formes expressives et mystérieuses. L'arbre symbolise le lien organique de la relation de la Terre et du Ciel. Il plonge ses racines aux plus profonds du sol et « monte » au plus haut du ciel. L'arbre est « branché » sur le divin. On profite encore aujourd'hui de ses creux naturels pour y dresser des autels ou déposer des statues qui deviennent miraculeuses. Racines, plantes, champignons fascinent, comme projections des femmes. Les racines de mandragore, expressives et rappelant une silhouette [103] humaine effraient l'Église. Elles sont si représentatives des femmes que les grecs la nommèrent « plante de Circé la magicienne ». Cette imaginaire

correspond au corps de la femme et au principe de régénération. Se représente aussi dans la nature la morphologie masculine, les champignons représentent le phallus et sont sacralisés comme force naturelle.

Arrimé au sol, l'*Arbre* est aussi symbole de la régénération perpétuelle de la vie résistant au passage des saisons. L'arbre pourvoyeur de fruits et porteur de feuilles magiques médicinales. L'Arbre est d'abord féminin avant de devenir symbole phallique masculin. Il change alors de sens et devient marque d'autorité, le Pommier d'Adam et d'Ève, l'Arbre du Savoir, l'Arbre de la Sagesse, de la Justice. St-Louis rend ses jugements sous le Saule. Le buisson Ardent de Moïse appartient à cette symbolique.

La *Montagne* est une métaphore féminine concrète. Monticule, le Ventre de la Terre et de la femme enceinte recèle de la même magie. Un lien fort unit la sinuosité des formes de la nature et celles de la femme. Mont et vallons dessinent des corps féminins allongés. Les bosses sont sacrées chez les femmes, seins, genoux, coudes ou fesses, elles sont une projection du ventre, de la vie, ainsi enterrent-elles les morts sous de grands tumulus ou dans des grottes logées dans les collines. Comme un enfouissement dans le ventre, un retour à la matrice, une pénétration utérine dans la montagne, favorisant le passage de l'énergie vers une autre forme de vie. Moments sacrés, les femmes se retirent sur les monts pour se retrouver, fêter, chanter la paix et la beauté. Cette culture prend de la hauteur pour honorer la [104] communauté, mais ne construit rien dans des lieux perchés et inaccessibles. Elles officient en des endroits d'accès facile et sans danger ou dans des ouvertures naturelles.

Plus tard la montagne devient symbole de la hauteur et de la grandeur masculine, lieux du culte : monts de l'Olympe, Parthénon, Églises, Monastères et Abbayes accrochés à flanc de montagne, en équilibre précaire. Ziggourats, pyramides ou Tour de Babel en sont un rappel, comme le sont les sept collines de Rome abritant chacune un lieu symbolique. L'allégorie des collines est tellement importante que les villes se disputent le titre de Ville aux Sept Collines : Rome, Constantinople « la Nouvelle Rome » et Jérusalem. La montagne représente maintenant l'isolement, l'éloignement des lieux de corruption des villes, le recueillement introspectif, comme si la hauteur escarpée dangereuse, inaccessible soulignait un

rapprochement élitiste du divin. La montagne passe d'une symbolique de la connivence à celle de la solitude religieuse de l'ermite.

Concrets, les insectes sacrés garnissent les tombeaux (scarabées, abeilles, papillons). Les abeilles ou papillons proviennent de ces mouches moins riches symboliquement qui apparaissent lors de la putréfaction du mort. L'abeille plus harmonieuse est source de richesse rare, comme le sucre et la cire. Elle apporte aussi beaucoup (celant, combustible, modelage, moule). L'abeille symbolise la résurrection et la pérennité. À Éleusis et à Éphèse les prêtresses servantes de Déméter porte le nom d'abeille. L'abeille est symbole féminin avant de devenir l'incarnation du pouvoir impérial, emblème de la puissance et de la prospérité garnissant [105] universellement les armoiries et les manteaux royaux. Pourtant l'essaim industriel est gouverné par la Reine et non par un roi. Elle devient aussi le symbole de l'éloquence : « la parole est de miel ». Ce qui peut se comprendre, il y a dans le discours une logique du pouvoir, les prestigieux orateurs grecs avaient le titre « d'Abeilles d'Athènes ».

La force du féminin se retrouve dans la pierre, incarnation parfaite du concret. Les pierres sont arrimées au sol pourvoyeur grouillant et mystique. Sous les pierres se cachent vers et insectes. Les *pierres* sont sacrées, elles se retrouvent dans toute l'histoire comme habitat de la divinité. L'érosion sculpte les pierres de façon étrange. Placées de manière originale ou en équilibre précaire elles sont évocatrices de féminité. Elles confèrent une énergie porteuse de vibrations psychiques. Magiques, elles délimitent les espaces entre clans, entre territoires, comme pierre-borne scrupuleusement reconnue par les tributs. Les pierres dressées en menhir attirent par leur pouvoir mystérieux les êtres humains et les animaux encore aujourd'hui. Elles sont touchées et on tourne autour d'elles pour se délivrer de la maladie.

Le menhir est la déesse, une relation intime noue la déesse et la pierre anthropomorphique féminine. Ces menhirs qui parsèment toute l'Europe s'ornent de seins. L'Artémis grecque se nomme : « *Celle de la Pierre* ». La Ninhursaga de Mésopotamie s'appelle « *Dame du Sol de Pierre* ». C'est la demeure des Déeses Birgit, en Irlande, et de Laima (Destin) chez les Baltes. Les pierres symbolisent le passage de la vie à la mort, marquant les tombes. Chez les Inuit, des pierres plates [106] sont montées en formes humaines dans une superposition

figurative pourvue de bras et de jambes qu'on nomme les Inukshuk. Cette superposition figurative de pierre est un mode de communication. Elle signifie, « *vous êtes sur la bonne voie, les humains sont passés par là !* ».

Cette force de la pierre est reprise dans la symbolique religieuse masculine. Les musulmans convaincus se tournent vers la Mecque, c'est-à-dire vers la Pierre Noire (la Ka'ba) de laquelle Mahomet est monté au Ciel. La « Pierre Philosophale » tant recherchée par les savants, représente tous les secrets et la magie du monde. Continuité de la pierre magique, le culte phallique comme le *Baal Phégor* des hébreux, le *linga* en Inde ou le *Phallophorias* en Grèce sont des symboles de fécondité représentés par le membre viril dressé en pierre. C'est la multiplication des sculptures ithyphalliques de l'Antiquité.

Hiboux et Rapaces participent du renouvellement en se nourrissant de charognes, emportent la vie vers un autre destin. Hibou qui protège et surveille la nuit, entre dans les rêves, dans l'inconscient, dans les désirs. Ses yeux représentent les yeux de la déesse, sa sagesse, sa bienveillance. Les oiseaux portent le signe du Destin. Oiseaux de proies, vautours, hiboux ou chouettes, corbeaux et corneilles sont messagers de la mort, mais une mort conçue comme naturelle et inéluctable dans le cycle de la vie. Omniprésente la Déesse-Oiseau donne la vie et la santé, incarne présages et prophéties. L'oiseau c'est aussi l'Œuf Primordial et le Nid Fondateur. Les hommes transforment le corbeau en [107] symbole de mauvais présage et l'affichent avec le diable et la sorcière.

Dans la symbolique féminine le serpent est représenté en permanence et de multiples façons sous la forme de la Déesse-Serpent. Le serpent est bienveillant et incarne l'énergie vitale, sacrée. Alternativement il disparaît sous terre une période, se régénère et réapparaît, s'enroule en spirales, en circonvolutions, en méandres et en cercles. Manifestation du mouvement de la circularité de la vie, spirale de la reproduction, autant de formes graphiques partout représentées. Le serpent évoque la fluidité des passages terrestres et aériens, il explore le centre de la terre, s'enfuit, comme s'enfouissent les graines pour germer avant de réapparaître pleines de vie. Parabole phallique intimement liée à la fertilité, le serpent orne les statuettes et les objets usuels. Une pléthore d'objets retrouvés dans les fouilles

archéologiques confirme toute cette antériorité fabuleuse du serpent. Or ce sera le premier symbole féminin qui sera violemment attaqué par le nouveau pouvoir patriarcal, précisément parce qu'il représente la puissance de la femme.

On retrouve partout les signes de la Déesse-serpent, de la Déesse-chouette, la Déesse-Hérisson, la Déesse-Poisson, la Déesse-Cerf, la Femme-Vase et du Sablier aux formes révélatrices. La nature est évolutive, régénérative, contradictoire. Rien n'est statique, univoque ou définitif. Une forme se fond dans l'autre. Les multiples propriétés de la nature se mélangent pour s'enrichir, se magnifier ; comme le serpent aux yeux d'hibou, le taureau à tête d'oiseau, la femme aux griffes d'aigles. Les statuettes invoquent le pouvoir des ondes régénératrices de l'eau, la protection de l'œil de la [108] déesse ou l'abondance et la richesse des seins gorgées de lait. Les objets usuels, les outils, vases et récipients s'ornent de l'énergie des spirales, de la force du deux, de croissants et de cornes, symboles du devenir. Expression d'elles-mêmes, l'art des femmes parle de fertilité, de gestation, d'accouchement, d'allaitement, de terre et d'eau, de végétation, de vie et de mort. Elles s'inscrivent naturellement dans le *mouvement* de la nature.

Le sens de la couleur est différent dans le monde féminin lié à la terre. Le noir représente la vie, il incarne la terre noire, riche et fertile, la grotte humide, les entrailles de la déesse, la pénombre utérine d'où jaillit la vie. Le nuage noir porteur de la pluie bienfaitrice pour la récolte. Le blanc est la mort, le sec. Ce sont les os, la pierre calcaire stérile, les dents perdues, les carcasses. On sculpte des objets dans les os dérobés à la mort pour l'amadouer, l'appivoiser, s'en protéger.

Dans le monde indo-européen masculin, le noir devient la mort. Il était naturel que ce soit l'inverse pour le cavalier habitué à la blancheur aveuglante du ciel. Pour le cavalier itinérant, le trou, l'obscur caveau symbolise l'inconnu, le danger, l'arrêt, peut-être la mort. Le ciel noir et menaçant de l'orage dont on ne peut se protéger est un désagrément pour le nomade habitué à vivre dehors. Il est dans un univers où l'herbe est donnée, va de soi, n'attend pas la pluie. La pénombre et la nuit représentent la vulnérabilité, le manque d'énergie, de visibilité, l'heure des fauves. Le sombre contraste avec l'éclat du ciel et du soleil. Plus symboliquement encore, le ciel représente la brillance de l'honneur, l'éclat du prestige. On vit « *dans la* [109]

lumière ». Le blanc est pur, non souillé de terre, de boue. Il en impose. C'est pourquoi les couleurs centrales du pouvoir seront le blanc et le jaune, reflet du ciel, du soleil et de l'immaculé. La pastorale virile indo-européenne avec ses dieux tonnants et brillants et ces enfers marécageux est à l'antipode du monde agraire féminin. La couleur est révélatrice de toute une symbolique, miroir de l'être, de traditions et de coutumes.

Toute la symbolique concrète de la femme s'envole vers le Ciel avec l'allégorie du messager que sont le cheval et l'aigle. Le cheval, comme l'aigle, quitte le sol. Symbole de l'espace et du mouvement propre à la puissance du conquérant auquel le cheval confère une suprématie militaire. Messager des dieux l'étalon impose le héros légendaire, le chef des hordes sauvages Indo-Européennes (Hyksos, Hourrites, Hittite, Kassite, Assyrien) que seront les Aryens de l'Inde, les Grecs Homériques, les Romain et les Germains, dont le cheval représente l'emblématique puissance divine. Le cheval s'enrichit de la capacité de voler comme Pégase, le légendaire cheval ailé. L'Aigle, oiseau magique reconnu par les femmes pour sa clairvoyance et son pouvoir sur l'air est maintenant le roi du firmament, symbole masculin de puissance et de robustesse suprême. Son regard perçant lui attribue la lucidité, la vision acérée et magique nécessaire aux chefs. S'ajoute son statut de prédateur du serpent. L'aigle écrase de ses serres le serpent captif, tue le symbole féminin. Zeus se déguise en aigle pour violer Lédè. L'Aigle Impérial confirme les hommes dans leur statut. Ils s'attribuent le mouvement, la vision et la grandeur du ciel contre la sédentarité féminine statique et limitée.

[110]

Dans ce long combat entre affectivité féminine et rationalité masculine, c'est la rationalité qui va l'emporter. Au front, pointent déjà le guerrier et le prêtre, qui s'attaquent à toute une harmonie possible des relations homme-femme.

15. Une écriture ignorée

[Retour à la table des matières](#)

Deux visions du monde, deux manières de se définir et de se comprendre, deux écritures. D'un côté la culture virile du vainqueur, l'objectif n'est pas de connaître mais de dominer, l'avoir confère de l'être, on accumule des biens autant matériels que symboliques, splendeurs des Temples, vénération des fidèles, ce qui nous donne un Dieu Céleste, le roi se mire dans les cieux. D'un autre coté, la culture féminine demeure puissante et concrète, intimement liée à la terre, l'essentiel est de connaître, d'expérimenter, de contribuer. Les femmes sont animées par un objectif spirituel de compréhension stimulé par l'amour et le plaisir. Toute l'expression artistique de la paix se révèle dans l'art matriarcal. L'être partage l'avoir.

L'écriture des femmes regorge d'animaux vivants respectés et vénérables. Symboles de la naissance et de la renaissance ils ne peuvent être représentés percés de flèche comme dans le triomphe de la chasse, tuer n'est pas un plaisir, la souffrance est intolérable. Les femmes représentent les animaux dans leurs vitalités sacrées et concrètes, se projettent en eux et s'imprègnent de leurs pouvoirs.

[111]

Dans ces temps primordiaux de l'humanité l'être de la femme se projette dans l'écriture, tout y est esprit, corps, fécondité. Les femmes associées à la poterie, au filage, au tissage, au travail du métal et à la musique s'inscrivent dans tous les objets qu'elles créent. Or, les écritures sont toutes, toujours et partout, l'expression d'une réalité sociale et on sait que toutes les écritures historiques s'abreuvent d'une source antique unique, le Levant Mésopotamien, auquel participent les femmes.

Toute une écriture s'invente pour exprimer cette réalité sociale, *révéler* cette mystique de la Vie. Chaque vase, poterie, statuette, ustensile, espace, sceau, pilon ou instruments de musique sont chargés en écriture. Nait ainsi tout un lexique, une composition de signes, un graphisme que tout le monde comprend, que tous savent lire, il détient un sens et « parle » comme toutes les écritures. Le *langage* des femmes est un *vrai* langage, une écriture véritable qui exprime et *interprète le réel*. Riche vision d'un monde ces symboles signifient la vie sociale avec sa magie, ses tabous, ses volontés, ses secrets, ses mystères. En effet, celles qui prodiguent ces arts sont à l'intérieur d'une mystique naturelle. Lorsque le monde ignore la séparation entre

le profane et le sacré, tout est naturellement sacré. Aussi est-ce spontanément que toutes ces femmes inscrivent dans leurs activités le monde du divin puisque tout est sacré, tout est profane, donc libre, non limité par une sacralité étrangère imposée de l'extérieur. La première écriture connue commente l'intimité et la *liberté* initiales des femmes.

Spécifiquement féminins ces signes sont des motifs en filet, des M, des O, des ondes, des circonvolutions. L'écriture des femmes insiste sur la régénération d'où la [112] sinuosité des manuscrits, cercles, spirales et courbes. Graphismes variés, partout des méandres, des chevrons, des entrecroisements, on répète les traits et les pointillés. Cette *écriture*, est une interprétation du cosmos, une intention allégorique légitime comme les autres formes d'écriture. Loin des simples *figures géométriques* ces associations symboliques sont significantes. Les femmes disent par l'écrit un *commentaire* sur la vie, une liberté partagée, il suffit de regarder là où c'est écrit et de savoir lire *leur* langage.

Le cunéiforme mésopotamien (en forme de clou) ou le hiéroglyphe égyptien réputés premières écritures connues ont cette même intention d'exprimer la réalité mais desservent un autre objectif, ces deux calligraphies ont pour recherche ultime le contrôle : la comptabilité des échanges, évaluer les quantités, inventorier les stocks, définir la collecte des impôts, exprimer le droit et donc élaborer les principes de la propriété, une armée de scribes spécialisés est mandatée par le Roi. L'écrit est au cœur même de la société, tout est prétexte à l'enregistrement (récoltes, crues, actes politique, victoires, généalogie, grands déplacements, populations). Les écrits consacrent le royaume et sont entièrement voués à la gloire religieuse. Le verbe donne vie aux être et anime les choses.

Motivation de ces écritures la vénération royale, le contrôle, l'enrichissement et l'exploitation. Alors que l'écriture des femmes, liée à la compréhension des phénomènes naturels, attachée gratuitement à l'enrichissement collectif, s'inscrit dans l'intégration sociale et la paix. De telle sorte que l'on ne sait plus très bien quelle est la « première écriture » elles n'ont pas les [113] mêmes buts. Il ne s'agit pas de *vénérer* mais *d'expliquer*. Il ne s'agit pas *d'observer et de contrôler* le monde mais de *s'y intégrer*.

L'écriture féminine s'intéresse à la *qualité* spirituelle et naturelle des choses, celle des hommes s'accroche à la *quantité*. Pour les femmes c'est l'aspect *affectif* immanent des choses qui s'exprime, pour les hommes c'est le rationnel, la rigidité des comptes, l'instrument du pouvoir de l'homme sur l'homme. Les hommes utilisent l'écriture pour ce qu'ils *ont*, les femmes l'utilisent pour ce qu'elles *sont*.

Or l'écriture est un élément très important du pouvoir patriarcal. Enjeu capital de l'autorité friand de symboles, l'écrit en impose dans l'histoire de l'humanité. Qui s'approprie l'écrit jouit d'une force capitale sur l'ordre social. C'est pourquoi la Corporation des scribes est une association puissante et fermée, interdite aux femmes depuis sa création mésopotamienne et égyptienne. Tout au long de l'histoire et pour longtemps, les femmes sont radicalement interdites d'écriture.

Pourtant l'écriture des femmes est une mémoire constructive utile et significative. S'origine de l'écriture des femmes non seulement l'ensemble du monde divin de la déesse mais également tout le monde des divinités sacrées masculines, elles inventent *l'ensemble* du monde divin, copié et transposé dans la vénération masculine des dieux. Toutes les divinités qui s'ensuivent s'inspirent du vocabulaire du monde des femmes même si ces nouvelles divinités masculines les trahissent. Les [114] femmes, en inventant les déesses, inspirent le monde des dieux qui va les supplanter. L'alphabet premier des femmes, abondamment chargé de sens, tisse pour la première fois un lien inédit entre l'ici-bas et le monde invisible.

Il ne serait pas surprenant que l'origine profonde des hiéroglyphes ou du cunéiforme puisse provenir d'une sphère féminine première car enfin, l'initiale manipulation scripturale comporte une symbolique. Il fallait bien trouver cette symbolique dans le bagage existant et dans ses codes. Pourquoi chercher ailleurs ce qui est à portée de main et déjà construit ? Il suffit de pousser davantage, de puiser au fond commun pour engendrer une meilleure définition des signes, préciser les contours de nouveaux symboles expressifs alors que se précisent les récents besoins de compter ou de raconter la nouvelle réalité de l'Ordre Nouveau patriarcale.

L'écriture patriarcale s'alimente de symbole auxquels les femmes ne peuvent être étrangères. Par exemple, la lettre hébraïque aleph (א)

est un bœuf avant de signifier le A des grecs. Or les cornes magiques du bovidé sont toujours et partout représentées symboliquement dans le langage de la déesse. Il est inconcevable qu'un bœuf ne soit qu'un bœuf dans un monde qui sacralise tout. L'objectivation des choses née du rationalisme est une invention historique tardive. Le bœuf est par nature représentatif d'une divinité, principe de la fertilité, élément du couple divin primordial. Parèdre essentiel il ne peut avoir échappé à l'expressivité symbolique féminine. Le taureau est universellement repris dans un sens différent par la théologie patriarcale sous la forme de Baal, le dieu taureau. Du bœuf à l'Aleph les femmes [115] ont été présentes puisqu'inscrites dans toutes les symboliques.

La lettre Beth (ב) hébraïque deuxième lettre de l'alphabet notre B signifie maison en hébreux ce qui est encore plus clair. La maison est de tout temps un lieu féminin unanimement reconnu. Le Daleth (ד) quatrième lettre de l'alphabet hébraïque représente d'abord une porte avant de désigner un D. La porte est l'entrée de la maison, l'accès au foyer, lieu d'accueil féminin. Le Gimel notre G (ג) troisième lettre hébraïque désigne bien la tête du chameau mais il désigne aussi la reine dans le vocabulaire symbolique du Tarot.

Tout l'alphabet hébraïque dérive de cette Phénicie matriarcale, mais bien avant encore, il y a présence écrite féminine partout et sur tout. On attribut l'invention de l'écriture aux régions sumériennes d'Akkad et d'Uruk vers 3300 ans av n. è. Cette écriture s'exprime par des signes cunéiformes. Pourtant, bien avant l'invasion de Sumer par les Amorites et les Élamites, montagnards pillards des Haut-Pays d'Élan (Suse, Plateau Iranien) toutes les fouilles archéologiques témoignent d'une écriture sédentaire antérieure à l'envahisseur comme le démontrent les premiers villages néolithiques du Natoufien (12000 av n. è.), la culture de Mureybat (9000 av n. è.), les fouilles de Qalaat Jarmo et de Çatal Hüyük (6000 av n. è.). On retrouve dans ces pays premiers une écriture spécifiquement féminine mais qui ne se reconnaît pas comme telle puisqu'elle n'est pas portée au commerce et à la conquête, elle n'exprime pas une volonté de contrôle.

[116]

Grands propriétaires terriens des Cités-États, les prêtres sont des rois. La richesse ne dépend pas simplement de la propriété privée mais du pouvoir sacerdotal imposé donc de leur capacité d'impressionner.

Les besoins du Temple en somptuosités et en biens de luxe font du prêtre-roi le mandataire des artisans, des paysans et le banquier des marchands dans leurs activités d'importation. Dans la riche Mésopotamie (grec : méso, rivière : potamos), entre deux fleuves le Tigre et l'Euphrate, se sont les prêtres qui récoltent l'impôt. Or c'est précisément l'une des sources de l'évolution de l'écriture cunéiforme, comptabiliser les impôts et les redevances de toutes sortes (douane, taxe sur le commerce, emprunt). C'est pourquoi, à l'origine, chiffres et lettres ne se distinguent pas. Les lettres indiquent aussi bien la volonté symbolique que des numéros, une littérature qu'un désir comptable.

Il est traditionnellement convenu que l'Histoire telle qu'elle est enseignée de nos jours commence avec l'écriture. En fait il s'agit de l'Histoire *des Hommes* elle seule commence avec l'écriture. Sumer affirme le point de rupture selon les conventions admises. Avant, il ne s'agit que de « *Pré-Histoire* » de quelque chose qui n'existe presque pas, de trop simple pour mériter l'attention. Or précisément la préhistoire est le domaine par excellence de la symbolique féminine, toute l'archéologie le prouve.

Ce n'est pas parce qu'il existe un silence sur l'antériorité cursive féminine qu'elle n'a pas existée. [117] S'il est vraisemblable que toute écriture soit d'abord signe mystique, expression d'une volonté de transmettre, qui aurait été le plus apte à le faire ? Alors que traditionnellement ce sont les femmes qui sont à l'origine des mythes premiers. L'homogamie lettres et chiffres prouvent bien qu'il n'y pas de différence symbolique. On chiffre comme on écrit parce que tout signe participe du monde sacré.

L'ignorance sur l'existence de l'écriture féminine se comprend par le fait qu'elle n'exprimait pas les mêmes choses, les mêmes valeurs, les mêmes besoins, le même esprit, la même autorité, que celle des hommes. La première écriture des femmes enseignait fondamentalement la paix, le cycle de la vie, le respect de l'autre, celle des hommes enseigne la guerre et son ultime symbole, le héros royal. Rien d'étonnant que cette écriture vante la grandeur du combat, la déportation, la mort héroïque, la conquête, la violence et le monopole. L'imagerie antique regorge de bêtes en détresse criblées de flèches, agonisantes. Les vaincus se traînent en long cortège, apportent le tribut humblement en signe de soumission et de

dépendance. Le roi, d'un bras, étouffe un lion, achève un prisonnier, dépose son pied sur le cadavre. L'iconographie exprimera le contrôle, la suspicion, la domination. De cette opposition fondamentale résulte un combat farouche dans l'expression de soi, la femme fait crée et procréé la vie, non le contrôle et la mort.

L'archéologue Marija Gimbutas (1921-1994) consacra toute sa vie à l'immense richesse de cette écriture féminine, de telle sorte qu'on a pu la comparer à Champollion. Directrice de fouilles elle a répertorié [118] plus de deux milles objets de la période néolithique (8000 à 3000 av n. è.) répartis sur toute l'Europe. D'une grande érudition son travail révèle l'étonnante importance de cette écriture, avec sa syntaxe et son vocabulaire dont elle a dresser une charte, une sorte de dictionnaire, un alphabet symbolique²⁴. Toute la syntaxe de cette écriture est liée à la nature, en aucun cas aux armes ou aux hostilités.

On ne saura jamais à quel point la capacité de nommer les choses hérite de ce vocabulaire féminin primitif. L'onde symbole de l'eau primordiale désigne encore des rivières. Le nom des déesses et des nymphes sert aux Grecs, aux Romains, aux Celtes et aux Baltes pour désigner la rivière, la source ou les puits. La Boyne et la Shannon, en Irlande, doivent leurs noms aux grandes divinités féminines Bôand et Sinan. La Séquane des Gaules, déesse guérisseuse, confère son nom à la Seine.

Le V, symbole universel de la vulve est le signe de la source de vie mystérieuse. Le chevron, double ou triple V déclinaison et multiplication de la vulve représente la Déesse-Oiseau aquatique, symbole ornithomorphe persistant des millénaires plus tard comme abréviation du vol. Le M apparaissant souvent sous le sein figure la source de nourriture universelle. Les trois lignes sont une abréviation de la puissance du trois désignant la création de la vie, la multiplication et la régénération. Ces marques s'appliquent partout sur les figurines, les cupules, les sceaux et les vases. Les yeux de la Déesse-œil convoquent le hibou, partout représenté [119] (bois, mégalithe, plats, mobilier funéraire) associé au rythme des saisons, il indique la croissance végétale. Le triangle, symbole de la vulve, est le plus ancien de tous les symboles. Énergie primaire, il se discerne sur

²⁴ Gimbutas, Marija. 2005. *Le langage de la déesse*. Paris : Des femmes-A. Fouque..p 42

les deux triangles inversés du sablier. Symbole régénérateur, le triangle s'appose partout, amulettes, objets de culte, cupules. Motifs complexes, le filet en bandes, losanges, triangles, carrés ou cercles agrémentent les couvercles, les socles et les sceaux. Ces filets figurent le monde aquatique, le ruissèlement de la pluie, l'eau vivante, la régénération, la sensualité et la sexualité.

L'omniprésence de la *Déesse-serpent* révèle l'importance de ce symbole. Dans la Grèce préhellénique matriarcale des Pélasges, peuple envahi par les Achéens et les Doriens patriarcaux, le serpent est le parèdre phallique de la Grande Mère Eurynomê. Le serpent est l'union de la création et de la médication, encore aujourd'hui emblèmes de la médecine, son venin est utilisé dans la pharmacopée. Symbole féminin contradictoire à l'image du vivant le serpent est aussi une synthèse du hibou, les grands yeux du hibou sont représentés par des spirales concentriques du serpent, le serpent accompagne constamment l'Oiseau, le terrien et l'aérien. Motif abondant les enroulements du serpent aux yeux divins sont universellement représentés sur les céramiques, les temples et les tombes. Spirale ou double spirales incarnent l'enfouissement et la lumière, la mort et la vie. Polysémique le serpent est phallique, régénératif, terrien, humide, passe alternativement dans les deux mondes. Aux formes sinueuses il modélise la femme dans les figurines.

[120]

La *cupule*, coupe féminine, est toujours assimilée au puits, l'eau qui se partage, à l'enveloppe du fruit comme le gland. Élément graphique symbolisant la femme, l'utérus, l'amour, le rapprochement, l'offrande, la coupe salut, s'offre en cérémonial. La victoire est saluée par la coupe. Seules les femmes étaient autorisées à porter la coupe du Saint Graal ²⁵. Pourtant c'est maintenant le prêtre qui soulève la coupe contenant l'offrande cérémonielle lors des offices. Autre expression de la source divine, la bouche ouverte, ronde, se retrouve dans les statuettes ou sur les ustensiles. Avec le *Rond* s'incarne l'essentiel de la femme, la présence vive, la circularité des choses, la régénération. Fondamentalement représentatif de l'esprit cyclique féminin, le rond parle du recommencement, de la création répétée du monde, de la

²⁵ Markale, Jean. 1999. *Les dames du Graal*. Paris : Pygmalion.

naissance, de la nourriture maternelle, du corps des femmes. Le rond cristallise l'Œuf cosmogonique primal, le sein, le ventre, les fesses en forme d'œuf double, il se représente souvent avec un point en son centre rappelant le sein maternel et sensuel, toute la symbolique du rond est la projection de l'univers féminin.

Référence symbolique, toutes ces inscriptions originales sont un vocabulaire, connotent et possèdent une valeur sémantique. Des signes vides de sens « pour faire beau » ne peuvent se comprendre. V, M, Triangle, O, sont une écriture. On remarque la richesse de ce vocabulaire tourné vers la régénération, la vie grouillante, palpable, en perpétuelle créativité. Projection du monde émanant du ventre, des seins, de la tête, de la poitrine, de l'utérus, de l'odeur, des sens, [121] l'émotion divine y est exaltée dans le respect et l'amour de la nature sacrée.

Le sens de la symbolique féminine est *multivoque*, contradictoire, vivant. Opposé à cette écriture féminine riche et ouverte, chaque signe de l'écriture *univoque* masculine détient *un* sens précis fermé, délimité, utilitaire, réducteur. La nouvelle écriture masculine s'exerce à aplatir toute la symbolique antérieure, la fermer, la réduire. L'écriture ouverte des femmes était trop libre pour convenir à celle des hommes marquée par la rigueur rationnelle.

C'est comme si on jugeait le digital contre l'analogique. Lire l'heure sur un cadran digital est extraordinairement précis mais cela exclut l'approximation nécessaire à la liberté, le rapport au mouvement, la préparation psychologique convoquée par une aiguille mobile. Avec le digital l'heure est soudaine, brusque, perd sa vie et se fige, devient en quelque sorte une lecture obligatoire, dualiste, oui, non, éloignée du vivant. L'heure n'est plus continue mais hachée. Brusque, le digital est autoritaire, l'analogique est sensuel.

De la même manière un âge n'est qu'un chiffre, il résume un moment quantitatif des choses, pas la qualité de l'être. L'âge n'est pas l'être ce n'est qu'un moyen de le désigner. On se retourne et on comptabilise les années mais cette réduction n'indique en rien la réalité totale, elle en réduit la sensualité. Le chiffre *illustre* et *cantonne* à une définition étroite de l'identité. L'âge renvoi à une *norme* comportementale fermée, étriquée, comptable, [122]

récapitulative ; il régit une façon de faire et d'être, « *ce n'est plus de mon âge !* ». On ne trahit pas les attentes sociales.

L'écriture utile n'exprime plus que les besoins et non la transcendance. Antérieurement on s'exprimait par une *image symbolique, un vocabulaire*, une recherche de sens, maintenant on s'exprime avec précision par des *chiffres*. On est chiffré de partout par les cartes d'identité, de crédits, d'assurance sociale. L'écriture masculine révèle cette nouvelle distance radicale avec la nature et plus encore la distance des hommes entre eux. Si pour les femmes l'écriture s'anime d'une volonté de se *rapprocher*, pour les hommes, l'écriture se développe pour se *distancer* et *accaparer*. Si pour les femmes l'écriture traduit un jeu ludique, un monde partagé, un rire éclatant et serein, pour les hommes elle est sérieuse, rigoureuse, élitiste et lourde. Lorsqu'elle est accaparée par le savoir professionnel du prêtre, du philosophe, du savant, du médecin, ces élites s'en servent pour *s'affirmer* dans le verbe glorieux, se confirmer socialement non pour *partager*. Si cela était, la femme n'en serait pas exclue.

L'écriture est l'une des premières défaites culturelles des femmes. Elle va activer et entériner tout un processus de désappropriation de soi. Qui possède les symboles possède le pouvoir. Riche univers mental perdu dont les victimes ne seront pas que les femmes mais aussi les hommes. Ils y perdent toute une communication pacifique et riche de sens. Les deux grandes œuvres littéraires fondatrices des croyances de la civilisation occidentale sont la mythologie grecque et la Bible hébraïque, les deux sont écrites [123] approximativement au même moment, soit vers le VIII^e siècle, par plusieurs rédacteurs qui sont aussi des prêtres autorisés. Ces deux œuvres littéraires sont un procès à charge contre les femmes. Comme un sexe ne peut se définir indépendamment de l'autre, tous les défauts de l'un sont les qualités de l'autre. Les hommes portent aux nues la virilité, la liberté, la rationalité et le contrôle de soi alors que les femmes seront superficielles, prisonnières de leurs faiblesses émotives, incontrôlées, incontrôlables et perfides, les beaux rôles sont masculins. Ces deux textes fondateurs puisent à un même terreau moyen oriental originel. C'est pourquoi on a pu croire que cette littérature était la première et la seule possible. Avant l'homme, rien ; le néant, le chaos. D'où

l'enjeu fondamental d'une réhabilitation de l'écriture féminine et des croyances positives valorisantes qui lui sont attachées.

On ne peut plus dire que l'écriture origine seulement du cunéiforme et de l'hiéroglyphe, pour aboutir aux syllabes, et enfin à la lettre. Les racines de l'écriture sont plus complexes et profondes. L'écriture est d'abord la projection du *corps féminin* et ensuite, celle du *cerveau masculin*.

Dans l'histoire des religions, il faut rompre avec la vision traditionnelle masculine limitée à trois phases (Auguste Comte) selon lequel l'animisme crée le polythéisme qui se réalise dans le monothéisme. On ne considère pas la spécificité de la puissance des femmes. Il s'agit plutôt d'un passage du *monothéisme féminin au monothéisme masculin*. Une phase féminine essentielle de l'humanité reparait avec tout son sens et sa radicale différence conceptuelle.

[124]

16. Concept d'utilité

[Retour à la table des matières](#)

L'idée d'utilité nous interroge, en effet l'essentiel de l'argumentaire rationaliste est que l'intelligence de la société provient de l'utilité, on peut bien penser ce qu'on veut du moment qu'on est efficace et utile, le sentiment n'a que peu d'importance en face de l'impératif matériel, les conditions objectives sont première et la subjectivité est seconde. L'utilité est l'argument du pragmatisme, l'utilité s'oppose à la futilité, à l'inefficace, à l'irrationnelle, à l'émotion. L'argument essentiel du darwinisme sera d'affirmer que l'homme s'adapte à l'environnement par sa relation d'utilité avec lui. Il s'adapte et se forge en s'harmonisant utilement, efficacement avec la nature. Le maître mot est l'utilité matérielle, en somme la raison spontanée. On reporte aujourd'hui, rétroactivement, nos catégories de pensée essentiellement masculines sur la naissance de l'humanité.

L'humanité n'est pas née de l'utilité mais d'une volonté émotionnelle d'intégration. Ni l'agriculture, ni l'élevage ne sont nés de l'utilité mais d'un besoin humain de connaissance, d'empathie, de compréhension, d'attachement, de passion. Il ne s'agit pas immédiatement de pouvoir sur la nature mais de pouvoir de soi. Lorsque l'humanité se découvre, elle découvre la puissance d'elle-même puisqu'elle ne se voit pas comme extérieure à la nature. Pour que la femme allaite un animal il faut qu'elle se considère intrinsèquement de la même nature que lui, ce qui est maintenant impensable. Pour que l'arbre ou les plantes soient vénérés il faut qu'ils participent de la fécondité et du renouveau au même titre que toutes espèces [125] vivantes, humaines, animales ou végétales. L'animal sauvage peut être divinisé même si on le chasse parce qu'il est de la même essence vitale naturelle, ontologiquement identique à soi et proche de soi, c'est pourquoi il est digne d'intérêt symbolique, il nous représente. Aujourd'hui ce lien ne peut plus se comprendre car une démarcation radicale coupe le monde humain du monde animal, il faut que Dieu soit humain pour nous représenter adéquatement, qu'il

soit « à Notre Image » et donc pas bêtement animal. C'est pourquoi on peut parler d'une relation d'utilité vis-à-vis de la nature coupée de nous et non d'une continuité naturelle comme antérieurement.

Dans les premiers temps l'humain ne raisonne pas par l'efficacité mais par des fascinations. On prouve, par les prémisses de l'agriculture féminine primitive, la capacité de s'intégrer à la nature et de faire croître sa propre fécondité et non une relation naïvement utilitaire. Produire est un acte divin, gratuit, on célèbre la fertilité en se célébrant, c'est un don comme on fait des enfants. L'exemple de la domestication nous prouve qu'elle est née d'une volonté primitive d'enchantement symbolique, fruit de la vie du groupe afin de faciliter son existence dans un but d'intégration dans la nature, on est la nature, on n'a pas la nature.

Principe sensuel de rapprochement et de séduction, besoin intellectuel de connaissance, la domestication est une volonté ludique, un plaisir gratuit. On ne domestique pas les animaux pour des besoins d'abord utilitaires ou économiques puisqu'on ne sait pas d'avance ce que l'animal va apporter. Le lait nourricier de la vache ou de la chèvre, ne se devine pas chez [126] l'animal sauvage, ni la laine des moutons, ni la force de traction qu'on peut attendre de la puissance du bœuf, ni ne peut-on deviner la possibilité d'enfourcher un cheval. Pour que l'efficacité d'un animal apparaisse il faut que l'humain transforme physiquement l'animal et découvre ce qu'il peut en tirer. On doit isoler un groupe à domestiquer qui maintenant ne se reproduira plus qu'entre lui. À l'intérieur de ce groupe, on sélectionnera des individus particuliers plus performants, mieux adaptés aux besoins, et ainsi crée de nouvelles races. Il faut protéger ces nouveaux animaux de leur prédateur et par conséquent les enclôtre. Il faut, bien sûr, les nourrir puisqu'ils n'ont plus accès à leur écologie naturelle. Il faut les prévenir de l'action du climat donc leur fournir la protection du toit. Il faut modifier la photopériode qui fait que les animaux de nuit comme le sanglier deviennent des animaux diurne comme le cochon.

La domestication des animaux fait intervenir à ce point l'humain que l'animal n'est plus capable de mettre bas seul, comme le cheval. Il faut donc des centaines d'années de transformation morphologique, il faut parfois 30 à 40 générations, avant que le mouflon, le sanglier et l'aurochs deviennent la chèvre, le porc, ou le bœuf. A la sélection naturelle des espèces l'humain se substitue la sélection sociale. Tout

cela ne peut se déduire que d'une très longue pratique d'accoutumance réciproque, d'amour, d'adaptation naturelle, d'intégration de l'autre pas encore devenu différent. S'il s'agit d'acquérir de la viande par la domestication, on ne voit pas pourquoi une telle préoccupation d'entretien et d'intervention alors que la chasse est une prise directe sans engagement. Il n'y a qu'à se servir ces animaux existent à l'état sauvage.

[127]

La domestication naît d'un lieu unique, le Levant (9 000 ans av. n.è.), et se diffuse ensuite en Europe (7 000 ans av. n.è.) et en Afrique (6 000 ans av. n.è.) à partir d'une même source moyenne orientale, c'est-à-dire avant l'affirmation de la propriété privée et de l'utilité économique²⁶.

Plus tard, en particulier pour le cheval, l'animal n'est plus l'égal mais un moyen d'exercer son pouvoir ; sa force culturelle et religieuse, sur l'autre. L'action domesticatoire est un pouvoir pour le pouvoir. Le zèle que l'homme a mis pour domestiquer demeure plus une action *sur* l'animal qu'une action *pour* l'homme. Il met à l'épreuve sa puissance, s'acquiert gloire et prestige.

Le prestige est extraordinaire et impressionnant lorsque l'éleveur nomade se promène avec son troupeau au sein de territoire de chasseur-cueilleur médusé. La symbolique de l'élevage confère une supériorité de prestige. Comme le cheval des troupes Hyksos envahissant vers 1675 av. n.è., pendant un siècle, une Égypte, pourtant glorieuse mais subjuguée par l'introduction du cheval et l'expertise des nouveau cavaliers. De la même façon les chevaux montés par les 200 conquistadors de Hernan Cortes anéantirent les milliers d'Incas ébahis. La bête de cirque impressionne le badaud parce qu'elle prouve la capacité de l'éleveur à perfectionner la domestication de l'animal au point de lui faire entreprendre des exercices impensables.

²⁶ Cauvin, Jacques. 1997. Naissance des divinités, naissance de l'agriculture : la révolution des symboles au néolithique. Paris : CNRS. Digard, Jean-Pierre. 1989. L'homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion. Paris Fayard.

[128]

Le moteur de l'histoire n'est donc pas la raison mais la passion plutôt le pouvoir sur l'autre que l'efficacité en soi.

[129]

[130]

L'invention de la femme

Chapitre III

L'INVENTION DU GUERRIER ET DU PRÊTRE

17. Naissance de la virilité

[Retour à la table des matières](#)

Pendant toute la période paléolithique et jusqu'à l'âge de Bronze, les femmes contiennent la violence masculine, elles maintiennent le sens du sacré, du respect de la vie, du partage, de l'amour et du plaisir. Leur divinité va de soi. Avec l'Âge de Bronze tout se transforme. La puissance guerrière agressive jusque-là contrôlée et combattue par les femmes devient *positive*, valorisée, non plus un instinct négatif à réprimer. La virilité s'érige en valeur suprême. Assimilée au courage et à l'audace, elle incarne l'héroïsme masculin.

L'humanité origine d'une seule racine africaine, d'une seule espèce²⁷. Les langues et les mythes découlent d'un tronc commun universel²⁸. On retrouve dans toutes les civilisations des mythes semblables [131] quant à leur grammaire, leur sens et leur importance

²⁷ Pascal-G Picq 2002, Les Origines de l'homme : L'odyssée de l'espèce ; Coppens Yves, 2006, Histoire de l'homme et changements climatiques, 2006, Collège de France et Fayard

²⁸ Anati, Emmanuel. 1989. *Les origines de l'art et la formation de l'esprit humain*. Paris : Albin Michel, Anati, Emmanuel. 2004. *La religion des origines*. Paris : Hachette.

sociale, ils sont le reflet actif d'une réalité et d'une évolution similaire. Quand la réalité change, le mythe se transforme et plusieurs couches se stratifient sur le mythe d'origine. Vivant, il reflète les combats successifs, mais on ne retient que son aboutissement, cachant l'immense travail de réécriture, la lutte violente entre les sexes pour l'appropriation du pouvoir de la divinité. On consacre les stéréotypes de l'homme.

De pacifiques, les mythes deviennent héroïques. Ils vantent le héros combattant fier de ses victoires sanguinaires. Comptabilisant les morts, il se représente couronné, casqué, auréolé de feu, de fer et d'oriflammes, entouré de chars et de sa longue suite armée. Aucune iconographie féminine n'imagine une telle représentation guerrière, individualiste et meurtrière.

Dans ce vaste mouvement de passage du pouvoir des femmes à celui des hommes, des déesses aux dieux, du matriarcat au patriarcat, la mythologie est un enjeu essentiel, elle confère toute l'autorité. Ce passage se fera dans une extrême brutalité sous couvert de légitime défense. C'est ce qu'exprime la première mythologie de rupture, la pensée sumérienne antique. Ainsi Gilgamesh, premier roi de l'histoire, qui aurait vécu vers 3 000 av n. è. à l'Âge de Bronze, se défend lorsqu'il « coupe le cou » de la Grande Prêtresse-Reine, Inanna, alors désarmée et physiquement affaiblie. Il fallait justifier l'odieux. Gilgamesh s'affronte à la pacifique déesse dans un combat inégal et sans merci. Lors de sa *Descente aux Enfers*, situés au centre de la terre, la Déesse Inanna perd tous ses attributs divins traversant les « Sept Portes » qui l'y mènent. Chaque étape lui [132] arrache une partie de son pouvoir : la Couronne de la Steppe, le Collier de lazulite, son Cache Poitrine, son Bracelet... et finalement le Manteau Royal. On lui réclame silence. Cette expulsion du monde de « l'En-Haut » est une procédure de profanation du sacré féminin, descente de la déesse à un statut inférieur, subalterne et non plus créateur. Inanna n'a plus que son corps nu, enveloppe charnelle que s'offre le vainqueur. Au travers la déchéance de la déesse on vise toute la féminité, on médite sur « un corps maté » vieux rêve masculin de la soumission totale des femmes.

La violence contre les déesses se confirme. Après la descente aux Enfers d'Inanna, c'est Hadès, dieu de l'enfer, qui enlève Perséphone pour en faire son épouse. Sa mère, Déméter implore Zeus de lui

rendre sa fille. Zeus ne voulant froisser son frère Hadès décide un compromis. Perséphone passera chaque année quatre mois au centre de la terre, avec son époux et les huit autres mois sur la terre, avec sa mère. La brutalité se poursuit avec Zeus déguisé en taureau qui enlève et viole symboliquement Europa ²⁹ devant l'Arbre de Vie et la Source Nourricière. De ce viol naissent uniquement des hommes, Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. La symbolique du viol d'Europa, principale Déesse en Crète, évoque l'occupation de la Crète matriarcale par les hellènes patriarcaux ³⁰. Manifestation de cette virulence contre le matriarcat, le dieu grec Cronos combat sa sœur la déesse Gaia, la Terre-Mère.

[133]

Il fallait s'approprier la femme, la déstabiliser, la vider de son sens, afin de la profaner sans dangers célestes et s'accaparer l'autorité émanant de son savoir ancestral. Reformulés d'une façon ou d'une autre dans toutes les représentations symboliques, les mythes sumériens se retrouvent partout dans la Bible, avec le Mythe de la Création en plusieurs jours, le Paradis défini en un lieu, Caïn et Abel, Moïse, la Tour de Babel, le Déluge ou le Cantique des Cantiques de Gilgamesh, attribué à Salomon. Ils se retrouvent aussi dans l'Héraclès Grecs (l'Hercule Romain) ; Gilgamesh est la « *Gloire d'Uruk* » alors qu'Hercule est la « *Gloire d'Héra* ». En mettant la main sur la puissance symbolique des mythes, les prêtres s'octroient un savoir sur l'interprétation du monde qui lui est favorable, ils peuplent la mythologie de nouvelles idoles masculines qui supplantent les divinités féminines.

Toutes ces femmes qui vont et reviennent du centre de la terre prouvent leur irréductible force et leur pouvoir inaliénable. On ne peut les « *envoyées au fond des Enfers* » définitivement, la mythologie renierait l'emprise millénaire des femmes sur la Nature, d'où le compromis de Zeus envers la déesse Déméter et sa fille Perséphone. Elle demeurera au centre de la Terre la moitié de l'année seulement, symbolisant l'hiver et la graine enfouit dans le sol pour renaître au

²⁹ Gange, Françoise. 2006. *Avant les dieux, la mère universelle*. Monaco, Alphée

³⁰ Gange, Françoise. 2007. *Le viol d'Europe, ou, Le féminin bafoué*. Monaco, Alphée

printemps. Avec Déméter et Perséphone, les femmes conservent la force indéracinable de la Terre Nourricière, la puissance naturelle du cycle de la vie, de la mort et de la régénération. Les hommes peuvent prier le Ciel stérile, le principe du renouveau et de la vie demeure féminin. Ce principe de renaissance est important, il est la base des religions à Mystères féminins observée dans toute [134] l'Antiquité, dont celui de Déméter, dans la ville d'Éleusis (les *Mystère d'Éleusis*). Les religions à mystère et la Gnose sont la base du christianisme féminin. La résurrection est l'essence du christianisme.

Gilgamesh, Hercule, Apollon et Samson symbolise l'idéal de l'homme droit, fort et puissant avec son miroir obligé Narcisse, le plaisir de s'admirer, de s'aimer, l'autosatisfaction du vainqueur solitaire. L'Épopée de Gilgamesh, sumérienne, formalisée au XVIII^e siècle av. n. è, sera le modèle original de tous les héros virils. Hercule apparaît vers le VIII^e siècle av. n. è. avec l'*Odyssée* d'Homère et reprend une pensée écrite mille ans plus tôt. Ces héros illustrent l'immortalité de la virilité mise à l'épreuve. Pendant cette période on n'a cessé d'édifier et de polir un idéal du héros conquérant, admirant son œuvre. L'homme s'accapare la fonction de protection selon ses termes. Protéger devient synonyme de soumettre, à l'envers du pouvoir féminin favorisant l'autonomie. L'homme se pare d'une immortalité linéaire et céleste, contre l'ancienne conception féminine de la régénération circulaire et terrienne.

L'invasion des pays matriarcaux sédentaires par les peuples pasteurs patriarcaux périphériques, principalement indo-européens, impose le transfert mythologique des femmes aux hommes. Ainsi Inanna ou « *la bien-aimée d'Anou* » et son jumeau le dieu Shamash, le Soleil en langue sémite, deviendront un seul dieu égyptien, le Dieu-Soleil, Ré. Le Dieu Ré est la divinité principale totalisante, quasi monothéiste du panthéon Égyptien et Inanna incarnera *Nanna*, la lune, le principe féminin. Ishtar, la grande déesse des origines devient la *filles* de Ré, rétrogradée au rang [135] d'accompagnatrice et protectrice du souverain. La déesse Astarté au « *caractère belliqueux* », devient la parèdre du dieu Baal, dieu quasi universel de l'Antiquité haï des hébreux. Les déesses deviennent des dieux, passent du féminin au masculin. La déesse Ishtar se transforme en dieu Attar, en Ougarit (Syrie) et Ashtart en Babylone. Inexorable continuité, tous les noms des déesses et des dieux se lient chronologiquement et

ontologiquement. Toutes ces Divinités féminines, exclues ou amoindries évoquent la force et l'impétuosité farouche. La répression est à l'image de leur grandeur et des craintes masculine qu'elles inspirent.

Dans certains mythes (Papouasie, Australie) la femme régit la société mais, par ses mauvais comportements, perd ce pouvoir originel au profit de l'homme. Au Japon, l'effrontée Izanami, Première Femme, commet un impair en saluant la première son époux Izanagi, Premier Homme, ce manque de respect lui valut un enfant monstrueux. Avertie par un oracle, Izanami comprit l'impolitesse ; on n'adresse pas la parole à un homme avant d'y être autorisée. En récompense le couple eut de beaux enfants.

Le héros divin se lève contre « *l'Ancien Monde* », celui de la femme, devenue pour la circonstance, malveillante et cruelle. Si le conquérant peut contraindre les corps, il est plus difficile d'assujettir les esprits. Ce sera l'œuvre de la théologie, elle récupère les anciennes croyances et les masculinise. Ce mécanisme réclame du héros virile fondateur une violence musclée, d'autant plus destructrice qu'elle va à l'encontre de l'humanisme premier des femmes et de leur puissance ancestrale. [136] Finalement, le héros conquérant se pare de tous les attributs antérieurement conférés à la femme : la protection, la force, l'autorité morale, la procréation, la médecine et la fertilité. Unanimement et sous tous les cieux, les hommes s'affublent du mythe primordial de « *faiseur de pluie* ». Ils s'arrogent l'autorité sur la fertilité propre à la femme. Or la pluie est essentielle à la prospérité dans un temps où toute la richesse provient des récoltes et des pâturages. L'ascétique philosophe Pythagore (570-497 av. n. é.) pourra dire : « *Il y a un principe bon qui a créé le chaos, la lumière et l'homme et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme.* »

Dans cette veine s'illustre le Déluge, il se retrouve dans toutes les religions (Sumer, Grèce, Inde). Le modèle de Gilgamesh inaugure les autres. Dieu entreprend d'effacer *l'Ancien Monde* insatisfaisant, il regrette son *erreur*, entendu celle de la Mère. Toute la structure narrative explique cette lutte contre la femme, « *contre le peuple de la Grande Mère* ». Dieu s'adresse à Noé, sage symbole de la puissance sacrée, du Père Universel qu'il deviendra. Noé recueille un couple de tous les animaux de la création, ils sont sans danger, sans faute et sans

menace symbolique. Une fois le monde entièrement détruit, la Colombe, symbole féminin, part et revient, porteuse d'un rameau d'olivier, preuve que tout revit dans le *Nouvel Ordre* masculin. Seulement, l'oiseau n'est plus qu'un messager, un intermédiaire, non le symbole de la Création. Il apporte au nouveau Maître. Les femmes sont *transitives*, message d'un autre et non *prescriptive*, autorité d'elle-même.

[137]

L'Arche s'échoue sur la *montagne*, autre symbole sacré du féminin qui devient masculin, le Mont Ararat. Noé est sauvé avec ses trois fils Japhet, Sem et Cham. On apprend que ce sont les ancêtres généalogiques de toutes les races de l'humanité, les héros premiers *fondateurs*, les « fils du père ». Il n'est nulle part mentionné le nom des femmes, ni leur intérêt. Ce sont les « *femmes de...* ». Elles se définissent comme subordonnées à l'autorité du mari, pourvoyeuse mais muette, anonyme.

On connaît l'importance de la nominalisation, ce qui ne se nomme pas *n'est pas*. Le nom est la preuve de l'existence ancestrale pour les générations futures, attestation d'un *Passage* héréditaire, *identitaire*. Si tout s'efface il reste le nom, la symbolique de l'ancêtre. Toutes les dynasties mentionnent fièrement leurs filiations par le nom de leurs aïeux, dans une interminable et vénérable liste les assoyant en légitimité, en prestige et en autorité historique, faute de quoi on se change en usurpateur illégitime. Il n'y a pas si longtemps, au vingtième siècle, la femme prenait non seulement le nom de son mari mais aussi son prénom, il ne lui restait pas grand-chose. On pouvait ainsi s'appeler Madame Robert Dufour. Le changement de nom est une autre façon de dépersonnaliser la femme. À l'inverse, chez les Celtes et les Anglo-Saxons, les matronymes dominaient dans les noms de héros. Aujourd'hui encore, chez les Macédo-roumains, on désigne les enfants du prénom de leur mère non par le nom paternel ³¹.

[138]

³¹ Markale, Jean. 1997. La grande déesse : mythes et sanctuaires : de la Vénus de Lespugue à Notre-Dame de Lourdes. Paris : Albin Michel, Markale, Jean. 2001. La femme celte : mythe et sociologie. Paris : Payot : Rivages. p.178

Le Déluge exprime la terre nouvelle, *purifiée* de la *souillure* matriarcale. Avant les hommes, rien, le chaos. Du *vide* naquit l'homme. Ce thème du chaos et du vide antérieur est repris dans toutes les mythologies. Les grecques inventent Chaos, l'Entité Primordiale qui définit l'Univers avant l'intervention des dieux créateurs. Chronos, le Temps, est le père de Zeus. Le *Temps* naît avec le dieu des dieux. Nomades-pasteurs, Abraham, Isaac et Jacob sont des *patriarches* de père en fils, taisant le nom des filles ou des mères, comme s'ils se généraient d'eux-mêmes. Les fils les plus intelligents de Gaïa, la Terre, sont nul autre que les gigantesques Titans, imposants de force masculine.

Maintenant commence la *pureté*, tout s'anime d'un *esprit de perfection*, la race humaine s'améliore. Si la femme est le vide antérieur, les entrailles de la terre, le creux insondable, la déchéance, l'homme devient le plein, riche de création, porteur d'humanité et de sagesse. Le phallus est la présence ostentatoire du plein, l'érection virile, alors que l'utérus est le secret devenu honteux, l'enfouissement.

Le Déluge jette dans l'oubli toute l'autorité matriarcale antérieure. Il est l'acte de naissance universellement consacré du pouvoir mâle. Le Déluge « *purificateur* » consacre le vol définitif de la symbolique sacrée féminine, de toutes les valeurs d'égalité et de paix qui la fondent. Ce n'est pas seulement un changement de rôle, c'est surtout un changement de valeur. L'homme juge à partir de ses critères de combattant viril. La Bible procède à la sentence : « *Dieu bénit Noé et ses fils et il leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre. Soyez [139] la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains* » ³²

Dieu consacre un véritable hymne au vainqueur, miroir fidèle de son image, lui confère toute autorité, y compris sur la femme. *Présence-absente*, elle devient l'utilitaire *seconde*. Le non-dit est significatif, lorsque Dieu attribue tous les animaux de la nature à *l'homme*, il lui attribue du même coup la totalité de la symbolique féminine, car antérieurement toute la nature est sous l'égide fondatrice et respectueuse des femmes. Révélatrice de la morale héroïque,

³² Bible de Jérusalem, Genèse, Le Déluge, II, 8, 20-21. Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1975

« *Soyer l'effroi* » signifie que l'ancestrale relation de connivence aimante avec la Nature ne sera plus un rapport d'entente, de confiance et de création propre au langage féminin mais un rapport de combat, de vol, de viol, de domination et de possession individuelle propre à l'homme divinisé. Le langage biblique consacre la force individuelle de la conquête violente contre le respect collectif de la nature. La Culture deviendra paradoxalement masculine, céleste, condescendante et exclusive, à l'encontre de la femme qui demeure proche de la Nature et de sa condition terrestre. L'inversion est totalement consacrée.

Cette vision virile du propriétaire de la Nature inclut la propriété de ses semblables, hommes femmes et enfants et préjugé déjà le rationalisme occidental. L'homme est maître et possesseur de la Nature, il en [140] dispose à sa guise, elle lui est offerte par Dieu, par les textes sacrés des hommes. Cette vision non seulement désacralise le monde ancestrale féminin mais de surcroît autorise l'hégémonie masculine totale et égoïste, l'appropriation privée de cette nature. Cette thématique est l'esprit central du rationalisme grec et se systématisé dans la philosophie de Descartes deux mille ans plus tard.

Même structure narrative avec Adam et Ève ou Abel et Caïn. Pour Adam et Ève, la femme débauche l'homme, le trompe et le corrompt, curieuse et vénale elle porte le poids du péché originel. C'est le serpent perfide abusant de l'innocence masculine. Thème repris universellement dans la structure de tous les mythes comme Pandora, l'envoyée de Zeus qui séduit l'innocent Épiméthée. Adam et Ève sont chassés du Paradis et doivent travailler à la sueur de leur front, le labeur est la plus grande peine rédemptrice infligée par dieu. On ne peut avoir de meilleur incitatif à l'exploitation de l'homme par l'homme, qu'inaugure la violence envahissante du patriarcat avec ses prêtre et prophètes de la *Nouvelle Autorité*.

On connaît moins le sens de l'opposition Abel-Caïn. Abel, symbolise le gentil pasteur-nomade et Caïn le cultivateur-sédentaire méchant et tueur. Étrange renversement, le cultivateur sédentaire paisible, porteur de la culture de l'humanité, du développement originel de la Cité et inventeur d'une riche symbolique est paradoxalement décrit comme un sanguinaire jaloux d'Abel, le frère nomade, rustre et agressif, conquérant sans habitat fixe, incapable de

créer le développement d'une richesse fondée sur la sédentarité. Abel, frustré et [141] agressif guerrier nomade, conquérant bien armé, est lâchement assassiné par son frère Caïn sédentaire doux cultivé désarmé et richement pourvu. Le volé est le voleur. À croire que l'opposition traditionnelle universelle entre sédentaire habitant la Cité et les pasteurs-nomades vivants en périphérie, n'ait été construite pour justifier les invasions traditionnelles du nomade. La *Genèse* biblique rappelle continuellement ces activités rivales d'élevage et d'agriculture, comme Jacob et Ésaü ces jumeaux complémentaires mais adversaires. Les frères devenus ennemis peuplent toutes les théologies antiques ; Osiris et Seth, Romulus et Remus, les frères Shun et Yao jumeaux chinois. L'opposition est universelle et participe d'une origine commune. La structure de ces mythes emprunte la même construction. Les peuples périphériques envient et conquièrent les cités sédentaires, puis ils inversent la mythologie à leur profit, dans la soif d'une légitimité symbolique.

Une fois le territoire conquis, l'habitant doit obéir. Il faut développer une structure du mythe adaptée à l'obéissance, préoccupation dont s'acquittent les premiers envahisseurs. Barbares nomades et chefs de tribus, pasteurs sans traditions, Sargon d'Akkad consacre le premier empire dont il devient le Prêtre-roi. Significatif envahisseur sanguinaire venu de la périphérie vers 2800 av. n. è, il se présente comme le « pacificateur » d'un vaste territoire couvrant la Mésopotamie (Ur, Uruk, Lagash et Sumer). Il installe sa suite armée dans chaque ville, réclamant tribut de ces cités devenues subordonnées au pouvoir central autoritaire. Le sémite Sargon fonde ainsi le premier empire de l'humanité, qui devient le Royaume d'Akkad, [142] la future Mésopotamie. Sargon, en nouveau vainqueur, est tenu de légitimer son pouvoir par toute une théologie patriarcale virile inédite. Promotion de l'idéologie des prêtres cette nouvelle théologie se confond intimement avec les croyances du pouvoir politique.

Dès l'origine, théologie et politique s'amalgament dans la personne du Prêtre-Roi. Le Prêtre-Roi se présente comme le *protecteur* masculin traditionnel, par principe envoyé des dieux. Sargon d'Akkad est « *sauvé des eaux* » bien avant Moïse et élevé par nulle autre que la déesse suprême, Ishtar.

Sargon d'Akkad conserve la langue sacrée sumérienne devenue une sorte de latin précieux sacerdotal à côté de l'acadien, premier exemple de distinctions entre langue sacrée et langue profane, langue élitiste et langue populaire. Avec lui se consacrent les premiers dieux du panthéon sémitique, ancêtre de la mythologie hébraïque qui deviendra La Bible. De Sargon s'institue la coutume faisant de la fille du roi la Grande Prêtresse d'un Dieu, la seconde. Dès l'origine, prêtres et guerriers sont indissociables, théologie et soumission sont inséparables.

Dans toute l'histoire des invasions, la horde guerrière périphérique envahit les Cités et transforme sa culture paisible en culture guerrière, non l'inverse. Par vagues successives à partir du IV^e millénaire, ces hordes tribales indo-européennes vivants à l'origine de l'élevage, s'approprient et impriment leur identité sur le [143] pays conquis ³³. Elles partent de l'Asie Centrale vers l'ouest et s'implantent dans le monde Indien avant de conquérir le monde hellénique. Ces tribus apportent leur panthéon guerrier à prédominance masculine, leur idéal social et leurs lois. On attribue à ces invasions indo-européennes, l'institutionnalisation religieuse des castes, en Inde.

Éleveurs de bétails, ces nomades envahisseurs ont observé la reproduction animale qui révèle un lien entre copulation et gestation, le mâle devient géniteur prépondérant. Les animaux domestiqués n'observent plus les règles antérieures de la horde femelle régulant l'approche mâle, ce sont les hommes qui gèrent la reproduction. Cette prépondérance masculine les inscrit dans un monde où force et pouvoir font loi, l'envie fait le reste et les transforme en guerrier. Vivant en proximité avec les animaux dans les steppes arides, ils ignorent la culture diversifiée et adoucie des villes. Dans la tranquillité sédentaire, la Cité développe les arts et la pensée, sous l'égide féminine du bien commun partagé, avant de devenir un lieu convoité par les chefs nomades qui vont en changer l'ordre hiérarchique et mythologique.

Traditionnellement, les hordes guerrières venues de la périphérie inaugurent par leurs raids le processus d'invasion des sédentaires. Le royaume d'Akkad de Sargon sera détruit à son tour par les barbares

³³ Guilaine, Jean. 2005. La mer partagée : la Méditerranée avant l'écriture, 7000-2000 avant Jésus-Christ. Paris : Hachette littératures.

Kassites, venus des montagnes du Zagros (Sud iranien, Iran vient d'Ariens). L'Égypte subit pareil destin avec les [144] Hourrites d'origines caucasiens aux dieux patriarcaux. Le même processus s'active avec les successives invasions barbares des Huns et des Goth contre l'Empire Romain. Les Goth fondent de nouveaux empires à partir du pillage premier, comme celui de Clovis et de Charlemagne. Pour l'Europe, ces vagues indo-européennes primitives se réalisent par voies terrestres, entre 4300 et 2800 av. n. é, inaugurant le passage au règne patriarcal dans le Continent Européen. Ces invasions laissent un sursis de plus de mille ans aux îles, comme celles de Santorin, de Crète, de Malte et de Sardaigne, qui continuent de s'épanouir au sein d'une civilisation paisible et créatrice jusqu'à 1500 av. n. è. On admire cette riche civilisation crétoise préhellénique. Vénérant la Grande Déesse, ces îles sont à l'origine les comptoirs Phéniciens du Levant, croissance de Tyr et de Sidon (Liban). Ces îles négocient avec cette Phénicie commerçante, riche et prospère, appelée Pays de Canaan. Elles adoptent des divinités féminines, dont la déesse Astarté, héritière de la Déesse-Mère, aussi paisible et créatrice qu'haïe de la Bible.

Le mot Dieu s'origine du monde indo-européen et iranien, Zeus en grec, Deus en latin ou Deva en sanscrit signifie le Céleste, le Supérieur, le Surnaturel. Cette théologie spécifique naît manifestement à une date déterminée dans l'histoire, répond à une configuration sociale, à un rapport de force et dessert des intérêts masculins précis. Dieu s'arrogue la discipline par la morale. Il s'agit non pas de révéler l'être par la spiritualité mais de l'assujettir. Dieu n'a donc pas toujours existé, il n'est pas éternel et peut mourir.

[145]

Pour assujettir les populations conquises les religions utilisent une pensée dualiste, dans laquelle jouent la carotte et le bâton, le Bien et le Mal, la Fidélité et la Trahison. Dieu est d'un même esprit préservateur et destructeur, il donne et reprend, récompense et châtie. S'il n'était que l'un ou l'autre, l'efficacité de la soumission symbolique se perdrait, c'est le bon Père *et* le surveillant sévère, en d'autre terme, je te protège, tu me rétribues et tu obéis, ce qui est le propre du monde de la mafia. Monde qui inaugure la structure même de toute la théologie subséquente, le dualisme n'est pas neutre.

L'invasion des peuplades périphériques n'est jamais aussi effroyable qu'avec les hordes guerrières, redoutables et cruelles, de Gengis Khân (1165-1227), réussissant à fédérer les tributs nomades d'Asie Centrale contre les empires. Ces invasions illustrent l'importance des nomades incontrôlés contre les sédentaires. Rappelons que les mongoles fondent l'empire le plus vaste de tous les temps en 1275. Ils ne reculent devant aucune horreur. Les villes résistantes sont rasées pour l'exemple, on massacre systématiquement les populations. Les Mongoles disposent les crânes le long des collines, pour se faire connaître et terroriser la population. Ils catapultent des cadavres contaminés par la peste noire sur des villes assiégées. Première guerre bactériologique, cette pratique entraîne une pandémie spectaculaire qui fera périr la moitié des 400 millions d'habitants du XII^e siècle. Les envahisseurs pratiquent l'espionnage et la fomentation de révoltes auprès des pays convoités, procèdent à la corruption préalable de la défense adverse pour compléter cette stratégie de la mort. On n'a pas la notion de ce que peut être une [146] volonté barbare. Clovis en est le parfait symbole et il fonde une dynastie. On dira de Gengis Khân qu'il fut un « Grand Conquérant ». On ne voit pas en quoi la « grandeur » sied à ces criminels, il faut avoir une vision spécifique pour légitimer cette lecture abominable des choses.

Bien que moindre, le yahvisme hébraïque nomade sera très violent et il procède également de l'appât du gain. Il s'exprime dans toute sa légitimité au sein de la Bible : « *Vous détruirez tous les lieux où les nations que vous allez chasser, servent leur dieux sur les hautes montagnes, sur les collines et sous tout arbre vert. Vous renverserez leur autels, vous briserez leurs statues, vous brûlerez au feu leurs idoles, vous abattrez les images taillées de leur dieux et vous ferez disparaître leur noms de ces lieux-là* »³⁴. On ne manque pas de remarquer combien cette symbolique des Montagnes, des Collines et de l'Arbre est précisément la métaphore naturelle de la déesse féminine. Destruction totale, on veut jusqu'à la disparition du nom. La violence des propos laissent présager la légitimité de la violence réelle.

³⁴ Deutéronome 12-2,3.

Les pasteurs sémites envahissent en partie le « Pays de Canaan », agricole et prospère où « coule le lait et le miel ». La Bible explique que Josué, traditionnellement le bras armé de Moïse, y dépêche des émissaires. Ils revinrent avec des grappes de raisins immenses, portées par deux hommes. Les hébreux ne font pas qu'envahir ce pays « *Offert par Dieu* » et tuer une partie des premiers habitants, ils imposent le patriarcat contre le matriarcat. Pourtant rien ne différenciait ces cananéens [147] par la race, sinon, que les juifs des terres hautes étaient plus frustrés et plus pauvres que ceux des plaines prospères. En effet, nous rappelle l'archéologie : « *Ur était déjà renommée comme lieu de savoir d'une très haute antiquité ; mais son prestige augmenta considérablement dans toute la région lorsque, vers le milieu du VI^e siècle av. JC, elle redevint un important centre religieux grâce au roi babylonien - ou chaldéen - Nabonide. Ainsi, le choix comme origine d'Abraham de la Ur des Chaldéens donnait aux Juifs à la fois distinction et ancienneté culturelle* » ³⁵

La violence de l'invasion biblique n'a rien à envier aux autres barbares patriarcaux. La Bible se fait l'écho du génocide cananéen par les sémites. Dans le livre de la *Genèse* et dans celui de *Josué*, la Bible se vante d'épisodes sanglants, encense massacres et pillages qui se font au nom de Yahvé. Lors des invasions Dieu dit : « *Parcourez la ville et frappez. N'ayez pas un regard de pitié, n'épargnez pas ; vieillards, jeunes gens, vierges, enfants, femmes, tuez et examinez tout le monde* ». « *Souillez le temple, emplissez de cadavre les parvis.* » ³⁶ Les Hébreux ayant massacrés quatre cents personnes adeptes de la prêtresse Jézabel, se voient féliciter en ces termes : « *Et lorsqu'ils eurent terminé et profané les lieux, Jéhu entendit Yahvé qui disait 'Tu as bien exécuté ce qui m'était agréable'* » ³⁷. Jéhu lui-même assassina affreusement Jézabel présentée comme une femme perfide. La Bible n'épargne aucun détail de cette atrocité ³⁸. Son seul tort était d'avoir refusé la [148] tutelle de Yahvé. Sa personnalité peut se résumer en

³⁵ I. Finkelstein, N A Silberman. 2002. *Le Bible dévoilée, Les nouvelles révélations de l'archéologie*. Bayard.

³⁶ Livre d'Ezra. 9 : 4-7

³⁷ *Livre des Rois* 2 10 :18-23

³⁸ *Livre des Rois* 18 :19

une phrase selon la Bible : « *Jézabel, la femme, qui excitait son mari à faire ce qui est mal aux yeux de l'Éternel* ³⁹ ».

Il fallait que les hébreux accusent une peur malade de cet ancien pouvoir féminin pour attaquer Jézabel avec autant d'acharnement. Elle représente une symbolique plus forte qu'elle-même. Jézabel fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, représente l'ancienne divinité concurrente, la déesse Astarté. Jézabel menace le pouvoir des prêtres, le *Livre des Rois* la présente entourée par « *quatre cents prophètes de la déesse Asherah, créature de Jézabel* ». En fait, on comprend que Jézabel épouse le roi d'Israël Achab à des fins stratégiques traditionnelles légitimes. La Bible s'irrite de la voir convaincre son mari et conserver ses anciennes croyances ancestrales phéniciennes, enrageant son ennemi, le prophète Élie, représentant du patriarcat. Jézabel passe pour une « perfide séductrice », elle ne sait pas s'effacer. Jézabel veut dire « Baal est l'Époux » ou « l'Impudique », ce prénom suffisait pour s'attirer les foudres du judaïsme.

La théologie hébraïque comme la mythologie grecque fera florès. Un millénaire a suffi pour parachever ce passage décisif universel du matriarcat au patriarcat, Yahvé, Brahma, Zeus et Jupiter s'érigent maintenant en autorité divine du monde et créateurs de l'Univers. Ce millénaire consacre le plongeon de toute la féminité dans l'ombre et la dépendance. La femme se convoque maintenant pour les besoins utilitaires de sacralité que les hommes ne peuvent assumer. La rationalité masculine est pauvre. Les hommes n'ont pas la [149] puissance de l'émotion féminine et sont dans l'impossibilité de communiquer, crédibiliser et légitimer leurs croyances sans l'appui des femmes. Les hommes ne peuvent communiquer les sentiments qu'ils ne ressentent pas, seules les femmes détiennent la sacralité inhérente à leur humanité. Les prêtres doivent mobiliser leur pouvoir de magie. Elles demeurent déesse, mais déesse de seconde zone et non plus déesse fondatrice. Les femmes veillent au temple, incarnent des valeurs sacrées, mais sous le pouvoir absolu du Dieu masculin. L'homme à beau fonder son autorité, il lui faut animer des cultes qui réclament encore la sacralité féminine. La déesse secondée par des vestales et des pythies est un secours symbolique précieux.

³⁹ Livre des Rois 1.21 :25

Le passage du matriarcat au patriarcat, n'est pas vraiment datable puisqu'il s'opère différemment selon les régions géographiques et l'ère culturelle considérée. On trouve encore le matriarcat dans certains villages chinois, il perdure donc au sein d'une région avec son particularisme. Mais toute la symbolique religieuse porte les traces de ce passage violent et révèle la volonté de domestiquer les femmes. On ne peut évidemment pas lire dans la littérature archaïque de l'époque combien la répression a été importante à l'endroit des femmes, il n'existe que les écrits des vainqueurs, mais on peut sentir la répression dans les traces qu'elle laisse dans la littérature mythologique du conquérant. Ce qui est chanté comme une glorieuse victoire nous indique l'importance de la résistance et la défaite des femmes.

[150]

18. Coupure de l'homme avec lui-même

[Retour à la table des matières](#)

Il n'existe pas de religion en soi, elles sont l'incarnation des rapports de force, expriment des pouvoirs puissants qui s'en prennent à l'imaginaire lui-même. Et, y a-t-il imaginaire plus fondamental, plus fécond, plus spéculatif, que celui unissant l'homme et la femme ? L'un ne peut se concevoir sans l'autre.

En se coupant de la femme et de son intimité l'homme se rigidifie et s'isole. Abandonnant les échanges avec elle, il perd l'enrichissement inhérent avec la Différence, l'Autre. Perdant son rapport égalitaire avec le principe du féminin il se retrouve face à lui-même, sans magie, dans la froideur concurrente de la rationalité. Avec l'avènement du patriarcat, plus grave encore, l'homme s'éloigne de sa propre sensibilité et se coupe de lui-même. Il s'autoproclame et s'admire dans l'amour du Même.

La pureté de l'*Identique* n'a plus à « *s'altérer* » dans l'Autre et se corrompt. L'homme se dispense de la différence pour se réaliser, plus besoin de charmer, de séduire, seule importe la virilité, la force et le verbe glorieux. Le charme devient un lâche compromis, un signe de faiblesse, de féminité. Alors naît la raillerie, la dérision, le sarcasme. Survalorisée chez les grecs, l'ironie est l'arme du mépris, elle prouve la virilité et désigne la honte, encadre la conformité. Faculté première de la raillerie, prouvée sans avoir à se définir, sans être sommé d'indiquer le *lieu* duquel on critique.

[151]

La différence est nécessairement négative et concurrente, le *mélange* est obscène. Summum du patriarcat viril, le grec déteste le mélange, il prône la pureté de l'être. La pureté s'élève en xénophobie contre toute différence jugée inférieure, sexe, race, condition sociale. En découle toutes les exclusions. Platon, adepte xénophobe de la

dictature, interdit la Cité aux étrangers qui doivent se confiner aux ports avec leurs cultes et cultures et aux dangereux poètes accusés d'imagination et de spéculations gratuites non vérifiables. Préséance du pur sur l'impur, une dualité répressive naît de l'idéal viril, le maître sur l'esclave, le fort sur le faible, le beau sur le laid, le savant sur l'inculte, l'homme sur la femme. La pureté crée l'Honneur et l'honneur est susceptible.

La peur du mélange, c'est la peur de l'autre, de *l'altérité*, de la *différence*. Qui a-t-il de plus différent que l'homme et la femme dans leur mode de pensée ? Toute la Grèce guerrière se construit contre la femme. L'empire se méfie de l'étrangeté radicale de la femme, au pouvoir potentiellement négatif et menaçant. Platon n'ose qualifier « d'amour » ce qui se passe entre homme et femme, on est dans le Différent, l'amour véritable se vit dans le Même, entre homme. Avec la femme, il s'agit du repos du guerrier, ou d'un devoir, « *une décharge physique et biologique qui n'est pas digne d'être considéré comme amour et qui n'est donc pas de la beauté. Et aussi – hélas semble-t-il – la femme est là pour la procréation.* » ⁴⁰

[152]

Étrange que les grecs, summum de la virilité déclarée, soient à ce point effrayé par la « faiblesse » des femmes. Leur rationalisme interdit le sentiment, ennemi de la virilité. Débordant, incontrôlable, inconvenant le sentiment encombre. Cette peur des femmes conduit à des pratiques homosexuelles institutionnalisées (éromène, pédérastie, soumission homosexuelle de l'esclave). Combattant farouchement l'imaginaire féminin, l'homme oublie les valeurs traditionnelles de tolérance, les tabous. Ces tabous se perdent au profit de la violence, de l'esclavage, du contrôle sur l'autre, de la répression et des interdictions d'être.

Coupant avec son principe féminin, l'homme devient la moitié de lui-même. Il vit d'un côté son monde rationnel distant, condescendant, crispé dans la violence de la concurrence permanente pour l'acquisition du savoir, du pouvoir et du territoire. D'un autre côté, il rogne sur le sentiment, la générosité, la détente, la communication et

⁴⁰ Cité par De Smet André, 1983, La grande Déesse n'est pas morte : Contribution à l'histoire des religions, Paris La Pensée Universelle.

le don de l'amour. Ce qui compte ce sont les plaisirs du corps, non plus la Rencontre, l'Échange. Il n'est même plus question de connaître le *sens* de l'Autre. S'appauvrissant, il appauvrit l'autre, le réduit à son apport physique, à son *utilité*, à son *besoin*.

La pureté de l'être mène aussi à l'autosuffisance solitaire. Diogène prouve qu'il se suffit à lui-même. Répondant au passant, « *comment fais-tu sans femme si tu n'as besoin de rien ?* », Diogène baisse son pantalon et se masturbe en public. L'anecdote est constamment rappelée pour souligner l'intégrité morale, comme si l'autosuffisance solitaire était un idéal à atteindre, comme si la non-communication et l'isolement étaient [153] le summum de la dignité morale. L'austérité virile est toujours admirée alors que la jouissance est mal venue.

Lorsque l'ascétisme philosophique ou chrétien consacre cette coupure de soi, entre émotion et rationalité, il démontre du même coup la femme. L'homme préfère se mettre à l'écoute de la philosophie aristocratique du pouvoir dominant, préférant des insanités à l'encontre des femmes, plutôt que d'aller s'y enrichir. La haine du plaisir devient l'héritage fondamental de l'avènement du patriarcat, parce qu'il est lié à la pureté, donc à la périlleuse haine de l'autre. Haine possible précisément parce que ce monde est coupé de la volonté féminine ancestrale d'intégrer et d'aimer. En fait, la perte du féminin est un geste vers la mort. L'homme se perd en perdant les femmes. Un monde sans femme est un monde suicidaire, non seulement parce qu'il ne peut se reproduire mais parce qu'il ne s'aime plus.

En fait, le rationalisme grec reproche à la femme l'essentiel de ce qu'elle est, un être entier traversé par *l'émotion*, par son humanité. Le rationalisme carré vomit l'émotif néfaste et tortueux, preuve d'une négligente carence de droiture morale. Non soumise, la femme ne rencontre pas ses obligations vertueuses, ne convient pas à la pureté requise. Phénomène de renversement spectaculaire, la femme dominée doit comprendre son statut inférieur. Sortir de sa prison est une agression contre le gardien. L'homme construit à sa mesure l'idéale déesse féminine dont il a besoin.

[154]

Ce n'est pas une prédominance des hommes qui naît, mais une interdiction de s'identifier comme femme légitime et actrice de la

transformation. En conférant systématiquement le mauvais rôle à la femme, on lui interdit de se reconnaître, de s'aimer, de se considérer. Il ne lui reste plus qu'à se fondre et disparaître. Le voile n'est pas seulement une insulte faite aux femmes, c'est aussi leur interdire d'assumer leur rôle traditionnel de transformer l'homme.

L'homme conquérant le monde y apporte son désir de possession. Niant la liberté antérieure des femmes, le mariage s'invente avec l'affirmation du monde patriarcale, quand l'homme est sûr de son plein droit de possession. Dans le monothéisme féminin, l'amour sacré est lié aux sentiments, à l'émotion, répond à un choix partagé. Le Grand Amant est disponible, occupe une fonction temporaire ou renouvelée. L'homme est respectueux, doux et attentif. Avec le patriarcat l'homme se change en Époux, sédentaire autoritaire puisque *propriétaire* de sa femme, il se doit maintenant de la surveiller comme on surveille toutes possessions. L'homme s'établit dans une situation permanente d'appropriation de l'autre. Cette appropriation, puisque non consentie librement, n'est autre chose qu'un viol institutionnalisé, le choix du conjoint n'émane plus de la femme et de son libre arbitre mais de la loi du vainqueur se partageant le butin et s'accaparant les esclaves.

Ainsi ne suffit-il plus de posséder les femmes, il faut aussi posséder les enfants. La filiation par le père demeure impossible si la femme conserve une vie sexuelle libre. Les envahisseurs appliquent des punitions sévères pour « adultère », contre la liberté [155] légitime des femmes afin de les dissuader de désobéir. Toutes déviations sont péchés et passibles de mort affreuse et déshonorante. Les sanctions sont multiples : ablation du nez, lapidation, mutilation, ordalie du fleuve, selon la décision du mari. Une femme libre est intolérable, elle appartient à un homme ; son père, son frère, son mari ou son fils. Dieu a été créé contre la femme. Ces lois apparaissent dès le Lévitique et le Deutéronome, livres supposément écrits de la main de Moïse mais les chercheurs situent ces lois beaucoup plus tard, soit entre 1000 et 600 av. n. è.

Contraste social saisissant entre les israélites et les régions avoisinantes. Chez les Israélites, faire l'amour avec plus d'un homme ou simplement perdre sa virginité est infamant et criminel, puni par la lapidation et le déshonneur, alors que chez le voisin Cananéen, à la même époque, les femmes demeurent sacrées et sanctifiées

lorsqu'elles prennent parts aux rites sexuels dans le Temple de la Grande Déesse. On ne peut même pas parler de « prostitution sacrée », comme on l'affirme chez des auteurs sérieux qui ne peuvent sortir de leur manière puritaine de voir. On connote cette pratique d'une dimension négative alors que ce sacerdoce légitime est hautement vénéré. Il s'agit d'une communion sacrée, pratiquée depuis les temps immémoriaux, rependue comme un rite féminin de partage et d'échange. Ce rite est lié à un univers sensuel féminin où la sexualité est loin d'être interdite. Au contraire les rites sexuels sont liés à la prospérité, au renouvellement et au plaisir.

Ces rites dépassent le rapport à la fertilité, puisque ces déesses ne sont pas toujours liées à la fécondité, ni ne [156] désire avoir d'enfants. La Grande Déesse couvre un univers mental autrement plus importants, la sexualité est une sacralité totale et non exclusive, le sexuel n'est pas autonomisé du sentiment, ce serait contraire à la vision des femmes et il n'est pas limité à un partenaire. Le sacerdoce des déesses est riche, multiple, varié et profondément spirituel. Le sexuel n'est pas le but ultime, unique, exclusif et utilitaire. Il ne s'agit pas de faire des enfants pour un homme, mais d'exprimer un mode divin de communication qui convoque l'expression du corps. Corps et esprit ne s'ignore pas pour les femmes habituées à une forte proximité avec la nature.

Tout cela révèle le sens du mariage patriarcal. Désacraliser, déshumaniser, utiliser le lien nouveau qu'est le mariage signe une convention de propriété, consacre la possession, sans qu'il y ait séduction, sensualité, choix et sentiments réciproques. La femme *appartient* à l'homme, qui n'a plus à s'obliger. Aucune peine ne s'exerce à l'encontre du mari volage, la monogamie s'impose contre les femmes qui n'acceptent pas de devenir la propriété d'un homme et se révoltent, d'où l'extrême sévérité des lois hébraïques répressives concernant l'adultère. Ces lois prouvent la forte résistance des femmes, rien n'était acquis et d'autant moins crédible qu'en opposition aux règles matriarcale environnantes.

Pour les hébreux, tout est prostitution, prétexte au Mal, face au Blanc tout est Noir. Pour la Bible tout est « trahison » : trahison du Roi vis-à-vis de Yahvé, trahison de la femme vis-à-vis de son mari, trahison à la Parole Divine du Prophète, Dieu est partout bafoué. [157] Pour le patriarcat, le matriarcat est une indécence, un laisser-aller, la

déchéance. Jézabel est le prototype idéal, elle se « prostitue », s'offre à de nombreux amants et de surcroît dans le Temple, elle incite son époux à trahir son Dieu, Yahvé. La loi mosaïque s'est construite une odieuse idéale.

À la longue ces lois s'imposent, la règle du mariage sévèrement monogame perdure, de telle sorte qu'on la croit inscrite dans la nature éternelle des choses. La femme est promise, souvent avant sa naissance. Le mariage se célèbre dès l'âge de onze ou douze ans, sans que les mariés se soient préalablement aperçus. Ainsi n'a-t-on pas l'encombrement du sentiment féminin aléatoire. La raison masculine s'impose comme une évidence contre l'émotion féminine.

Si le mariage détient ce nouveau sens, une nouvelle invention apparaît : la prostitution. Si le mariage est fonction de la richesse, les démunis en sont privés. Si la femme n'est plus libre de son corps et appartient à l'homme, il peut l'échanger, la vendre ou la louer. Avec la prostitution l'homme détient un objet lucratif. Contrairement à ce que l'on apprend, la prostitution n'est pas le « plus vieux métier du monde », ce « métier » arrive bien *après* d'autres professions, d'autres spécialisations qui existaient avant le patriarcat. Pour que la prostitution subsiste, il faut préalablement la misère sexuelle, ce qui n'était pas le cas antérieurement. La prostitution ne peut se concevoir lorsque que la relation amoureuse et charnelle dépend des femmes, lorsque que le couple n'est pas encore une obligation définitive et exclusive. Le mariage est une appropriation du corps de l'autre, on le soustrait aux concurrents. Il [158] génère la désappropriation des femmes d'elle-même. Pour se vendre, il faut vendre autre chose que soit, vendre ce *qu'on n'a*, pas ce *qu'on est*. La prostitution exige d'être réduite à son corps. L'être qualitatif n'est jamais réductible à ce qu'il a, ne s'achète pas. Parce que réduit au quantitatif, l'avoir peut s'échanger. Le travailleur vend ce qu'il a, son temps, son énergie, sa compétence, sa force, pas ce qu'il est. Son être n'intéresse pas celui qui achète son temps de travail.

On va même plus loin, la prostitution est attribuée à la supposée perversité féminine, capable de se vendre, et non à la nouvelle configuration sociale qui précisément prive la femme de la libre disponibilité d'elle-même. Il n'est pas dans la *nature* de la femme de se louer, cette altération provient de la nouvelle *culture* marchande imposée.

19. Enfermement des femmes

[Retour à la table des matières](#)

Une division se fait. On a la divinisation des femmes comme déesses emblématiques des Cités, des Temples ou de la Mythologie. Gardiennes des traditions, elles incarnent la symbolique des qualités morales ; Amour, Justice, Liberté, Fortune, Destinée, Équité. Mais idéalisées, ces femmes sont dépourvues de pouvoir réel et d'autant plus vénérées que l'ombre d'elles-mêmes. Elles trônent, vierges et intemporelles, dans les nuages.

Même si les Prêtres dominant, ils se servent de l'image et du pouvoir magique traditionnel des femmes, de leur emblématique divinité et ils interprètent leur [159] vision. La Pythie caractérise ce système à Delphes, ou elle prononce des Oracles, en état de transes et sous l'effet d'hallucinogènes administrés par les prêtres, elle formule des commentaires hébétés, balbutiés, à peine audible. En extrémisant l'irrationalité des femmes, on la confine à une caricature d'elle-même. Elle ne parle plus par et pour elle-même, mais comme la messagère de Dieu, de surcroît incapable de comprendre et interpréter le sens des choses. Les propos confus de la Pythie se convertissent par la « cohérence » des prêtres. Elles en mourraient souvent, anéanties d'épuisement⁴¹ et autorisaient les prêtres à dresser des vers inspirés des Oracles. Nouvelle manière de piller la femme, la pythie formule ses oracles une fois par année, au début du printemps, pour favoriser la prospérité agricole dont elle demeure le symbole. Elle est aussi consultée avant les guerres et toutes hostilités. Son importance réclame d'elle virginité ou abstinence sexuelle, preuve de pureté réclamée par le rationalisme cléricale puritain. On réclame la même chose des saintes vestales, gardiennes du feu sacré.

Autant la femme semble divinisée et soigneusement sélectionnée pour les fonctions sacerdotales, autant elle est reléguée comme citoyenne, invisible et de seconde zone. Conséquence de cette

⁴¹ Lucain nous révèle à propos de l'énergie dépensée lors des transes :
« Souvent une mort prompte fut le prix ou la peine de son enthousiasme. »

expulsion de la vie publique, la femme disparaît de la Cité. La femme grecque n'a aucun droit au sein de la cité. Exclue du domaine public, le droit entérine le fait, elles ne peuvent être citoyennes. Interdites aux femmes, la prêtrise, la médecine officielle et la politique. Elles ne peuvent siéger au Sénat. Obligatoirement répudiée par son mari [160] en cas d'adultère, il est aussi autorisé à tuer son amant. Le droit gréco-romain classique, profondément patriarcal, confère systématiquement aux hommes la prédominance juridique.

Ainsi, est-elle exclue du pouvoir, du savoir et de la médecine, qui sont traditionnellement ses domaines de prédilection, une continuité logique de ses fonctions biologiques d'enfantement, la conduisant aux soins, à la protection, à l'apprentissage, au savoir et au sacré, en fait, tous ce qui est lié à la sagesse et à la connaissance du monde. Ce qui fait de la femme une philosophe avant la lettre, sa vision du monde est intrinsèquement liée à sa pratique hautement expérimentale. Elle s'alimente de la réalité vécue, de la vérité de la pratique concrète et non de pure spéculation distante et moraliste. On connaît le goût de la pomme en l'a croquant, pour comprendre la vie il faut y mettre les mains. On peut juger d'en haut, mais faute d'avoir les mains sales, on n'a pas de main du tout.

Vis-à-vis de la femme l'idéal exigé de l'antiquité est de rester enfermée. Certes, ce but n'est pas toujours réalisé car l'industrie du textile réclame une main d'œuvre féminine et présente dans les ateliers. Les femmes de paysan ou les veuves sont contraintes de gagner leur vie en vendant fruits et légumes et les femmes d'artisans potiers, armuriers, maroquiniers ou menuisiers, tiennent l'étal de leur mari. Les nourrices offrent leur service et les mendiante trainent dans les rues. Mais dans le privé de la villa s'active une véritable industrie et l'essentiel de l'activité féminine. Subalternes et cantonnées à la vie privée, elles n'occupent plus l'espace public. Principe universel, [161] l'homme gagne en prestige ce que la femme perd en visibilité. « *Une honnête femme doit rester chez elle ; la rue est pour la femme de rien* » dit Ménandre. Ayant le sens du concret et de l'initiative au sein de la famille grecque, la femme détient un véritable rôle d'entrepreneur, alors que l'homme passe le plus clair de son temps désœuvré à l'Agora. Xénophon décrit les tâches de la femme : « *Tu devras rester à la maison, faire partir tous ensemble tes serviteurs dont le travail est au dehors et surveiller ceux qui travaillent à la*

maison ; recevoir ce que l'on apportera, distribuer ce que l'on devra dépenser, penser d'avance à ce qui devra être mis de côté et veiller à ne pas faire pour un mois la dépense d'une année. Quand on t'apportera de la laine, il faudra veiller à ce qu'on en fasse des vêtements pour ceux qui en ont besoin, veiller aussi à ce que le grain de la provision reste bon à manger... Lorsqu'un serviteur sera malade, il te faudra veiller toujours à ce qu'il reçoive les soins nécessaires. »

Considérée éternellement mineure, elle ne sort que voilée et accompagnée. Assujettie à l'homme, elle n'a plus d'autorité sur la vie ou la mort de ses propres enfants. Cette prérogative appartient à l'homme qui peut seul décider de l'Exposition du nouveau-né. Pratiquée dans toute la Grèce et à Rome, le père peut choisir à sa guise d'exposer l'enfant s'il n'en apprécie pas les qualités, le destinant à une mort annoncée. Rite, le père observe méticuleusement l'enfant nouveau-né, accrochée, toute la famille attend, s'il le soulève, l'enfant sera sauvé et reconnu, sinon il sera exposé et voué en principe à la mort.

[162]

Heureusement, les mères éplorées sans recours devant l'arbitraire cachent souvent l'enfant et le donnent en adoption, il est parfois recueilli par des marchands d'esclaves, s'il ne meurt pas, son destin n'est pas rose. Selon sa naissance il peut être adopté par une famille équivalente. À Sparte, où la virilité atteint des sommets de cruauté, un Collège complètement indépendant du père décide de la vie ou de la mort de l'enfant, qui sera précipité du haut d'un ravin sans espoirs de récupération. Dans les faits, se sont principalement les filles qui font l'objet d'exposition. Le patriarce familial peut parfaitement adopter un enfant extérieur à la famille et déshériter l'enfant légitime désobéissant, ou librement choisir de faire héritier l'enfant qu'il désire, ce qui limite les facultés d'insubordination et augmente l'autorité paternelle.

Cette perception culturelle grecque n'est pas sans conséquences sur la réalité des relations sociales, entre homme et femme. Si les grecs « inventent la liberté » contre les Perses, ennemi héréditaire comme il est coutume de l'entendre, cette liberté ne s'adresse qu'à l'Homme et encore, en proportion infime. Une oligarchie grecque exerce une

domination sans partages sur tout. Les grecs associent le pouvoir des femmes aux peuples barbares.

Chez les grecs, le père choisit le futur époux selon sa fortune, en fonction de la pérennité du patrimoine. À douze ou treize ans, la femme marie un homme qui a le double de son âge, différence qui concourt au paternalisme. Elle quitte la tutelle absolue de son père pour celle de son mari. Sa belle-famille l'enferme dans un gynécée, appartement exclusivement réservé aux [163] femmes, d'où elle ne peut définitivement plus sortir. Ce monde clos, entièrement féminin, aura beaucoup nourri les fantasmes masculins. Pourtant ce parfum d'érotisme est loin de correspondre à la réalité. Le mari ne compte pas sur sa femme pour le plaisir sexuel, c'est surtout une partenaire économique. Démosthène, nous dit : « *Nous avons les courtisanes en vue du plaisir, les concubines pour nous fournir les soins journaliers, les épouses pour qu'elles nous donnent des enfants légitimes et soient les gardiennes fidèles de notre intérieur* ».

Cette femme-enfant abandonne ses poupées pour tenir maison et servir son époux, puisque l'homme aristocratique n'a pas le droit de travailler. C'est un *homme oisif*, qui se consacre à la politique, à la rhétorique, à la philosophie et à la médecine. Il peut également se consacrer à la guerre, seule activité réellement noble. La femme-enfant est déracinée car elle entre dans la famille du mari comme une étrangère, elle intègre une autre lignée, doit faire sa place avec peu de moyens face à la belle famille, car la belle-mère détient une grande autorité. Mariée à un âge précoce, le corps imparfaitement formé et de petite taille, les trop jeunes épouses meurent souvent à l'accouchement. Le mari doit néanmoins respecter sa femme, faute de l'aimer, il doit la ménager et la considérer comme une amie. Elle est en principe sont égale et surtout, elle peut repartir comme bon lui semble avec sa dote sans l'autorisation de son mari.

Donner ses poupées pour devenir mère signifie *la fin du jeu*. La transformation de la coiffure montée en chignon, l'austérité des nouveaux vêtements résolument sobres et les nouvelles charges attestent la fin du plaisir. [164] Les femmes ne se hasardent plus dehors, devenues « sérieuses », sages et fidèles, elles s'excluent de toutes les convoitises du regard mâle. La séduction d'un autre homme, dut-elle être malencontreuse, devient la responsabilité exclusive et

condamnable de la femme, elle n'a pas su ou voulu montrer suffisamment de modestie ou de pudeur, d'où l'enfermement préventif.

Mari et femme ne se voient pas souvent. Elle reste dans ses appartements, au gynécée de la villa grecque. Il occupe l'appartement des hommes (*l'andron*) entouré d'hétaïres ou de jeunes esclaves des deux sexes. Oisif, il passe le plus clair de son temps à l'Agora, au Gymnase et au Sénat. Il est invité seul et organise de somptueuses fêtes chez lui, auxquelles sa femme n'est pas conviée. Extrêmement règlementée par des conventions rigides, la fidélité est requise pour les deux époux libres, mais l'adultère féminin est sévèrement puni alors que toléré chez l'homme. Néanmoins, le sentiment de jalousie persiste et la femme comprend avec peine l'infidélité de son mari, mais est obligée de l'accepter. Zeus, lui-même miroir symbolique d'une réalité, est particulièrement volage et en lutte continue avec Héra, sa femme officielle, qui frappe de malédiction chacune de ses maîtresses.

La tragédie d'Eschyle est révélatrice de ce nouvel univers culturel. Oreste pour venger son père Agamemnon, tue sa mère Clytemnestre, meurtrière de son père. Le Tribunal d'Athènes, chargé de l'affaire, le relaxe puisque Oreste venge légitimement son père d'une femme meurtrière de son époux et maître. Oreste est défendu par Apollon, la virilité incarnée. Le meurtre de la mère est banal, seul le meurtre du père est un crime véritable et puni de mort.

[165]

Femme libre, la vestale romaine, équivalente à la prêtresse grecque (sacerdoce de la *Démétria* ou de l'*Artémisia*) doit être de haute naissance puisque la charge se paie fort chère. Obligatoirement patricienne, sans défauts physiques ou moraux et recrutée après une sélection sévère entre l'âge de 6 à 10 ans. Elle sert dans le temple comme gardienne du feu civique. Vierge, sous peine de mort (enterrée vivante), chevelure coupée, elle est enrôlée pour trente ans. Un condamné qui croise une vestale est gracié. La divinité féminine est toujours porteuse de clémence et de protection.

La Grèce connaît aussi l'hétaïre, sorte de prostituée autonome. Courtisane cultivée, elle loue ses services sexuels de villa en villa et demeure pour un temps chez son client fortuné. Objet de loisir et de plaisir distingué, on peut l'assimiler à la geisha japonaise. Elle ne se

confond pas avec la prostituée, esclave ou libre, qui travaille dans la rue sous les remparts. On met de l'avant ces hétaires du V^e et IV^e siècle av. n. è. Aspasia (concubine de Périclès), Diotime (*Banquet* de Platon), Théodotè (héroïne de Xénophon dialoguant avec Socrate), Nééra,... pour démontrer l'importance des femmes en Grèce. Mais ce sont des hétaires, des étrangères à la Cité, et non des femmes libres conventionnellement recluses.

Cet enfermement se complète du voile. L'histoire du voile commence avec la consolidation des harems par Tégath-Phalasar Ier (1116-1077 av n. è). Le port du voile provient des premiers empires Assyriens. Le voile est historiquement lié aux premiers enfermements des femmes, en tant qu'objet de richesses accumulées et liens diplomatiques de mariage avec les autres [166] puissances. Dominé par la prêtrise rigoriste, le puissant empire guerrier assyrien impose le port du voile obligatoire par Édité. Il sera copié partout. Les cheveux sont assimilés aux poils pubiens, qui sont déjà rasés, comme tout le corps, pour prononcer la nudité érotique des femmes du harem. Fraicheur virginale, érotisme accru, cette nudité intégrale renvoie au désir d'infantilisation recherché par la puissance masculine.

Il faut stimuler l'appétit sexuel du roi déjà largement sollicité. On ne peut raser les cheveux sans perdre l'érotisme féminin et le prestige du harem, aussi les cache-t-on du vulgaire, pour parfaire un privilège privé. Le voile est issu d'une spéculation théologique de la part des prêtres puissants. Sans limites, les critères de rigueur se multiplient infatigablement, la pureté se veut toujours plus parfaite. Il est facile d'établir un lien entre virginité et voile, l'hymen demeure un « voile » protecteur contre la profanation. Plus « pur » sera l'objet caché, plus parfaite sera sa possession. Similaire, le voile du temple, à Jérusalem, dérobaît du regard le Saint des Saints. Coffre en bois, l'Arche d'Alliance possède la même signification qu'un ventre féminin. Le voile affirme les vertus propices à la sacralité enfermée. Soustrait au regard, l'objet sacré n'en n'aura que plus de valeur.

Le voile se répand comme preuve du prestige et de la puissance masculine, il devient coutumier, entériné religieusement et par force de loi. Dans ce contexte religieux où le regard atteint (mauvais œil, sort) l'homme entend conserver intact de toute souillure étrangère le corps qui porte ses enfants. La pureté touche l'aristocratie, la reine et les princesses de sang ne devront pas tomber sous l'œil du vulgaire,

sous peine de [167] mort. Il est aussi interdit de regarder le cortège royal, au risque de voir le visage du pouvoir. Fantasmé, il est toujours plus fort.

Esprit exclusif vis-à-vis de sa propriété, le raisonnement est simple. La femme attachée à un homme n'a plus besoin de séduire, cachée, elle se protège des prédateurs. Toute ostentation de la beauté comportera un risque d'infidélité. Par le voile, la femme devient un véritable objet, perd sa qualité de sujet comme interlocutrice libre et propriétaire d'elle-même. Profonde humiliation, ce voile qui cache cheveux front joue menton, sous peines physiques sévères, a pour vocation de tuer l'identité des femmes. Il ne reste plus grand-chose de la personnalité sociale. On ne peut pas expliquer le voile par une volonté identitaire de la femme, un choix librement consenti. Des pays l'obligent encore, dans les cités parisiennes se sont les hommes qui agressent les musulmanes non voilées, pour non-respect religieux. Il est paradoxal que les femmes puissent l'admettre comme une « libération de soi », il est plus opportun d'en faire un défi au pouvoir de l'homme. L'abolition du voile est une action légitime de lutte contre le pouvoir autoritaire.

Le christianisme va systématiser sur une *base proprement religieuse* le port du voile par une démonstration théologique. Paul affirme : « *Si la femme ne porte pas de voile, qu'elle se fasse tondre ! Mais si c'est une honte pour une femme d'être tondue ou rasée, qu'elle porte un voile ! L'homme, lui, ne doit pas se voiler la tête : il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme. Car ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme, mais la femme de [168] l'homme, Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit porter sur la tête la marque de sa dépendance, à cause des anges.* »⁴² Par ce texte Paul légifère sur toute une manière chrétienne de se couvrir. Le port du voile est un rapport spécifique entre hommes et femmes, il s'origine d'une histoire humaine et ne naît pas de Dieu mais de ce qu'en disent les hommes.

Dans cette veine de spéculation sur la pureté naît l'exigence de la pureté première, absolue et indispensable qu'est la virginité féminine, le label de garantie. Dans cette crainte, les femmes sont mariées

⁴² Première épître aux Corinthiens, 11 : 2-16.

jeunes. En cas de fautes, les peines sont extrêmement sévères, le mari peut aussi bien répudier sa femme que la faire tuer par le feu ou la lapidation, comme l'y autorise la Loi Lévitique qui exige que toutes femmes soient impérativement vierges. Pourtant, la virginité n'a pas toujours été un principe sacré, elle naît avec le patriarcat. Ainsi nous dit Gange : « *Hérodote rapporte que chez les Locriens (en Calabre), les Crétois, les Cariens et les Amorites, qui vénéraient la Grande Déesse, le fait d'avoir des rapports sexuels pré-nuptiaux, pour les filles, était considéré comme un acte vertueux* » ⁴³.

La virginité est l'un des acquis les plus sacrés du pouvoir de l'homme sur la femme, l'honneur de la famille en dépend. Prérogative masculine obligatoire du mariage, cette tradition perdure encore. Pourtant, cette obligation a une date de naissance, il a bien fallu qu'elle [169] advienne un jour. La pureté de la femme dépend de la prétention masculine à exiger la forme originelle immaculée, non touchée. Cette « pureté » est inhérente à la méfiance que les hommes entretiennent envers les femmes. C'est un paradoxe, ce sont les femmes qui devraient se méfier des hommes. Ce renversement est phénoménal dans la tradition juive, où l'on se félicite chaque jour de ne pas être née femme. On se méfie de la femme de la même manière qu'il faut se méfier d'un ennemi qu'on a assujéti et qui menace sans cesse de ressurgir. Rien n'est assez sévère à l'encontre de la femme. Le Zohar hébraïque, complément littéraire de la Bible, ce par quoi s'interprète le sens du Livre sacré, énonce : « *C'est une femme qui a éteint la flamme du monde et qui l'a obscurcie.* » ⁴⁴

Pour aller plus loin dans la pureté et la garantie de fidélité, les hommes ont été plus cruels avec l'instauration de l'excision. En ôtant l'organe du plaisir, en procédant à l'ablation d'une partie de l'être féminin, les hommes croyaient peut-être que les femmes deviendraient comme eux, qu'elles se résumeraient à leur tête, à leur rationalité et tairaient leur émotion ? On a une véritable projection de la vision puriste de l'homme sur l'univers féminin. Purisme qui conduit aux pires atrocités, aux attitudes intransigeantes et sanguinaires. Heureusement, ils n'ont pas été suivis partout, faute de

⁴³ Gange, Françoise. 2007. *Le viol d'Europe, ou, Le féminin bafoué*. Monaco : Alphée.

⁴⁴ Zohar. *Béréchit* III 48a-48b.

moyens, mais c'est au nom de la « pureté » islamique dictée par les hommes qu'une telle horreur s'admet encore dans certaines régions. Quand la vision des hommes n'est plus retenue par la résistance [170] féminine, elle instaure des traditions barbares que peuvent reconduire certaines femmes.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les Talibans sont des chefs de clan, des guerriers tribaux et des « fous de dieu » convaincus. On a ici une parfaite adéquation Guerrier Prêtre et haine de la femme. La femme est sanctionnée non pas par ce qu'elle *fait*, mais par ce qu'elle *est*. La burka représente l'incroyable effacement du féminin, dérangeant devant la haute autorité religieuse et guerrière d'hommes imbus d'héroïsme et d'honneur, convaincus du sacrifice de leur vie pour la sainteté du combat. On se promenait en minijupe à Kaboul et au Caire dans les années soixante-dix, preuve d'une antériorité libérale vécue qui a été réprimée. Il y a un lien direct entre montée du Guerrier et du Prêtre et l'intolérance religieuse des hommes à l'égard des femmes comme si réprimer la femme rassurait la masculinité.

Au lieu de rechercher en elle l'intelligence, le dialogue, la prospérité et le réconfort, l'idiotie barbare virile préfère s'en remettre au refus sanguinaire, se fermer. On peut voir dans cette résurgence du fanatisme un archétype de l'âge de Bronze, où pour la première fois la femme se couvre et disparaît, prisonnière de la violence cléricale naissante et vengeresse. Il fallait imposer le nouvel ordre du pillard, la morale du voleur, l'éthique de la mafia, imprimer des symboles forts et virils contre ce qui deviendra « la faiblesse féminine ».

On ne peut donc expliquer la pauvreté et le désespoir suscités dans ces pays uniquement par un manque de moyens. On refuse à ce partenaire riche de ressources [171] intelligentes qu'est la femme, un partage des responsabilités qui pourrait amplement fournir des solutions autres qu'armées. Une femme libre est une force inestimable. Des exemples existent, en Afrique et en Inde, des villages uniquement constitués de femmes font preuve d'ingéniosité. Ces femmes, lassées de subir la violence, les dépenses inconsidérées de leur mari et leur inactivité, se sont regroupées et construisent des coopératives autonomes prospères, enviées par les hommes.

L'enfermement produit le fantasme. La femme devenue invisible dans l'espace social devient le fantasme de l'imaginaire masculin,

preuve de richesse et de prestige. Elle se confirme en état d'*objet* du désir et non plus en sujet égalitaire dans un rapport d'échanges. En tant qu'objet, elle devient fruit de convoitise et cumulable, posséder beaucoup confirme la richesse. Alors naît le harem, témoignage de la puissance.

Les femmes capturées lors des conquêtes, hiérarchisées au sein du harem prestigieux, sont au service du puissant et incontrôlé roi-prêtre. Couvertes de bijoux, elles sont enfermées dans le palais, ou le sanctuaire, à l'abri des regards, il suffit qu'on sache qu'elles sont là, comme l'or national garantissant la monnaie d'un pays. L'enfermement, dut-il être luxueux, n'en est pas moins un enfermement. Le mot « harem » dérive du mot *harâm*, tabou, soit « interdit aux hommes ». Généralement, sous la supervision de la favorite et d'une légion d'eunuques, nécessairement noirs pour reconnaître un faux héritier, la vie du harem est régie par des règles hiérarchisées strictes et provoque des concurrences féroces. Haine, jalousie, ressentiment, [172] violence, ennui, autant d'émotions liées au monde carcéral, à la ségrégation sexuelle fermée, surtout qu'une cruelle tradition veut, avec Sulaiman le Magnifique (1520), que le fils aîné de ses concubines assassine par strangulation tous ses demi-frères, devenus concurrents. Réalité cruelle qui tranche avec l'affabulation lascive et idyllique. Idéalisation masculine présente dans nombres de tableaux orientalistes désormais classiques (Gérôme, Delacroix, Ingres, Matisse ou Picasso).

La Bible patriarcale entend bien participer à l'apologie du butin, elle crédite Salomon de milliers de femmes, afin de valoriser sa fortune et de crédibiliser sa sagesse, puisque la fortune sans harems est bien pauvre. Salomon détient plus de femmes que Ramsès II, le Pharaon honni de la Bible, jouissant « seulement » de 12 épouses et de 200 concubines. On copie ce qu'on haït, preuve qu'on participe de la même conception des femmes, Yahvé confère à son élu plus de bénéfices. L'ensemble de la Basse Antiquité se targue du prestige du harem, qui se retrouve plus tard aussi bien en Inde (Princes Rajputs et Maharadjas) que dans l'Espagne du Califat Occidental de Cordoue, où le nombre de pensionnaires peut atteindre 5 000. Dans la Turquie de l'Empire Ottoman, à Istanbul, le Sultan entretient 2 000 personnes.

La fonction explicite du harem n'est pas uniquement d'exposer sa richesse matérielle, elle consiste aussi à susciter le fantasme des autres

hommes. Par les femmes qu'il possède, le roi éveille désirs, envies, et prestiges liés à la profusion sexuelle. Le souverain profite de cette fantasmagorie érotico-sociale. La libre disponibilité sexuelle des femmes a toujours constituée un fantasme [173] masculin majeur, il confère aux souverains autant, sinon plus de prestige que l'or. L'argument religieux de libre disponibilité des femmes perdure encore, on promet aux jeunes kamikazes des dizaines de vierges au Paradis. Le fantasme de possession de femmes soumises et consentantes est un motivateur profond d'où l'association ; le pouvoir sur les femmes équivaut à la consécration totale, le souverain devient l'égal de Dieu. La privation des uns renforce le pouvoir des autres. Là où le peuple s'habille en haillons, le prince se revêt d'or. La femme est le prestige suprême, ce qui explique qu'elle puisse être sacrifiée en preuve de magnificence dans les grands rites funéraire antiques.

20. L'invention de l'Âme

[Retour à la table des matières](#)

À ce stade de sanctification du souverain, la gloire ne peut plus cesser. La seule limite demeure celle imposée par la frontière de la vie elle-même, à laquelle aucun humain ne résiste. Il faut donc trouver l'immortalité, la vie après la vie. Atteints les vertigineux sommets du pouvoir total on ne veut plus mourir, l'obstacle maintenant est l'incontournable mort du corps. La logique ultime du roi-prêtre est de devenir Dieu, ce qu'il devient après la mort.

C'est la fonction de toutes les somptueuses sépultures (Ziggourats, Mastabas, Pyramides, Tumulus, Dolmen). On emporte dans l'au-delà sa puissance. Pour être reconnu dans son statut royal par les divinités du Ciel, le souverain s'enterre avec ses richesses et sa multitude de servantes. Les travaux archéologiques sont formels, au début, les sépultures sont communautaires, tous les [174] défunts s'enterrent ensemble. Preuve du commencement de la structuration de la société en classes sociales, l'avènement des chefs puissants se lit par l'individualisation des sépultures et la différenciation des rites

funéraires. Unique, les chefs multiplient la somptuosité des sépultures individuelles et s'enterrent à grand frais humain sacrificiel ⁴⁵.

Toutes les tombes royales révèlent de véritables massacres. La dynastie d'Ur, en Mésopotamie, entraîne dans la mort cinquante-neuf serviteurs et dix-neuf femmes. Au Soudan (Kerma Ancien) on découvre jusqu'à quatre cent cadavres, en Moravie dans la grotte de Byci Skala, quarante cadavres. En Chine, les premiers monarques s'enterrent avec toutes leurs concubines et les artisans qui ont participé au tombeau, soit soixante-dix sacrifiés. La tradition perdure, jusque très récemment, en Inde, il était de coutume que la veuve s'immole avec son mari défunt. Dans cette mégalomanie religieuse, ce sont les femmes qui sont principalement sacrifiées (concubines, servantes, esclaves, jeunes vierges).

La magnanimité du Souverain-Prêtre de la vie des autres, surtout des femmes et des enfants, renforce sa grandeur. Il offre ce qu'il possède de plus précieux, la vie de ses sujets. Dans l'histoire des sacrifices, on offre d'abord aux dieux des animaux. Ensuite des vies humaines sont livrées en holocauste, les corps « purs » des premiers nés et des jeunes vierges. Plus tard encore, on donne en offrande des groupes entiers. Avec le [175] christianisme, on revient plus sobrement au sacrifice symbolique du pain et du vin. Le principe expiatoire demeure mais il est moins couteux.

On remarque qu'il n'existe pas d'équivalent du sacrifice chez les femmes, ni de massacres de masse. La conception n'appartient pas à leur vocabulaire symbolique, ni à leur façon de voir. Le culte de la grande-Déesse est une célébration de la vie ; végétale, animale et humaine. Elle *célèbre* la vie par la vie, par l'allégresse, le chant, la danse, le rire, l'exultation des sens. Elle rend grâce à la terre et à la nature, à la nature de l'homme et de la femme et de toute vie. On est loin de l'expiation.

Le coup de maître des monothéistes masculins est d'avoir placé la perfection comme but à atteindre, tout le reste ne pouvait être que déchéance. La vie n'est plus la vie mais la mort. La perfection et la pureté sont des inventions de l'homme. La femme se « salit » les

⁴⁵ Jean Guilaine, Jean Zammit *Le sentier de la guerre : Visages de la violence préhistorique*, Paris Seuil.

mains dans la terre, à même la vie qu'elle donne, se frotte à la pratique du quotidien. Elle n'est pas immaculée et ne le désire pas, la stérilité n'est pas son fort. La vaine et puriste Finitude du philosophe n'entre pas dans son vocabulaire symbolique, alors qu'il meuble l'essentiel de la conceptualisation religieuse chrétienne. Elle n'a que faire de la « finitude de l'être » sorte d'extinction de la vie. La femme est Infinie par définition. Elle vit et donne la vie, se génère par la nature de sa propre existence, elle sait le perpétuel recommencement naturel des choses, qui imprègne toute sa vision du monde.

[176]

La mort est le dernier moment de la vie sous cette forme-là, un passage, non une définitive extinction. La mort enrichit la terre, la nourrit et engendre le vivant. La métaphysique ancestrale de la régénération n'a rien à voir avec la résurrection chrétienne, engoncée dans ses pensées rationnelles stériles, éloignées des réalités. Conception masculine linéaire, le cycle continu entre la vie et la mort se rompt, la mort devient taboue et effrayante. Aujourd'hui, les cimetières sont de plus en plus éloignés de la ville, et l'on ne meurt plus dans son lit entouré des siens mais dans le lieu séparé, impersonnel qu'est l'hôpital. Insulte au contrôle et au bonheur obligatoire, la mort est gênante, honteuse. Autant on l'apprivoisait et l'on s'y préparait, que maintenant on tente de la nier. L'histoire de la mort est révélatrice de conceptions sociales. ⁴⁶

À un certain stade de déification du souverain, ce qui importe n'est plus l'acquisition des biens matériels, un niveau d'enrichissement supplémentaire, mais l'accumulation démesurée d'images symboliques grandioses, qui lui assureront dans la mort une nouvelle vie. Il faut transcender la temporalité humaine par l'immortalité. Les fresques décrivent pour l'éternité l'immortalité divine du roi, allégories triomphantes, flanquées de ses fonctionnaires et intendants, il reçoit le long et désolant cortège du peuple soumis, qui offre humblement leur tribut. Il se présente victorieux, en des épopées fabuleuses, méprisant l'antagoniste, bravant la peur, on ne peut que le craindre. Il traine une nuée d'esclaves enchaînés, comme autant d'adversaires vaincus. Guerres et victoires occupent la première place,

⁴⁶ Philippe Ariès Essai sur l'histoire de la mort en Occident, du Moyen Age à nos jours Seuil 1975

[177] comme elles l'occuperont dans tous les livres sacrés (Odyssée, Bible, Coran).

Avec toute cette sanctification royale, il faut inventer le concept même de cette transcendance vers l'au-delà, inventer l'impérissable, *l'Éternel, l'Âme*. Le corps disparaît, mais non l'Esprit, encore moins l'Esprit Divin du souverain. L'âme est une excroissance de l'Honneur. On invente les premières formes de passage vers le Ciel, préambule à la Résurrection chrétienne, plus démocratique. La barque du pharaon qui traverse le fleuve vers l'au-delà, introduit le paradis chrétien. Le monarque ne meurt plus, il passe au Royaume Éternel, parmi les dieux. Emportant ses biens, sa suite de servants, d'esclaves, d'objets du culte, ses sceptres, son char, ses animaux favoris pour être reconnu des dieux. La nourriture retrouvée dans les sarcophages le nourrit, pendant le voyage.

Pour inventer l'âme, il faut couper le corps de l'Esprit, faire une distinction entre le matériel et le spirituel, la substance et la transcendance, le fini et l'infini, couper les réalités indissolubles. Il faut une culture dominante capable d'imposer sa vision du Ciel, coupée de la terre féminine et adopter la représentation des prêtres vainqueurs. L'âme ne va pas de soi. Pour inventer l'âme, il faut considérer une vie autonome de la nature, créer un lieu, un Dieu à rejoindre quelque part, loin de la vie. Les égyptiens l'appellent Ankh, mourir est pour eux rejoindre son Ankh. Le symbole même de l'âme égyptienne, l'Ankh, est représenté par la *croix-ansée* (la petite barre du haut est un cercle). Ce symbole deviendra à peu de chose près, la Croix chrétienne.

[178]

Aux antipodes de la femme et de ses divinités naturelles, la notion d'âme est linéaire. Elle s'achemine en ligne droite et définitive vers le Ciel. Pour la femme attachée à ses sens, proche de ses sentiments, proche d'elle-même, pas besoin du concept d'âme. La femme évoque l'éternelle régénération en cycles, pense la transcendance par l'intermédiaire de la terre et non par le vide du ciel. Rien n'est définitif pour elle, tout est une intime continuité alors que chez l'homme tout est coupure, rupture de soi.

Pour la femme, la transcendance est l'unité de toute vie, dans l'eau et la terre, la pierre et la grotte, dans les animaux et les oiseaux, dans

les serpents et les poissons, dans les collines, les arbres et les fleurs. Le caractère sacré réside dans la terre régénérative et non dans le ciel stérile. Le concept d'âme est destiné au souverain, qui vit au Ciel, méfiant, coupé de lui-même et du monde, de la Terre et de ses sujets. Par ce concept, le souverain se vêt d'une éternelle transcendance inaccessible, qui sied à l'élite. Ainsi recueille-t-il avant, comme après la vie, une vénération permanente. L'âme sanctifie l'Unique et l'Infinie.

Dans l'esprit masculin, l'un n'est pas l'autre, il est l'un *ou* l'autre, fermé, *Unique*, se suffisant à lui-même, comme Dieu. Dans le monde du féminin, l'un donne deux, l'un est dans l'autre, l'être se multiplie, s'interroge, se structure en fonction de l'autre. Dans l'univers divin féminin, l'enfouissement dans la terre est un passage, une régénération de l'énergie sous une autre forme. Dans la linéarité de la disparition du roi, il s'en [179] va tel qu'en lui-même, vers un monde où il sera reconnu, inchangé, dans sa souveraine grandeur antérieure devenue éternelle.

Dans l'Ancien Empire Égyptien du III^e millénaire av. n. è. l'âme naît parce qu'elle commémore les ancêtres immortelles, elle réactive l'Ancêtre comme justificatif du pouvoir éternel. Avec la révolution populaire en Égypte, qui éclate vers 2200 av. n. è. les formules magiques qui garantissent l'immortalité sont divulguées au peuple. Tout le monde accède à l'immortalité et possède désormais une âme. L'âme devient le double de soi, la garantie de l'éternité pour tous, ce qui justifiera les spéculations sur le divin et la confirmation de l'Ordre présent. La beauté, la grandeur et la pureté de l'âme seront rétribuées par une place au Paradis.

La logique spéculative sur la Grandeur de l'âme souveraine va déboucher sur le Monothéisme, soit la première tentative d'Abstraction Universel qu'est Dieu. La vocation première du Pharaon est de devenir l'Unique, l'Éternel, l'Absolu, toutes déclinaisons de la pureté vénérée par les prêtres. Le pharaon Akhenaton (1355-1337 av. n. è.) est la première tentative de monothéisme. Il change son nom d'Amenhotep IV par celui d'Akhenaton, étymologiquement *l'Âme d'Aton* (l'Âme *Ankh*, Dieu Unique *Aton*), il impose le culte du disque solaire. Le nouveau dieu Aton est le concurrent du dieu Amon. Amon représente la hiérarchie traditionnelle des prêtres et s'inscrit dans le nom même des Pharaons

comme Toutankhamon (ankh, âme ; Amon, dieu) ou Aménophis. Freud attribue à Akhenaton l'origine du judaïsme, qui lui emprunte beaucoup de ses [180] concepts exprimés dans la culture juive d'Égypte, moins d'un siècle plus tard.

Pourtant Amon et Aton ne sont pas radicalement différents. Premier monothéisme officiel, Aton règne pendant 8 ans, mais Amon, le Dieu de Thèbes, est aussi un dieu caché, il est vain de vouloir en connaître la forme. Son esprit n'est pas dans la découverte de sa forme mais dans son sens dissimulé. Amon est synonyme d'imen (caché) et d'amen (vrai). Amon sera associé à Rê, Amon-Rê, le Dieu Soleil, le Dieu des Dieux, véritable précurseur de Jupiter, le divin maître absolu du Ciel.

L'invention de l'âme renouvelle la monopolisation des prêtres. Si dieu à un sens caché, il revient au prêtre de le définir, le monopole du discours religieux prend ici son importance. Abstraction, l'âme peut supporter tout discours bien formulé et on peut tout dire au nom de Dieu.

Tradition spiritualiste masculine, la coupure Âme-Corps, Matière-Esprit, Sujet-Objet va se systématiser avant les grecs, en Égypte mais aussi chez les Perses quasi monothéistes qui vénèrent le Dieu Indo-européen Mazda. Le mazdéisme, par le Livre des *Avesta*, honore le prophète Zoroastre (-600 av. n. è.) le fameux Zarathoustra de Nietzsche. Platon rappelle cette pensée Perse, dans l'*Alcibiade*, elle inspire toute sa propre philosophie de la séparation sujet-objet.

[181]

La grandeur de l'être est maintenant fonction de l'Âme, aussi divine que spéculative, on lui attribue toutes les qualités. Porte ouverte à toutes les doctrines religieuses, le concept d'âme débouche naturellement sur l'idée de « Sauver son âme », il faut mériter le Ciel par de vertueux comportements, ici et maintenant. Armé du concept d'Âme, le clergé renouvelle sa puissance. Le christianisme pourra créer le Paradis et l'Enfer, comme rémunération posthume de la vertu de l'âme. Seuls les Justes méritent le Paradis. Les biens matériels sont vains, on y « perd son âme », seule la pureté de l'être importe.

21. Naissance divine du roi

[Retour à la table des matières](#)

Sanctifiée, l'élévation du prêtre-roi n'a plus de limites, il se confère une naissance céleste, miraculeuse et divine, preuve de son destin fabuleux et éternel. Tous les héros naissent de façon surnaturelle ; Sargon d'Akkad et Moïse sont sauvés des eaux. Abandonnés dans un panier, Romulus et Remus sont sauvés du Tibre où ils avaient été jetés par le cruel Aemilius. Tous les pharaons descendent directement du Soleil. Akhenaton est directement issu de la divinité primordiale égyptienne Isis. Issus de la vestale Rhéa Silvia et du dieu Mars, Romulus et Remus, fondateurs de Rome sont élevés par une Louve. Alexandre le Grand est l'enfant du dieu égyptien Amon, assimilé au Zeus grec. Olympias, la mère d'Alexandre, l'épouse de Philippe II de Macédoine, grande prêtresse de Zeus à Samothrace, convainc Alexandre de sa naissance divine. La légende dit que l'empereur Philippe perdit un œil en observant la scène par le trou de la serrure. Énée, le héros troyen [182] fondateur du royaume à l'origine de Rome, est le fils de la déesse Aphrodite, comme le souligne l'*Énéide* de Virgile, il est l'ancêtre généalogique des empereurs Juliens (*gens Julia*) et de Jules César (Caius Julius Caesar). La naissance divine de Jésus a de nombreux précédents historiques.

La fécondation surnaturelle se retrouve dans toutes les religions obligées de transmettre à l'enfant un lien direct avec le Ciel. La mère de Siddhârta Bouddha est fécondée dans un rêve par un éléphant magique à six défenses. La lignée royale du Japon descend traditionnellement de la déesse du Soleil Amaterasu. Caligula est l'extrême de cette divinisation du pouvoir, il revendique de son vivant le titre de nouveau Soleil et le statut de Dieu à part entière.

L'homme élu détient une telle grandeur que le regarder en face dans sa fabuleuse incandescence équivaut à la mort. Sémélé est consumée d'avoir contemplé les attributs divins de son amant Zeus. Dans la tradition biblique, le Buisson Ardent de Moïse est l'archétype du feu divin masculin. Le concept même « d'illumination » provient de cet archétype. On est « Éclairé » par Sa Grandeur. Thème cher à la religion, l'aveugle « voit » la *Lumière Divine*. Touché par la grâce,

inspiré, il voit le visible et l'invisible. Œdipe, Tirésias, Homère, St Paul accèderont tous à la perception divine en compensation de leur cécité permanente ou provisoire. La question de la *lumière* est omniprésente dans la croyance, l'homme s'assimile à la lumière divine, au Savoir fondamental. Du reste, le rationalisme philosophique des « Lumières » taxe « d'obscurantistes » les croyances chrétiennes.

[183]

La fabulation n'a plus de limites, les dieux naissent d'une génération spontanée. On n'a plus à rechercher l'origine triviale et féminine du monde. Dieu se crée de lui-même, de sa propre réflexion. Né du vide il s'engendre et devient tout. Le dieu grec Chaos a cette fonction. Avant lui était le Néant. Hésiode commence la *Théogonie* par ces mots « *Au début apparut le Chaos* ». Quand Zeus, fils de Chaos, devient dieu des dieux, maître de l'Univers, il crée le monde à partir de rien.

Unanime, l'antiquité a systématisé la puissance génétique de l'homme. Dans la totalité de la mythologie, le héros civilisateur fabrique les mortels avec du limon, de la terre-glaise. Une fois l'homme mortel créé, les dieux engendrent la femme par la séparation du corps de l'homme. C'est lui qui accouche de la femme, Ève sort du flanc d'Adam comme Athéna de la tête de Zeus. Aphrodite naît du sperme d'Ouranos et de l'écume de la mer ; Cronos tranche d'un coup de couteau le sexe d'Ouranos qui ne peut plus se reproduire, mais vagues et écumes marines font un semblant de sperme dont naît Aphrodite. Quant aux gouttes de sang tombées du phallus sur la terre, elles donnent naissance aux Érinyes, déesses vengeresses à la mauvaise réputation. Par ailleurs, Chronos, dieu du temps, façonne lui-même l'œuf donnant vie à Phanès (Éros) divinité primordiale et bisexuelle à l'origine du monde. Les Athéniens ont leurs propres mythes virils de la terre génitrice. Héphaïstos veut violer Athéna, la sainte vierge qui n'enfanta jamais. Elle le repousse, mais il éjacule sur sa cuisse. Dégoutée, Athéna s'essuie avec une étoffe de laine qu'elle jette sur le sol et engendre Érechthée, le [184] futur roi d'Athènes. Érechthée, érection, ne laisse aucune place à l'imagination sur l'importance phallique.

Dionysos, étymologiquement né deux fois, sort de la cuisse de Zeus. Séduite par Zeus, la mortelle princesse thébaine Sémélé, eut la

prétention de contempler l'éclat de ce dieu déguisé en mortel. Elle se consume sur le champ devant l'incandescente beauté. L'histoire est contée par Hésiode, qui fabule d'autant plus qu'il est aveugle. Sémélé tombe néanmoins enceinte et juste avant de tomber en cendres, Zeus put prendre le bébé, Dionysos, et le mettre dans son genou, il naquit de ce membre masculin. Naissent à la même époque deux dieux puissants. Brahmâ, « l'Absolu », le dieu créateur des Indous, né du nombril de Vishnu « l'Immanence » (dieu du temps comme Cronos) et le Dieu créateur Chinois Pan Gu, être primordial masculin, géant qui enjambe l'espace entre la Terre et le Ciel.

En Égypte Aton (Rê-Aton), le Dieu Soleil, se forme de lui-même en se masturbant, sort de l'Océan Primordial : « *Je me suis uni à ma main serrée. Je me suis uni à moi-même en étreignant mon ombre. J'ai versé la semence dans ma bouche et l'en ai fait jaillir* ». Quand il pleure sur sa création, les humains naissent de ses larmes⁴⁷. La mythologie grecque prolonge les conceptions orientales de la création de l'homme.

Cette parthénogénèse masculine conduit Aristote à remettre en cause le pouvoir de la femme elle-même. Elle n'est plus un principe créateur, tout vient de l'homme, « *La femme n'engendre pas d'elle-même.* » [185] comme le dit Aristote, « *C'est l'homme qui engendre l'homme* »⁴⁸ et non la femme, elle n'est que porteuse de la semence masculine. Métaphore de la nature c'est le grain et non la terre même fertile, qui produit la plante. Dieu fabrique l'homme avec du limon, sans femme.

La victoire masculine semble totale, la philosophie grecque exclue catégoriquement la femme de la procréation physique de l'enfant. La femme n'a rien à voir avec la fécondation. La conception grecque insiste, le bébé est entièrement constitué dans le germe de l'homme, la femme conserve dans son ventre la semence masculine sans ajouter quoique ce soit, le sperme est complet, autosuffisant. Réceptacle neutre, la mère est indispensable mais n'apporte rien. Un sac qui contient la graine, réceptacle fertile mais neutre. Un coq peut féconder toute une bassecour et le taureau, un troupeau.

⁴⁷ Clifford. Bishop, 1997. *Le sexe et le sacré* Paris Albin Michel p127

⁴⁸ Aristote. *De la génération*. I, 22 et II, 5.

Platon (427-348 av. n. è.) rompt avec les conceptions antérieures d'Hippocrate de Cos (460-370 av. n. è.) son aîné. Pour Hippocrate, l'enfant est conçu par « l'écume », mélange du sperme de la mère et du père, deux liquides indispensables. Né sur l'île de Cos, Hippocrate est un homme de la mer. Les femmes lui confirment la nécessité de la jouissance féminine et le persuadent de l'utilité du « sperme » féminin, ce qui contraint l'homme à veiller au plaisir de la femme pour que l'écume se réalise. Querelle philosophique spéculative, Platon s'apercevra que la femme peut procréer sans avoir de plaisir, le viol en est la preuve. Le plaisir est indépendant à la création du bébé, l'homme n'a plus d'obligations, seul le sperme masculin importe.

[186]

Ainsi la femme ne se décrira plus pour elle-même mais comme l'envers de l'homme. Depuis l'Empereur et médecin Gallien (218-268 av. n. è.) adepte de la philosophie néoplatonicienne, les femmes sont pourvues des mêmes parties génitales que l'homme, mais à l'intérieur. La femme est un *mâle* moins bien formé. Son manque de chaleur vital a réduit son anatomie, l'a confinée à l'intérieur du corps, alors que l'homme expressif a conservé son anatomie visible. Le vagin est un pénis renversé, les lèvres sont le prépuce, l'utérus se présente comme le scrotum et les ovaires sont l'équivalent des testicules. Autrement dit, la femme est un homme manqué, un *moindre mâle*.

Ces conceptions prennent fin très tardivement ⁴⁹. Léonard de Vinci (1452-1519) dessine encore l'enfant intra utérin avec cette double conception grecque d'un organisme féminin, envers de celui de l'homme et de la passivité féminine dans la procréation authentifiant la primauté du spermatozoïde paternel. Les dessins de Léonard de Vinci ignorent la spécificité du clitoris, qui ne sera « redécouvert » anatomiquement qu'au XVII^e siècle. Il est évident que les hommes ne l'ont pas ignoré au long de leur histoire réelle, mais pour l'homosexuel qu'est Léonard de Vinci, le clitoris est loin de sa réalité.

Ici se noue la conception de la procréation et de la notion d'âme, pour évoquer la puissance de l'homme. Il apporte l'âme, le précieux sperme, l'essence de l'être, et la femme alimente, pourvoit en

⁴⁹ Rousselle, Aline 2007. *Histoire de la différence sexuelle*. Sète (Hérault) : les Nouvelles presses du Languedoc.

substances. Il apporte [186] l'esprit, elle donne son corps, il est la culture, elle est la nature. L'âme fait des miracles.

En Mésopotamie, la pluie est la prérogative de la Déesse Inanna, un prolongement naturel de sa puissance. L'eau, source de vie, lui est confisquée après l'invasion de Sargon d'Akkad. Inanna est rétrogradée *fil*le d'Ishkur, l'akkadien. Baal-Addad le Père, devient Dieu de la fertilité et de la Pluie, représenté par le taureau, symbole masculin par excellence, d'où l'affiliation Taureau Dieu et Père.

L'eau de la pluie devient principe de fertilité masculine et symbole de la menace guerrière, symbole de tempête, de ravage, de violence. Les premiers dieux masculins sont des dieux de l'orage, de la foudre et de la guerre. Zeus s'arroge la symbolique de la fécondité, transforme ce qui était quiétude et fertilité en grondement menaçant et foudroyant.

Le Dieu de l'Orage est le grand dieu des peuples antiques de la Haute-Mésopotamie, de la Syrie et de l'Anatolie. Toutes les religions créent cette déité première, possédant la Puissance primordiale sur l'Eau,. Le Yahvé hébraïque, l'Indra Aryen de l'Inde, le Zeus grec, le Jupiter des Romains, le Thor des Germains sont tous des divinités de la fertilité. La pluie, en Inde, s'écoule du pénis d'Indra, le guerrier roi des dieux. Le pouvoir sur l'eau participe de la grandeur du souverain, comme la puissance du pharaon sur le Nil le représente égal à dieu. Le prêtre-roi est le garant de la régulation des grands fleuves (Tigre et l'Euphrate, l'Indus, le Fleuve Jaune). Pour les Hellènes, la pluie est l'équivalent [188] sacré du Nil. Elle fertilise la terre et constitue la semence de Zeus qui porte aussi bien le nom de *Zeus Caelestis* (céleste) que *Zeus Pluvialis* (pluie). Qui possède l'eau détient tous les pouvoirs célestes. L'eau est source de vie et de protection, Moïse sauve son peuple par l'ouverture de la mer qui se referme et noie les poursuivants. Hérodote s'émerveille devant le fleuve qui sauva les Téménides de leurs poursuivants, « *en faisant monter ses eaux si haut que les cavaliers ennemis ne purent le franchir* », Moïse n'est donc pas seul.

Les dieux montent au Ciel avec le statut de *Maître de la Pluie*, principe inédit de la fécondité maintenant devenue masculine. L'Eau devient la semence masculine, le principe « actif » contre la « passivité » de la Terre. Le Dieu-Pluie est l'assembleur des nués, des

vents favorables, des nuages, du tonnerre, de l'Atmosphère, de la Température et symbole de la possession et du contrôle. Quand Zeus prend sa femme Héra dans ses bras, « *il l'enveloppe d'un nuage, afin qu'elle ne soit vue ni des dieux ni des hommes* »⁵⁰. Zeus est le souffle du vent, la puissance maritime qui pousse les navires grecs. Puisque dieu du Ciel, il est aussi dieu de la Lumière, de la vie, du Soleil, de la Flamme, du Feu. Le Ciel s'arrogé tous les pouvoirs générateurs de vie. La vie quitte le sol pour gagner le Ciel. On ne *naît plus de la terre mais du Ciel*, non du sombre ou du noir, mais du clair et de la lumière, bientôt « Lumière Divine ». C'est dire si l'on est passé du pouvoir des femmes à celui des hommes.

Le mythe homérique rappelle la puissance de l'eau. Zeus se transforme en Pluie d'Or pour féconder [189] l'inaccessible Danaé, prisonnière de son père, le roi d'Argos, inquiet de la prophétie selon laquelle le fils de Danaé, Persée, le tuera. Ce mythe reprend les traditions ancestrales primitives du pouvoir fécond de la pluie mais dans ce mythe, c'est le dieu masculin Zeus qui occupe le premier rôle de procréation.

La foudre représente aussi bien la pluie que la terreur. On assimile fertilité, souverain, prêtrise et guerre. La guerre a plutôt une fâcheuse tendance à détruire les récoltes et mobiliser des soldats utiles ailleurs, contraire au principe de fertilité. Le patriarcat désire toutes les symboliques. En fait, elles sont complémentaires, l'obéissance au souverain conditionne la fertilité. Le Souverain représente en même temps la fertilité et la destruction, principe de vie, père universel et principe de mort, chef des armées, protecteur et violent. Il présage Dieu, à la fois carotte et bâton.

L'avènement des divinités phalliques définit le principe universel de la fertilité masculine avec Priape, Dieu Phallus éternellement en érection. La Grèce, pays par excellence de sculptures ithyphalliques va multiplier ce culte à l'âge de Bronze. Ce culte du pouvoir magnétique de la pierre, né de l'imaginaire féminin, passe à l'avantage masculin. Le paysan ensemeince nu, pour donner son plein pouvoir à la fertilité des graines. Ainsi nous dit Al-Assiouty : « *Il est de coutume chez les Indo-européens, notamment les Grecs, les Romains et les Germains, que le paysan sème nu, afin que le mana du*

⁵⁰ Homère *Iliade*, XIV, 342.

phallus puisse être communiqué du semeur [190] à la terre et féconder le sol. »⁵¹. Le phallus devient porte-bonheur, accroché au cou et aux portes pour combattre le mauvais œil et consacrée en procession, la pierre phallique est abondamment caressée pour combattre la stérilité.

⁵¹ Al-Assiouty, Sarwat Anis. 1992. Et les dieux montèrent au ciel. Sociomythologie comparée : hébreux, indiens, grecs, romains,... Paris Letouzey & Ané

22. Psychologie du héros

[Retour à la table des matières](#)

Hercule, Apollon, Ulysse et Achille illustrent l'héroïsme du monde grec profondément viril. Le héros est prêt à se sacrifier pour une gloire impérissable, plutôt que de vivre une longue vie sans prestiges, ni honneurs. Il se raille de ses ennemis. Avidé d'exploits et d'immortalité, Agamemnon se nomme « *l'Immuable* », « *l'Obstiné* », il est vénéré à Sparte comme divinité sous le nom de Zeus-Agamemnon. Achille, héros guerrier de *l'Iliade*, symbole de la droiture morale, est baigné d'honneur, seul son talon est sensible, significativement une infime partie de son être. Le héros prône la gloire personnelle dans la sauvegarde de la Patrie, du Sang, du Rang ou du Titre. Porteur des valeurs éternelles de puissance et d'une morale sans peurs et sans reproches, le grec est dans la Tragédie tenu à l'exemple, il vit intimement la contradiction entre le respect et l'irrespect des valeurs morales, il se déchire de sa droiture, guette l'infidélité ou l'insolence. Les valeurs morales ne souffrent aucun compromis. L'honneur vite froissé appelle les armes, le héros craint la trahison, victime de principe, il attaque en légitime défense.

[191]

Il protège son Territoire et ses Symboles par les armes, toujours à portée de mains. De sa grandeur, l'homme peut juger sereinement, objectivement, par opposition à la femme subjective et émotive. La tempérance masculine circonspecte, consciente de son importance, s'oppose à l'exubérance féminine fébrile, intense et légère. Insubordonnée au sens militaire, la femme est trop libre, sensible et souple pour ne pas se heurter à la morale du héros.

Il parle peu, bref mais clair, sans nuance. Simpliste, les choses sont ou ne sont pas. Le bavardage est futile, voir superficiel. Les choses sont définies, bonnes ou mauvaises. Le monde se divise entre le bien et le mal. Le héros se nourrit de la seule morale qui vaille, la rationalité, les grecs en sont les champions.

Carapacé, le héros est froid, hautain et inaccessible. Son arme parle pour lui. Insensible et brutal, son Devoir supplée à ses Sentiments. Il sait ce qui est bon pour lui, donc pour tous. Éloigné de lui-même, il est rempli d'émotions mal gérées, refoulées, souterraines et dégage un semblant de calme, un sang-froid qui sied à son importance. Indifférent à l'adversité, personne ne l'influence. L'intégrité morale ne tolère aucune défaillance. L'homme est la raison, la femme est le cœur. L'idéologie grecque ne peut que concourir à la coupure de l'être. La femme, par la démonstration de ses sentiments, de sa colère et de ses pleurs se prête à une indulgence coupable, ne sachant ni se contrôler, ni sanctionner.

[192]

Le héros impassible retient son jugement, évite débordement et précipitation. Obstacles à sa liberté de jugement, passions et compassions lui sont interdites, trahissent les sentiments, montrent de la faiblesse. Ce qui n'empêche pas le héros de nourrir des passions secrètes pour la gloire. Sans peurs, il va à la guerre, encense les traditions et se prête à la grandeur de son destin. Sûr de son pouvoir paternel et de l'autorité qui lui est conférée, il est au-dessus des partis pris, impartial, infaillible. Nourri d'une telle conviction, il s'aime et débord de confiance en soi, assuré de son jugement. Magnanime, il a conscience de son importance. Aussi n'est-il pas surprenant que l'idéal masculin soit Narcisse. Il se suffit à lui-même. L'idéal du héros n'est pas que moral, il est physique. Sous l'emprise de canons extrêmement précis, le culte du corps grec est stimulé par l'olympisme et l'idéal d'endurance marathonnier. Le corps de l'homme se doit d'être musclé, dur et solide.

Le héros est évidemment l'ancêtre de l'homme virile contemporain qui intériorise tout à l'excès. Ignorant ses émotions, faute de dialogue avec sa propre sensibilité, il prête flanc à toutes les angoisses. L'excès de virilité, l'isolement et l'autosuffisance conduisent à l'autodestruction (crise cardiaque, stress, suicide, burnout).

L'illustration extrême de la logique du héros historique est Sparte. La virilité est laissée entièrement à elle-même. Idéal communiste vanté par Jean-Jacques Rousseau, cette Cité est structurée en fonction du contrôle absolu. Les spartiates n'ont pas le droit de travailler, ce sont les hilotes, voisins de la périphérie, qui se chargent de l'entretien.

À Sparte, on impose [193] l'obligation de prendre ses repas en commun, les arts et l'artisanat de luxe, jugés inutiles, sont interdits. L'individualisme y atteint son paroxysme, aucune trace de sensibilité, ni d'amour, dans ce monde où la femme devient un homme. On exige d'elle de véritables prouesses physiques. Si elle peut se promener nue, ce n'est pas par impudeur, mais parce qu'elle doit ressembler parfaitement à un homme intègre.

Fait d'humiliations, le modèle spartiate est l'archétype achevé des comportements répressifs. Suite sévère d'épreuves, de rites et de privations, la virilité de chacun est continuellement testée. On incite les enfants à voler pour se nourrir même si le vol est sévèrement réprimé. La délation est stimulée, l'objectif est la méfiance absolue envers son voisin, ne pas se confier, ne pas communiquer intimement. La concurrence est poussée à son paroxysme. Tuer des hilotes, ces faibles serfs-esclaves désarmés vivant en périphérie, est un rite d'initiation. Subissant des sévices sexuels, les plus forts se vengent sur les plus faibles, souvent les plus jeunes, par le viol. Ils vivent de 7 ans à 20 ans, en groupes, sans la tutelle des ascendants, ce qui n'encourage pas l'affection, ni l'humanité réciproque. Aucun amour ni désir de séduire, les pieds nus, les mêmes vêtements sont portés été comme hiver, pour fortifier un corps que l'on veut parfait et endurant.

À Sparte les bébés ne sont pas exposés comme à Athènes, en fonction du choix du père. Jugés par la Commission des Anciens (*Lesché*), s'ils ne satisfont pas aux critères de beauté et de morphologie parfaite du guerrier (les Hoplites), ils sont jetés dans le gouffre. Pourtant, on compte à Sparte pas moins de 43 temples [194] de divinités, 22 temples de héros, une quinzaine de statues de dieux et quatre autels, ce n'est donc pas un manque religieux qui fait défaut, mais l'inverse. Le culte d'Apollon, d'Héraclès, et d'Achille stimule l'héroïsme viril. Suprématie du prêtre-roi, à Sparte, deux rois gouvernent simultanément et procèdent aux sacrifices publics, ils sont soutenus par une Assemblée d'Anciens (la *Gérousie*) et un Directoire (les *Éphores*) au conservatisme inouï. Le héros regarde droit devant.

Platon, comme Aristote, vantent cette inhumanité qui fait de Sparte un modèle idéal de pureté ascétique, de rigueur, d'égalité et de démocratie. Ils admirent les aristocrates spartiates renonçant à leurs privilèges personnels et à leurs terres. Dans ce système, chacun reçoit un lot égal et il est interdit de le vendre. Sparte ne génère pas la

créativité et la flexibilité nécessaires au développement et à l'harmonisation des rapports sociaux. Elle produit un guerrier efficace mais un mauvais citoyen. En emprisonnant l'émotivité, on interdit toute poésie, littérature, recherche philosophique et artistique. Malgré son exceptionnelle prolifération de Temples, Sparte est incapable d'édifier un humanisme.

Sparte vit en quasi autarcie, sa classe marchande, les *Périèques* (ceux du pourtour), vit hors les murs, classe libre mais non citoyenne. Le commerce, qui a permis les libéralités d'Athènes, aurait apporté de la souplesse à Sparte. Le commerce réclame une souplesse dont les spartiates sont incapables, il altère la droiture, il est négociations viles et compromis. Le voisin est un ennemi éternel, qui cimente la communauté. Un temps disproportionné est consacré à la guerre et à son [195] entraînement. Méthode autoritariste traditionnelle, l'ostentation du Diable est gagnante, chacun est un loup pour l'autre. Elle fait de Sparte, pendant deux cents ans (VII^e - V^e siècle), la grande puissance de l'Antiquité.

Une sclérose intellectuelle fatale fissure les murs puissants protégeant Sparte, plus d'éloquence, ni de réflexions, une céramique brouillonne, des sculptures pauvres, schématiques, austères. Toute la population intellectuelle a fui cette ville depuis Aleman et Tyrtée. La psychologie du héros Spartiate préfigure l'Être Nouveau du communisme, le Surhomme nietzschéen du fascisme, la Transcendance religieuse du Christianisme, toutes ces idéologies s'abreuvent pour l'essentiel de la pensée grecque antique.

23. La virile sexualité froide

[Retour à la table des matières](#)

Les grecs, plus guerriers que les Égyptiens qu'ils ont envahis, se révèlent très viril dans leur sexualité. L'homme doit demeurer stoïque et libre de sentiments. Le sentiment est efféminé comme le sont les ennemis héréditaires Perses, assujettis au tyran qui interdit le courage de l'indépendance et de la liberté. Ils manquent de virilité avec leurs longs cheveux bouclés, enrubannés et leurs tenues sophistiquées, aux plissés recherchés. Ils tranchent avec l'austérité du grec et la simplicité

de sa toge, attachée sur l'épaule par une élémentaire fibule. Le Perse est un homosexuel dépravé abusant des petits garçons qui entretient des harems, ces prisons de femmes.

[196]

L'amour ou l'émotion sont rigoureusement interdits chez les grecs, comme la passion. Dépravation morale impudique, le sentiment instaure une dépendance malsaine, contraire à la volonté. Assujetti aux sentiments, on s'égaré, s'assimile à l'esclave, se dépossède de sa dignité. Le grec assimile la passion à la folie. Possédé et ensorcelé, l'amoureux est victime d'un trafic mystérieux, d'une sorte de dépossession de soi, à ce point contraire aux mœurs que cette dépendance est considérée comme une grave maladie, un sort jeté par les dieux que le prêtre doit exorciser.

Codifié, la tradition grecque prévoit exclusivement deux attitudes en amour : l'attitude active et passive. « *La passivité est un crime chez un homme de naissance libre ; chez un esclave, c'est un devoir absolu ; chez un affranchi c'est un service qu'il a le devoir de rendre à son patron* », nous dit Sénèque⁵². L'homme doit prendre son plaisir et non le donner, sinon il s'abaisse en esclave. Se satisfaire de l'autre, jamais l'inverse. Le maître n'a pas à se forcer, ce serait un intolérable échange d'égal à égal. L'homme reçoit en maître, il ne lui est pas possible de pratiquer le cunnilingus avec quiconque n'est pas libre, égal, ni se faire sodomiser, il y aurait passivité, impudicité passible de déshonneur. Le cunnilingus est toléré dans le gynécée, avec sa femme. Jouir sans mettre sa puissance au service de l'autre est respectable. Fellation ou cunnilingus ne peuvent provenir que du passif. La hiérarchie sexuelle est pointilleuse. Le baiser de l'affranchi à l'enfant libre est puni de mort, transgresse le statut, la hiérarchie du passif et de l'actif. La femme est un réceptacle passif, l'homme est actif, l'un est creux, une fente passive, l'autre est plein, phallus [197] droit, solide, agissant. L'homosexuel libre, sodomisé, risque une sévère punition ; perte des droits civiques et prohibition, sous peine de mort, de faire de la politique.

⁵² Cité par Quignard, Pascal. 1994. *Le sexe et l'effroi*. [Paris] : Gallimard.

Le phallus crée l'effroi ⁵³, la peur, non le plaisir. La femme peut démontrer du plaisir mais ne peut désirer, ni confirmer de l'amour, le viol est chez les grecs une façon d'aimer. La jeune fille violée est sans tache, puisque la norme est la violence, mais si elle est mariée c'est l'inverse, la femme violée encourt la mort, elle a perdu sa liberté, a été passive. Passible de sévères punitions, la femme libre prévient le viol par une fibule distinctive et porte un collier qui la distingue de la plèbe.

Statut et privilège se perdent si la femme s'attache amoureusement, elle atrophie la liberté qui la signifie comme citoyenne. Aimer l'homme, faire pour lui gratuitement, est le propre de l'esclave. L'amour installe la femme hors de son statut libre et démontre une grave *impudeur*, tombe hors du droit de la Cité. Pour demeurer libre, l'épouse ne doit ni travailler, ni allaiter. Chez les grecs et romains « *le puritanisme ne concerne jamais la sexualité mais la virilité* » explique Quignard ⁵⁴.

L'amour est interdit par définition. La pire chose qui puisse arriver à une femme est d'aimer d'amour son mari ou un autre homme. Elle se départit de sa *pudeur*, seul l'esclave ou l'affranchi peut aimer son maître. L'amour est la perte de l'esprit et l'homme ne peut apprécier une femme qui ne se respecte pas, se départit de sa froideur. Entre les époux, il n'y a que de l'amitié. Le maître, qui [198] est en principe tenu à la fidélité, prend son plaisir ailleurs. Il le prend avec des hétaires et des esclaves choisies, ou de jeunes éphèbes libres, élèves du maître, ou encore des esclaves mâles spécialisés. L'idéal actif du maître s'énoncera plus tard, selon le poète latin Martial, en ces termes : « *je veux une fille facile, qui avant moi, se donne à mon jeune esclave et qui, à elle seule, en fasse jouir trois à la fois. Quand à celle qui parle haut, qu'elle aille se faire foutre par la queue d'un imbécile de bordelais* ». Pourtant, dans son livre *Les Épigrammes*, les réalités le rattrapent, il se plaint des femmes qui lui résistent et des vieilles femmes qui osent le convoiter. La virilité conduit à des prétentions hautaines démesurées.

Messaline, femme de haute naissance (petite fille de Marc Antoine) ne scandalise pas tant parce qu'elle a beaucoup fait

⁵³ Pour reprendre l'expression de Quignard.

⁵⁴ Ibid.

assassiner, ou qu'elle trompe son mari et empereur Claude et qu'elle se prostitue et possède de nombreux amants, mais parce qu'elle tombe continuellement amoureuse. Elle met des sentiments éhontés là où il devrait n'y avoir que sexualité, vitalité active et non passivité amoureuse dépendante. Le scandale n'est pas le débordement sexuel mais le débordement affectif, elle ne s'appartient plus. Messaline est la dernière des femmes puisqu'elle aime n'est plus maîtresse d'elle-même, perd toutes pudeurs, toute liberté, tout droit. Il lui reste la mort. Claude la fait assassiner lorsqu'elle succombe à « *un amour proche de la folie furieuse* » (Tacite) avec Gaius Silius. Claude ne démontre aucun état d'âme après cet acte qui ne le concerne pas, il n'a fait que son devoir.

Le culte de l'homme, édifié en absolu, se prolonge dans l'institution de la pédérastie antique. On désire ce [199] qu'on aime et les femmes sont méprisées. Lorsque l'homme se retourne sur lui-même et s'admire, il se contemple dans sa prime enfance pleine de vitalité, de force et de beauté. L'idéal grec est personnifié par un jeune homme, le « beau sexe ». Le pouvoir de l'aristocrate se confirme pendant l'éducation initiatique du jeune éphèbe. La passion d'un homme mûr pour un adolescent est encouragée. Elle s'exerce sur la seule chose qui compte, la relation entre hommes. La pédérastie est admissible entre hommes libres, parce que le jeune éphèbe est encore imberbe et s'assimile à la femme.

Miroir dans le Ciel de la réalité sur Terre, les dieux sont bisexuels. Zeus se prend de passion pour le jeune et désiré Ganymède, qu'il enlève déguisé en aigle. La mythologie grecque fourmille de couples pédérastes, Apollon et Hyacinthe, Apollon et Cyparisse, Héraclès et Iolaos, Thésée et Pirithoos, Achille et Patrocle. Alexandre le Grand vécu un amour célèbre pour Héphaïstion et aussi pour l'eunuque perse, Bagoas. On illustre encore l'amour de l'empereur romain, Hadrien, pour l'adolescent grec Antinoüs. Tous les symboles mythologiques s'attachent à l'homogamie pédéraste. La virilité n'est pas contradictoire avec l'homosexualité, contrairement à l'entendement commun. Au long de l'histoire, la prêtrise masculine chrétienne prouve sa virilité par l'homosexualité et la pédérastie, des papes aux plus illustres doctrinaires, aucun équivalent féminin de l'institution pédéraste.

La sodomie est active, va de l'adulte à l'éphèbe, jamais l'inverse. Le sperme de l'adulte transmet la virilité à l'éphèbe. Codifié, l'enlèvement de l'éromène, âgé de [200] plus de 12 ans, par l'éraсте âgé de 30 ans, est un honneur pour la famille. Le père, averti, en est flatté. L'éraсте s'entretient avec des amis qui contribuent au financement de son projet. La pratique est coûteuse, il faut payer le bœuf rituel, la belle armure flamboyante offerte à l'éromène et la Coupe symbolique. L'éraсте s'isole à la campagne avec son élève pendant deux mois. Au retour, on accueille l'éromène par une grande fête. L'élève profitera toute sa vie du privilège et de l'honneur d'avoir été choisi et portera l'armure reçue lors des grandes occasions.

Cette institution est venue des Doriens et des Achéens indo-européens. Inhérente à la virilité des hordes sauvages envahissantes. La robustesse de l'érection et du sperme fertile s'induit de la puissance de l'étalon. Le rejet de la femme conduit à lui préférer l'adolescent. L'éromène fêté confirme un rite. Les seules passions qui comptent se conçoivent entres hommes. La peine ressentie par Alexandre le Grand lors de la mort de son jeune amant Héphaistion a été célébrée par tous les poètes de l'Antiquité. Il resta couché sur le corps d'Héphaistion pendant un jour et une nuit, ses amis durent finalement l'emmenner de force, trois jours encore il demeura muet, en larmes, jeunant. Quand il se releva, il se rasa la tête et ordonna que tous les ornements soient retirés des enceintes de la ville. Enfin, il interdit toute musique dans la Cité et ordonna que tout l'empire exécute les rituels de deuil. Plus tard, il envoya des représentants à l'oracle d'Amon, à l'oasis de Siwah en Égypte, pour solliciter la gloire divine en l'honneur de son ami défunt. La mort d'Antinoüs, l'amant de l'empereur Hadrien, noyé dans le Nil à l'âge de 19 ans crée une véritable déification et devient un grand sujet [201] de l'art grec avant son déclin. Statues et portraits témoignent éperdument de cette perte de la beauté mélancolique et énigmatique.

Homogamie, Pureté du Même, le summum de la virilité est de se tenir entres hommes. Héraclès (Hercule) traditionnellement accompagné de son jeune éromène, Iolaos, tue symboliquement le serpent sacré féminin. Héros thébain, Héraclès, vainqueur du féminin, est également symbole du couple homosexuel. En Sardaigne, on rend toujours à Iolaos des honneurs héroïques, il possède un autel à Athènes.

La virilité conçoit son ultime dessein rendre la femme inutile. Le problème c'est qu'elle demeure inexorablement indispensable. Il ne peut se structurer dans l'entièreté de son être contradictoire et se perd dans la simplicité des raisonnements puristes. Loi inévitable, impossible de se définir sans l'autre, la Lumière prend son sens en regard de l'Ombre, la Force en fonction de la Faiblesse, le Haut dans le rapport au Bas, la réciprocité de chacun interroge l'Autre, le construit. Le Même est bien pauvre parce que stérile. Il perd en dynamisme et en intelligence de soi ce qu'il croit gagner en fermeture, on est toujours plus riche ensemble.

Cette conception virile du Même entraîne une dévalorisation systématique de l'univers féminin. La femme n'a plus de beau rôle. Clytemnestre, fille de Zeus et de Léda, est le symbole de l'infidélité, trompe son mari Agamemnon avec Égisthe, mari qu'elle assassine à son retour de Troie. Aphrodite, déesse de l'amour, de la séduction et de la beauté, mariée avec Héphaïstos, est [202] infidèle et s'offre à de nombreux amants (Arès, Hermès, Dionysos, Poséidon). Les Érinyes, autrement nommées Furies, effrayantes créatures vengeresses et venues du monde des Ténèbres, ont les bras entourées de serpents et de grandes ailes leur permettant de disparaître plus rapidement avec leur victime. Circé, magicienne et fille du Soleil, retient Ulysse et change en porcs ses compagnons, elle symbolise la possession et la séduction hypocrite qui détourne du droit chemin. Seule Athéna, sortie de la tête de Zeus et protégée des hommes, est associée aux intellectuels et à la Sagesse. Elle est promue Déesse de la Guerre et de la Force. Déesse vierge, bien sûr.

Sauvagement tué par sa mère alcoolique, le roi Panthée représente la fabulation grecque. Le poète Euripide (480-406 av. n. è.) dans *Les Bacchantes*, explique la tragédie : « *La première, sa mère, commença, en sacrificatrice, l'œuvre meurtrière ; elle fond sur lui ; Panthée, alors lui caresse la joue et dit : 'C'est moi, mère, ton fils, Panthée, que tu as mis au monde dans le palais d'Échions. Prends pitié de moi, mère ; ne va pas, pour châtier mes erreurs, tuer ton propre fils'.* Mais elle, l'écume aux lèvres, les yeux révulsés, l'esprit égaré hors de toute raison, était possédée de Bacchus. Elle prit dans ses mains le bras gauche de son fils ; s'accrochant au flanc de l'infortuné, elle lui déchira l'épaule. Ino travaillait de l'autre côté et déchirait les chairs. Partout c'étaient des cris : Panthée gémissait de toute la force de son

souffle, et les Bacchantes poussaient des clameurs. L'une emportait un bras, l'autre un pied avec sa botte : toutes les femmes, couvertes de sang, lançaient de tous côtés, comme au jeu de la balle, les chairs de Panthée. Quant à la tête de cet infortuné, sa mère l'a [203] prise dans ses bras et elle l'a fixée à son thyrsé (grand bâton) »⁵⁵. Comment peut-on conter de telles insanités sans haïr ? Chacun sait, les mères tuent sauvagement leurs enfants. L'absurdité n'a d'égale que la peur masculine des femmes.

L'odieuse boîte de Pandora apporte tous les malheurs sur terre. Elle est dévorée d'un appétit sexuel sans bornes, ruinant la santé d'Épiméthée elle mange toute la nourriture et force son mari à un dur labeur⁵⁶. Le principe soutenu dans cette fable grecque est qu'il faut se méfier des femmes. Elles exploitent l'homme qui n'a d'autre choix que de se tuer au travail. Inversion ridicule, la femme, bête sexuelle froide et calculatrice, ruine le chaud foyer dont l'homme est le protecteur. On ne connaît pas les mêmes femmes ou elles ont bien changées. Pourtant la première fois qu'on a exposé la grande statue d'Athéna, nue, sur la place publique d'Athènes, au matin elle était couverte de sperme, preuve que la frustration sexuelle n'est pas récente. Le fantasme masculin d'une femme dévoreuse et insatiable se rencontre dans les rêves du philosophe. On se demande pourquoi il existe des prostituées et des viols en si grands nombres dans la Grèce Antique.

Le premier principe masculin viril est la pureté, l'oisiveté mène à la spéculation et la spéculation lave plus blanc, n'aime pas le compromis et cherche la guerre. Les grecs aiment le parfait, l'immaculé, d'où l'amour des lignes et des proportions rigoureuses, géométriques. L'homme s'intéresse aux contours, aux [204] carrés, aux frontières, à la coupure. La nature ignore la ligne droite, elle ne connaît pas la rigueur géométrique, même la ligne d'horizon est courbe. La femme privilégie l'informel, la sensualité, l'émotion de la couleur. Les couleurs sont changeantes, vivantes, parlantes, pensons à l'information contenue dans la couleur d'un fruit. Elle ouvre à l'émotion. Sensuelle, elle ne se rationalise pas comme la ligne ou le volume formel. La couleur est féminine, la ligne est masculine.

⁵⁵ Euripide les bacchantes

⁵⁶ Selon Vernant, Jean-Pierre. 2000. L'univers, les dieux, les hommes : récits grecs des origines. Paris

Les grecs sont champions des découvertes mathématiques. La pureté aime la rigueur de la perfection du calcul. Oisiveté philosophique et distance hautaine, la pureté provient de vœux d'aristocrates en quête d'absolu. Ils rationalisent des canons esthétiques extrêmement précis, qui ne conviennent qu'aux déesses ou aux dieux. Aristophane décrit le corps pur et idéal : « *Brillant et frais comme une fleur, tu passeras ton temps au gymnase au lieu de débiter sur l'Agora des bavardages épineux...Ainsi tu auras toujours la poitrine robuste, le teint clair, les épaules larges, la langue courte, les fesses grosses et le sexe petit. Mais si tu te perds dans les mœurs à la mode, tu auras le teint malade, les épaules étriquées, la poitrine resserrée, la langue longue, la fesse plate et le sexe pendant* ». Pour participer aux Jeux Olympiques les athlètes sont beaux et nus, sans défauts physiques et non circoncis. La circoncision est une mutilation, une imperfection. Nombreux en Grèce, les juifs se fabriquent des prothèses de prépuce en cire pour participer aux compétitions.

Étriquée et normative la pureté impose le langage de la race. Ceux qui ne parlent pas l'harmonieux discours [205] hellène sont des barbares. Même chose à Rome, la poésie latine impose ses normes précieuses contre les Vandales, les Goth, les Huns, et les Gaulois (Celts). Les Goths, soit les Wisigoths et les Ostrogoths (de l'Ouest et de l'Est) venus du Nord, veulent travailler à Rome. La ville manque de main d'œuvre et désire donner des terres exploitables. Le projet avorte, les fonctionnaires au pouvoir détournent les fonds et esquivent les politiques de peuplement mais surtout les Goth sont victimes de leur langue et de leur race. Le grand blonds aux yeux bleus, « *visage pale de cadavre* » (Térence, 160 av. n. è) n'est pas désirable, on aime le petit brun aux yeux foncés. Aujourd'hui, on idéalise l'inverse. convoitant les richesses de l'Empire et faute de pouvoir s'intégrer, ils l'envahissent. Les goths, mercenaires des romains, réalisent la première mise à sac de Rome sous les ordres d'Alaric, en 410.

24. Philosophie et négation des femmes

Toute la philosophie s'incarne dans le virile Apollon. Socrate, lors de son procès retentissant pour incroyance et mauvais exemple éducatif, dit tenir sa vocation du dieu Apollon. Refusant obstinément toutes grâces ou fuites, il préfère le symbole irréprochable de la mort en pleine gloire. L'idéal de vérité n'admet pas de compromis. Pourtant questionnable, la postérité du philosophe perdure.

Le sacrifice de Socrate ne prouve pas la bonne doctrine politique. Despote conservateur et arrogant, sa vie durant il s'oppose à tout : la démocratie Athénienne à laquelle il préfère la tyrannie, les femmes qu'il méprise [206] et l'incompétence du peuple, contre laquelle il maugrée. Il s'en prend à l'indiscipline des jeunes, indifférents au savoir consacré. Oligarchique adepte de l'esclavage, Socrate prône la dictature des savants, seuls compétents pour gouverner puisque le peuple est étranger à la complexité des choses du gouvernement. L'adepte Platon, *Lettre 7*, constate la mort injuste de Socrate : « *les maux ne cesseront pas pour les humains avant que les authentiques philosophes n'arrivent au pouvoir ou que les chefs des cités, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement* ». La majorité des élèves de Socrate participent à l'insurrection oligarchique d'Athènes, de 415 à 403 av. n. è. Le coup d'État des Trente Tyrans ⁵⁷ est dirigé, en 404, par Critias, dédicataire d'un des dialogues socratiques.

Justice, amour et vertu découlent de la connaissance, mais le peuple ne sait pas, c'est pourquoi il succombe au vice, personne n'est délibérément mauvais. Le succès politique de Socrate, auprès des professeurs, s'explique ; il fournit une morale utile au pouvoir. Savoir et rigueur se défendent, au sein de l'Académie Socratique, contre la vacuité des plaisirs. Aussi, s'en prend-il au laxisme des jeunes qui ne pensent qu'à s'amuser et ne respectent plus les parents. Aucun traditionaliste, deux mille quatre cent ans plus tard, ne renierait ces propos : « *Nos adolescents semblent apprécier le luxe. Ils ont des manières déplorables et méprisent l'autorité. Ils n'ont plus de respect pour les adultes et passent leur temps à trainer dans des endroits et à papoter entre eux... Ils sont prompts à contredire leurs parents, monopolisent la conversation en société, mangent gloutonnement et*

⁵⁷ Trente Tyrans, nom donné aux trente magistrats du parti oligarchique qui ont gouverné Athènes durant huit mois, en 404-403 av. J.-C.

[207] *tyrannisent leurs professeur* ». On est ici dans le désespoir professoral habituel.

Établir les philosophes garant de la liberté, de la tolérance, de l'égalité et de l'amour est un paradoxe, ils ignorent tout ça. Platon, fondateur de la philosophie occidentale, formule l'idée du délit d'innovation en matière religieuse. Véritable xénophobe, il oblige les étrangers et leurs cultes à demeurer extérieurs aux Cités. Il les confine aux ports (*emporion*), ils pourraient dévoyer la pureté de l'Esprit grec. Aristote reprend cette exclusion doctrinaire. Les ports, par lesquels s'introduisent les nouvelles divinités devront se suffire. Pourtant, les grecs sont des marchands friands de toutes nouveautés religieuses ; dieux et déesses ne font qu'enrichir leur panthéon, ajouter à la protection.

Platon maudit les poètes et les bannit de la Cité idéale ⁵⁸. Les poètes ignorent la logique, néfastes ils introduisent divisions et mensonges par des critiques non réalistes, divertissent le peuple plutôt que de l'éclairer. Ils ont condamné Socrate à son procès. En fait, devant la droiture rigoureusement fondée et autoritaire du philosophe, l'insubordonnée poésie fait désordre. « *Charlatan* », l'artiste n'est pas meilleur : « *Tous les poètes, à commencer par Homère, sont de simples imitateurs des apparences de la vertu et des autres sujets qu'ils traitent mais pour la vérité, ils n'y atteignent pas.* ». « *L'imitateur n'a donc ni science, ni opinion droite touchant la beauté ou les défauts des choses qu'il imite.* ». Le poète, « *antique rival de la philosophie* », comme l'artiste, « *sont des simulacres de [208] la réalité* », ils la copient sans l'expliquer. Platon formule le dualisme moral : « *Ce n'est pas de vivre selon la science qui procure le bonheur, ni même de réunir toutes les sciences à la fois, mais de posséder la seule science du bien et du mal.* » ⁵⁹

Les philosophes grecs n'aiment pas les femmes, qu'il juge profondément inférieures, « *les femmes ont un défaut par nature* » (Aristote) ⁶⁰. Homosexuels sectaires, ils demeurent célibataires leur vie durant, ce qui ne manquera pas de fasciner le christianisme. La

⁵⁸ Platon La République

⁵⁹ Platon Dialogues, De la Sagesse

⁶⁰ Voir les odieuses insanités d'Aristote à propos des femmes dans *Génération d'Animaux I*, 728a

liste de ces acètes sans femme est longue : Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Démocrite, Diogène, Épicure, ...

Épicure prônait la paix de l'âme par une modération des désirs, ce qu'il nomme l'Ataraxie, parfait contresens de la réputation sulfureuse du philosophe supposé sensuel et ludique. Lorsqu'Épicure parle du désir il le mentionne pour mieux le nier. Parce qu'il peut être souffrance vaut mieux s'en soustraire. On peut bien désirer boire de l'alcool mais si cela crée la dépendance il est préférable de s'en dispenser. L'amour est réalisation du désir mais s'il entraîne la douleur de la séparation, il est voué au désespoir. Poursuivre l'objet extérieur est sans fin, seule la réalisation de soi par la *volonté* est le vrai bonheur, certainement pas le désir. L'exercice physique du corps est douloureux, mais la santé qui en résulte est un plaisir. Il faut viser un plaisir en soi, même s'il est contradictoire avec l'immédiat. On ne peut avoir meilleure preuve de la négation du risque amoureux. Preuve du phallocentrisme philosophique, la [209] lourde tradition de célibat : Augustin, Thomas d'Aquin, Érasme, Luther, Calvin, Descartes, Pascal, Rousseau, Kant, Spencer, Nietzsche, Kierkegaard,...

Face à ses juges, Socrate frondeur redouble de provocations. Dans la deuxième phase du procès, qui consiste à décider de la sentence, il suggère que l'État l'entretienne comme bienfaiteur. Exaspéré, le Tribunal, pourtant prêt au compromis, n'a plus le choix. Du reste, c'est un tribunal populaire de l'Héliée qui condamne Socrate, et non l'Aréopage aristocratique. Contrairement à ce qu'on pense, la persécution des philosophes accompagne souvent la restauration de la démocratie ⁶¹. En fait, les rois sont plus proches du peuple que les philosophes, qui vivent entre eux dans des cabanes ou dans les pavillons de l'Académie et ne fréquentent que rarement la Cité. Il sied aux savants, qui arborent le prestigieux manteau du philosophe, d'affecter un air hautain. Et le peuple déteste le mépris, le cynisme et la raillerie des philosophes. Ce goût pour la provocation culminera chez Diogène, le Cynique, insultant Alexandre le Grand qui lui faisait de l'ombre.

On croit Socrate adversaire de la magie, ennemi des croyances superstitieuses. Il est aussi religieux que le tribunal populaire qui le

⁶¹ Baslez, Marie-Françoise. 1998. Bible et histoire : judaïsme, hellénisme, christianisme. [Paris] : Fayard.

condamne pour impiété. Prêtre d'Apollon, le jour de son exécution, il offre un coq en sacrifice, au dieu Asclépios. On ne peut l'accuser « d'impie ».

[210]

Pour des raisons identiques, un siècle après Socrate, la même procédure atteint Aristote. Il subit un procès, comme d'autres philosophes à la même époque : Théophraste, Théodore de Cyrène et Stilpon de Mégare. Ces philosophes sont unanimement dévoués à l'Oligarchie, favorisant les tyrans au mépris de la démocratie. Le moralisme philosophique ne défend pas la veuve et l'orphelin, ne se présente pas comme rempart contre l'injustice, n'est pas l'apôtre de l'égalité, ne s'en prend pas aux despotes. Il prescrit les bonnes valeurs morales, la bonne conduite. La déontologie et l'éthique, ils ont pour seul objectif d'imposer des comportements normatifs. Depuis son origine, l'essence de la philosophie est la recherche de la Vertu. Vénéré du christianisme, l'ascétisme philosophique est le meilleur moyen d'arriver au Ciel.

Archétype du suicide glorieux, le modèle socratique participe d'une tradition messianique présente dans toute l'antiquité dont celle des juifs (Zélotes, Bar Korba, Massada), la martyrologie chrétienne va en hériter. La mort de Socrate préfigure une nouvelle naissance, une véritable naissance devant l'éternel. L'Éternel se nourrit du sacrifice et de la pureté. Vivant, Socrate n'est qu'un philosophe, mort c'est un Saint, le modèle du Martyr, la victime de l'Intolérance. La martyrologie chrétienne vénère son précurseur Socrate.

Le christianisme se profile, on devient saint par la mort. Qui se souvient d'Anaxagore, condamné dans les mêmes circonstances mais qui fuit devant la menace. Le suicide serein de Socrate, sans blêmir ni trembler, animé de la raison souveraine, est l'évènement phare de l'humanisme classique. Le sacrifice est l'acte ultime du [211] don de soi, judaïsme et christianisme ne peuvent qu'y souscrire.

Platon fait de Socrate un être intègre, pauvre, un clochard mendiant sa pitance, or Socrate dispose de la fortune de Criton et vit aisément. Comment pourrait-il enseigner son savoir, d'une grande acuité intellectuelle, s'il vivait dans la rue, démuné, loin d'un cénacle incontestablement prévenant, attentif et assidu ? L'imagerie idyllique du philosophe va-nu-pieds, désintéressé et intègre sied à la grandeur.

Socrate est pour Platon ce que Paul est pour Jésus. Les véritables doctrinaires, comme Jésus et Socrate, n'écrivent pas.

Le mythe veut que Diogène vive misérablement dans un tonneau⁶², complètement démuné. Voyant un enfant boire à la fontaine, dans la coupe de ses mains, il jette son écuelle superflue. Pour s'entraîner au refus, il réclame l'aumône aux statues. Pour s'endurcir il embrassait les statues couvertes de neige et l'été se roulait dans le sable brûlant. On comprend mal comment Diogène, vivant si pauvrement, a pu écrire les dix livres extrêmement documentés que sont *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, et aussi, un recueil d'*Épigrammes* (une cinquantaine). Diogène a fourni le modèle de la plupart des histoires de la philosophie, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Beaucoup d'hommes politiques et de grands aristocrates furent ses disciples.

[212]

Difficile d'exercer une activité d'écrivain sans toit, pupitre, bibliothèque, références, sans adeptes attentifs et prévenants. Sans capacité matérielle, comment écrire sinon par science infuse. Miracle de la philosophie. Diogène est d'abord banquier et faussaire, comme son père, avant de devoir fuir de Cilicie (Asie Mineure) vers Athènes. Diogène définit la pureté en ces termes : il faut « *bien adorer les dieux avec des paroles de respect, dans un vêtement blanc et avec un corps pur... La pureté s'obtient par le moyen des purifications, des ablutions, des aspersion, du fait de n'avoir pas eu de contact avec un mort, avec une femme, ou avec toute autre souillure... et de tout ce que défendent ceux qui dans les cérémonies sacrées ont la charge de célébrer les rites..* »⁶³

Le dépouillement sied merveilleusement aux convictions désintéressées de l'élite philosophique. La pauvreté due au mépris de l'argent prouve l'intégrité de l'être. Pour le philosophe honnête et aisé, l'argent pervertit. Le marchand est l'antithèse du philosophe.

⁶² On sait que le mythe du tonneau a été inventé au Moyen-âge. Antérieurement on parlait de Jarre. Signe évident que l'ascétisme chrétien pouvait très bien se satisfaire du mythe Diogène, chacun l'adapte à ses besoins.

⁶³ Diogène Laërce *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres* Garnier Flammarion

Tout en concessions, il voit l'autre comme un client éventuel. Le respecter et le séduire sont essentiels car l'échange est la base du commerce. Il s'ouvre, attiré par de nouvelles opportunités, favorisant la liberté, essence du libéralisme. Pour s'intégrer, il s'adapte aux mythes ambiants. Le philosophe, loin de la réalité de la vie, est un doctrinaire. Sa morale parfaite, rigide et exclusive est la seule possible, il raille tout ce qui bouge. En juge convaincu, il se ferme, crée des clans. Le philosophe convaincu de posséder le privilège de l'esprit, n'admet aucune concession, ce serait s'abaisser, démontrer la [213] faiblesse d'un manque de conviction, s'efféminer. L'Autre est l'ennemi, s'il ne se soumet pas, il *pense mal*.

Le christianisme y trouve sa filiation évidente, le monopole du discours est essentiel. Le philosophe condamne celui qui n'est pas convaincu de la « *bonne parole* ». Socrate, Platon et Aristote seront apôtres *honoris causa* du christianisme. L'ascétique Socrate convient, comme le christianisme : « *La plus grande victoire, c'est la victoire sur soi.* ». Le doctrinaire majeur du christianisme, St Augustin (Ve siècle), se réfère davantage à la philosophie grecque qu'à la Bible. La morale du vainqueur l'emporte, non pas tant parce qu'elle est meilleure, mais parce qu'elle s'inscrit dans des rapports de forces favorables. L'Éthique a pour auditoire l'élite masculine.

25. L'immense fortune du prêtre-roi

[Retour à la table des matières](#)

Détenir l'autorité sur les dieux confère une source inépuisable de richesses. La religion sera intimement liée au pouvoir et aux grandes familles. La divination est une ressource sans fin, le temple regorge de dons pour services rendus. On lui apporte bétails, pierres précieuses, blé, orge, etc. On attend du Temple des bénéfices essentiels (fertilité, prospérité, santé). Les raisons de consulter le prêtre sont illimitées : garantir la fidélité, assouvir une vengeance, obtenir une protection, contrecarrer le mauvais sort, gagner une bataille, se prémunir de la maladie, de la trahison... Très rapidement les Temples s'offrent

comme banques et sont vite des puissances financières, depuis la [214] Mésopotamie jusqu'au riche Temple d'Artémise, à Éphèse.

Dans toute l'antiquité, le Temple est un emplacement sacré de protection, lieu inviolable et garant de la conservation des reliques, des testaments et des traités. Le Temple sert donc de coffre et de banque. Espace solennel, il protège parfois réfugiés et criminels.. Du reste, le principe du Temple comme lieu de refuge intouchable, demeure aujourd'hui encore une règle transmise à l'immunité des églises et des universités.

Tous les empereurs sont Souverains Pontifes (*Pontifex Maximus*), chef des prêtres. Le *Flaminat* (prêtrise) de Jupiter est lié à la prestigieuse Magistrature Civile. Prêtres et Législateurs s'assimilent toute l'Antiquité, les juges sont Flamines (prêtre romain) et Consuls. Le sénateur Marc Antoine est Prêtre Luperque (loup), officiant de la vieille communauté cléricale issue de la Louve Romaine. Les poètes appartenant à de très vieilles familles, comme Valerius Flaccus, sont Flamines. César Empereur et Prêtre trône comme Souverain Pontife alors que parfaitement incroyant, il ne se subordonne pas à une divinité concurrente à la sienne, il jouit du droit absolu de vie ou de mort sur des populations entières. En charge des cérémonies religieuses, l'Archonte (chef du sacerdoce) s'occupe des crimes d'impiété et des interdits religieux. L'Archonte-Roi, comme Solon à Athènes et Lycurgue à Sparte, est de plein droit le chef traditionnel et législateur de la Cité grecque. À tel point, qu'aujourd'hui encore, le Patriarche de Constantinople et Chef Religieux Orthodoxe, se nomme « Archonte du Patriarcat œcuménique ». Partout [215] et toujours le pouvoir religieux est intimement lié au pouvoir politique et militaire.

Une continuité s'impose entre pouvoir, religion, prophétie et philosophie comme le démontre la continuité historique des grands personnages prophétiques comme Gilgamesh, Hammourabi, Zarathoustra, Moïse, Solon, Lycurgue Bouddha, Brahman et Confucius. Homère et Hésiode, philosophes fondateurs d'épopées mythologique, appartiennent à ce grand mouvement religieux historique. Les philosophies rigoristes exclusivement masculines émergent simultanément au Levant, en Grèce, en Inde et en Chine.

À l'origine, une lutte fratricide s'exerce, entre les chefs de clans puissants, pour s'accaparer le monopole du culte. Les premiers chefs

de tribu, qu'ils s'appellent Rois, Basileus, Rex, König, Souverain ou Sayyid sont tous des chefs religieux. Chez les hébreux, au début, aucune prérogative ne s'exerce au sein des tribus. L'ancien du clan, le plus riche en biens de bétail, le plus qualifié en expériences, offre les sacrifices à la divinité. Selon la Bible, Abraham, Isaac et Jacob dressent leurs propres autels, il n'existe pas de rituels normalisés jusque la période des Juges (1200-1020 av. n. è.). Le monopole héréditaire n'est pas encore détenu par les Lévites. La liberté de la prêtrise existe. Les prêtres, provenant de tribus diverses, offrent de porte en porte leurs services, aux riches particuliers.

Passant d'une société tribale à une société gouvernementale, les services religieux sont monopolisés par les Lévites, qui se réclament d'une [216] descendance directe d'Aaron, frère de Moïse. Une puérile anecdote biblique justifie la légitimité divine des lévites. Yahvé dit à Moïse : *« que chacune des douze tribus d'Israël écrive sur un rameau le nom de leurs tribus. Mais, en particulier sur le rameau des Lévi tu écriras le nom d'Aaron »*. Moïse dépose ces rameaux dans le Temple du Témoignage, le rameau d'Aaron fleurit et produit des amandes, alors que ceux des onze autres tribus restent stériles. Ce miracle consacre définitivement la légitimité des Lévi, qui deviennent les descendants perpétuels du sacerdoce du culte de Yahvé ⁶⁴. Maintenant, ils peuvent seuls accomplir le rituel religieux et présider aux sacrifices. Un rideau, derrière lesquels n'entrent que les fils d'Aaron, cache l'autel. Les étrangers au clan ne peuvent s'approcher, ni brûler de l'encens ⁶⁵. Les prêtres seuls sont autorisés à dialoguer avec dieu et gravir la montagne, alors que le peuple attend en bas, sous peine de lapidation. Seuls les prêtres sont admis dans le temple, parlent directement à Yahvé. Les fidèles n'y sont plus autorisés, y compris les anciens chefs de clan d'Israël. Tous demeurent sur le seuil où l'autel est dressé.

La Bible se fait écho de la spoliation ressentie par les autres tribus, révoltées contre l'autorité des Lévi. Aux insurgés se joignent certains clans de Lévi, dont le clan de Coré, mécontent d'être réduit au rôle de gardien. Devant l'insubordination, Moïse convoque la tribu de Lévi, se place à l'entrée du camp et leur ordonne d'assassiner tous les

⁶⁴ *Nombres*, 17/16-24 Bible de Jérusalem 1983

⁶⁵ *Nombre*, 3/10 : 18/1-7.

insoumis. Trois mille hommes du peuple périrent ce jour là ⁶⁶, ne resta que les deux cent [217] cinquante chefs de clan. Le récit biblique de cette révolte nous apprend que les indociles descendent vivants au shéol, fossé de l'Enfer, disparaissant du milieu des vivants. De plus, le feu de Yahvé jaillit et consume les deux cent cinquante chefs de clan restants. Bref les dissidents, enterrés vivants ou brulés vifs, sont anéantis pour désobéissance ⁶⁷.

Les prêtres d'Aaron constituent un corps de noblesse, amassent de vastes biens et s'emparent d'une grande partie de la richesse sociale. Lors de la partition des zones d'infiltration en Canaan, Moïse dit le *Livre de Josué* ⁶⁸, donna une part à chaque tribu, sauf à la tribu des prêtres qui coiffait l'ensemble.

La Thora offre aux prêtres d'énormes privilèges : « *Consacre-moi tout premier-né, prémisse du sein maternel, parmi les Israélites, Homme ou animal, il est à moi ... Tout être sorti le premier du sein maternel est à moi ; tout mâle, tout premier-né de ton petit ou de ton gros bétail ... Les premiers ânes mis bas. ... Tous les premiers-nés de tes fils, tu les rachèteras, et l'on ne se présentera pas devant moi les mains vides* » ⁶⁹. Présidant aux rituels du sacrifice, le prêtre s'octroie la meilleure part des béliers tués, perçoit un impôt sur tout homme âgé de plus de vingt ans, riches ou pauvres, pour le rachat de son âme. Il impose une rançon pour les premiers nés des fils d'Israël et s'approprie les meilleures prémisses du terroir ⁷⁰. Banquiers, ils engrangent d'énormes rentrées : sommes vacantes [218] devant être restituées, charriots et bœufs offerts par les Chefs d'Israël lors de la consécration de la Demeure de Yahvé.

Pour favoriser le Destin, ils reçoivent quotidiennement des dons d'objets, d'argent et d'or, engrangent les oblations de farine, d'huile et de vin qui accompagnent les holocaustes. Les prêtres Lévi héritent des privilèges attribués à Moïse et saisissent des villes entières et les pâturages. Tout bénéfice, ces biens n'ont rien couté au clergé, il n'y a pas commerce mais monopole. Un discours ne peut se comprendre

⁶⁶ Exode, 32/15-28.

⁶⁷ Nombre, 16/1-35.

⁶⁸ Josué, 13/15

⁶⁹ La Bible de Jérusalem, 1983, Exode, 34/19-20

⁷⁰ Exode, 34/26.

indépendamment des intérêts qu'il sous-tend. Les fidèles du judaïsme ne sont pas dupes, la Thora rapporte de nombreux récits de soulèvements populaires contre les Lévites. Le rôle prépondérant des Lévi persiste alors que toutes les tribus ont disparues. Encore aujourd'hui, il faut un Lévi ou deux Cohen pour ouvrir le Tabernacle, lire la Thora et procéder aux prières.

Dans l'évidente intention d'intimider, la Bible s'étale dans la menace, les tueries, les prophéties macabres, le jugement vengeur et rédempteur. Sadisme inconscient, elle culmine dans la narration du génocide de tous les premiers nés des enfants d'Israël. L'épisode cache mal la volonté lucrative des prêtres : réclamer une rançon sur chaque nouveau-né pour sa sauvegarde et sa santé. Tous ces événements supposés ne disent jamais un mot sur la présence des femmes. Encore aujourd'hui le *miniane*, quorum de dix *hommes* indispensables pour procéder aux offices religieux juifs, ignore les femmes.

[219]

Même opposition de clans dans le monde préislamique. Une dispute éclate à l'intérieur du clan Qurayshites, mais le combat n'a pas lieu. Contrairement à l'opposition des Lévi et des Coré, un compromis surgit alors que tous s'apprêtent à l'affrontement. Un partage des sources de revenus s'établit entre les *Bani 'Abdumanâf* qui reçoivent le service de l'eau et de la restauration et les *Bani 'Abdul-Dâr* qui se chargent de la garde des lieux saints, monopole concernant le commerce de reliques sacrées, le commandement en temps de guerre et le Conseil qui légifère la ville. Les premiers se nommeront les « Parfumés », les *Al-Mutayyabîn*, parce qu'ils se sont jurés alliance en se serrant les mains parfumés. Les seconds se nommeront *Al-Ahlâf*, parce qu'ils se sont joints les mains en signe de fidélité avec du sang. Toute la tribu des Qurayshites, avec ses différents clans, domine La Mecque. Et comme chez les hébreux, ce monopole est le fruit de luttes sanglantes continues, entre clans et tribus rivales.

L'Inde Védique se montre l'exemple le plus frappant de la préséance du clergé. Dieux parmi les hommes, ils passent devant les rois, président aux sacrifices et reçoivent les dons des fidèles ⁷¹. Le

⁷¹ *Rig-Veda*, I, 19, 1, et suivantes.

prêtre s'attend à recevoir du Prince cinq cent concubines, et du roi, obtenir des centaines de chameaux, des milliers de juments et de vaches, et des dizaines de milliers de chevaux. "*Quiconque donne des chevaux aux brahman vit sous le soleil, mais celui qui leur fournit de l'or connaît la vie éternelle. Par contre quiconque refuse de donner des vaches aux prêtres, son bétail périt, ses biens sont détruits, sa demeure brûlée et lui-même tombe* [220] *victime de la maladie.* ⁷² ». Les offrandes sont le moyen de réaliser le bonheur terrestre, d'atteindre la Connaissance Sacrée et de faire fructifier ses biens. Les sacrifices sont comme un filtre qui purifie l'air, comme les nuages qui apportent la pluie ⁷³. Aussi les dons ne sont pas un choix mais une nécessité.

À l'époque Royale en Grèce et à Rome, le souverain monopolise le culte religieux, nomme les prêtres de Zeus et les devins envoyés à Delphes pour interroger l'Oracle. A Rome, comme en Inde, le roi inaugure les vendanges et les récoltes, dirige les rites funéraires et dispose d'une grande influence. Dévot, Romulus est expérimenté dans l'art de la prophétie, porte le bâton du devin comme Moïse, préside aux cérémonies religieuses et aux rituels des sacrifices. Le deuxième roi de Rome, Numa Pompilius, incarne le roi religieux, nommé parce que fidèle aux deux tribus décisives de Rome. Il entreprend l'organisation du clergé. On attribue à Numa la fondation du Collège des Pontifes (le Conseil des Prêtres), dont il devient le grand prêtre en tant que fils de Mars. Avant la bataille, il envoie son porte-parole, un prêtre fécial (clergé *Fetiales* crée par Numa), chargé des pourparlers avec l'ennemi. Tout comme Josué l'Hébreux, il dirige vers le camp adverse une lance imprégnée de magie et la jette sur l'adversaire afin de causer sa défaite. Il fonde de nombreux cultes, dont celui de Fides, la divinité garante des serments. De Fides origine le mot Fiducie, gardien de la monnaie, désignant l'importance financière du Temple de Numa. *Fides* et *Ratio*, Foi et Raison, deviendront les maîtres mots de la théologie chrétienne.

[221]

⁷² *Rig-Veda*, X, 9,8, str. 2

⁷³ *Yajur-Veda*, XXII, 26

[222]

L'invention de la femme

Chapitre IV

L'INITIATIVE FÉMININE PRIMITIVE

26. Femme : soutien du christianisme primitif

[Retour à la table des matières](#)

En son début, le christianisme est une révolution conceptuelle, le violent dieu de la foudre, vengeur, jaloux et répressif devient Dieu d'Amour et de paix, il se féminise. Dieu est une femme. Significatif de cette évolution, l'invention de la Gnose (*Gnosis*, Connaissance). Ces évangiles essentiellement écrits par des femmes, dont Marie, eurent une influence considérable dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, en Asie Mineure et en Grèce. Les femmes imposent encore une nouvelle façon de se penser socialement et humainement. Elles inventent les tabous chrétiens qui tracent les limites morales capables de socialiser et d'humaniser l'homme.

Ce mouvement demeure méconnu. La Gnose est considérée comme une hérésie par les Pères de l'Église, bien que celle-ci soit essentielle à l'explication du développement du christianisme. En ses débuts, elle correspond à une revendication profondément féminine. Les femmes veulent transformer les rapports humains, [223] forcer l'homme à se respecter et à les respecter. Elles veulent propager leurs sentiments pacifistes, entendent affirmer leur être profond et sont

prêtes à se mobiliser avec les hommes. Nourri d'amour et de fraternité, un langage nouveau s'impose, tranchant avec les discours guerriers avoisinants.

Un respect social naît au sein du christianisme. Langage familier aux femmes, l'Église avance la notion de famille, de solidarité, d'amour, de justice. Ce n'est pas un hasard si Marie est un personnage capital. La femme s'enrichit d'une promotion qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Le christianisme la libère en la plaçant, au moins en principe, égale à l'homme. L'Église parle de conscience de soi, de responsabilité, d'engagement, établit les normes et les sanctions qui fondent le Bien et le mal, permettant à la femme de tracer des limites à l'homme, nouveau moyen d'adoucir ses comportements. L'Église entièrement tournée vers la *Bonne Volonté*, incite à la Grandeur du Sentiment, la Commisération et le Don.

Rome contrairement à Athènes, ignore le gynécée, la femme est libre de sortir, sous certaines conditions. Cette relative indépendance lui permet de mieux se comprendre et d'être plus réceptive aux idées nouvelles, à l'air du temps. La mystique du christianisme débride l'imagination. La Bible est une belle histoire, pleine d'enchantements, et son langage est propice à l'introspection, la fascination et la poésie. C'est un étrange mélange d'autorité, de menaces, d'amour, de force et de douceur. Il convoque à l'impératif, « tu feras ..., tu n'auras ... ». La Bible enjoint à la bonne volonté, « aime ton prochain comme toi-même, protège le plus [224] faible ». C'est un merveilleux conte, écrit avec talent, qui sait trouver la formule magique, être persuasif. La Bible interpelle personnellement, intimement, au "tu", le sujet est un appelé, un être choisi, presque un élu de Dieu. Cette forme autoritaire assujettit mais reconforte, vainc toute résistance. On se laisse aller au rêve du message personnifié. Les prêcheurs sont reconnus pour leurs convictions et leurs certitudes, voire leurs illuminations. Paul, en transe, perd la vue. L'imagerie religieuse présente un catalogue d'icônes de l'extase.

Le christianisme est un antimilitarisme convaincu, il refuse le combat « *tend l'autre joue* ». L'*Écoute* et le *Dialogue* chrétien sont très féminins. La *rencontre* qui se produit au sein des groupes mixtes, pour promouvoir la *communion* des fidèles dans la Nouvelle Église, est intimement liée à la psychologie féminine comme dans la Direction Collégiale chrétienne dans laquelle la femme peut enfin

s'exprimer. La Foi est un dépassement, une recherche intime, une décision qui entraîne l'entièreté de l'être, l'Absolu. La Foi est proche de l'émotivité féminine qui ne sait se fractionner, elle renouvèle la magie, l'enchantement du monde, la connaissance et le sacré spécifique aux femmes.

La poésie du langage de La Bible, pleine de métaphores, génère une force ahurissante. Elle dit une chose et son contraire, offrant une possibilité infinie d'interprétation, de sorte qu'elle renaît sans cesse de ses cendres. Elle est inattaquable, un vers renouvèle l'autre, surtout s'il lui est contradictoire. C'est la force de la métaphore, chacun entend et comprend ce qu'il veut. La Bible inspire puisque tous y trouvent matière à spéculation. Même l'athée y rencontre une pensée [225] communautaire, généreuse et humaniste, malgré le passé du christianisme. Le cinéma s'en inspire, comme le monde artistique. Les hippies revendicatifs des années soixante-dix en remettent avec *Jésus-Christ Superstar*. L'évangélisme détient ce pouvoir magique de plaire à tous. Chacun est sensible à la poésie rêveuse des vœux pieux. N'y pas souscrire est signe d'insensibilité ou d'inhumanité répréhensibles.

Le langage poétique est un instrument persuasif. On le trouve à l'œuvre dans toutes les grandes doctrines occidentales, orientales ou asiatiques. Les textes ne se présentent pas pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils paraissent être, grâce au pouvoir de la parabole. Ce langage poétique de la parabole est expressément établi pour déjouer l'adversaire, le confondre, chaque objection est repoussée par un nouveau verset, amenant une réinterprétation différente, adéquate, dû t'il y avoir contresens. Toutes les religions pratiquent allègrement la parabole mystérieuse. « *Comprenne qui pourra.* » dit Paul devant les contradictions évidentes, ce qui lui permet de passer outre.

La parabole est d'une efficacité redoutable, elle permet de contourner toutes objections. Amin Maalouf ⁷⁴ a raison d'interroger le Coran. S'il est sujet à interprétation guerrière, c'est qu'il contient réellement une idéologie de la conquête héroïque. S'il était une doctrine univoque de Paix, d'Amour et de Charité, comme on le prétend, il ne pourrait-être caution aux interprétations contradictoires. C'est un hymne à la Charité et à l'Amour qui, d'un même souffle, lance des [226] appels à la Charia et au Jihad. Il suffit de prendre les

⁷⁴ Maalouf, Amin. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.

sourates (ensemble de versets) adéquats. C'est un instrument du pouvoir à l'avantage des hommes, fabriqué par et pour les hommes dans un désir de pureté. Il insiste sur l'obéissance et le respect. Certains voient les versets prôner l'obligation du voile, d'autre y voient le contraire.

27. L'humanisme féminin, moteur du christianisme

[Retour à la table des matières](#)

Les rituels chrétiens se déroulent non seulement dans les synagogues et les Temples païens, mais aussi dans l'intimité démocratique des maisons privées. Autour de la table, hommes et femmes se rencontrent, se parlent, se comprennent. Le christianisme prône l'égalité, « *tous enfants de dieu* ». Le pain et le vin scellent un partage, cimentent la communion des Croyants. Ces repas sont des *Agapes*, une commémoration de la *Cène* qui se clôture par le *Baiser de la Paix* de la *Fraternité* chrétienne, traditionnellement hommes et femmes ne se touchent pas et vivent séparés. Agape signifie amour divin, inconditionnel, offrande chaste et anonyme léguée à la terre entière et à la Nature. Éros est l'amour physique. Agape s'oppose à Éros, comme le frère à l'amoureux. Les chrétiens veulent ignorer le sexe ce qui constitue aussi une protection des femmes vis-à-vis des hommes.

Le christianisme place les hommes à distance. Abstinance et respect universel dressent une barrière. Les « Frères » chrétiens sont sages, ne s'imposent pas en Maitres mais en Amis. Solidaires, les chrétiens sont [227] membres d'une confrérie, d'une même croyance, d'une même secte. Les Vœux empêchent tout excès. Au début, le christianisme est un mouvement de libération par le contenu de sa doctrine. Il récupère la puissance des valeurs féminines. Agape, charité (*Caritas*) et fête sont synonymes chez les grecs. La femme réunit, rapproche la famille et les amis autour des repas. L'Agape ponctue les événements forts de la vie, les naissances, les mariages, la mort. Être reconnue par le christianisme fait de la femme une adepte fidèle. Elle accède au plaisir d'être soi, *élue* de Dieu en tant que

femme, vierge ou mère. On est loin du règne masculin qui préside à l'exposition des enfants, la mère est sanctifiée. Le dogme de l'égalité s'applique aussi aux esclaves. Bien que le christianisme, catholique ou protestant, se soit accommodé de l'esclavage au long de son histoire, il se bat contre la séparation et la dispersion inhumaines des familles d'esclaves. Il devient la religion des pauvres et des opprimés, une forme d'opposition au pouvoir. Il bénéficie d'une milice active de déshérités pour dévaster les Temples païens dont il convoite la richesse.

Ambroise, évêque de Milan, est le premier chrétien à instaurer une limite à la violence des empereurs. Il interdit au premier empereur chrétien Théodose 1^{er} d'entrer dans la cathédrale, et le menace d'excommunication s'il ne s'amende pas. En l'an 390, Théodose, lors d'une révolte populaire, fait massacrer 7 000 innocents dans l'amphithéâtre de la ville contestataire de Thessalonique, massacre systématique puisque les horribles tortionnaires sont rémunérés par têtes. C'est la première fois qu'un évêque chrétien s'en prend au réflexe sanguinaire d'un empereur. Théodose s'incline devant la puissance ecclésiastique dans une [228] confession publique et demande pardon. Premier exemple historique du pouvoir sacerdotal sur le pouvoir temporel. Le pouvoir romain s'exerce dorénavant sous l'autorité conjointe de l'Empereur et du Pape. L'apparente douceur doctrinale chrétienne est efficace pour la paix sociale. Le christianisme devient la charpente morale des empires d'Occident. Théodose 1^{er} sera néanmoins canonisé, preuve d'un pacte solide entre religion et pouvoir. St-Augustin dans *La Cité de Dieu* (V. 25 et 26) honore vivement Constantin et Théodose, de puissants criminels.

L'évêque possède aussi une arme puissante, l'excommunication. Il est difficile de gouverner des sujets chrétiens et veiller au respect de la Foi si on est objet d'excommunication. C'est une mort sociale, à fortiori si l'on est roi. On peut tuer une personne excommuniée, elle n'est plus protégée par la loi de Dieu, donc la loi des vivants. Dans un monde où la croyance est le seul univers possible, où la vision est structurée par le christianisme, aucune relativité religieuse n'est envisageable.

Il y a un changement d'attitude sociale entre la violence virile du paganisme et la charité chrétienne. Alexandre le Grand montre une férocité acharnée. Selon les historiens (Diodore, Quinte-Curce) en 332

av. n. è., il massacre sauvagement huit mille personnes qui lui avaient résisté lors du long siège de Tyr (Phénicie) et 30 000 survivants, femmes et enfants, sont vendus en esclavage. La même violence se répète à Gaza, 15 jours plus tard. De sang froid, avec sa lance, Alexandre tue son général Cleitos, grand compagnon d'arme qu'il aimait, mais qui le critiquait.

[229]

La violence gréco-romaine est omniprésente et sans limites. La brutalité de Caligula est légendaire. Néron fait massacrer des milliers de personnes, dont 2 500 brûlés en torches sur la croix. Comme d'autres empereurs, il pratique le régicide familial de sa mère Agrippine et de Poppée, sa femme enceinte, et incendie Rome. Lors de la révolte de Spartacus, Crassus massacre 60 000 esclaves en Lucanie et en fait crucifier 6 000 autres. Les croix s'étendent sur 180 km. Après plusieurs massacres, Constantin assassine son beau-père Maximien et son beau-frère Licinius, tue son fils aîné préféré et ébouillante son épouse Fausta dans son bain. Il est pourtant sanctifié par l'Église Orthodoxe. La virilité guerrière est profondément sanguinaire et sans aucune limites morales lorsqu'elle est laissée à elle-même.

Le christianisme acquiert un poids politique auquel est sensible l'empereur divisé et affaibli, toujours soucieux de détenir une base sociale plus large, la démagogie des Cirques ne suffit plus. On peut interpréter le christianisme dans sa phase ascendante comme une sorte de communisme et de féminisme révolutionnaires avant la lettre. Non-violence et amour sont les atouts de la femme, ce qui lui donne un rôle majeur. Elle obtient une place réelle au sein de l'Église Primitive, qu'elle n'a pas dans le monde de la synagogue qui prohibe toute promiscuité homme femme. Méprisée, elle est également bannie des Écoles Philosophiques grecques.

[230]

L'après débat de l'Antiquité pour imposer les dieux sur les déesses se reproduit au sein du christianisme. Pas question pour la femme d'être supérieure. Marie devient la *Servante du Seigneur*. Saint Épiphane (315-403) assure : « *le corps de Marie est saint mais Marie n'est pas divine* » et Saint Ambroise (340-397) renchérit « *Marie était le temple de Dieu et non le Dieu du temple* ». « *Vaniteuse comme*

toutes les femmes » nous dit Saint Jean Chrysostome (340-407). Attaques contre Marie qui indiquent bien son importance comme concurrente. A la longue, le meilleur moyen de la neutraliser est de l'aseptiser. La récente virginité de Marie est élaborée pour parfaire son état de sainte. Antérieurement, on lui reconnaissait plusieurs enfants. Le dix-neuvième siècle pudibond et religieux ne peut tolérer une faille à la pureté. Décrété le 8 décembre 1854 par Pie IX dans sa bulle *Ineffabilis Deus*, l'immaculée conception de Marie devient dogme de l'Église catholique. Aucune trace de cette virginité dans les évangiles de Marc et de Jean, ni dans les épîtres. Marie est souvent citée dans les quatre évangiles, sans jamais préciser qu'elle était vierge.

Le Mithraïsme est l'exemple du manque d'alliance avec les femmes. Culte à Mystère venu du monde indo-européen, avec ses rites sanguinaires virils et militaires, il ne pouvait que rebuter les femmes. On se baigne dans le sang du taureau sacrifié. L'un de ses rites initiatiques consiste à se faire marquer au fer rouge. Le mithraïsme, concurrent sérieux au catholicisme, possède toutes les assises aristocratiques pour s'imposer. Basé sur le secret, ce culte initiatique élitiste, adopté par la haute hiérarchie politico-militaire, fait du taureau le symbole de la force suprême. Quasi identique au christianisme [231] (banquet rituel, pain et vin, eucharistie) son esprit viril n'a pu atteindre les femmes. Bien qu'intégré en substance par le christianisme il manque d'assises politiques féminines et sera interdit par Théodose, le premier empereur qui impose le christianisme comme religion d'État. Le soutien des femmes en matière de croyance est indispensable à une révolution religieuse.

Les prédicateurs, chefs des mouvements chrétiens, sont assurément des hommes, mais les femmes sont très présentes. Il y a une alliance évidente avec les femmes que la littérature ignore. Elles n'existent pas dans les écrits canoniques ou bien sont présentées comme de simples servantes, des secondes, des mères. On cite les martyrs féminins dévorés dans l'Arène, mortes pour la Cause, on émeut davantage, mais la littérature chrétienne est tournée vers la rigueur conceptuelle masculine. Monde intellectuel des hommes, la liturgie est à l'avantage des apôtres. On mentionne l'ascétisme des premiers chrétiens, leurs orientations monacales, la vérité du Père mais jamais l'importance décisive des femmes. Comme le souligne Odon Vallet : « *toutes les*

Histoires anciennes, saintes ou profanes, juives, musulmanes ou indouistes, sont plus ou moins des histoires de guerre, de pillage et de butin, où les femmes ont peu l'occasion de se mettre en valeur, si ce n'est pour satisfaire au repos du guerrier et pour mettre au monde les prochains vainqueurs. Plus de 80% des trois mille cinq cents personnages de la Bible sont des hommes. »⁷⁵ L'homme supérieur s'arroge toutes les prérogatives, les autorités, toutes les origines et se nomme derechef Pape, Évêque ou patriarche. Est [232] absente la moitié de la clientèle politique qui l'a pourtant porté au pouvoir.

Pourtant toute la conception du christianisme est fondée sur la sensibilité des femmes et leur vision du monde, tournée vers la Charité et le Don. C'est pourquoi elles se confient l'ultime mission de convaincre les hommes et deviennent l'avant-garde du christianisme. Elles y trouvent une élévation nouvelle, le christianisme est une avancée sociale qui stimule une certaine forme de liberté.

L'importance du rôle des femmes est passée sous silence parce qu'elles semblent ne pas avoir écrit. En fait, les femmes *ont écrit, ont agit*, mais elles sont censurées. Rien n'indique leur présence, victimes de la version du vainqueur. On a découvert, en 1896, des Évangiles de Marie-Madeleine, datés du III^e siècle, traduits du copte et publiés en 1955 avec l'émergence de la Bibliothèque de Nag Hammadi. Ces écrits, non remaniés et sauvés de la censure cléricale, nous indiquent la nature des rapports homme femme au sein du christianisme primitif. Ces évangiles gnostiques font de Myriam de Magdalena la *dirigeante des apôtres* et la compagne de Jésus. Respectée comme autorité du savoir, elle rejette l'absolutisme ecclésiastique. On comprend que la hiérarchie chrétienne se soit inquiétée et s'y soit opposée. Les textes gnostiques mettent de l'avant le pouvoir des femmes et révèlent leur importance au sein du mouvement.

Au fil des siècles, moines, scribes et calligraphes « corrigent » les détails qu'ils jugent indésirables. La [233] censure est systématique et on supprime la voix des femmes, en particulier au sein de la Gnose. Considérée comme hérétique par les hommes d'Église, la Gnose n'en est pas moins un savoir structuré. Savoir basé sur le sentiment, l'intuition, la connaissance et l'expérience personnelle, héritée des

⁷⁵ Vallet, Odon. 1994. *Déesses ou servantes de Dieu? Femmes et religions.* Paris Gallimard. p.57

mythes ancestraux féminins. La Gnose contredit de plein fouet la hiérarchie cléricale, parce que fondée sur le pouvoir de chacun, sur la puissance de soi inhérente à l'intuition, à sa vérité propre, donc contestataire. Pour les prêtres, l'intuition est la voix du diable, une porte ouverte à tous les débordements. Elle installe une personnalité qui s'explique par sa propre émotion, ses sentiments profonds et non en fonction de dictats cléricaux uniformes, abstraits et rationalistes. Elle confère un pouvoir de soi qu'on préfère canaliser dans un savoir unique, contrôlable, un catéchisme qui exclut l'expérience personnelle et valide les dogmes universels.

La Gnose a une vision radicalement différente de celle de la Bible Classique, retenue par les Canons. Elle conserve l'essentiel du message originel communautariste de bienveillance et d'empathie, mais on n'y retrouve pas les dogmes concernant l'ascétisme, la virginité, ou la prédominance de l'homme sur la femme. Il s'agit d'une doctrine féministe. À l'origine, on reconnaît aux femmes la liberté de prêcher et de présider le *Repas du Seigneur*. L'innovation majeure du christianisme est son rapport aux femmes.

Le christianisme s'inspire de l'antériorité de la féminité ancestrale se révélant au travers des Cultes à Mystère dirigés par les femmes, dont celui de la déesse [234] Isis. Cultes très anciens élaborant toute une allégorie antique. Isis, son mari Osiris et son fils Horus, seront le modèle de la trilogie Mère, Père, Fils et son retour miraculeux à la vie. Du reste le Culte d'Isis, en Égypte, est traditionnellement lié aux mouvements égalitaristes et aux révoltes populaires. Essentiellement féminins, les cultes gnostiques découlent tous de la symbolique d'Isis, qui elle-même prend ses racines dans la Grande Déesse de la préhistoire. Lucius Apuleius (125-170), au deuxième siècle, dans un poème révélateur raconte son importance.

« Me voici, Lucius ; tes prières m'ont touchée, moi, mère de ce qui est, maîtresse de tous les éléments, origine et souche des générations, divinité suprême, reine des Mânes, moi, la première parmi ceux d'En-Haut, visage unique des dieux et des déesses ; les plages lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences pleins de larmes des Enfers, tout est gouverné au gré de ma volonté ; mon être divin est unique et nombreuses sont les formes, divers les rites, infinis les noms par lesquels me vénère l'Univers entier. Ici, pour les Phrygiens, premiers-nés des mortels, je suis Celle de Pessinonte, mère des dieux,

là, pour les Attiques, nés du sol, je suis Minerve Cécropienne ; ailleurs, pour les Cypriotes, fils du flot, je suis Vénus de Paphos, pour les Crétois porte-flèches, Diane de Dictys ; pour les Siciliens aux trois langages, Proserpine stygienne ; pour les antiques Éleusiens, la Cérés attique ; Junon pour les uns, Bellone pour les autres, Hécate pour ceux-ci, pour ceux-là, Celle de Rhamnonte, mais les peuples que le dieu Soleil, à son lever éclaire et qu'il éclaire à son coucher de ses rayons déclinants, les Éthiopiens des deux Éthiopie et les Égyptiens puissants d'un antique [235] savoir m'adorent selon les rites qui me sont propres et c'est de mon vrai nom qu'ils m'appellent Isis Reine ». ⁷⁶

Censuré et méconnu, ce texte vante une « hérésie ». Vision autoritaire de la hiérarchie de l'Église, l'exclusion de la Gnose par les conciles ecclésiastiques successifs prouve la peur de la concurrence féminine, cache la tradition ésotérique et humanitaire de la femme, réel danger pour la hiérarchie masculine. La lutte est féroce et a pour conséquence l'élimination de toute la pratique sacerdotale féminine. Bannie de l'autorité, elles ne peuvent plus conduire les offices, alors qu'elles en étaient les grandes prêtresses. Dépossédées de l'exégèse, pratique du discours, elles n'ont plus prises sur son évolution et ses principes. Devenues *usagers* de la morale, elles sont exclue de la défense des intérêts des femmes.

28. Femmes apôtres

[Retour à la table des matières](#)

Les femmes sont à l'origine du christianisme et doivent *nécessairement* être là, le mouvement ne se comprend pas autrement. Malgré les témoignages parcimonieux, on sait que Jésus s'entoure de femmes toute son existence. Selon les évangiles, seule Marie Madeleine est témoin de son Martyr ⁷⁷. Aucun des apôtres n'a connu

⁷⁶ Lucius Apuleius, Les Métamorphoses ou L'Âne d'Or, le livre d'Isis - XI, 5, 1

⁷⁷ Barry, Catherine et Musée de la civilisation (Québec). 1997. *Des femmes parmi les apôtres : 2000 ans d'histoire occultée*. Montréal Québec : Fides ; Fabris, Rinaldo. 1987. *La femme dans l'Église primitive*. Paris : Nouvelle cité.

personnellement Jésus, ils apparaissent des générations plus tard. Paul aussi s'entoure de femmes, malgré ses propos misogynes. Jean Chrysostome le mentionne : « *Paul s'embarqua pour la [236] Syrie, ayant avec lui Priscille et Aquila.* ». Les femmes sont convaincues, normalement elles n'adressent pas la parole aux hommes en public et parcourent encore moins le pays avec eux.

Il faut beaucoup chercher pour trouver la présence des femmes dans les textes d'origines. Pourtant, dix des vingt-neuf Églises dont Paul recherche le soutien, sont *dirigées par des femmes* diaconesses, c'est-à-dire diacres féminins, mariés et Serviteurs de Dieu. Elles gèrent les biens de l'Église et s'occupent des plus démunis, on les appelle Hospitalières. Paul le mentionne dans le dernier chapitre de l'*Épître aux Romains*. La diaconesse Phobé est sa protectrice, à Cenchrées (Port de Corinthe), Aquila, complètement ignorée, était une grande missionnaire. Le christianisme primitif se répand rapidement dans le monde romain, en bonne partie grâce à l'influence des matrones romaines fortunées.

Il ne s'agit pas de reconnaître çà et là la présence des femmes, mais d'en comprendre la nécessité structurelle. Elles s'inscrivent dans la *compréhension* du mouvement et pas comme éléments secondaires et accessoires, comme on le laisse entendre. Elles jouent un rôle primordial et conceptuel indispensable en tant que Docteur de l'Église, comme Marcella (IV^e siècle), Paula ou Fabiola qui s'expriment au sein du Cénacle L'Aventin, célèbre colline Plébéienne de Rome, connue pour son opposition au Patriciat. Déjà au II^e siècle, au travers de la Gnose, les femmes sont de véritables prophétesses, comme Maximilla et Priscilla et s'imposent de façon anonyme, occupant un rôle souterrain évident, comme l'ont toujours fait les femmes.

[237]

La femme inscrit dans le christianisme l'axiome essentiel de sa vocation, l'amour, concept qui n'est pas une donnée valorisée du monde gréco-romain comme on l'a vu. Cet amour est perçu plus tard au travers des yeux masculins rigoureux, sans chaleur. Le christianisme institutionnalisé perd cette notion généreuse ludique et sensuelle du jeu, il opère un glissement volontaire pour aseptiser les ardeurs, désincarner le plaisir, purifier l'amour trop charnel et glorifier le Saint Amour de Dieu. Le christianisme fait la confusion entre

Amour charnel, plaisir du corps-rencontre et amour de Dieu, solitaire, fermé et introspectif. Clos plutôt qu'ouvert, on passe d'Éros à Caritas, d'Amour à Charité, on perd le feu de la chaleur amoureuse pour la raisonnable et tiède « *Bonne Volonté* » chrétienne. L'appel à la Volonté est le glissement essentiel de tout le christianisme, il permettra de s'ériger en doctrine de l'Obéissance. L'un est directement proportionnel à l'autre, moins on a d'amour plus on réclame de la volonté, de l'abnégation, du sacrifice. Il est plus aisé de contrôler la volonté que le sentiment, la raison est plus docile que la Passion.

Les femmes s'impliquent comme mécènes du mouvement chrétien. Pourtant, leur implication est passée soigneusement sous silence par une Église devenue de plus en plus virile et masculine. Les prêtres s'arrogent toutes les innovations et revendiquent l'ensemble des premières initiatives. Nier l'importance des femmes n'est pas simplement rejeter un acteur fondamental, mais méconnaître l'essence sociale positive du mouvement et comprendre pourquoi il a pu s'étendre. Les hommes pensent comme des hommes. Leurs préoccupations ne sont pas celles des femmes et [238] le christianisme perdra son humanité et son humanisme en perdant, plus tard, la vision des femmes.

Tous les Pères de l'Église, les Docteurs de la Foi, Augustin, Jérôme, Jean Chrysostome et d'autres, bénéficient des largesses de mécènes exclusivement féminins dont l'une des plus grandes fortunes du Ve siècle, la richissime Mélanie la Jeune (Valeria Melania). Née en 383, elle se marie de force à 14 ans avec Pinien, un proche parent, et lui fait jurer abstinence. Leurs biens s'étendent de la Bretagne à l'Afrique, et de l'Espagne à l'Italie. Les dons qu'elle procure à l'Église sont d'une telle importance qu'ils menacèrent l'économie de l'État Romain. Malgré les invectives des parents, membres influents du Sénat Romain, Mélanie et son mari renoncent au monde et font vœux de chasteté. Le couple dépensera leur immense fortune et un revenu annuel colossal, à construire des monastères dont celui du Mont des Oliviers à Jérusalem.

Rare dans l'histoire de l'Église et significatif de l'importance des femmes, Mélanie dirigera la vocation spirituelle du monastère masculin de Jérusalem. Elle et Pinien affranchissent 8 000 esclaves et leur octroient 3 pièces d'or chacun. Sous l'instigation de Mélanie, le

couple lègue des territoires entiers et leurs biens immobiliers à l'Église, et envoie des sommes d'argents gigantesques au service des saints à Antioche, en Palestine et à Constantinople.

Pareil destin touche Marcella le très riche mécène de St Jérôme. Également critiquée par Rome, Marcella construit des monastères à Bethlehem et lègue sa fortune [239] aux prêtres. Souvent les riches diaconesses, comme Matrôna et Péristéria, font des dons afin de financer des Basiliques. L'écrivaine impératrice d'Orient, Eudocie de Constantinople (400-460), épouse de Théodose II, contribue au christianisme par de très riches donations et des constructions religieuses (basiliques, sanctuaire, tours) sous l'instigation de Mélanie la Jeune.

L'exemple le plus spectaculaire est celui d'Olympias, veuve en 386, mécène de Jean Chrysostome, qui fait une donation considérable à Constantinople, en faveur de la Sainte Église. Les montants sont tellement importants qu'ils menacent également l'équilibre financier de l'Empire. L'empereur s'objecte, lui reproche de dilapider sa fortune, la met sous tutelle jusqu'à trente ans. Rien n'y fait, l'âge venu, Olympias fait don en 391 d'énormes sommes d'argent et lègue ses immenses propriétés, les terres, les rentes et les revenus en nature, à l'Église. Pour ce faire une opinion : *« elle donne à Jean (Chrysostome) 10 000 livre d'or, 100 000 d'argent et ses propriétés ... dans les province de Thrace, de Galatie, de Cappadoce, de Bithynie ; les immeubles qu'elle possédait dans la capitale, celui qui proche de la grande église, s'appelait 'maison d'Olympias' avec les bâtiments du tribunal, des thermes ... et tous les édifices situés à coté, ainsi que le Silignarion (boulangerie ?), puis près des thermes publics de Constance, la maison qui lui appartenait et dans laquelle elle demeurait et enfin cette autre maison à elle qu'on appelait 'maison d'Évandre', ainsi que toutes ses propriété des faubourgs »* ⁷⁸

[240]

La pratique de dons gigantesques choque à l'époque. Le clergé aime les veuves, libres, qui apportent leurs fortunes et lèguent leurs biens à l'Église. Voilà pourquoi l'Église ne tient pas à ce que les

⁷⁸ Duby, Georges et Michelle Perrot. 2002. *Histoire des femmes en Occident. Antiquité* Lib. académique Perrin.

veuves romaines chrétiennes se remarient. Même Théodose, pourtant chrétien, édictera une loi en 390, interdisant les legs des veuves ou des diaconesses en faveur des clercs, mais cette loi sera abrogée par Marcien en 455. Contemporain, Porphyre de Tyr (234-305), critique forcené du christianisme s'érige contre l'endoctrinement des femmes et leur spoliation ⁷⁹. La pratique du don sera une tradition historique soutenue par les femmes. Sainte Agathe de Catane (morte en 251), Sainte Lucie de Syracuse (morte en 304), Sainte Agnès de Rome (morte en 303) sont toutes de nobles martyrs fortunés. L'Église chrétienne insiste sur ce point : la fortune rehausse le sens de la conviction, l'ardeur du fidèle et le prestige de l'Église. La grandeur du martyr est en proportion de la naissance et des dons dispensés. Des villes portent encore le nom de ces saintes, en particulier au Québec (Canada).

Une femme seule ou veuve est plus encline aux dons, le mari absent ne pouvant ni hériter ni s'objecter. On comprend aussi qu'elles seront toutes canonisées : Ste Mélanie l'Ancienne et sa petite fille, Mélanie la Jeune, Ste Fabiola, Ste Paula et sa fille Eustochium, etc. St Augustin dédia un livre à Ste Mélanie, son mécène, *Sur la Grâce du Christ et le péché originel* (en 418). Il faut dire que l'extraordinaire mortification de la chair qu'elle s'infligea toute sa vie prédestinait à la canonisation : « Elle portait toujours sur elle un cilice rugueux, et, après un entraînement progressif, elle passa sa vie dans [241] le jeûne complet cinq jours semaine, ne prenant une sobre réfection que le samedi et le dimanche. Après un bref repos de deux heures, elle veillait en prière toutes les nuits et enseignait aux vierges qui l'avaient suivie ... en réservant ses nuits à Dieu seul, en s'enfermant dans une sorte de coffre où elle ne pouvait même pas s'allonger. » Les propos d'Augustin illustrent la réalisation de la « sainteté ». Enfermée en elle-même, la femme n'est jamais aussi belle que morte. L'absence de soi est la meilleure « réalisation » de la femme. Autant dire que plus elle se déteste, plus elle est appréciée du christianisme, moins elle s'habite, plus elle est fragile, plus docile elle est.

On ne mentionne jamais l'ampleur des dons des femmes à l'origine de la mise en place de l'Église catholique, comme s'il ne s'agissait que d'un menu détail, accessoire, comparé à l'incalculable discours

⁷⁹ Porphyre de Tyr, *Contre les chrétiens*

spirituel gratuit et généreux sur la Passion et la Foi. L'argent est superficiel, il ne compte pas. S'il vient des femmes, on l'oublie. Qui connaît les mécènes de l'époque ? Ces femmes arrivent pourtant à influencer les écrits religieux. St Jérôme (342-420), à la rigueur légendaire, révisera son texte de traduction de la Bible en latin (*La Vulgate*) pour satisfaire aux exigences de ses vigilants mécènes, Marcella, Paula et Blaesilla. Paula lui construira un monastère à Bethléem. S'opposant à l'Église masculine, elles seront qualifiées « d'hérétiques » par St Augustin, le concurrent de St Jérôme⁸⁰. Un langage distinct, des objectifs divergents, l'hérésie n'est jamais loin lorsque les femmes parlent. Elles ont un sens différent de la religion et des rapports [242] humains. Rappelons que *La Vulgate* est un ouvrage historique capital dans l'histoire du catholicisme et une référence jusqu'au XX^e siècle, *La Vulgate* du IV^e siècle réunit la Bible en un livre unique, qui est le premier écrit imprimé par Gutenberg et l'instrument des deux Réformes, catholique et protestante.

Une autre différence oppose l'attitude religieuse masculine et féminine. Généreuse, la sainteté est un *Don* chez la femme, alors qu'elle est *Pouvoir* chez l'homme, égoïsme. Les femmes pénétrées de religion initient les premières œuvres sociales (hôpitaux, hospices, abbayes), elles s'ouvrent sur les autres. De nombreuses femmes de l'aristocratie se dédient entièrement au nouvel idéal humanitaire. Les hommes, épousant la Foi, se centrent sur eux-mêmes, se vénèrent, se penchent sur leur intériorité, recherchent la solitude, l'ascétisme, d'où leur penchant pour la Méditation forcenée. Leur but est l'Élévation personnelle. Ils s'offrent en holocauste pour expier les péchés de tous, démontrer leur Grandeur d'Âme. Les hommes érigent un corpus de doctrines aussi évangélique que spéculatives, recherche *l'Intégrité Première*, la *Pureté Parfaite*. L'homme vise la sainteté par l'exemplarité pure et dure. Il cherche quelque chose d'admirable. *Il est saint par ce qu'il est* alors que la femme humanitaire *est sainte par ce qu'elle fait*.

La vision masculine du christianisme insiste davantage sur la rédemption personnelle que sur la charité. Ainsi peut-elle s'ériger en Juge polémique et condescendant, le seul interlocuteur est l'au-delà,

⁸⁰ Patrick Laurence « Jérôme et l'implication des femmes dans l'hérésie » in *Revue d'Études Augustiniennes*, Vol.44 No2 1998.

c'est-à-dire soi même, le vide illuminé du Ciel. Il fonde une École de Pensée, un Savoir exclusif, une Secte, une hiérarchie, une autorité qui le promeut en Sage, en [243] Savant. Le prêtre siège dans un Cénacle qui le vénère mais qui n'a de sens qu'en *opposition* à d'autres, il forge son identité dans la Concurrence, dans un Prestige proprement masculin, taureau héroïque reconverti en Saint. Jésus se sacrifie et meurt une fois pour toute, une fois pour tous, dans l'Apothéose, dans l'autorité du héros exemplaire. Il crée un nouvel idéal d'Épopée. Le héros triomphe, vainqueur dans la mort. Le prestige du guerrier se perd au profit du martyr, à l'exemple de Socrate, le philosophe.

Contrairement au héros consacré à sa mission, Marie demeure *présente*, elle questionne, comprend, persuade. Marie est la mère pourvoyeuse tranquille, parfois inquiète mais solide et protectrice. Nouvelle forme des rôles convenus : pour l'homme, la gloire héroïque définitive de la Rédemption Fabuleuse, pour la femme, les travaux quotidiens, le réconfort, la force « invisible » mais indispensable, continue.

Une femme qui entend s'élever en piété fait le Bien, construit des Hôpitaux, des Écoles, des Refuges, fait des Dons, s'offre en Services, comme infirmière, bénévole, bienfaitrice, se tourne vers les autres. Elle procède au rassemblement, intègre, s'ouvre sur le communautaire. La question hiérarchique ne se pose pas, elle ne cherche ni doctrine, ni prestige, ni confrontation, habituée à donner, elle se donne. *Pour elle donner c'est recevoir*. Au quatrième siècle (en 399), pour la première fois à Rome, Ste-Fabiola fonde un hôpital pendant que l'élite politique et mécènes masculins dépensent leurs fortunes en spectacle de cirque et représentations démagogiques, élèvent leur prestige personnel et leur puissance politique. En 410, Ste-Olympias fonde des hôtels [244] pour les pauvres et des monastères pour les religieuses, un orphelinat et un hôpital desservis par une communauté religieuse. Tout au long du Moyen-âge, les œuvres sociales sont la réalité des femmes. *Chez l'homme la sainteté est centrifuge, chez la femme elle est centripète*.

Toutes les Églises divisent et sont entièrement gouvernées par des hommes. Il est parfaitement logique que *la sainteté rende méchant* : « *Croire en un Dieu cruel rend l'homme cruel* » dit Thomas Paine. Ni accident, ni perversion d'un discours mal compris, l'Église est entièrement fabriquée de méchanceté, de haine des autres et de soi.

Paul, Augustin et tous les « Saints », ne sont pas réputés pour être des personnages sympathiques. La frustration inhérente à la Grandeur débouche sur le Mépris, la Vengeance et l'Exclusion. Tout aboutit sur la sévérité et la rigueur des jugements doctrinaux. En imposant la Mort sur la Vie, on éteint la vie, qui devient insupportable, expiatoire. Tout y contribue, St Augustin affirme : « *Sois sourd aux tentations impures. Ne vivez pas dans les festins, dans les excès de vin, ni dans les voluptés impudiques, ... mais revêtez-vous de notre seigneur Jésus Christ.* », St Antoine dans *Lettres I* : « *L'Esprit les appelle... Et il leur apprend comment faire violence à la fois à l'âme et au corps, pour que les deux se purifient ensemble et reçoivent l'héritage* », Pacôme : « *Que l'âme pratique l'ascèse chaque jour, frère, contre l'épaisseur du corps* ».

On n'acquiert pas le pouvoir sans en déloger un autre. Dans cette lutte de groupuscule à l'origine du christianisme, on s'atteint à coup d'Excommunication, [245] de Vérités Suprêmes. Les autres sectes candidates vaincus doivent se taire. Elles pullulent dans les trois premiers siècles du christianisme comme les Baptistes, les Esséniens, les Messaliens, les Montanistes, les Marcelliens, les Marcionistes, les Macédoniens, les Orphistes, les Phrygiens, les Valentiniens, etc. Le christianisme est un groupuscule parmi d'autres, une secte très minoritaire, mais qui saura convaincre grâce aux femmes. Tous les autres mouvements sont essentiellement masculins. Pour prouver sa vérité il fallait que le christianisme soit plus puriste que les autres et qu'il s'allie.

Le vainqueur s'en prend à toutes « impuretés » doctrinales. Une lutte conceptuelle et physique intense fait rage. Les pamphlets dénoncent l'hérésie de l'autre : *Contre Marcion* de Tertullien, *contre Celse* d'Origène, *contre Jovinien* de Jérôme, *Contre les grecs* d'Athanase d'Alexandrie, etc. Le champion de l'exclusion revient à St Augustin. Rigoureux Père Doctrinaire, il s'en prend à tout ce qui bouge, y compris à St Jérôme, menaçant toute sa carrière. Ce champion du nettoyage puriste s'élève contre Cresconius, le Pélagianisme, le Nestorianisme, les Manichéens, les Ariens, les Donatien, les Novatiens, etc. A tous ceux là, il ne faut « *accorder ni le Baptême, ni le crédit* ». Du reste, *La Cité de Dieu* (l'an 420) s'appuie sur *La République* de Platon. St Augustin se repend ainsi de sa jeunesse dissolue marquée par l'attrait des femmes : « *Les malheurs*

terrestres sont des épreuves et des châtements qui nous préparent à l'Éternité », nous dit-il.

Tout cela est un rapport profondément viril de maîtrise de soi qui cache mal une rage intense, [246] intimement lié aux traditions antiques du guerrier. *L'invention du Saint ne pouvait venir que de l'homme*. L'ascétisme est *une vanité hors du commun*, preuve de l'intégrité morale supérieure où tout plaisir est exclu par sa propre logique. La perversité de l'ascèse implique la mort, comme dans ces nombreuses communautés chrétiennes de moines et de nonnes encore présentes à Jérusalem aujourd'hui. Les fidèles se livrent à de spectaculaires sessions de jeûne et des retraites fermées, leurs vœux est d'imiter la mort par l'immobilité maximum, respirant le moins possible, affectant une attitude de cadavres, ils conservent ainsi l'énergie nécessaire à un plus long supplice. Une continuité persiste entre mort et rigueur religieuse, entre silence et abstinence, entre mortification et sacrifice, entre haine du corps et pureté de l'âme.

Les prêtres ne sont pas tous des saints, loin s'en faut. Suffit qu'il en existe, ou qu'il en ait existé, pour montrer *l'exemple*. Comme le Héros mythique bâtisseur des Cités antiques, modèle de la pureté fondatrice, Jésus est l'apothéose, il meurt pour tous. Dieu offre son fils : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique*. » Exemple Fondateur chargé de souffrances, image d'amour magnifiée dans un ultime sacrifice. Comment ne pas être humble devant une telle abnégation, un tel oubli de soi. Jésus aimant, obéissant, sacrifié et martyrisé. Stoïque il pardonne, sa *souffrance* rachète les « *fautes* » d'un monde qui « *ne sait pas ce qu'il fait* ». Et qui persiste, puisque la sainteté et la perfection, induisent le délit, l'écart, le péché. Le poids du modèle parfait est encore dévastateur aujourd'hui. Sous ses formes laïques, l'idéal normatif tracé convie à la faute, l'inquisition intérieure veille. Le sentiment de [247] ne jamais en faire assez, profite au clergé. Il s'autorise à prendre ses ouailles en défaut et à pointer d'un doigt accusateur leur déchéance et leur culpabilité honteuse.

Pourtant tout procède d'une tautologie. Coup de maître du christianisme que son intellectualité. Dieu est le *Concept* fondamentalement dématérialisé, Dieu est celui qui *est*, qui a été et qui sera, soit un véritable pléonasme. C'est la ruse suprême de l'intellectuel qui renvoie sans fin l'individu à lui-même, soi explique Dieu et Dieu ne peut se comprendre que par soi. Le discours est

circulaire, Dieu est ce qu'il est *parce* qu'Il est ce qu'Il est, je suis *parce* que je suis. L'aura du philosophe et son prestige sont ici tout à l'œuvre. Il sera donc vain et inutile d'expliquer ce qu'est Dieu sinon que par une pirouette.

29. Origine aristocratique de l'ascèse

[Retour à la table des matières](#)

La pureté du saint s'explique par son origine sociale. L'ascèse émane de l'aristocratie et de la richesse. Le mérite ne serait pas retenu s'il provenait de mendiants déjà contraints à la privation. L'ascétisme ne peut être un réflexe d'affamé. Pour refuser la richesse, il faut y avoir accès. Est admirable la pauvreté choisie, non imposée. Le riche est saint, le pauvre devenu riche trahit ses origines. Parvenu, il se change en suspect, usurpateur, potentiellement imposteur. L'ascèse est une ostentation de la privation. Par le renoncement, les moines suscitent une admiration suprême du monde séculier qui voit en eux des Saints, de Purs Esprits, d'autant plus méritoires qu'ils sont issus de riches familles, comme St-Antoine, Pacôme ou Macaire, [248] luttant contre le Démon-du-Corps-Féminin. C'est le réflexe d'un homme qui désire donner un sens à sa vie privilégiée. Par ce jeu symbolique, la gloire éternelle par-delà toute richesse. « *Le désir de la chair, c'est la mort, les désirs de l'esprit, c'est la vie et la paix.* », conclut Paul de Tarse.

Issue de l'aristocratie nantie, la tradition d'ascétisme existe avant le christianisme. Anaxagore (500-428 av n. é.) provient d'une famille puissante. Surnommé « *l'Esprit* », il vit en ermite. Démocrite (460-360 av n. é.) doté d'un riche patrimoine financier est élevé par les mages perses. Plutarque affirme que Démocrite se serait ôté la vue pour ne plus voir les femmes, qu'il désirait. Abandonnant ses biens, il se retira dans une chaste et sévère vie contemplative. Anaxagore et Démocrite ont voyagé en Égypte, où les idées ascétiques se développaient déjà avec Pythagore.

Tout d'abord champion olympique de pugilat à Alexandrie, Pythagore (580-490 av n. é.) fait don de tous ses avoirs à des amis. Il devient végétarien et abstinent, se nourrissant de pain, d'eau et de miel. Fréquentant les Temples d'Égypte et de Phénicie, il s'installe à Crotona (Italie du sud) où il crée une secte aux règles sévères qui aura une très large influence sur la philosophie grecque dont celle de Platon. Pythagore se présente comme une religion du salut (orphisme)

appartenant déjà à une vieille tradition. La doctrine se systématisa par une réflexion sur les mathématiques, symbole même de la rationalité, modèle naturel du formalisme. L'intelligence du réel se comprend par le « culte » des nombres, puissance qui agence le monde et l'organise. Ésotérisme avant la lettre, le pythagorisme apporte statut [249] et distinction, puisque les initiés sont membres d'une société secrète qui requiert un savoir élaboré en mathématique.

Le pythagorisme influence la communauté des Thérapeutes, réputée pour leur capacité miraculeuse à soigner les malades, ces juifs vivants en marge de leur communauté devinrent les premiers chrétiens Égyptiens. Les contemporains de Jésus, adeptes des plus sévères rigueurs, deviendront Esséniens et Pères chrétiens du Désert, inspirant la pureté et la sècheresse religieuse. Cette attirance pour le vide et le silence influence tout le christianisme puisque dès le VI^e et VII^e siècle, au Proche Orient (Égypte, Palestine, Syrie), l'aristocratie s'imbibait d'ascétisme et créa des premiers monastères d'Europe avec lesquels ont lieu des correspondances ⁸¹.

L'ascétique et légendaire Diogène Laërce est fils du banquier Ikésios de Sinope (Asie Mineure). Plutarque (40-120) participe de ce courant ascétique, issu d'une famille de riches propriétaires terriens c'est un moraliste important. Il influence une grande partie de la littérature universelle postérieure et s'interroge, à peu près dans les mêmes termes que le christianisme, sur la probité des vertus ⁸². Ces vertus masculines et héroïques. Le livre de Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, honore soixante-dix personnages masculins, il n'y a aucune monographie féminine.

[250]

L'intellectuel Ambroise de Milan (340-397) est fils d'Aurelius Ambrosius, préfet du prétoire des Gaules, le plus haut fonctionnaire impérial. Chrétien par sa mère, St-Ambroise, Docteur de la Foi, est celui qui convainc St-Augustin de la pertinence du sacerdoce. De l'aristocratie intellectuelle gallo-romaine propriétaire de vastes

⁸¹ Rousselle, Aline. 1990. Croire et guérir : la foi en Gaule dans l'Antiquité tardive. [Paris] : Fayard.

⁸² Plutarque De la tranquillité de l'âme et Des vertus morales.

domaines fonciers naît Hilaire de Poitiers (315-367) devenu St-Hilaire ami de St-Martin de Tours.

Le patriarche Cyrille (376-431) est le neveu du riche évêque Théophile d'Alexandrie. Jean Chrysostome (349-407) provient de la puissante bourgeoisie d'Antioche. Saint Antoine naît de parents nobles et riches en Égypte. Saint Pacôme, qui suit le même parcours religieux acétique, est né riche en Basse Égypte, il se construit tout d'abord comme chef d'armée de Constantin avant de devenir anachorète du désert. On ne peut s'étonner que demeure un lien étroit entre ascétisme et rigueur militaire, Pacôme « *fit bâtir à ses disciples un établissement commun (koïnobion), dans lequel les cellules étaient rangées suivant le plan du campement des légions romaines, et il institua une règle imitée de l'organisation et de la discipline militaires, avec l'obéissance absolue pour article fondamental et des occupations à heures fixes : Travail manuel, exercices religieux : ce serait la première règle connue. En quelques années, le nombre des cénobites s'éleva à trois mille, qu'il fallut répartir entre dix communautés distinctes.* »

L'une des plus grosses fortunes de l'époque est acquise par le conseiller de Néron, l'austère moraliste et ascétique Sénèque. Après s'être départi de ses biens, il se suicide, non par conviction, comme on le prétend, [251] mais parce qu'il est condamné. Dans le même esprit que Socrate, il inspire la pensée chrétienne.

Tous les Pères de l'Église sont issus de familles de notables. L'évêque Rémi, qui joua un rôle d'une importance cruciale dans la conversion de Clovis, est grand propriétaire de vignobles. Saint Rémi est un aristocrate rémois (Champagne) comme son nom l'indique (Remigius). L'un des pères fondateurs de la sociologie et de l'humanisme chrétien, le bénédictin St Thomas d'Aquin (1225-1274), est le fils du Comte Landulph, qui appartient à l'une des familles les plus importantes d'Italie. St Antoine de Padoue (1195-1231) est issu d'une famille noble de militaires. Tous les saints au Moyen-âge appartiennent à des lignages⁸³. Le pouvoir tire avantage de ce mouvement ascétique qui perdure, depuis l'Antiquité, et se répand jusqu'aux réformes chrétiennes et protestantes.

⁸³ Vauchez, André. 1999. Saints, prophètes et visionnaires : le pouvoir surnaturel au Moyen Age. Paris : Albin Michel.

Méritant, les rois catholiques hongrois sont récompensés par la sainteté, ils résistent aussi bien à Byzance qu'au retour du paganisme. En fait, il est courant que le seigneur jouisse partout d'un prestige dû à sa naissance et d'un pouvoir surnaturel qui dépassent sa propre personne. Dans la pure tradition antique, le pouvoir est dans la fonction, non dans l'individu. Il peut trahir la grandeur de la fonction par son mauvais comportement, mais elle demeure indéfectiblement sainte, le mauvais seigneur est un accident.

[252]

À partir du roi Robert le Pieux (996-1031), la sainteté des grands lignages est héréditaire. Les rois évoluent en rois thaumaturges, capables de faire des miracles⁸⁴ par la seule imposition des mains : « *le roi te touche dieu te guérit* » est la phrase rituelle. Les rois acquièrent des spécialités. En France ils guérissent l'écroutes (tuberculose), en Angleterre, l'épilepsie, en Espagne, ils délivrent les possédés, en Hongrie, libèrent de la jaunisse et en Bourgogne, éloignent de la peste. On demeure en pleine tradition chamanique du prêtre-roi. Se conjuguent fonction de guérisseur, de prestige religieux et de puissance royale. Ces sommités chrétiennes, Pères Fondateurs et Docteurs de la Foi sont le pouvoir politique. La Mythologie est aux empereurs de l'Antiquité ce que le christianisme est aux rois d'Occident, tous « *rois de droit divin* ».

Prôné en Chine par Confucius (551 - 479 av n. é.), dans les *Entretiens*, et en Inde, avec Bouddha (VI^e siècle av n. è), la sainteté aime le pouvoir. Le confucianisme devient une philosophie d'État, tout comme le bouddhisme. Idéologiquement Confucius se compare souvent à Socrate, à Jésus et à Bouddha. La connaissance de la futilité des choses engendre la sérénité. Victime d'illusion, on ne perçoit plus la réalité, l'ignorance nous rend avide, l'attachement aux biens de ce monde crée la souffrance et la haine. Le détachement vis-à-vis du corps par la parole et l'esprit nous met en connaissance de notre être profond qui se suffit à lui-même. Comme dans le christianisme, les biens sont un mal en soi, empêchant la pleine réalisation de nous-même. [253] Dans le monde de Confucius et de Bouddha, le purisme

⁸⁴ Bloch, M. 1961. *Les rois thaumaturges* : étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre. Colin, Paris.

conduit au même ostracisme des femmes, nul part elles ne pourront devenir mandarin, brahman, rabbin, prêtre chrétien ou imam musulman. Cette idéologie se vit entre homme, la femme y est étrangère par nature, ce monde est égoïste, élitiste, autoritaire et sexiste.

30. La violence traditionnelle du Saint

[Retour à la table des matières](#)

Contrairement à l'idée popularisée, les saints sont peu recommandables. Il y a toujours un lien entre Guerrier et Prêtre. L'aristocrate Martin de Tours (317-397), né d'un père militaire tribun de l'Empire, reste lui-même 25 ans dans l'armée. Devenu chrétien, monastique convaincu, Martin vit dans une cabane de bois dans laquelle il repousse des « *apparitions diaboliques et converse avec les anges et les saints* ». Viril militaire, il lance ses moines crasseux et incultes, munis de gourdins, dans l'évangélisation des campagnes païennes, réfractaires au christianisme (Auvergne, Berry, Saintonge). Même s'il refuse supposément tous les honneurs, « *St-Martin le miséricordieux* » sera Évêque et maître à penser de son époque. Si l'on veut l'efficacité de la rédemption il faut que les choses se sachent. Les enluminures de nombreuses cathédrales célèbrent le Père de l'Église réputé pour avoir partagé la moitié de son manteau avec un pauvre. En ascète, il fait cette prière : « *Ils sont durs, Seigneur, les combats qu'il faut livrer dans son corps pour ton service* ». Preux doctrinaire, Martin de Tours influence considérablement l'abbaye de Marmoutier, fréquentée par 80 frères, pour [254] la plupart membres de l'aristocratie Gallo-romaine et grands propagateurs potentiels.

En 385, Le Patriarche St-Théophile, accompagné de son neveu St-Cyrille, incendie de nombreux édifices païens, sous un prétexte doctrinal. Mais ces saints convoitaient plutôt l'immense richesse des Temples. L'avide Théophile saisit des statuts en or du Temple de Sérapis, qu'il fit couler pour alimenter le trésor épiscopal. St-Athanase, St-Théophile et St-Cyrille, armés de leur milice de moines exaltés venus du désert, massacrèrent les hérétiques et les païens

réfugiés dans les Temples. Présage de l'intransigeance future du christianisme, le plus riche patrimoine culturel de l'époque, la Bibliothèque d'Alexandrie, est elle aussi pillée et brûlée par les moines fanatisés. Ces moines sont pourtant réputés saints par leurs comportements ascétiques. Le dogmatisme entraîne la violence et l'exclusion. En 328, St-Athanase devient Évêque d'Alexandrie et contribue à la condamnation d'Arius, père de « l'Hérésie » qui porte son nom, l'arianisme. Le Dogme devient ce par quoi coule le sang, le fanatisme cache mal sa volonté d'acquisition du pouvoir suprême.

St-Cyrille, (412) Le patriarche d'Alexandrie est un intellectuel prolifique. Il préside le Concile d'Éphèse (431), condamnant le nestorianisme et ordonne le pillage et la fermeture des églises des novatiens, pourtant chrétiens, considérés comme une secte. Il chasse les Juifs d'Alexandrie après avoir fait détruire leurs habitations. Il est responsable du massacre, par ses fidèles, de la célèbre philosophe et mathématicienne Hypatie, fille de Théon d'Alexandrie, directeur de la Bibliothèque du même nom.

[255]

St-Jean-Chrysostome, en 386, soutient : « *Que chacun s'attache à gagner son frère, fallut-il user de violence ... N'épargnez rien pour l'arracher des filets du démon* ». St Augustin d'Hippone, évêque de Carthage n'échappe pas à cette violence doctrinaire et physique qui se déroule au début du Ve siècle. Préfet, il jouit d'une milice imposante de saints moines convaincus. Auteur de la fameuse maxime « *Compelle intrare* », force-les à entrer, qui légitime toutes les contraintes envers les adversaires du christianisme. Préfet militaire en charge de la répression des donatistes, il passe toute son existence à pourfendre. Dans sa *Lettre 185* à St-Boniface Il affirme : « *Il y a des persécutions injustes, celles que font les impies à l'église du Christ ; il y a des persécutions justes, celles que font les églises du Christ aux impies. [...] l'église persécute par amour, les impies par cruauté.* »

Tout ce mouvement des « saints hommes » aboutit à Grégoire le Grand, riche héritier considéré comme l'innovateur des croisades. Ce Docteur de l'Église, devenu Pape en 590, inaugure les mouvements de masses des premières Guerres contre les Hérétiques de Bretagne (Grande Bretagne), de Gaule et d'Afrique. L'objectif est de convertir les païens au christianisme. La procédure est simple, on convainc le

roi dont l'intérêt est évident. Ensuite, selon le principe « un roi une foi » toute la population est soumise de force. Le Pape Grégoire 1er, aidé des rois Visigoth en Espagne, s'active également à la conversion forcée des juifs. Grégoire est pourtant réputé pour sa « sagesse », il porte le titre de « saint ». Imposant doctrinaire, il est la tête d'une grande réforme liturgique (Réforme Grégorienne), mais le dogme produit ses autodafés, il fait brûler les manuscrits [256] de ses adversaires sur la place publique, dont celui du Patriarche Eutychius.

Cette conviction évangélique puriste se transformera en Croisades meurtrières et dévastatrices. Dégâts collatéraux, lorsqu'une horde de croisés barbares traversent un village juif, ils pillent, violent et tuent les habitants coupables « d'avoir tué Jésus ». Pour exemple de barbarie chrétienne, les « pieux » chevaliers « libérant » Jérusalem en 1099, ne respecteront ni leurs promesses d'épargner femmes et enfants contre reddition, ni de respecter les lieux saints musulmans et juifs comme la tradition l'impose. Le massacre, estimé à 70 000 morts se poursuit partout. Les croisés peuvent dire : « *Tout ce qui respire dans la ville a été tué* ».

À l'époque, la civilisation arabo-musulmane urbaine, ouverte et commerçante, surpasse de beaucoup la culture chrétienne rurale, recroquevillée sur elle-même depuis qu'elle est coupée de la Méditerranée avec l'expansion de l'Islam au VIII^e 85 siècle qui monte jusqu'à Poitiers. L'Europe éclate en petites féodalités autarciques coupée du Grand Commerce maritime (Épice, textile, papyrus, or, système monétaire), elle s'approvisionne auprès des marchés locaux et du petit artisanat, on entre dans le moyen-âge. L'armée Franque des Croisés au XII^e siècle est arriérée en regard de ce qu'elle trouve d'évolution sur place : philosophie, médecine, chirurgie, hygiène, astronomie, mathématiques, arithmétique, architecture, géographie, alimentation, etc. Les Maures synthétisent et pérennisent les immenses savoirs du pourtour de la [257] méditerranée (Grèce, Alexandrie), de la Perse et de la Chine. Islamisant un vaste territoire, ils brassent les sciences de partout. La civilisation tolérante d'Al-Andalus au trois monothéismes transmet à l'occident toutes ses connaissances. *Chiffre, algèbre* et l'ineestimable *Zéro* qui révolutionne toutes les mathématiques, sont arabes. Leur style de versification

85 Henri Pirenne 1937, [*Mahomet et Charlemagne*](#). PUF Paris.

inspire la poésie de la Provence, ancêtre des troubadours. La chrétienté n'a pu convertir l'Islam déjà fervente monothéiste, plus puriste et iconoclaste qu'elle.

La deuxième croisade contre cette civilisation évoluée est aussi sanguinaire. Louis VII et St-Bernard de Clairvaux y prêchent ardemment. Ce dernier est l'auteur du slogan criminel « extermination ou conversion » (1146). Après avoir obtenu l'autorisation du Pape d'étendre les Croisades, non seulement aux Sarrazins mais aussi aux Slaves, St-Bernard met en pratique le slogan barbare à l'Est de l'Elbe, sur les slaves non-christianisés qui se convertissent, terrorisés avant le massacre. Sur le bûcher, il fait condamner et exécuter Arnaldo da Brescia et Gilbert de la Porrée, ses propres élèves déviants. Agressif, à la recherche d'expériences mystiques, le bien connu « Saint » Bernard-apôtre, soutient la fondation sanguinaire et redoutable de l'Ordre des Templiers. Le moine est perçu comme un guerrier spirituel. L'ouvrage le plus connu de St-Bernard est *L'amour de Dieu*. Réputé pour sa violence doctrinale il affirme contre Abélard : « *Une bouche qui se permet de parler ainsi ne mériterait-elle pas d'être fermée à coup de bâton plutôt que réduite au silence par une réfutation en règle ?* ». Comment peut-on le représenter en ange tolérant et bienveillant ?

[258]

Plus la royauté est fervente, sainte et religieuse, plus elle se sent autorisée à l'intolérance. Au Moyen-âge, dès 1022, les premiers bûchers commencent avec Robert *le Pieux* (972-1031) brûlant 16 chanoines lettrés jugés hérétiques. Fidèle au dogme, Louis IX dit St-Louis (1215-1270), se subordonnant aux prêtres, interdit le jeu, la prostitution et condamne sévèrement le blasphème.

Premier roi à imposer un signe vestimentaire aux juifs « la rouelle », rond d'étoffe jaune pour les hommes et bonnet spécial pour les femmes. Pendant un temps, il bannit de France ceux qui refusent de se convertir, bannissement annulé contre versement d'argent au trésor royal. Comme ses prédécesseurs, il n'hésite pas à se servir des armes pour convertir et spolier. Il s'accapare les biens des nombreux seigneurs féodaux morts en Croisade. Le guerrier et le prêtre sont toujours présents. St-Louis dit-on « *savait disputer de théologie et conduire une armée* ». Il a la réputation d'être un saint « *proche du*

peuple » et un « *juge éclairé trônant simplement sous un arbre* ». Habilement lié au clergé, il devient un « Juste », distribuant l'aumône et fréquentant les lépreux. On représente souvent St Louis à genoux, lavant les pieds des pauvres. La piété fanatique débouche sur l'Inquisition. Ordre *Mendiant*, les dominicains, fervents ascétiques, tiennent une importance cruciale dans ce massacre.

Du reste, ces saints Ordres Mendiants, Franciscains et Dominicains, furent de tous temps les champions de l'Inquisition. En 1330, dans le cadre de la besogne d'éradication du pouvoir des femmes, le franciscain, Alvaro Pelayo, dans un ouvrage d'une érudition [259] déconcertante, écrit sous l'instigation de son protecteur le Pape Jean XXII, *De la plainte de l'Église (De statu et Planctu Ecclesiae)*. L'ouvrage affirme : « *la femme est semblable aux juifs* », les sorcières vont à la synagogue et « *elles lisent et prêchent du haut du pupitre* », contre les interdictions des apôtres. Disciple de Satan, adepte de la magie noire, elle pervertit l'esprit des hommes. Éternellement jalouse, elle est insatiable sexuellement, paresseuse et luxurieuse. On ne peut être plus enragé. Les prédicateurs des Ordres Mendiants se donnent les moyens de propagation en cette fin de la période médiévale au XIIe siècle. Recherchant plus de rigueur dans l'exercice de la foi, leur fonction de pèlerins leur offre la capacité de pénétrer les campagnes. Leur austérité sacerdotale les pose d'emblée en ennemie de la joie de vivre stimulée par les femmes.

Déjà dénoncées au VI^e siècle av. n. è. par Lao-Tseu, dans *Le Livre de la Voie et de la Vertu*, sainteté et pureté cachent mal leurs intérêts : « *Le gouvernement du saint consiste à vider l'esprit du peuple, à remplir son ventre, à affaiblir son ambition, à fortifier ses os* ».

La sensualité interdit l'Élévation vers le Pur Esprit. Il faut se méfier du corps, le maltraiter, le mépriser, voir, le haïr pour échapper à son emprise malfaisante. La femme devient alors le pire Démon Tentateur. Chez St Antoine, elle se dissimule dans chaque recoin de sa cellule monacale, y compris sous le lit, ce que nous montre les célèbres représentations sur *la Tentation de St Antoine* (de Jérôme Bosch à Salvador Dali et Max Ernst). Ce Père du Désert a beaucoup influencé le [260] christianisme primitif ⁸⁶. Le tourment est causé par des femmes condamnables, qui provoquent le désir impur de

⁸⁶ Athanase. 2007. Antoine le Grand, père des moines. Cerf, Paris.

l'homme, pervertissant ses intentions, « *Les femmes s'en prennent aux hommes pendant leur sommeil pendant qu'ils sont sans défense* » nous dit Athanase. Il s'agit de tout assujettir à la raison. Athanase d'Alexandrie dans *Vie d'Antoine*⁸⁷ affirme : à l'issue de vingt ans d'ascèse, « *l'âme d'Antoine était dans un état de pureté... Il était équilibré, comme gouverné par la raison.* ». La raison, voie royale vers la chaste pureté.

L'ascète pense que la raison de l'esprit aura raison du corps. Qu'il va domestiquer sa soif et sa faim, son émotion, sa sensualité. Il condamne son corps comme objet de malheur, comme siège de l'impureté. Repousser le plaisir naturel des sens, pour désirer le plaisir de la douleur des sens. Dans ce jeu, la sexualité occupe la première place, devient torture et mène à la transgression. Ainsi naît le sadisme et le masochisme. Nietzsche dit : « *Le christianisme à empoisonné Éros. Il n'en est pas mort, mais il est devenu vicieux.* »

L'Occident devient une culture de la honte. Tout un monde de déplaisir se propage. La jouissance est honteuse, fautive, exubérante. La beauté diabolique. L'austérité du prêtre induit le jugement inquisiteur. L'apparence physique doit devenir la dernière préoccupation. Le prêtre montre l'exemple de l'austérité vestimentaire dans l'uniformité macabre du noir. Tout le contraire du féminin. Cette austérité n'est rien d'autre que la virilité masculine poussée à son extrême.

[261]

Cette négation du corps atteint tous les sens, touche le sacré de la mère nourricière, du plaisir de la table. Les joies de la bonne chair sont aussi les plaisirs de la chair. Les premiers mouvements monastiques ont d'emblée banni la gastronomie de leur régime alimentaire frugale. La nourriture divine se substitue à toute autre alimentation terrestre. Les périodes de jeûnes, alternativement suivies de repas pauvres en calories ont pour fonction première de taire les désirs charnels, de délibérément rechercher une inappétence sexuelle, la libido s'éteint, faute de force. L'impuissance sexuelle, due à la famine, révèle l'exaltation divine. Ces jeûnes commencent par une alimentation triste et fade. Apprêter, les mets sont des péchés de

⁸⁷ Athanase d'Alexandrie *Vie d'Antoine*

gourmandise, une glotonnerie similaire à la fornication et à la luxure. Il faut « *éteindre la chaleur de son corps par le froid du jeûne* »⁸⁸, entreprendre « *une lutte acharnée contre la concupiscence charnelle* »⁸⁹.

Le froid éteint le chaud, le rationnel refuse l'affection, nie l'intimité, cette intimité racoleuse, qui invite au rapprochement et à la défaillance. La distance permet l'autorité, l'insensibilité au combat, fournit la carapace indispensable à l'accumulation égoïste de biens. Le christianisme arrive à ses fins : le contrôle drastique du corps. Expiation, il faut martyriser chair vivante et *menaçante*⁹⁰, il faut préparer le corps à la gloire posthume. Le christianisme opte pour la mort, parie sur l'immobilité, la distance contemplative. Le corps coince les pulsions prohibées, le *corps est la prison de l'âme* [262] affirme le christianisme, Madame de Staël dit : « *Les chrétiens ont divinisé la mort, les païens ont divinisé la vie* ».

Les femmes sont les premières victimes de l'ascétisme, qui va à l'encontre de leur vision de la vie. Les hommes exportent leur haine du corps, impose l'absurdité du modèle virile. Cette froideur menant à la mort est étrangère aux femmes. On peut bien, ça et là, mettre de l'avant les martyrs féminins, mais le martyr est l'antithèse des femmes et de leur amour de la vie.

La maîtrise de soi peut se justifier pour combattre l'égoïsme et la violence. Mais ces défauts *ne sont pas féminins*. Aussi est-ce un paradoxe que les femmes puissent accepter l'ascétisme et nier le fondement même de leur identité.

⁸⁸ Rousselle, Aline. 1998. La contamination spirituelle : science, droit et religion dans l'Antiquité. Les Belles lettres.

⁸⁹ Athanase d'Alexandrie *Vie d'Antoine*

⁹⁰ Rousselle, A. 1983. *Porneia : de la maîtrise du corps à la privation sensorielle : IIe-IVe siècles de l'ère chrétienne*. PUF

31. Les femmes propagent le christianisme

[Retour à la table des matières](#)

Le christianisme compte sur les femmes, mères ou épouses, pour persuader les récalcitrants. L'ascendance des femmes a toujours comptée, elles élèvent les enfants qui deviendront de nouveaux croyants. La littérature le prouve, au IV^e siècle et au V^e siècle, les hommes sont encore hostiles au christianisme, leur attermoiement sera souvent résolu par les femmes. Une « loi de progression » s'affirme au IV^e siècle, les *gentes* de l'aristocratie romaine se convertissent en premier, convertissent leurs enfants et ensuite leur mari. C'est pourquoi à l'époque, le mariage mixte est autorisé et même favorisé, une catholique peut épouser un païen. [263] Hélène, chrétienne et mère de Constantin participa à l'évangélisation de son fils, premier empereur païen converti. Hélène lui survécut et fut canonisée pour sa fidélité. Constantin a promulgué des lois de tolérance concernant les chrétiens et sa conversion apporta beaucoup, se déclarer chrétien augmentait son armée de douze légions (75 000 hommes). Il se convertit, in-extremis, sur son lit de mort. St Augustin est instruit de religion par sa mère Monique, chrétienne d'origine berbère, mariée à un païen Patricius, pourtant très rebelle à cette idéologie, qu'elle convertira également. St Jérôme naît aussi dans une famille chrétienne.

Les rois barbares adoptent le christianisme par leurs épouses. En 492, Clovis se convertit, par son mariage avec Clotilde, chrétienne burgonde. « Baptême de la France », cette conversion aura des conséquences inestimables pour le développement du christianisme en Occident. Trois milles guerriers francs suivent Clovis, ils acquièrent ainsi une autorité sur la population christianisée gallo-romaine. La population franque se fond dans l'ensemble et les chefs militaires s'arrogeront des domaines conquis sans l'obstacle religieux. Pour asseoir son autorité, Clovis doit s'appuyer sur la seule force ayant une organisation administrative solide, l'Église catholique. Par la conversion, Clovis s'arroge de nouveaux royaumes chrétiens, acquiert

l'Alsace et des territoires considérables outre des alliances appréciables.

Clovis consacre le lien étroit qui existe désormais, et pour longtemps, entre l'Église et l'État. Le souverain peut régner au nom de Dieu. Intronisé par le Concile des Gaules (l'an 511) à Orléans, « Fils de la Sainte Église », [264] il devient l'ancêtre éponyme de la dynastie des rois francs, Clovis se dit Louis en français et Ludovic en allemand. Ancien pillard cruel, Clovis, se dresse maintenant en champion de l'orthodoxie religieuse. Ce qui n'est pas sans rappeler les mécanismes d'acquisition du pouvoir depuis l'antique Sargon d'Akkad, alors que les hordes périphériques s'assagissent en se sédentarisant cherchant une légitimité religieuse.

Le pillard barbare n'en demeure pas moins sanguinaire. Il assassine des roitelets francs (Chararic, Richaire, Rogomaire) dont il s'accapare les biens. Pour sa conversion, Clovis doit concéder à l'évêque Rémi : « *Tu devras t'en rapporter à tes évêques et recourir toujours à leurs conseils. Car si tu t'entends bien avec eux, ta province ne pourra qu'en être consolidée* ». Le rôle de Clotilde la sainte catholique est primordial et lourd de conséquences pour l'avenir. Toute la dynastie carolingienne devient le fer de lance de la conversion catholique en Occident. Confirmant le lien étroit entre Pouvoir et Église, entre le guerrier et le prêtre, l'Église ne cessera de soutenir le pouvoir temporel de Clovis. Impensable pour un roi barbare Clovis s'agenouille devant le pape.

Un siècle plus tard, au VII^e, le princesse Théodelinde de Bavière convertira d'un même geste son mari, le roi lombard Agilulf, et toute l'Italie. Elle baptisera son fils, Adaloald. Trois descendantes de Clotilde, Théodosia, Ingonde et Berthe assumeront un rôle majeur dans la conversion de nombreux pays. Théodosia et Ingonde s'adjoignent le prince Wisigoth Herménégilde d'Espagne. Berthe convînt Ethelbert, roi anglo-saxon du Kent, amorçant la décisive évangélisation de la Grande-Bretagne, [265] au VI^e siècle. D'autres femmes ont pesé de façon capitale sur la christianisation de pays entiers, comme Hedwige au Pays-Bas et Olga en Russie. Les sœurs de Clovis, Alboflède et Lantechilde, œuvreront auprès du roi Théodoric le Grand. Les femmes sont de véritables propagatrices de la foi. Déjà Mélanie l'Ancienne convertit sa petite fille, la richissime Mélanie la Jeune, sa nièce Avita et son mari Apronien, ainsi que sa belle-fille

Albine, puis les décidera tous à vendre leurs biens. Clotilde, femme de Clovis lèguera sa fortune à l'Église de Tours.

L'importance du rôle des femmes crée des contradictions au sein du christianisme. D'un côté, les persuader et les ménager, d'un autre s'en méfier et les craindre. Traditionnellement, les femmes ne sont pas soumises, elles se rebellent contre l'homme, le prêtre et le guerrier. Concurrentes spirituelles du prêtre, elles contredisent son discours. Porteuses de vie, elles n'apprécient pas le guerrier, protagoniste de la mort. Elles sont actives au sein du christianisme parce qu'il détient la possibilité d'humaniser l'homme. Dans ces années de férocité, se lier au christianisme est le moyen d'adoucir les mœurs et limiter la sauvagerie. Là où les rois voient le renforcement de leur puissance, les femmes découvrent une possibilité de contenir les affrontements meurtriers.

Le pouvoir de l'époque se caractérise par la domination violente, une façon de piller, d'exiger un tribut de la population déjà soumise et appauvrie, les troupes sont toujours en état d'alerte. Les chefs guerriers sont tout-puissants, suspicieux, arrogants et cruels. Leur autorité repose sur la crainte qu'ils font peser, autant sur [266] l'ennemi que sur leur propre camp. Aucun arbitre ne modère le pouvoir du roi, nulle médiation judiciaire, législative ou exécutive. Chef de gang, le roi et ses hommes de mains se confirment dans le règne du racket. L'influence de la femme va relativiser l'agressivité. Le christianisme est la seule force capable de relativiser les belligérants et d'entériner la légitimité de la puissance établie. Prêtres et guerriers y tirent avantage et c'est ce que comprend Charlemagne.

Du Saint Empire Romain de l'empereur Charlemagne au sacre de l'empereur républicain Napoléon, pourtant issu d'une révolution athéiste, personne ne peut se dispenser du soutien de l'Église. Charlemagne, poursuivant une politique d'évangélisation, convertit par la force les Saxons, les Slaves et les Avars. Il promulgue en 775, *la loi du fer de dieu*, qui offre l'alternative de se convertir au catholicisme ou avoir la tête tranchée, choix entre baptême ou massacre. Guidés par Widukind de Saxe, les opposants saxons orientés contre l'Église catholique seront massacrés par milliers, dont 4500 en 782, par l'armée franque catholique de Charlemagne. Leur

territoire sera pillé et soumis à un régime de terreur réglé par un capitulaire meurtrier. ⁹¹

[267]

On peut comprendre qu'en 774, Charlemagne, secourant le Pape en Italie, s'uniront par un serment d'assistance mutuelle. En l'an 800, le jour de Noël, le Pape Léon III sacre Charlemagne Empereur d'Occident, héritant de Dieu le pouvoir qui lui est conféré. Charlemagne étend son empire et gouverne ce vaste territoire grâce à l'administration de 200 comtes, choisis parmi sa famille et les fidèles de sa suite armée, qui sont aussi juges, chef-militaires, percepteurs d'impôts et collecteurs d'amendes. Une bonne partie des départements français actuels est issue de ces comtés, démontrant leur pérennité sociale.

Le soutien que Charlemagne apporte à l'Église est précédé de celui de son père, Pépin le Bref, qui instaure, en 756, la *Dime*. Cet impôt obligatoire collecté au profit de l'Église catholique ne sera aboli qu'en 1789, soit mille ans plus tard, et sera remplacé en 1790 par « *La Constitution civile du Clergé* », fixant la loi sur la salarisation d'État du clergé.

Fragile descendant de Charlemagne, Hugues Capet, devient le roi des Francs en 987, non parce qu'il est le plus riche ou qu'il gouverne la plus grande armée, ni même le plus grand territoire, ses terres sont restreintes à l'Ile de France, mais parce qu'il possède l'aval de l'évêque de Reims, Adalbéron, qui le sacre « *Successeur du Roi Salomon* ». Il

⁹¹ « Quiconque entrera par effraction dans une église sera mis à mort. Quiconque, par mépris pour le christianisme, refusera de respecter le jeûne du Carême... sera mis à mort.

Quiconque, à l'instigation du diable et en partageant les préjugés des païens, brûlera l'un de ses semblables, homme ou femme, ou donnera sa chair à manger ou la mangera lui-même, sous prétexte que c'est un sorcier... sera puni de la peine capitale.

Quiconque livrera aux flammes le corps d'un défunt, suivant le rite païen... sera condamné à mort.

Tout Saxon non baptisé... qui refusera de se faire administrer le baptême, voulant rester païen, sera mis à mort.

Quiconque manquera à la fidélité qu'il doit au roi sera puni de la peine capitale.

Tous les enfants devront être baptisés dans l'année... »

acquiert l'atout essentiel du pouvoir, qui le distingue de ses vassaux et garantit son prestige. Il devient souverain d'un vaste royaume et pour la première fois, instaure l'hérédité royale, qui cesse d'être élective. Le roi réunit la puissance militaire et judiciaire, devient le « *Roi à la Chape* », cumule son [268] statut d'Abbé à celui de Roi et fonde une dynastie qui durera près de 900 ans.

On a une constante imbrication, s'étendant sur des millénaires, entre guerrier et prêtre. Généralement les deux pouvoirs se prêtent main forte, leurs intérêts fondamentaux sont identiques bien qu'ils puissent se combattre. Charlemagne sort furieux d'avoir été sacré empereur des mains du Pape. Mille ans plus tard, Napoléon se couronne lui-même. La concurrence entre pouvoir spirituel et temporel a marqué les siècles. Souvent papes et rois se combattent mais leurs connivences subsistent.

Aucun pouvoir civil ne peut se dispenser de l'ineestimable sanctification religieuse. Napoléon, suprême chef militaire, athée, se fait pourtant sacrer empereur par le pape, conformément à la recherche d'une légitimité religieuse. Le tableau de David témoigne du faste de la cérémonie. Militaires et prêtres en grand appareil, couverts d'or et de zibelines, certifient leur entente. De nombreux tableaux allégoriques représenteront Napoléon en dieu de l'Olympe, en Sauveur Divin, ou en Ange Rédempteur descendant du Ciel. Pragmatique, Napoléon confirme : « *Les baïonnettes se baissent devant l'homme qui parle au nom du ciel et devant l'homme qui s'impose par sa science et ses lettres.* »

Aujourd'hui encore, rois et reines sont premiers de la hiérarchie religieuse comme la Reine d'Angleterre, Chef de l'Église Anglicane, ou le roi du Maroc, Chef des Croyants.

[269]

32. L'Amour courtois transforme les hommes

[Retour à la table des matières](#)

Malgré sa violence dans l'évangélisation forcée le christianisme adoucit les mœurs grâce aux femmes qui sont intervenue dans son esprit. Arbitre le clergé catholique peut intervenir dans la querelle des seigneurs négocier les exactions réciproques (rançonnage, brigandage, menace, attaque). Nouvelle morale du compromis le prêtre dresse le spectre de l'excommunication.

Morale neuve de l'arbitrage sociale contre la violence, le vol, le viol, la nouvelle autorité de Dieu produit le Chevalier. Ce noble héros inédit, sans peur et sans reproche, mu par l'altruisme est investi d'une mission généreuse, protéger et sauver la veuve et l'orphelin, on vante une inattendue noblesse de cœur. Contrairement aux monde gréco-romain l'Amour est maintenant attaché à l'Honneur, à la Grandeur, à la Vertu, n'est plus un signe de perte de la virilité, abandon de la puissance, ni preuve du mâle dominé. Le *Fine Amour* du troubadour est la marque d'une nouvelle sensibilité dictée par les femmes. Du reste, le *fine amor* (l'amour accompli, fini) procède d'une tradition Occitane, originaire de l'Andalousie poétique marquée par la tolérance des croyances. L'esprit des *troubadours*, mot arabe, vante la femme, *Amor* en occitan est féminin. Faire la cour est la démonstration d'un respect vis-à-vis d'un autre qu'on considère sont égal, qu'on tente de séduire, la séduction ne passe plus par l'ostentation de la force et par le prestige héroïque mais par la dévotion, la prouesse poétique et la spiritualité.

[270]

Les conditions s'y prêtaient le mariage est un arrangement, « *mariage n'est pas prétexte à amour* » disait-on, l'amour est même perçu comme une véritable catastrophe, une déchéance financière. L'amour véritable devait donc nécessairement se rechercher en dehors des relations maritales, bien que les époux puissent s'apprécier, la

femme demeure l'inférieure soumise à son mari de par les lois même de l'Église⁹². L'Amour Courtois renverse les choses, la femme acquiert une position de supériorité inhabituelle. La *Dame* bien que toujours mariée par définition est courtisée par un amant aussi humble qu'un vassal, il loue *l'être aimé* et s'ennoblit d'une incroyable patiente, fait l'objet de ses caprices et de ses dédains comme il est convenu. L'amour courtois est par définition librement recherché, la femme dicte ses choix et non l'homme. Au moins en principe naît à cette époque une reconnaissance de la femme et de l'égard qu'il faut lui témoigner. Bien que l'exaltation de la Dame soit le fait de l'élite pour la première fois depuis longtemps elle se place sur un piédestal, du sentiment féminin dépend l'importance de l'homme, du *gentilhomme*.

La femme stimule l'homme à se surpasser autrement que par la puissance et vante ce *Parfait Amant* capable de poésie. « *L'honnête Homme* » est celui qui sait manier le verbe, apprivoiser de mot doux, illustrer les *Beaux Sentiments* de l'amour et de la tendresse. Toute une poésie médiévale naît en faveur des femmes, une première considération s'impose pour longtemps. De la période médiévale s'enracine une histoire du respect de la femme, mouvement qui, malgré les reculs et les [271] stagnations, ne va cesser d'avancer. À l'initiative des femmes, la vision courtoise invente une spiritualité et une générosité dans la sexualité, en radical coupure avec le monde grec. Un revirement historique se produit, les femmes ne se séduisent plus par la prouesse physique, par les batailles ou par les démonstrations de force mais par l'intelligence, l'harmonie des gestes, la douceur des propos, la capacité à enchanter le monde. Les muscles n'ont pas la force de l'Esprit. Historiquement la *galanterie* est un concept inédit. C'est un entendement original, unique dans l'histoire. Une réelle innovation des relations homme-femme. De nombreux pays ignorent encore cet esprit galant favorable aux femmes alors que d'autres commencent à y être sensible sous les poussées de l'occidentalité.

L'archétype de l'Amour Courtois s'institutionnalise plus tard avec les *Précieuses*, dans la *Carte du Tendre*, imaginée vers 1656, qui trace

⁹² Power, Eileen. 1979. *Les femmes au Moyen Age*. Paris. Éditeur : Aubier-Montaigne

la topologie du pays imaginaire où *l'Estime* et la *Reconnaissance* sont loin du « *Lac d'Indifférence* » qu'est l'Ennui. Les *Précieuses* sont des femmes qui tiennent Salon au XVII^e siècle (Madeleine de Scudéry, Catherine de Rambouillet, Marie de Sévigné, ...). Elles parlent d'amour, d'amitié, de séduction, font de la poésie de la littérature, forcent les hommes à s'exprimer sur leur sentiments, à reconnaître leur émotion, à respecter les femmes.

Méprisées par Molière, dans sa célèbre pièce de théâtre *Les Précieuses ridicules*, il s'évertue à ruiner le crédit des femmes. Molière révèle ainsi, par ses satires, son attachement au pouvoir royal absolutiste, dédaigneux à l'égard des femmes. Dans cet esprit il critique également le *Bourgeois gentilhomme*, bourgeois [272] qui *mime* le gentilhomme, l'authentique aristocrate. De la même manière Molière, dans *l'Avare*, se moque du Bourgeois prévoyant. Ses moqueries adoptent le point de vue de la noblesse prolifique qui étale sa « généreuse » magnificence de grand seigneur. Cette classe sociale n'est pas dans le commerce, ni dans l'échange, mais dans la grandiloquence, dans les revenus du monopole de l'Épée et de la Robe, donc dans la démonstration, dans l'ostentation des biens, dans le Mépris. De naissance noble, on multiplie les nouvelles distinctions pour signifier son rang.

Dans ce cadre élitiste s'adopte l'usage de la fourchette, qui se répand au sein de l'aristocratie. La fourchette révèle à cette époque les « *belles manières de table* »⁹³. Le noble arbore le panache du mirobolant vêtement de cour, tranchant avec la sobre tenue du bourgeois besogneux, pourtant entrepreneur et innovateur. La noblesse, pour qui le travail est formellement interdit, comme dans l'aristocratie gréco-romaine, méprise ce « manant ». Celui qui travaille de ses mains, perd son aristocratique liberté d'oisif pour une préoccupation affairiste. Le noble hait la nouvelle fortune du Bourgeois, montée en puissance par le commerce, dont l'aristocratie va bientôt dépendre. Pour mépriser le « *vil et âpre bourgeois* », le noble, dont la fortune stagne, opte pour le maniérisme du langage et des usages, il dresse les barrières culturelles de l'Âge Classique, inspirées des grecs dont il copie le modèle, et dans lequel

⁹³ Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Editions de Minuit

s'imprègnent aussi le mépris des femmes. Les Grandes Académies naissent à ce moment.

[273]

On institutionnalise formellement les règles du langage avec l'Académie Française (1635), qui statue sur l'orthodoxie des mots, la grammaire, le vocabulaire et leur orthographe. Ainsi naît le Dictionnaire, avec sa fonction normative, dressée en véritable corset de la langue. Pour exemple, le Québec, moins touché par cet autoritarisme académique du langage, conservera une poésie populaire plus expressive, plus libre. Force du contrôle et de la norme, la venue du dictionnaire crée une grande distance entre un Rabelais et un Corneille.

L'écart est manifeste entre la richesse poétique désordonnée et pleine d'humour d'un Rabelais (*Pantagruel*, *Gargantua*) baignée de ferveur populaire et, un siècle plus tard, l'aristocratique violence guerrière et héroïque d'un Corneille (*Le Cid*, *Horace*) enracinée dans l'académisme précieux. Réalignée sur les grecs, la littérature s'empêtre, austère et pleurnicharde, dans d'éternels trahisons et conflits grandiloquents. Dans un élan de contrôle, on institutionnalise l'art, avec l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture (1648), qui devient l'Académie des Beaux-arts, dont la fonction est de régler et d'enseigner la peinture et la sculpture. Colbert voit là le moyen de mettre les artistes sous tutelle de l'État. Enfin, l'Académie des Sciences (1666) complète l'ensemble, dans le même esprit de supervision. Il s'agit d'institutions absolutistes et cléricales issues de l'Âge Classique où règne en maître Richelieu, Mazarin et Colbert. Très rares sont les femmes admises au sein de ces académies, s'il y en a.

Molière est élevé chez les jésuites, comme Corneille son ami, ils ne comprennent ni les femmes, ni leurs sentiments. Il renouève la raillerie grecque mais dans le [274] langage inédit de son époque. En fait le mouvement des *Précieuses* entend parler d'amour, recherche la légèreté, le respect et une proximité plus intense avec les hommes. C'est pourquoi les « Précieuses » stimulent un renouveau de l'esprit et une plus grande conscience sociale. Ce radical mouvement culturel de femmes ne se présente pas comme tel, mais comme une volonté d'adoucir les mœurs, par l'amour. Il aura pourtant une incidence certaine sur la transformation des rapports sociaux qui prépare la République. On interroge les privilèges, les monopoles des charges,

l'inégalité, les abus, l'absolutisme... On questionne aussi les rapports homme-femme (galanterie, courtoisie, romantisme).

Le mouvement des femmes, né dans les Salons, marque l'Histoire française. Se réunissent sous la protection des femmes aristocrates, tous les philosophes des Lumières (Rousseau, Voltaire, Diderot, etc.). C'est là que se concentrent et s'interrogent les Idées Nouvelles de la Révolution de 1789. On comprend l'ardente critique cléricale et les satires qui jonchent le XVII^e siècle. Ainsi l'Abbé d'Aubignac écrit en 1654, *La Carte du royaume de la Coquetterie*, traversée par le « *Capitaine Repentir* ». Il va de soi que toute légèreté est conçue comme un manque d'humilité, confirmation de la frivolité. Les femmes s'exposent et parlent alors que les idées cléricales ne les y autorisent pas.

Ainsi de longue date, *les femmes forcent les hommes à parler*. Elle les convoque au dialogue, à l'émotion, à l'humanité. L'évolution s'étale sur des siècles, mais le *Romantisme* est déjà là, dans l'exaltation des sentiments. Ce qui produit le *Roman de la Rose* (première version), Abélard et Héloïse, Tristan et Iseult. Le sentiment [275] amoureux s'impose. Il est maintenant officiellement favorisé, ce qui n'était pas le cas. Certes le mouvement du romantisme naît, comme le mot, au XVIII^e siècle mais sa gestation est de beaucoup antérieurs. Étymologiquement, le romantisme provient de la période religieuse *Romane* du moyen âge, vantant la beauté du sentiment et l'émerveillement fantastique. Le Moyen-âge féminin recherche une spiritualité supérieure, le mélange des temps et des espaces propices à l'imaginaire. Inversement l'Esprit Classique masculin, bien délimité par l'académisme, contrôle les perspectives et les compositions entendues, selon les strictes lois de la ressemblance figurative. À l'Âge Classique, l'Église renoue avec la Raison virile. C'est l'Âge de l'Inquisition.

Contrairement aux prétentions de l'Évangile, ce n'est pas « *l'amour des hommes* » qui sauve le monde, mais *celui des femmes*. Les femmes ont favorisé et participé à un christianisme protecteur, éducatif, humanitaire et non-violent mais les Saints veillent et le combat contre l'émotion continue. Le christianisme, qui est un mouvement révolutionnaire réprimé, devient un parti répressif. Il s'en prend à toutes « hérésies », à tout ce qui menace ses privilèges, son autorité et sa hiérarchie. Saint-Augustin signe la lettre de noblesse de

l'autoritarisme : "C'est la charité qui impose de sauver les gens malgré eux, qui impose la chasse à l'hérésie et donc l'intolérance ». Les sentiments qui guident le christianisme se purifient, conformément à sa virilité, et devient plus que jamais, doctrine du pouvoir et de l'obéissance.

[276]

33. Nouvelle puissance du Dieu chrétien

[Retour à la table des matières](#)

Le christianisme représente une véritable révolution, on passe de la théologie au monopole. Antérieurement, les dieux dépendent du bon vouloir des fidèles, répondent à la demande du marché des souhaits et de la protection. Maintenant c'est l'inverse, le fidèle se soumet à Dieu. Il ordonne et *ses* sujets obéissent, il n'y a plus de choix.

Au sein du paganisme, les dieux sont fonction de mes besoins, dépendent de *mes* désirs, je suis *libre* de les choisir pour leurs efficacités. Clients, les grecs ne sont pas fidèles à leurs dieux, les mettent en concurrence. Toutes les doctrines suscitent l'attention, les grecs sont sujets aux modes culturelles, ils croient d'autres dieux plus porteurs. Seuls les philosophes demeurent hostiles à la nouveauté, à l'impureté conceptuelle venue de la « superstition » étrangère.

Athènes et Rome demeurent perméables aux influences extérieures, friands de nouveautés, ils adoptent de nombreux dieux. Sur l'Acropole d'Athènes, preuve de tolérance, d'intégration et de diversité, siège le *Panthéon* (*pan-théon*, multiples-dieux). Chez les grecs et les romains les dieux sont nombreux et les prêtres actifs, il y a beaucoup de concurrence. Les prêtres se vendent, comme des « professionnels du service », soucieux de leurs revenus. On installe un temple comme on ouvre un magasin, son succès dépend de la clientèle. Regroupés en « *Collèges* », certains prêtres sont plus respectés que d'autres, reflétant la hiérarchie des dieux eux-mêmes. Tout en haut de [277] l'échelle, règne *Rex Sacrorum*, Roi des

Sacrifices, fonction purement honorifique rappelant les temps anciens où pouvoir civil et religieux étaient aux mains d'une seule personne.

À Rome, ville cosmopolite, on accepte volontiers les cultes étrangers (dieux égyptiens et Mithra), en particulier les cultes orientaux, comme ceux des juifs de la diaspora. A Rome, de 25 à 30% de la population est juive. Avant eux, les Perses « paganistes » sont également mentionnés dans divers passages de la Bible pour la tolérance et la sagesse de leurs premiers rois. Cyrus le Grand aura marqué l'histoire pour avoir libéré les Juifs retenus prisonniers à Babylone. Le plus grand héritage des Perses réside dans la fusion et le mélange des cultures asiatiques et africaines.

Le monde gréco-romain se vit dans une théologie *sans Église*, ni hiérarchie, ni contrôle absolu de la morale. Le clergé est en concurrence. Chez les grecs, les dieux s'aiment, s'allient, se trompent, se punissent, s'entretuent ou s'haïssent. Ils sont à l'image de la réalité humaine. Dieux et demi-dieux vivent encore sur Terre, se prêtent aux contradictions de l'existence. Ils ne sont pas encore définitivement installés dans les Cieux. Concret, Zeus intéresse moins par ce qu'il *est*, dans son éternité de Père inamovible des dieux et des Héros, que par ce qu'il *fait*, comment il *vit*. Il illustre la mythologie par *son action* dans le monde, par ses travers, ses tromperies humaines, ses infidélités, ses erreurs, ses moqueries et ses caprices. Il est comme tout le monde, modèle palpable qu'on côtoie et non un idéal abstrait, parfait, inaccessible comme l'est le Père Suprême du christianisme. Le Dieu chrétien juge du haut de sa [278] grandiose *paternité omnisciente, omniprésente et éternelle*.

Contrairement à l'idée reçue, ce n'est pas le paganisme qui est intolérant mais le monothéisme. Le christianisme illusionne, fait croire à sa fragilité par l'ostentation de ses martyrs. Pourtant, ils ont été infiniment moindres que ceux annoncés ⁹⁴. Il a fallu beaucoup de talent et de ruse pour réécrire l'Histoire du christianisme, pour le présenter en victime aux yeux de l'humanité, alors qu'il est l'agresseur, le bourreau et un maître puissant. Ce n'est pas par intolérance religieuse païenne que le christianisme a été réprimé, mais parce qu'il entend imposer sa propre hégémonie totalitaire. Il est

⁹⁴ Baslez, M.-F. (2007). Les persécutions dans l'Antiquité : victimes, héros, martyrs. [Paris], Fayard.

réprimé pour son intolérance et son mépris envers les autres, hommes, femmes ou dieux. Provocateur et martyr, il veut le pouvoir absolu pour lui-même, contre le paganisme de l'empereur. Le christianisme se veut fondamentalement monopolistique. Il est mu par la volonté d'acquérir tout le pouvoir dans les mains d'un seul clergé. C'est la raison pour laquelle toutes les royautés l'adoptent avec un tel enthousiasme. *C'est la doctrine de l'obéissance.*

Dans le christianisme, Dieu est le Père et le demeure, il est le maître et j'obéis. Paul dit : « *Le Maître, c'est le Christ ; vous êtes à son service* ». Il n'y a plus d'alternative possible, il est l'autorité sans concurrences. « *Tu n'aimeras point d'autre Dieu que moi* », « *moi, Yahvé, je suis un Dieu jaloux* » dit la Thora. « *L'Éternel, Notre Dieu, est le Vrai Dieu* ». Omniscient, l'œil de Dieu [279] nous regarde et nous suit, partout, même dans la mort. « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn* ». On ne négocie pas avec Dieu, on prie, on supplie et on obéit. On est *son* subordonné, *son* fidèle. Le christianisme n'aime pas la concurrence et déteste les marchands. Jésus n'a-t-il pas chassé les marchands du Temple ?

Auparavant, les esprits et divinités sont bons joueurs, on peut lutter contre le charme lancé par un autre sorcier, calmer la mauvaise humeur des Esprits, amadouer les dieux par des offrandes, les acheter, leur proposer des sacrifices et demander leur protection. La mort d'un animal, d'un autre vivant, en tant que moyen d'échange et de négociation n'est désormais plus nécessaire, ni possible. Jésus s'est offert tout entier, une fois pour toute, pour la rédemption de tous. Il nous veut corps et âme.

On commémore éternellement ce sacrifice lors des offices eucharistiques. On rend grâce au don ultime de Jésus, par le pain et le vin, le corps et le sang. A notre tour d'offrir reconnaissance et fidélité. Notre ingratitude est une insupportable insulte, notre désobéissance, intolérable. Chaque offense nous ramène à notre petitesse, à notre misérable incapacité, même à le servir. Devant un Maître d'une telle grandeur, on ne peut être que *petit* et honteux.

Dieu voit le péché au moment où il se pense, dans la conscience. La répression est immédiate. Coup de maître que de rendre dieu invisible, omnipotent. La prison et son gardien sont partout, en nous et hors de nous, en tout lieu et en tout temps. Le prisonnier est sous

[280] surveillance permanente, l'Œil sur Caïn. L'impression et la pression d'être constamment surveillé. C'est le rêve de Jérémie Bentham, au XVII^e avec son Panoptique. Ce protestant rigoriste voulait construire des prisons selon ce principe. En mettant, des fenêtres de chaque côté de la cellule, côté cour et côté extérieur, dans un large bâtiment circulaire, l'ombre indique la présence constante. Observer sans être vu constitue la base même de l'efficacité de la surveillance, ce que comprend encore le pouvoir aujourd'hui. Sous prétexte de nous protéger, on installe partout des caméras efficaces. Le terrorisme a rendu un service inestimable à l'omniprésence du contrôle.

Maintenant, et pour des siècles, nous serons jugé par un Dieu mieux informé que quiconque. En nous, il a la meilleure place d'observation. Difficile d'être plus confortablement installé pour surveiller.

Le christianisme demeure, par essence, une doctrine de l'intolérance, par définition une spéculation du pouvoir totalitaire. Il laisse présager le communisme. La Liberté est une illusion, elle empêche de comprendre la Nécessité. Supprimons-la ! On peut la remplacer par un corps de doctrine tout fait, prêt à l'emploi, qui ne tolère plus de débat. Dieu a sauvé le monde comme le Prolétariat est advenu. Il n'y a plus qu'à s'incliner.

Le christianisme crée le Diable dont il a besoin. Conscient de nos actions, il impose la « *bonne conscience* » nécessaire pour *mériter* notre ciel, nos *bonnes pensées* nous garantissent le Paradis, « *Aide toi le ciel t'aidera.* ». Puisqu'on est libre de choisir, on ne [281] peut plus être d'innocentes victimes, on est responsable de nos actes et donc répréhensible du mauvais choix. Le christianisme est une idéologie d'intellectuels, le dogme est *pensé, réfléchi*, il définit ce qu'est la conscience, le savoir, le « droit chemin ». La responsabilité de nos comportements nous incombe pleinement. Le libre-arbitre existe, mais nos choix se font à partir d'une doctrine. L'interrogation sur le « bon » ou le « mauvais » choix est angoissant, car il n'est plus fait à partir de nous-mêmes.

34. La dictature de l'Écrit et de la langue

[Retour à la table des matières](#)

L'instrument essentiel de l'Église est l'écrit. Canons établis et vérifiables, par l'écrit tout est contrôlable, on a la « preuve » du vrai, c'est un enjeu capital du pouvoir clérical. Charlemagne, alors que ne sachant pas lire, instaure l'écrit comme moyen d'uniformisation de l'Empire et outil social évident d'obéissance au clergé ainsi confirmé dans son savoir. Le latin s'impose comme langue universelle des prêtres et base du recopiage (*scriptoria*), maintenant en usage au sein des abbayes carolingiennes, dont précisément sont issus les saints (Saint-Martin de Tours, Saint-Riquier, Saint-Cassien, etc.). Le succès de ces recopiations provient de la *petite caroline*, nouvelle technique d'écriture, plus lisible, permettant de séparer les mots et de mieux former les lettres. Cette assurance du pouvoir par la sanctification de l'écrit convainc Charlemagne d'établir une école dans chaque évêché, mais ces écoles sont destinées aux notables c'est-à-dire à ceux qui peuvent dispenser les enfants de travailler.

[282]

Significativement, les religions monothéistes, incarnations du monopole, sont toutes des religions du Livre (Bible, Thora, Coran). *Byblos* en grec signifie livre. Toutes jugent à la lumière de l'Écrit Sacré (*Saintes Écritures*). Le Livre indique ce qu'il faut faire et penser. Il n'y a plus, conformément à la tradition commerciale méditerranéenne régie par la loi du libre marché symbolique, de négociations possibles avec les dieux. L'Autorité indiscutable est monopolisée par l'écrit. On ne marchandait pas avec Dieu.

C'est d'autant plus un paradoxe que les doctrinaires fondateurs n'ont jamais écrit. Confucius, « l'éducateur de la Chine », Socrate « l'éducateur de la Grèce », Jésus, « l'éducateur de l'Occident », Mahomet « l'éducateur de l'Orient » sont tous connus par leurs épigones, leurs apôtres, aucun d'eux n'a laissé de textes écrits de sa main. Ce qu'on attribue à Moïse est en fait un groupement de récits,

d'où les différences quand au nom de Dieu, tantôt appelé Yahvé tantôt nommé, au pluriel, Élohim.

Tout ce qui est oral est caduc puisque non certifié. L'écrit est le meilleur moyen d'invalider la Tradition. N'est vrai que ce qui se prouve par l'écrit, le reste n'est que « folklore » et le christianisme hait le folklore, il lui a toujours mené la guerre. Résistance populaire, l'oral crée une action vivante et spontanée entre les gens, il est provocateur et incontrôlable. L'écrit a toujours constitué un moyen de faire taire, de réprimer. La parole libérée est subversive.

[283]

Dès que l'on passe d'une transmission orale vivante, commune à tous, à un écrit canonisé étroitement surveillé par une hiérarchie pointilleuse, on passe d'un contenu vivant à une dictée morte, surveillée contrôlée, hypocrite, se conformant à ce qu'il faut dire et enseigner plutôt qu'à ce qu'on pense. On passe dans le règne du « comme si ». On fait « comme si », le christianisme était exclusivement une religion d'amour et de paix, comme s'il ne connaissait que la charité, l'intégrité, le partage et la compréhension, en somme, comme s'il n'était pas intimement lié à la force du Pouvoir.

La théologie chrétienne va se solidifier dans la canonisation des Textes Sacrés. Athanase, évêque d'Alexandrie vers l'an 367, dresse la liste des titres destinés à former le Nouveau Testament. On va réaliser un vaste programme de sélection des textes canoniques, quatre siècles après les faits supposés, et choisir les Évangiles « acceptables », c'est-à-dire les quatre Évangiles Canoniques regardés comme authentiques, durent-ils être contradictoires entre eux. Les autres Évangiles sont alors rejetés, détruits ou discrédités. Les Évangiles non choisis sont maintenant considérés comme « apocryphe », c'est-à-dire « non inspirés par Dieu » et « d'origine inconnue ». Apocryphes, on ne peut les exclure complètement sans perdre le compromis unificateur de l'Église réunie en Synode. Les quatre Évangiles sont choisis (Paul, Luc, Jean et Pierre) sur plus de cinquante textes possibles, il existe dix à vingt contemporains de Jésus tout aussi rédempteurs et messagers de Dieu ⁹⁵. Le canon des textes chrétiens devient définitif au VI^e siècle. Ces textes religieux sont une construction établie à partir d'un [284]

⁹⁵ Cf., A Houziaux (dir.) Jésus-Christ, de quoi est-on sûr? Paris l'Atelier. 2006

rapport *de force* à un moment précis. Ils répondent à une fonction d'obéissance sociale. Ce ne sont pas des écrits exhalés d'une divinité, ils ne viennent pas « du Ciel ».

Le système se reproduit grâce à l'organisation hiérarchique des Écoles et des Universités. La hiérarchie compte sur les examens cléricaux, l'apprentissage des langues sacrées et la maîtrise des dogmes. Le savoir se sanctifie de l'écrit, d'où l'homogamie étroite entre religion et philosophie. Tous les grands philosophes sont liés à la religion et émanent d'elle. Ils sont souvent militaires avant de devenir religieux. C'est dire combien la femme, interdite de ces institutions, n'aura pas accès à tout ce savoir ancré et canonisé en dehors d'elle. Elle ne peut qu'être victime de l'Écrit, ce que sanctifiera l'Age Classique rationaliste. Rappelons que la mystique du latin est à ce point forte et exclusive que dans les couvents, les femmes n'ont pas le droit de lire la Bible sans l'autorisation de la Supérieure.

Hier comme aujourd'hui, la Bible hébraïque traduite en grec, ou en latin, ou le Coran, ont été méconnues des fidèles. Le latin, l'hébreu et l'arabe classiques du Livre sont largement incompris des croyants. Langues d'élites, expressément élaborées pour en imposer, elles sont étrangères aux masses. Les fidèles font confiance à la sacralité magique des textes, ils apprennent par cœur les prières, sans comprendre les mots, car ces langues ne sont pas des langues parlées usuelles, souvent elles n'appartiennent même pas au pays. Ce sont des langues savantes, une sorte de code distinctif privé, langage secret d'une secte d'érudits jaloux de leurs privilèges. Rapidement le latin ne sera plus une langue vivante mais l'Église en a maintenu la pérennité. Du reste, le Nouveau [285] Testament a été écrit en grec par des intellectuels et non par les pécheurs qui entourent Jésus, traditionnellement analphabètes à l'époque, mentionnée dans les textes.

Saint-Louis, suivi plus tard par d'autres rois, commande en 1250 une traduction de la Bible en français. L'œuvre n'est pas fidèle et prend des libertés avec les textes d'origine. La Sorbonne tente de s'opposer à cette initiative en décrétant cette traduction « néfaste à l'Église ». Par définition, la parole divine n'est pas adaptée à la langue « vulgaire », en permanente évolution. Deux siècles plus tard, en 1555, la traduction de l'Ancien Testament sera imprimée loin de Paris, à Anvers, capitale « libre » de l'imprimerie.

Il est récent que les offices religieux se tiennent en français. Ce n'est toujours pas le cas chez les juifs, qui conservent l'hébreu comme langue liturgique. L'islam utilise exclusivement l'Arabe Classique. La littérature philosophique se rédige également en latin. Descartes est l'un des premiers à s'exprimer en français, d'où son verni moderniste. Pour se propager, la première réforme des protestants adopte la messe en langue du pays.

Citons l'exemple des Talibans qui parlent le pachtoun et ne connaissent pas l'arabe. Ils apprennent par cœur des textes qu'ils ne comprennent pas. La langue est d'autant plus sacrée qu'on ne la comprend pas. On l'imagine, la magnifie, la psalmodie. On ne peut ni la discuter, ni la réfléchir, ni interroger les dogmes dans le texte. Même dans les pays arabes une énorme distance se crée entre l'arabe parlé et l'arabe classique littéraire. Une infime partie des croyants du monde musulman le [286] comprend. De l'Afrique Noire musulmane jusqu'à l'Indonésie pratiquant l'islam, on ignore l'Arabe Classique, il en va autant de l'hébreu ou du latin.

Encore récemment, pour limiter l'accès aux études sous l'autorité du clergé, le latin est obligatoire en médecine, en droit et en philosophie. La langue et l'écrit sont un puissant outil de contrôle et de sélection sociale.

Avec une efficacité doctrinale pareille, l'Église devient craintive et autoritaire, il lui faut *tout* contrôler. Pendant 2 000 ans, elle s'oppose à tout et pointe l'*Index* sur les lectures interdites. *L'Index Librorum Prohibitorum* date de 1557, la 32^{ème} édition, publiée en 1948 comporte 4000 titres. Entre temps, est mis à l'*Index* tout ce qui pense, liste impressionnante qui va de Machiavel à Gide et Sartre en passant par Montaigne, La Fontaine, Montesquieu, Sade, Mme de Staël, Casanova, Voltaire, Rousseau, Diderot, Kant, Hugo, Balzac, Flaubert, Zola, Michelet, Stendhal, Larousse (*Grand Dictionnaire Universel*), ... le [*Mein Kampf*](#) d'Adolf Hitler n'y est pas. Pour illustration, au Québec, Mgr. Bruchési interdit en 1907, à la Bibliothèque de Montréal, des livres « *dangereux pour la foi et la morale... absolument condamnables et condamnés* » comme « *ceux de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Balzac et de Georges Sand, qui n'ont certainement pas leur raison d'être dans une bibliothèque comme la bibliothèque civique.* ». Ces livres sont rangés, inaccessibles, dans un endroit nommé le magasin de « *l'enfer* », bardé d'une porte d'acier

grillagée. Paradoxalement, y être inscrit devient un privilège et un signe de prestige. Encore aujourd'hui l'Église s'oppose systématiquement à toute la modernité : pilule, [287] contraception, homosexualité, amour libre, et entend, encore, protéger la virginité.

Copiée sur le modèle de l'armée la hiérarchie chrétienne élit un Chef Suprême, le Pape. Dirigeant les Croyants il est entouré d'Évêques, « Gardiens de la Foi » et d'une multitude de moines serviles. Innovation totalitaire, prélude au Saint-Office de l'Inquisition, il ne s'agit pas de veiller à la protection intégrale de la doctrine mais bien d'assurer l'immense pouvoir de la hiérarchie cléricale constituée. L'Église chrétienne se sauvegarde, en tant que pouvoir, par la centralisation. En 391, l'empereur chrétien Théodose interdit l'exercice public du culte païen dans les villes de Rome et d'Alexandrie et décrète, par *La Trêve de Dieu*, que seuls les chrétiens peuvent combattre au sein de son armée. Du même coup, le Code théodosien retire les droits civiques aux païens. Il devient légal de détruire leurs temples, de confisquer les biens non-chrétiens et persécuter les juifs inconciliables à la nouvelle doctrine. Finalement, l'empereur Justinien, en 529, fermera les dernières Écoles de philosophie d'Athènes. On ne peut tolérer le dernier bastion de réflexion critique.

Rares sont les religions strictement hiérarchisées. Judaïsme, Islamisme, Bouddhisme, Indouisme, ignorent l'Église. Ces religions sanctifient bien des prêtres, de saints hommes, des héros, mais ne sont pas structurées et hiérarchisées sur le modèle ordonné de la puissance militaire. Maintenant, l'Église s'infiltré par capillarité dans les moindres espaces géographiques et dans tous les esprits.

[288]

35. Récupération des croyances antérieures

[Retour à la table des matières](#)

En fait, idéologiquement, le christianisme est une parfaite synthèse des deux grandes pensées littéraires de l'Antiquité : la tradition

Homérique Grecque et la tradition Biblique hébraïque. La Bible hébraïque est sensiblement contemporaine de l'*Odyssée* d'Homère et de la *Théogonie* d'Hésiode. La bible est rédigée vers le VII^e siècle ⁹⁶ et on date l'origine de la mythologie grecque à la même période. Bien sûr, tous ces textes se rédigent après une longue gestation orale issue d'un même terreau. Les Père de l'Église comme Augustin ou Jérôme et bien d'autres ultérieurement se réfèreront explicitement à Platon, Aristote, Cicéron, Plotin, Philon, Sénèque, Ovide plutôt qu'à l'intégrité de la Bible Hébraïque farouchement hostile à sa concurrente la Mythologie Grecque.

Toute l'éthique grecque convie au scepticisme et à l'ascétisme viril. Lycurgue fondateur de l'austère Sparte, ennemi du luxe, ne le voit pas autrement, tout comme Socrate, Platon, Aristote et Diogène. Le monde grec, malgré ses oppositions conceptuelles internes constantes, s'entend sur l'essentiel de la morale ascétique, d'où une grande admiration des grecs pour les brahmanes indiens qu'il nomme les gymnosophistes, « *philosophes nus* », qui « *s'abstiennent de femme et de vin* ». L'immolation, le sacrifice bouddhiste de soi, est connu chez les grecs : Calamus s'immole devant Alexandre et Zarménochégas se brule à Athènes devant Auguste. Malgré leurs oppositions féroces aux Perses, [289] les Grecs admirent leur religion monothéiste Mazdéenne.

Confucius, contemporain de l'éclosion philosophique grecque, se préoccupe également de la vertu et de l'éthique. Il le fait, comme tous les philosophes, dans le cadre du Pouvoir Politique, même rectitude même stoïcisme. Confucius, religion d'État comme le sera le christianisme, installe comme les grecs l'homme au centre du monde. Toutes ces pensées antiques sont intimement reliées entre elles, certes elles ont des différences, elles ont vécu leur propre vie mais l'essentiel est leur parenté étroite. Les mythes Iraniens (indo-européens) qui ont produit l'Avesta (600 av n. è.) et plus tard les textes Pahlavi (400 av n. è.) du Mazdéisme sont similaires, et tout aussi virils que les mythes hébreux (sémites). Dans l'un comme dans l'autre, la Création de l'Univers se déroule en sept actes : ciel, eau, terre, plantes, animaux, homme et Ahura Mazda, le prophète du Zoroastre. La femme, dans le

⁹⁶ Israël Finkelstein, Neil Asher Silberman. 2002, *Le Bible dévoilée*, Les nouvelles révélations de l'archéologie. Paris Bayard. Voir aussi

livre Pahlavi, nait perfide et « *reine de tous les vices* », porte le nom de *Jeh* et est accompagnée du démon Ahriman. Son union avec le démon apporte l'impureté et jette l'opprobre sur toutes les autres femmes. La similarité est frappante avec la Bible et la mythologie grecque.

Le prosélytisme chrétien fait feu de tout bois. On rebaptise les fêtes païennes, on ferme les yeux ou on s'accommode des vieilles croyances. Les anciennes divinités reçoivent une promotion chrétienne, Dionysos devient St Denis, la déesse celtique Ana se rebaptise Ste Anne, le druide celte irlandais Patrick, s'érige en St Patrick. Fées, dragons et sirènes emblématiques du [290] paganisme populaire deviennent des saints. George combattant le Dragon, s'érige en chrétien St Georges, protecteur des voyageurs. L'Age médiévale fait du dragon, symbole féminin encore présent dans la tradition celtique, une menace pour la chrétienté⁹⁷. Du reste, superstition et magie font partie intégrante du christianisme, quoi qu'il en dise. Il ajoute et récupère tout ce qu'il trouve, comme la dévotion fétichiste et idolâtre des saints. On imagine mal une religion faire l'économie de la superstition et de la magie. Les traditions populaires, déjà bien enracinées et fécondes, représentent une force qu'il serait suicidaire d'abandonner. On ne peut s'en remettre exclusivement à l'élite culturelle et à la pureté des concepts abstraits, il faut un compromis utile et persuasif.

Le système religieux catholique a récupéré la mythologie celtique et préceltique qui existe pendant des millénaires avant la romanisation et a fortiori avant le christianisme c'est-à-dire lorsque les femmes imposent la sensualité de la terre. Les celtes, d'origine indo-européenne, héritent de croyances orientales, au même titre que les grecs. Une similarité perdure entre les mythes, ce que remarque Jules César dans *La guerre des Gaules*. Les druides perfectionnent des systèmes religieux imbriqués à l'intimité de la vie agricole. Leur prédominance, capable de soulever les gaulois, leur vaut d'être massacrés par les Romains. Le rôle des druides est pourtant demeuré irréductible car soutenu par la force souterraine des femmes.

[291]

⁹⁷ Cf. : l'œuvre de Françoise Gange.

Exemple de récupération, la fête de tous les saints, la Toussaint, est une intégration de la fête irlandaise païenne de *Samain*, qui signifie en celtique « fin de l'été ». Cette fête profondément liée aux femmes, devenue druidique et à laquelle les celtes sont très attachés, commémore l'enfouissement et la communication avec les morts c'est-à-dire le principe de la régénération féminine primitive. Le christianisme, en l'intégrant, contrait le « paganisme » mais surtout la sensualité des déesses, il s'opposait à toute une liberté sexuelle et émotive qui perdurait chez les celtes. Devenue chrétienne cette fête célèbre les saints, et non plus la puissance naturelle des femmes. Les moines chrétiens irlandais la réclamaient à Louis le Pieux, en 835, qui l'institutionnalise. Cette réjouissance demeure également une fête de la nuit et de la mort, dans l'Halloween protestante. La récupération est systématique, Noël et la St Jean commémorent les solstices d'hiver et d'été, très respectés dans le monde « païen » agricole. St Augustin applaudit à la substitution de « *la célébration de la naissance du soleil visible, au solstice d'hiver, avec celle de l'invisible créateur du soleil* ». Du reste chez les Celtes comme chez les sémites, l'année commence avec la gestation de la terre à l'automne.

Toute cette tradition celtique féminine perdure longtemps et se transmet au travers l'importance des personnages du moyen-âge, opposé au christianisme triomphant, comme les légendaires fées Mélusine, Morgane, Vivianne la Dame du Lac ou la Reine [292] Guenièvre, immortalisées par le Cycle Arthurien ⁹⁸. Viviane, la Dame du Lac, est la grande prêtresse de la Déesse-Mère dont elle célèbre le culte dans l'île mystique d'Avalon cachée dans les brumes et invisible pour les non-initiés. Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle, quand le christianisme tente de s'imposer plus fortement, que la légende fait de Morgane une méchante fée, haineuse et jalouse de la reine catholique Guenièvre, montée en irrésistible beauté. C'est à ce moment que la fée Mélusine est fustigée par l'austère Chrétien de Troyes ⁹⁹.

⁹⁸ Voir l'œuvre de Jean Markale. 1997. *La grande déesse : mythes et sanctuaires : de la Vénus de Lespugue à Notre-Dame de Lourdes*. Paris : Albin Michel. —. 2001. *La femme celte : mythe et sociologie*. Paris : Payot : Rivages.

⁹⁹ Fella, Audrey. 2006. *Mélusine et l'éternel féminin*. Paris : Dervy

La fée Morgane marque l'imaginaire médiéval. Elle est souvent représentée porteuse d'une branche de pommier, emblème celtique de la paix et de l'abondance et non incarnation du péché ou de la trahison qu'il devient dans le monde patriarcal. Morgane représente la Déesse Mère lors de la grande fête de Beltane qui commémore la Fertilité, la Floraison, la Régénération et le Sabbat. Célébrée partout (Irlande, Gaule, Bretagne) elle sera remplacée par la Pâques chrétienne. Morgane symbolise la tolérance traditionnelle des Grandes Déeses qui apportent soins et réconfort, contre la hiérarchie cléricale intolérante et hostile, vénérant un Jésus triste qui n'en fini plus de mourir. Le folklore, résistance populaire joyeuse, a toujours représenté un danger pour le christianisme. Or, avec ses croyances et ses traditions, il réussit à s'imposer pendant toute la période médiéval. Le peuple se tourne vers une identité populaire plutôt qu'élitiste, vers des pratiques chaudes plutôt que froides, vers l'ancestrale divinité [293] pourvoyeuse, protectrice et guérisseuse, plutôt que vers l'autoritarisme insécurisant et collecteur d'impôts. Il faut dire que pour le christianisme créer la peur et la menace de l'enfer est plus efficace que les promesses du Ciel. L'autorité du pouvoir atteint d'avantage en créant la culpabilité qu'en promettant des plaisirs.

D'où la haine forcenée et traditionnelle du christianisme contre le folklore, contre les croyances décrétées appartenir à la « magie », au monde de la « divination », de « l'irrationnel ». La condescendance chrétienne provient de l'élite. Le christianisme est le mépris personnifié vis-à-vis de la « *fantaisie des croyances populaires* », un dédain contre « *le paganisme initiatique de nos campagne, meublé de Géants, de lutins, d'Ogres et de Fées enchanteresses* ». Tout cela n'est que de l'enfantillage, un manque de maturité populaire. Pour le christianisme ce n'est que calembredaine non inspirée de la *Véritable Foi*. On ne voit pas pourquoi, paré de tous ses miracles fabuleux et hurluberlus, le christianisme serait moins « magique », moins divinatoire ou plus rationnel. En fait, le christianisme récupère les Anges, gardiens ou vengeurs, les Chérubins (bébés ailés), les diabolins, les Lucifers aux gros sabots et les saintes Madones volantes, tous parés des pouvoirs magiques, merveilleux et ensorcelants directement hérité des traditions populaires. Morgane fut rebaptisée Sainte Marguerite ou fée Margot, beaucoup plus sage et présentable. Faute de ne pouvoir l'exclure, elle passe de l'immense

puissance divine de la Grande Déesse à la modestie inoffensive d'une petite fleur blanche. Margot demeurera un nom symbolique de l'attachement populaire : *Café Margot*, [294] *Chez Margot*, *Cave à Margot*, *Fuseau de Margot*, *Roche Margo*, etc.

Contre la mystique féminine et ses temples on ne peut être plus explicite, sur la récupération, que l'un des quatre Pères de l'Église d'Occident, le Pape Grégoire Ier dit le Grand (540-604), au VIII^e siècle : « *Après de longues réflexions, j'ai statué sur le cas des Angles : que les temples des idoles ne doivent absolument pas être détruits dans cette nation, mais que l'on détruise uniquement les idoles qui s'y trouvent. Qu'on prenne de l'eau bénite et que l'on asperge ces temples, qu'on y édifie des autels et qu'on y place des reliques ; en effet, si ces temples sont bien construits, il est nécessaire et il suffit d'en changer la destination : les faire passer du culte des idoles à la louange du vrai Dieu. De cette façon, le peuple, constatant que ses temples sont respectés, déposera plus facilement l'erreur de son cœur et, connaissant et adorant le vrai Dieu, se rassemblera plus familièrement aux lieux où il avait coutume de se rendre. Comme la coutume existe d'offrir beaucoup de bœufs en sacrifice aux esprits. Il faut également transformer légèrement le cérémonial de ces offrandes, de manière à fixer ces coutumes rituelles au jour de la dédicace ou de la fête des saints martyrs dont les reliques ont été placées dans l'église ; que les gens continuent à se construire des cabanes de branchages auprès des mêmes temples devenus églises et qu'ils célèbrent la fête par des agapes rituelles* ». ¹⁰⁰

[295]

Nombres de cathédrales dans le monde sont construites sur d'anciens temples païens ou des sites sacrés. En France la Cathédrale de Soisson est édifiée sur un Temple d'Isis. Révélateur de la propagation des mystères isiaques en Gaule, on a dit de Paris qu'il signifierait la « barque d'Isis ». Le Mont St-Michel, l'ancien Mont Tombe, est un site druidique consacré au Soleil. Le Mont Tombe rappelle la tombe du dieu *Belenos* l'équivalent gaulois d'Apollon.

¹⁰⁰ Walter, Philippe, 2003, *Mythologie chrétienne : fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Imago

Les déesses suprêmes, Inanna, Ishtar ou Isis, portent traditionnellement un enfant divin. Ishtar soutient son fils Assur, dieu éponyme des Assyriens. Isis allaite Horus dans l'iconographie égyptienne, de la même façon que chez les Grecs, Déméter, étymologiquement la « Déesse-Mère », soutien sa fille Perséphone disparue en Enfer. La Romaine Cérès est représentée allaitant deux enfants. La Mère portant l'Enfant reprend du service dans le christianisme avec la Vierge Marie et l'Enfant Jésus.

Le christianisme systématise l'ensemble doctrinal, la date de naissance de Jésus est décidée en 532, par le moine astronome scythe d'Arménie, Deny le Petit. Il rallie tout le monde, s'appuyant sur la date de la fondation de Rome, 754, et les propos de St-Luc, affirmant que Jésus est né « *l'an 15 du principat de Tibère* », la soustraction est simple, et l'Église l'adopte comme persuasive. Les symboles chrétiens ne sont pas nés spontanément. La croix a une longue antériorité, empruntée à Tammouz et Mithra, et n'est adoptée par le christianisme qu'à partir de Constantin vers 312. De la même manière la crucifixion de Jésus n'apparaît comme consensus religieux que vers 420.

[296]

Comme tous mouvements politiques recomposant ses stratégies après l'acquisition du pouvoir, lorsque l'Église s'institutionnalise et assoit son emprise politique, se hiérarchise et devient *le* Pouvoir dominant attaché à l'Élite politique et militaire, elle constate que l'alliance faite avec les femmes n'est plus nécessaire. Très vite l'inspiration riche de promesses sociales se transforme en dogme contraignant. La communauté chrétienne primitive qui demeurait dans la quasi-clandestinité, va maintenant goûter au luxe des palais somptueux, construits sur le modèle des basiliques civiles. Seul moyen de conserver ses privilèges et ses fonds de commerce, l'élite romaine se convertit. Les hommes de pouvoir chrétien se cooptent, il est donc important de se faire baptiser. Le catholicisme récupère les riches temples païens et draine à lui les dons religieux monumentaux, les revenus et de fastueux domaines.

C'est un aspect important de la religion que de drainer d'énormes revenus. Elles s'exercent dans les cadres somptueux des cathédrales et de Palais épiscopaux cossus et dorés, où l'abondance est soutenue et protégée par de nombreux serviteurs et gardiens. Le Christianisme

primitif a érigé une communauté de disciples égaux et s'achève par la subordination des femmes.

[297]

[298]

L'invention de la femme

Chapitre V

L'HOMME MONTE AU CIEL

36. Du féminin concret au masculin abstrait

[Retour à la table des matières](#)

Au début de l'histoire des religions universelles, tout est concret, palpable, « visible », naturel, cloué au sol, terrien, sensuel. Mais l'assise concrète embarrasse la puissance masculine. Nécessité du prestige, volonté de s'affirmer, de nier l'ancienne autorité, l'homme est tenu de monter plus haut que la femme. Conséquence, la puissance du prêtre doit s'émanciper des principes naturels attachés au concret, il doit philosopher la vie. Il invente la *transcendance* spirituelle. La puissance du prêtre doit devenir *supernaturelle*, provenir des cieux. C'est alors que les Dieux montent au Ciel.

Ainsi naît le *Mythe de la Chute du paradis* qui décrit l'expérience de la séparation avec la dimension bienfaitrice de la Nature. La Nature c'est la simplicité de la vie, l'évidence immédiate, c'est la femme et son rapport symbiotique, symbolique avec la terre, la Mère-Nature. La *Chute* signifie que la Nature devient mauvaise et avec elle, la femme. La Culture, c'est la [299] spéculation grandiose vers une spiritualité

des sommets, qui appartient à l'homme et le rend supérieur aux conditions terriennes.

Lorsqu'Adam et Ève « *perdent le Paradis Terrestre* » suite à la perversion d'Ève, ils sont condamnés à « *gagner leur pain à la sueur de leur front* », la femme « *enfantera dans la douleur* », il faudra souffrir, la terre ne donnera qu'après un dur labeur. Il s'agit de s'en prendre à la Nature cruelle, attaquer la femme qui l'incarne. Il faut gagner *son Ciel*, monté au Ciel. C'est le Ciel qui est enviable, non plus la Nature terrestre. Ce côté ordinaire de la Nature élève l'Homme dans la Culture. La Culture, c'est le Haut, la Nature, c'est le bas. L'homme sera dorénavant la Culture, la femme se cantonnera à la Nature. L'homme se hisse au-dessus d'elle.

Le processus se complète et se perfectionne, la divinité quitte le sol dans une ascension flamboyante. Nombreux sont les prophètes bibliques qui *montent au Ciel* dans un « char de feu » (Énoch, Élie, Paul, Jean). Dieu est enfin chez lui, Maître de *l'En-Haut*. Pour l'homme il ne s'agit pas seulement de s'élever mais de déraciner la puissance de la femme.

L'homme inaugure son processus de coupure fondamentale, vis-à-vis de lui-même. L'Homme peut être « *maitre et possesseur de la nature* », selon la formule consacrée, en autant que la nature soi « en face », extérieure à lui, qu'elle ne le concerne plus directement. La culture spéculative et abstraite le commande. La connaissance fait de l'homme un pur [300] esprit, loin de sa réalité naturelle. Il ne s'arrime plus à sa propre existence, il s'abstrait dans une intelligence spéculative, irréaliste, qui ne répond qu'à elle-même. Tout renvoi au discours, à sa force de persuasion, à l'honneur, au prestige, à la vanité. A force de se spéculer, l'homme se met dans une attitude de renoncement et d'ascétisme dont le rationalisme, l'esprit scientifique et la morale porte encore la trace.

37. Monothéisme : Abstraction Absolue

[Retour à la table des matières](#)

Conséquence de la *Montée au Ciel*, Dieu devient aussi invisible qu'inaccessible, aussi intangible qu'impalpable, il devient l'Éternel, Abstraction absolue au-dessus de tous soupçon. Coup de maître, Dieu conserve tout les attributs des anciennes divinités (force, création, réconfort, sanction) mais n'a plus à se justifier, à vivre la vie tourmentée et risquée des anciennes divinités souvent condamnées par leur pairs pour mauvaise conduite ou trahison. Dieu le Père a une conduite parfaite, pour cause, il n'a plus de conduite du tout, il *n'existe* plus. Il *est* celui *qui est*, dit la Thora, donc rien, pure tautologie. *Complètement* éthéré, à l'abri de tous soupçons, il peut juger toutes les conduites, de son piédestal, délimiter les frontières du Bien et du Mal et exiger la perfection : « *Ayons plutôt honte et revêtons-nous de l'Homme parfait, engendrons-le en nous comme Il nous l'a ordonné* », nous dit Paul.

Omniscient Dieu se fond en tout, juge de tout, surveille tout. Il est le principe de l'Un, celui qui existe avant que le monde existe et après, il est *l'Éternel* désiré des hommes. Le rêve de la gloire sans fin du Ciel, la [301] garantie d'être l'Unique après la mort, vainqueur de la concurrence. Dieu dépend du discours qui le décrit, en forge les attributs. C'est le rôle du *prophète*.

Étymologiquement, le « prophète » annonce, prédit ce qui adviendra. Mais il s'agit d'une ruse, on est prophète qu'en fonction de ses apôtres, ce sont eux qui transmettent et se disputent sa parole. Comme Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet, il n'écrit rien, est « *re-transmit* ». On peut rétroactivement prétendre que le prophète à « prévu » ce qui s'est effectivement réalisé. Prévoir l'avenir est impressionnant et respectable. C'est le début de la chaîne de transmission verbale : l'apôtre relaye le Prophète qui transmet la parole de Dieu. Nommer est créer. L'énonciation crée la Vérité.

Dans cette construction de mots, Dieu n'est visible que de *biais* par ceux qui le nomment, d'où l'importance persuasive du Verbe. On ne connaît jamais Dieu directement. Il tire son intelligence, sa cohérence, de ceux qui parlent en Son Nom et le construisent, par la même occasion. Dieu se présente avec le discours qui le crée, il ne se *donne* pas, il se *découvre* par les apôtres qui deviennent à leur tour des saints.

Contrairement aux prophètes, les Apôtres écrivent, persuadent. Le génie du judaïsme, du christianisme ou de l'islamisme ne provient pas de Moïse, de Jésus ou de Mahomet mais des prêtres lévites et Cohanim, de Paul et des doctrinaires du christianisme, des imams convaincus hachémites ou alaouites, qui parlent tous en Son Nom. L'apôtre *sait* ce que *dit* Dieu, il est *Son* interprète, par lui Dieu *parle*. Le prêtre répète ce que [302] « *Dieu veut* ». Grâce au prophète, l'apôtre crée un nouvel Ordre, une nouvelle morale, une légitimité neuve. L'apôtre détient l'autorité de celui qui écrit au Nom de Dieu. En son nom propre il n'est rien, au nom de Dieu il est tout, investi de la *Parole Divine*.

Le prophète s'inscrit toujours dans un rapport de force, à un moment historique précis. Une force sociale se *re-connaît* en lui, sinon c'est un « faux prophète ». Il y en eu de multiples dont le discours est tombé à plat, prêchant dans le désert faute d'être soutenu par une force capable de conquérir le pouvoir. Le prophète valide *La Parole* au Nom de Dieu et structure *La Vérité* du Mouvement conquérant. Le nouveau discours s'inscrit dans une tradition culturelle dont il semble être le prolongement et l'évolution naturelle, *il dit le chemin*. Le discours est assez persuasif pour fournir un nouvel argument au pouvoir, un nouvel *alibi*, afin qu'il puisse être relayé par les nouvelles autorités.

Le prophète se moule dans une pratique politique. Il va de soi qu'il ne vit ni au Ciel, ni sur une île déserte, ni indépendamment des intérêts en présence. Son discours est toujours politique puisqu'il vise les comportements et la transformation des rapports de forces. C'est pourquoi il faut oser la question, *à qui* profite les services de l'apôtre ? Qui privilégie-t-il ? Et non *comment* le respecter, le servir et lui obéir.

Le Dieu monothéiste, miroir de l'Homme, dresse sa toute-puissance masculine et se sacralise comme *Père-Éternel*. La Bible a

mis tout son cœur et sa rage à détruire l'antériorité féminine et ne mentionne jamais le [303] mot déesse. On ne se prive pas d'insulter idoles, païens, monstres en tout genre et prostituée, mais nulle part on mentionne le mot déesse, à croire que le terme est tabou au-delà de tout, inimaginable, inconcevable ou terrifiant, « celle dont on ne doit prononcer le nom ». Encore récemment, il ne fallait pas prononcer le nom du diable, de peur qu'il apparaisse. Le Coran est très précis « *Allah ne tolèrera pas l'idolâtrie... ni les païens qui adorent des femelles.* »

38. Exclusion de la compagne signifiante

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'antiquité les dieux sont encore accouplés avec leur parèdre, leurs épouses. Le monde Hellénique conserve toute la tradition ancienne des couples divins, même si la prédominance décisive échoit au Père ou au mari. La femme, devenue seconde dans le monde guerrier des grecs, est tenue à un rôle appauvrie. Inférieure, elle ne peut que jalouser les faveurs du supérieur, Héra se venge des nombreuses conquêtes de Zeus, son mari. L'homme pose la jalousie, qui le flatte, pourtant le monde grec est basé sur le refus et le viol. La lutte entre parèdres subsiste, comme Dumuzi et Inanna à Sumer, Marduk et Sarpanit en Akkad, Isis et Osiris en Égypte ou en Inde, Brahma et sa Shakti ainsi que Shiva et Kali. Tous ces couples participent d'une origine commune, ils naissent d'un même Orient fondateur unique, chacun s'inspirant des autres.

Dans cette bataille la femme demeure encore entière, fière et forte. Impétueuse combattante, elle se venge, son caractère est affirmé et difficilement contrôlable. Loin de la présentation fade et résignée qu'en fait le [304] christianisme. Ce combat s'inscrit dans la Tragédie grecque, les femmes tuent leur mari (Clytemnestre) ou leurs propres enfants (Médée) pour s'affirmer et réparer. Elles sont *insensées*, donc discréditées, mais vivantes et actives. Respectable par son adversité, l'insoumise déesse, compagne tumultueuse, imprévisible, farouchement désirable, devient une mineure négligeable, statue vide

et pieuse, icône sans voix. L'Interlocutrice savoureuse, intempestive, complexe et sensuelle dérange. On la préfère humblement couverte de pied en cape, elle troque ses affriolantes tenues soyeuses pour une terne tunique de bure usée, ne laissant plus rien dépasser. Ces icônes soumises plaisent à Dieu, tant pis si elles méprisent et nient la réalité de la femme.

Le couple divin, l'alliance sacrée, charnelle et érotique liait le principe du ciel (mâle) et de la terre (femelle). Avec le christianisme, le Dieu Unique exclu l'épouse au profit de l'omniscience de l'homme seul. Plus de parèdre, ni d'union divine célébrée. S'il y a mariage avec Dieu, c'est un mariage chaste et surtout bien abstrait. Le Ciel se suffit à lui-même. Dieu, enfin seul, trône sur la Destinée du Monde.

La victoire du christianisme est à ce point décisive et totale qu'elle fini par créer un manque identitaire féminin, une rupture avec le mariage des éléments symboliques primordiaux. Une grande partie des croyants ne s'y reconnaît plus. Il faut réintroduire le principe féminin avec Marie, la Mère de Dieu, la Sainte Vierge, symbole de l'évangélisme béat. Il conçoit une parèdre d'un type nouveau, conforme à la toute-puissance de l'Homme autosuffisant, c'est-à-dire, une servante, une épouse vide, invisible. Ne pas faire [305] d'ombre, au sens littéral, ne pas cacher le Soleil. Redéfinir et équarrir la puissance du principe féminin, comprimer l'intelligence de ses questionnement dans la mort du retranchement. Il fallait la soumettre pour l'attacher à l'Église. La femme perd sa puissance tranquille, intuitive et sereine, pour une stature imbécile qui pèse sur l'identification de son être.

La chronologie est saisissante. Le paroxysme du culte de Marie est atteint au XII^e et au XIII^e siècle, alors que pointe les flèches des cathédrales en construction. Au moment où pour parfaire sa doctrine et contrecarrer les « méchante sorcières » délurées, le christianisme développe le dogme de l'Immaculée Conception. Il prône l'image de la sainte domestiquée, sage, passive et sans revendication, bien que ce dogme ne sera vraiment officialisé qu'en 1854 par le pape Pie IX (*bulle Ineffabilis Deus*). Au même moment se développe le thème traditionnel de la *Piéta*. Complémentaire à l'idéologie de la Sainte Vierge Marie, la pitié misérabiliste s'exprime dans l'image de la femme dévouée, implorante, affligée du sort du monde, ramassant le cadavre de son fils meurtri. Pour parachever la symbolique, la Vierge

est présentée comme une nouvelle Ève, soudainement purifiée, foulant de ses pieds le serpent symbolisant l'Hérésie.

La *Vierge* résume la femme à sa plus simple expression : mère sainte « *fécondée sans pécher* ». Inoffensive, la femme peut se définir par l'abnégation totale. À force de combattre la Grande Déesse et de réprimer toutes ses manifestations, les cultes féminins ont fui, se sont cachés. Ils se sont développés en secret, pour eux même. Magie et divination, traditions ancestrales [306] des femmes ont perdurées et durent encore. La pratique religieuse à besoin de la caution des femmes, elle doit s'allier avec elles, ne serait-ce que comme Vestale, comme Pythie ou comme Sainte Vierge. Même subordonnée, la symbolique des femmes est indispensable, elle seule suscite l'humanité. L'homme effraie, trop de virilité et de froideur austère mine le réconfort et la quiétude propice aux croyants. Il faut l'accueil, le réconfort, la compréhension pour charmer et attirer, il faut faire appel à une sensibilité qui fait défaut aux hommes. Ce nouveau retour catholique au féminin s'incarne dans les cathédrales, portant le nom de *Notre Dame* (Notre Dame de Paris, de Chartre, de Reims, d'Amiens.)

Malgré ces dénégations, la symbolique féminine demeure, souterraine et le clergé n'y peut rien. Elle est inhérente. Le monothéisme n'est pas une doctrine nouvelle, il n'est qu'un renouveau du pouvoir. Il prive le Monde du plaisir d'être et de se penser par soi-même. Le christianisme éloigne de l'immense richesse symbolique passée, essentielle à la structuration de l'être, fondée sur le concret, stimulée par le folklore, les contes, la magie ancestrale, le décryptage des signes mythiques, le sens des ondes et des vibrations, le senti, le ressenti, le monde fantastique et sensuel des symboles.

Toutes ces lectures sont associées à l'univers de la terre dans lequel les femmes jouent un rôle essentiel d'éducation. Prohibé parce qu'entaché de superstition irrationnelle et de magie naïve. Il y a une lutte acharnée du clergé à l'endroit du folklore et de la magie, de tout ce qui respire la vie et la spontanéité incontrôlable. Le [307] christianisme est par principe contre l'astrologie, la magie et la divination. Il est pour l'astronomie, la science et la raison. Le rationnel à cet avantage « *d'arraisonner* » l'esprit du fidèle. Le ludique est un univers qui échappe au clergé parce qu'il est impulsif,

sensuel, léger et rieur. La femme est une diabolique concurrente, elle détourne du droit chemin.

Il n'y a pas de sainte pour l'amour ou la joie, encore moins pour le plaisir et le jeu dans le christianisme. La sainte, sobrement vêtue, offre au monde la prière de ses mains jointes et l'expression contrite de son visage. Elle accepte avec résignation son sort d'éternelle pécheresse et porte humblement, passive et silencieuse, le poids de la misère humaine. Réduire la plainte au silence est la seule préoccupation de cette imagerie. Apparaît parfois un triste sourire évangélique, jamais l'éclat d'un rire franc, pourtant caractéristique des femmes par nature un peu moqueuses.

Si séduire c'est trahir, la *séduction* est toujours une *sédition*, l'idéal catholique féminin est de s'effacer. La femme fait peur aux théologiens et aux moralistes par son apparence. Son charme est « pervers » puisque les hommes y succombent. Sa capacité dangereuse de séduire cache l'empreinte de Satan. Au cours des siècles et sous toutes les latitudes, le clergé est hostile à toutes manifestations de charme. St Charles Borromée prévient les confesseurs, ils ne peuvent recevoir les pénitentes « *avec des cheveux frisez, des visages fardez et plastrez, des pendants d'oreilles ou d'autres semblables ornement plein de vanité, il refoulera également, celles qui porteront dentelles, broderies et étoffes d'or, il exigera de toutes qu'elles viennent au saint tribunal le visage [308] couvert, avec décence d'un voile qui ne soit pas notablement transparent, fait de crespé, de linge, de laine ou pour le moins de quelque estoffe de soye d'une couleur modeste* »¹⁰¹. « *Un moine de moins de trente ans ne confessera pas les femmes* ». Le prêtre, par son sacerdoce, renouvelle le rôle de gardien de troupeau, assigné dès l'antique origine nomade. Le Ciel comme seul univers, sa préoccupation est d'assumer la bonne conduite du bétail au pâturage.

¹⁰¹ Delumeau, Jean. 2003. *La peur en Occident : XIV^e-XVIII^e siècles*. Paris : Hachette.

39. Obéissance, appauvrissement de la pensée

[Retour à la table des matières](#)

Le christianisme est le summum de l'intellectualisation, *une distance*. Héritier de la philosophie, c'est une œuvre de *penseur*, éloignée des émotions de la pratique, observant les gens et les objets à distance. *Le christianisme est sensé, non sensuel*. L'homme s'emploie à la philosophie, aux concepts précis, aux mots rigoureux, à l'abstraction spéculative, à la vie du Ciel, communion solennelle et solitaire avec Dieu, il s'envole.

Les femmes demeurent dans la beauté, la littérature, le sentiment, l'émotion, la communication, la compréhension, l'empathie pour le vivant. Afin d'atteindre le Concept il faut nier l'émotion. La philosophie, pour être rigoureuse, se doit d'ignorer le sentiment, elle y perdrait en objectivité. La philosophie provient originellement du monde religieux, d'une spéculation sur Dieu, ses anges et ses archanges. La religion n'est pas l'opium du peuple, formule venue de la [309] condescendance intellectuelle, *Dieu est l'opium des philosophes*. Les penseurs n'ont cessés de réinventer Dieu.

Le monde *senti* est converti en un monde *pensé*. Le Ciel est la cérébralité, l'intellect, l'intangible, au demeurant fort poétique, d'où son impact émotionnel. C'est une abstraction de la vie qui s'élève *contre* la vie réelle. C'est la perte de la concrétude. Par le Ciel, Dieu tue la physis féminine. Il crée un corps que la femme peut et doit contrôler. Déssexualisée, elle se fond dans l'homme, seule identité qui compte, puissance qui détermine le verbe. Le masculin l'emporte sur le féminin, ce que révèle encore la grammaire française, il l'emporte en genre et en nombre. L'homme désigne *tout* le genre humain, le monothéisme s'offre comme l'arme absolue du dictat masculin.

L'assurance masculine se construit de l'incertitude féminine. Le masculin *crée* cette incertitude par sa puissance même. L'homme est le verbe, la femme n'est plus que le complément, il est sujet elle est l'objet. Glorifié par la théologie, l'homme marche sur ses deux pieds.

Niée, dénigrée, la femme est l'ombre d'elle-même, la seconde, le faire valoir, on lui coupe les jambes. Pourtant, même incertaine, elle se fie à son émotion, s'oppose au rationalisme qui tente de l'enfermer. Les attaques incessantes prouvent qu'elle demeure éternellement présente et forte, indéradicable par nature.

L'enseignement monothéiste est simpliste, son dualisme conceptuel est d'une pauvreté désarmante. [310] Paul se méfie des philosophes : « *Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des hommes, des forces qui régissent l'univers et non plus du Christ.* » ¹⁰². Cette méfiance n'est pas inopportune. Ce sont des philosophes, comme Celse, Philostrate, Porphyre de Tyr ou l'empereur Julien qui sont les plus critiques à l'endroit du christianisme, l'accusant de se construire par la manipulation, de spolier les veuves et d'en faire des « *renonçantes* » à leur profit. Celse dénonce la supercherie et de la manipulation : « *Vous nous débitez des fables et vous ne savez même pas leur donner de la vraisemblance. Quelque uns d'entre vous ont remanié trois ou quatre fois ou davantage les textes évangéliques afin de pouvoir nier ce qu'on vous objecte* » ¹⁰³.

Le philosophe Celse (vers l'an 178) est victime de la censure. Son travail est entièrement détruit mais on peut le reconstituer grâce à la critique en huit livres d'Origène, Père de l'Église au statut mal défini, en effet il s'émascule par fanatisme pour ne plus ressentir de désir mais la doctrine chrétienne exige de dominer ses passions naturellement. Origène, en l'an 246, est à ce point systématiquement critique à propos de Celse, qu'il a retransmis l'essentiel de son texte. Même sort fait au philosophe Démocrite, l'opposant de Platon. Jaloux du succès de son concurrent, Platon écrit de nombreuses pages acharnées contre son adversaire plus populaire, sans jamais le citer, et invite à brûler le livre de Démocrite ¹⁰⁴. Platon n'a pas eu les moyens

¹⁰² Lettre de Paul aux Colossiens, 2 :8

¹⁰³ Celse. 1999. *Contre les chrétiens*. Paris : Phébus.

¹⁰⁴ Diogène Laërce, dans : Démocrite - Les isolés et les Sceptiques, affirme : « Aristomène (Souvenirs historiques) dit que Platon voulut brûler tous les ouvrages de Démocrite qu'il pouvait trouver, mais qu'il en fut empêché par Amyclas et Clinias, disciples de Pythagore, qui lui dirent que ce serait un acte inutile, puisque quantité de gens possédaient déjà ces livres. Cette tradition est exacte, car Platon, qui a cité tous les philosophes anciens, n'a

de son [311] dessein incendiaire, le christianisme, en revanche, l'a eu. Il ne reste plus rien des soixante-douze livres de l'œuvre de Démocrite, sinon les rares fragments critiqués et donc préservés par Platon. Depuis l'origine, les cénacles aristocratiques de la philosophie s'apparentent à la mafia, avec le protecteur, la hiérarchie, ses territoires et ses rivaux, on se tient en respect mais on est concurrent.

Pourtant Démocrite n'est pas très dangereux, père du matérialisme et fondateur de l'*Éthique*, sa morale est plutôt conforme au christianisme, on se grandit : « *En ne prenant aucun plaisir à ce qui est provisoire, en s'abstenant du plaisir sensuel et tout ce qui peut troubler la paix de l'âme comme l'ambition, le dégoût et la haine. Nos sens ne nous donnent du plaisir que pour un bref instant. Lorsque le plaisir est passé, le désir renaît et ainsi de suite, sans fin. Lorsque l'on dépasse la mesure, le plus grand désir se change en aversion. Une convoitise insatiable est beaucoup plus pénible que la plus grande pauvreté* ». Propos que ne saurait réfuter le christianisme. Si l'on comprend bien : la richesse et le plaisir créent la souffrance, c'est bien connu...

Une fois l'Église institutionnalisée, elle ne supporte plus l'insubordination, combat toute résistance par les armes ou la morale (humilité, culpabilité, honte). Le christianisme présente la rigueur comme une libération, de la même manière que Libertad, une prison en Uruguay, se présente comme une liberté. Le brillant [312] prestidigitateur inverse tout ; on se libère de la vulgarité de la tentation, tout plaisir charnel entraîne une dépendance insatisfaisante, le confort est une illusion. Le plaisir est superficiel comparé à l'incalculable profondeur du monde intérieur. Georges Orwell présentait ironiquement *Big Brother*, surveillant pointilleux dans *1984*, comme l'assurance de la liberté. Le Grand Frère pense et nous guide, on n'a plus à s'encombrer de l'angoissante décision, obéir garantie la liberté intérieure de penser. Pierre nous dit : « *Serviteurs [esclaves dans certaines traductions], soyez soumis avec une profonde crainte à vos maîtres, non seulement aux bons et aux doux, mais aussi aux acariâtres [injustes et cruels dans certaines traductions]. Car c'est*

parlé nulle part de Démocrite, même là où il aurait eu occasion de le contredire, car il savait bien qu'il s'attaquerait alors au meilleur de tous les philosophes. ».

une grâce de supporter, par respect pour Dieu, des peines que l'on souffre injustement. Quelle gloire y a-t-il, en effet, à supporter les coups si vous avez commis une faute ? Mais si, après avoir fait le bien, vous souffrez avec patience, c'est là une grâce aux yeux de Dieu ».

Le pouvoir de soi, sur soi, est le premier pouvoir qu'entend combattre le christianisme, alors qu'il se présente comme l'idéologie du libre arbitre. La confiance en soi, première construction identitaire, fait obstacle à la soumission. Il faut insécuriser. Le christianisme veut la dépossession de soi et la dépendance dans l'obéissance, le *devoir-être* remplace *l'être*. Dieu est fabriqué dans cet ultime objectif, la spoliation de soi. On ne peut être plus explicite que dans les règles de St Benoît : « *Se souvenir des commandements de Dieu. Ne pas aimer sa volonté propre. Être patient et tenir bon, même si l'on subit toutes sortes d'injustice. Être content de tout sauf de soi-même. Proclamer mais aussi croire qu'on est le [313] dernier et le plus misérable de tout. Ne rien faire d'autre que ce que recommandent la règle et les exemples des supérieurs. Garder le silence, Rester sérieux. N'être pas enclin à rire... »*

Paul en rajoute : « *Quel que soit votre travail, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage en récompense. Le Maître, c'est le Christ ; vous êtes à son service ».* Paul se méfie de toute insubordination : « *femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Église, lui le Sauveur de son corps ».* Paul précise sa pensée : « *Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas donné mission de prendre la parole. Qu'elles se tiennent dans la soumission, ainsi que la loi le dit ! Si elles veulent se renseigner sur quelques points, qu'elles interrogent à la maison leur propre mari, car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée ».*

Toute la littérature chrétienne se consacre à l'esprit d'obéissance, St Augustin : « *Embrassez donc ces mœurs et cette admirable continence des chrétiens parfaits qui ont cru devoir non seulement louer, mais même pratiquer la chasteté parfaite... qui, soustraits entièrement à tout regard humain, se contentent d'un peu de pain et d'eau qu'on leur apporte à des jours marqués, n'ont d'autre habitation*

que les plus sombres déserts, ne connaissent de jouissance que leur entretien avec Dieu. Et se trouvent souverainement heureux dans la contemplation de cette beauté divine qui n'est [314] accessible qu'à l'intelligence des saints. » Les Conciles Œcuméniques renouvèlent constamment l'axiome : « *car, selon saint Augustin et saint Grégoire, l'obéissance seule est la mère et la gardienne de toutes les vertus : seule elle possède le mérite de la foi ; sans elle, on est convaincu d'être infidèle, parût-on fidèle au dehors.* ». « *Il est tellement nécessaire d'obéir, que qui ne leur obéit pas doit mourir de mort.* » ¹⁰⁵

Le pouvoir chrétien se résume à des propositions renversantes de simplicité et inhérentes à l'extrême dualité du Bien et du Mal. Encerclé de partout, une cohorte de prescriptions quotidiennes se charge de fortifier cette obéissance ritualisée (prières, rituels, jeûnes, prescriptions alimentaires, commémorations de martyres, fêtes des saints, ...). Ces prescriptions se secondent d'exaltations vertueuses (virginité, fidélité, mariages homogame) et s'attachent des valeurs morales prescriptives (honnêteté, obéissance, sincérité, ...). Le tout est sanctionné par le danger de succomber aux péchés véniels ou mortels, que sont les péchés capitaux.

Ces péchés sont des *délits* graves, une offense à Dieu. Le péché est une *chute* devant la marche (péché = *peccatum* : chute, faute). On enseigne encore aujourd'hui dans les écoles : « *Le péché est un outrage conscient, volontaire et libre fait à Dieu par le refus de l'ordre qu'Il a établi ... Il faut se garder de lutter mollement contre les péchés véniels, sous prétexte qu'ils n'offensent pas gravement Dieu, ou qu'ils ne suppriment pas la Grâce Sanctifiante, ni ne nécessitent la [315] confession : Offenser Dieu gravement ou légèrement, c'est toujours offenser notre Créateur et Père très aimant* ». ¹⁰⁶ La menace est à peine voilée, si tu n'obéis pas, Dieu te punira pour ton ingratitude.

St Thomas d'Aquin inaugure une liste des sept péchés capitaux, qui correspondent à la Plénitude et à la Perfection (*Somme*

¹⁰⁵ Extrait du Dictionnaire universel et complet des conciles du chanoine Adolphe-Charles Peltier, publié dans l'Encyclopédie théologique de l'abbé Jacques-Paul Migne (1847), tomes 13 et 14

¹⁰⁶ M. l'Abbé Arène *Cours d'instruction et d'éducatons religieuses*. L'abbé enseigne à l'Académie de Versailles. Cf. : Internet : www.serviam.net

Théologique, 1270). Ils vont se renouveler tout au long des siècles. Certains péchés sont des *vices*, malfaisance inhérente à la présence de Satan en chacun de nous, ceux qui agissent mal sont des « vicieux », atteints d'une propension au Mal. Chaque péché aura son démon, Léviathan l'Envie, Lucifer l'Orgueil, Belphégor la Paresse, Satan la Colère ... Tous les péchés sont une diabolisation de la désobéissance.

Les saints sont l'écho d'une passivité acceptée et revendiquée. Par contraste, les déesses symbolisent l'activité, l'interrogation, la stimulation vers la vie. C'est pourquoi les révolutionnaires de 1789, revenant aux Grecs par opposition au clergé, nomment toutes les valeurs sacrées de la Révolution du nom d'une divinité : Madame La République, Madame La Liberté, L'Égalité, La Fraternité, La Justice, La Révolution... La résonance de ces divinités détient autrement plus de force que l'aseptisation évangélique.

Cette volonté cléricale à fait, qu'au fil des ans, les déesses sont systématiquement remplacées par des saints masculins spécialisés : Saint Michel, Saint Raphaël, saint Gabriel sont des saints de la protection et [316] du combat, les Anges parfaits, ils remplacent la protection d'Isis, de Cybèle et de Déméter qui sont des Grandes Déesses bien plus polyvalentes. Saint Georges qui symbolise la vaillance et le combat remplace Athéna, Némésis et Kali. Héra, Aphrodite, et Vénus s'échange contre Saint Valentin, saint des amoureux. La déesse Hébé personnifie la jeunesse et la vigueur comme Cérès, Déméter, Artémis et Coré symbolisent la protection des enfants, elles se remplacent par Saint Nicolas ou le Père Noël. Comme la déesse phénicienne Vammatar soigne les souffrances ou Artémis guéri des épidémies, Saint Roch devient patron des malades et des handicapés. Saint Christophe protège les voyageurs comme Iris représente les fins heureuses. Plus précisément l'Église luttant contre la tradition Celte au IV^e siècle, a remplacé la très populaire Birgit grande déesse protectrice et réconfortante par St-Blaise le guérisseur.

Ces saints niais et fades sont autrement moins riches de sens que les déesses qu'ils remplacent. Le seul nom des déesses évoque plus de vie que n'importe quel saint béat. On peut mesurer l'extraordinaire pauvreté de la symbolique des saints douçâtres.

Cette volonté de remplacement se heurte à la ferveur populaire. Les saints n'acquièrent jamais la dimension de la dévotion spontanée

qui persiste auprès des saintes : Bernadette Soubirous à Lourdes, Notre Dame de Fatima au Portugal, Rose de Lima au Pérou, etc.

L'hostilité à la fête est un corolaire religieux, le folklore, parce que populaire, est toujours combattue. La [317] spontanéité des relations est menaçante, le plaisir de vivre insulte la rigueur puritaine. L'austérité élisabéthaine, obsédée de chasteté, craint tout débordement allusif, au point de couvrir d'une lourde nappe les pieds de table trop évocateurs. En 1642, une loi émanant de la ligue puritaine du Parlement de Londres fera fermer les théâtres populaires, trop fréquentés en regard du théâtre dramatique acclamé par l'Université et contrôlé par le clergé. Accusés de vagabondage, une loi élimine dès 1572 les troupes de théâtre dépourvu de protecteurs. Les troupes de théâtre ne comptent pourtant que des hommes, des adolescents costumés tiennent le rôle des femmes jusqu'au règne de Charles II (1660).

Chez les chrétiens, seul le Diable ri. L'éclat de rire est spontané, vulgaire, à réprimer. Quel contraste avec les anciennes déesses. L'impétueuse Aphrodite, comme de nombreuses déesses de l'amour, est appelée « amoureuse du rire », elle symbolise l'attraction physique, la sexualité et le mariage. Elle est représentée nue, accompagnée d'Éros, le dieu ailé du désir. Cybèle, la Grande Déesse maîtresse des fauves, personnification de la nature indomptée, organise des jeux populaires, festoie, s'amuse. Représentée avec deux flutes, elle danse et s'adonne à des cérémonies orgiaques. On est loin de la macabre danse virile des juifs orthodoxes observée par les femmes en cachette du pas de la porte. Dans les pays musulmans il est interdit de dessiner des femmes nues sous peine de prison. Les Talibans hurlent « *à bas la beauté* ».

L'apôtre chrétien St Jérôme se situe dans le même esprit : « *Aristote et Plutarque et notre Sénèque ont écrit [318] des livres au sujet du mariage, desquels sont tirées plusieurs des choses que nous avons dites et celles que nous exposons ici ... L'amour de la beauté est un oubli de la raison presque de la folie : vice hideux convenant très peu à un esprit sain.... L'homme sage doit aimer sa femme avec jugement non avec passion. Qu'il maîtrise l'emportement de la volupté et ne se laisse pas emporter avec précipitation à l'accouplement. Rien n'est plus infâme que d'aimer une épouse*

comme une maitresse ... Qu'ils ne se présentent pas à leurs épouses en amants, mais en maris » ¹⁰⁷.

Une différence subsiste au sujet de l'amour. Chez les grecs, le sentiment amoureux se conçoit par une perte de liberté vis-à-vis de soi, l'amour perversi, il nous exclue de nous-même, nous prive d'intégrité. Chez les chrétiens, l'amour nous empêche d'être à Dieu. Il ne s'agit plus de liberté. On ne peut être totalement *soumis* à Dieu si on aime, aussi, son épouse. Paradoxal pour une « religion d'amour », elle peut bien se constituer mère de la rationalité occidentale. Comment prétendre être une doctrine de l'amour, quand l'amour divise au lieu de multiplier, quand toucher l'autre avec plaisir est un péché, quand aimer sa femme, c'est tromper Dieu.

40. Médecine, perversions du monopole

[Retour à la table des matières](#)

La religion est devenue d'autant plus pauvre qu'elle s'est libérée de la médecine pour se consacrer à la pure spéculation théologique. Antérieurement, le guérisseur [319] est aussi un prêtre, maintenant le prêtre est un prêtre, il a délégué une partie de son pouvoir au médecin. un pan entier des savoir ancestraux s'effondre dans la sècheresse du dogme. Toute connaissance devient menaçante.

La peur masculine envers les femmes conduit aux pires désastres et à l'irresponsabilité. Au long de l'Histoire, les femmes ne s'en remettent jamais à la fatalité du destin et soignent même dans l'adversité. Interdites de médecine, encadrée par le clergé, les femmes ne peuvent combattre les dogmes les plus délirants et fatalistes, elles ne peuvent contrecarrer l'inhumanité structurelle du christianisme, la conception selon laquelle les maux venus du Ciel, comme la maladie et les épidémies, sont un désir divin de *purifier* l'humanité. On reprend au cours des siècles les propos des Pères du Désert. « *Dieu*

¹⁰⁷ St Jérôme Contre Jovinien. Cité et traduit par Flandrin, Jean-Louis. 1983. *Un temps pour embrasser : aux origines de la morale sexuelle occidentale, VI^e-XI^e siècle*. Paris : Editions du Seuil.

envoie quelquefois des maladies pour purifier notre âme des souillures que les péchés lui ont faites, et quelquefois pour nous aider à chasser la vanité de nos cœurs. Il n'est pas rare encore que Dieu, dont la bonté et la miséricorde sont infinies, en nous voyant lâches et paresseux dans les saints exercices de la piété, se serve de la maladie comme d'une mortification salutaire et plus facile pour humilier et affaiblir nos cœurs rebelles, pour purifier notre esprit des mauvaises pensées et pour délivrer notre corps des passions dérégées ¹⁰⁸. »

L'inhumanité cléricale prive la population d'un désir de se défendre et de se soigner. Le clergé interdit aux [320] femmes de réagir, les exclut de la médecine. Cette conception fataliste est aux antipodes d'une vision féminine et humaniste des choses dans laquelle le premier réflexe est d'apporter les soins, de combattre le mal. Le clergé voit dans cette énergie légitime une atteinte à la « *Volonté de Dieu* ». Toute tentative pour guérir est la preuve du paganisme, un affront à l'Esprit Divin. Pour les Pères de l'Église, les guérisseuses pratiquent la Magie, la sorcellerie, perdent leur humilité devant le Seigneur, quiconque recherche le soulagement ailleurs que dans les prières est condamnée au nom de ce « *Dieu Infiniment Bon* ».

Pourtant la femme soigne depuis des millénaires. Michelet rappelle « *quand Paracelse, à Bâle en 1527, brula toute la médecine, il déclara ne savoir rien que ce qu'il apprit des sorcières.* » ¹⁰⁹. La médecine féminine perdure, le peuple ne peut se payer le traitement officiel et onéreux du médecin, la plupart du temps inaccessible, on fait confiance aux femmes. Comme le dit Shorter : « *dans l'Europe traditionnelle, les femmes craignaient l'homme de l'art même s'il fallait faire appel à lui en cas d'urgence* » ¹¹⁰. Les femmes préfèrent être soignées par des femmes, elles se comprennent mieux, parle le même langage, dont ce fait le témoin un médecin de Bordeaux en 1785. « *Il est dans les mœurs des femmes de la campagne de préférer toujours les sages femmes aux chirurgiens de leur villages, quelques*

¹⁰⁸ Saint Jean Climaque *Clim.*, XXVI, 52. P. G., 88, 1023. Cité par Jean Bremond 1927, *Les Pères du Désert*, Paris G. Gabalda, éditeur

¹⁰⁹ Jules Michelet *La Sorcière* Poche

¹¹⁰ Shorter, Edward. 1984. *Le corps des femmes*. Paris : Editions du Seuil.

instruits qu'on les suppose, et l'on ne doit pas espérer vaincre ce préjugé ». En d'autres termes, les femmes *persistent et soignent* ¹¹¹.

[321]

La femme demeure guérisseuse malgré le harcèlement des hommes. Ils sermonnent et sanctionnent les femmes coupables de leur faire une concurrence déloyale, alors que se sont eux qui se sont accaparé leur expérience médicale. Le procès célèbre de Jacobie Félicie (1322) en témoigne, accusée de pratiquer la médecine, elle est condamnée. Se fondant sur une connaissance issue de l'expérience, et non sur l'étude de la logique et de la philosophie, on lui reproche non pas tant son savoir et son efficacité, mais de « *mettre une faucille dans la moisson d'autrui* », de concurrencer les hommes, alors qu'elle ne réclame aucun honoraire et se paye de récompenses ou de services, non d'appointement.

Se croyant paradoxalement en « légitime défense » les hommes dénigrent au nom d'un savoir pourtant hautement questionnable. Les femmes s'occupent des soins de la famille au quotidien, elles sont présentes, se transmettent des recettes, des traditions, des découvertes, l'essentiel se passe entre elles, dans l'intimité. L'unique médecin pendant des millénaires est la Sage-femme. Leur pratique pourtant très répandue ne laissera que peu de traces même si les médecins font constamment appelle aux secrets des femmes. « *Au XIIIe siècle un médecin d'Oxford parcourut quelque soixante kilomètres pour recevoir une prescription d'une 'bonne femme' qui guérissait la jaunisse à l'aide de jus de plantain cuit.* » ¹¹²

[322]

Bien avant les grec, mais systématisé par eux, le monopole de la médecine est lié au pouvoir des prêtres. L'Ordre des prêtres Asclépios, dont est membre Hippocrate, détient le monopole de la médecine et interdit aux femmes de la pratiquer. À l'origine de l'institutionnalisation des savoirs, le prêtre, le médecin et le philosophe s'assimilent. Continuité logique, c'est une institution

¹¹¹ Selon le mot de Josette Dall'Ava-Santucci 2004. *Des sorcières aux mandarines : histoire des femmes médecins*. Calmann-Lévy.

¹¹² Chamberlain, Mary. 1983. *Histoire des guérisseuses : médecine et*. Monaco : Editions du Rocher.

religieuse, l'Université, qui pérennise le monopole médical. L'Université obtient sa Charte corporative du Saint Siège ¹¹³, c'est elle qui structure et encadre la formation et les Corporations de Médecine, dès le XIIe et XIIIe siècle, c'est dire combien la profession est liée au clergé et à sa volonté de se constituer une exclusivité. De sorte que les femmes ne peuvent détenir de connaissances, leur savoir n'est pas légitimé par l'Université.

Un décret de l'Église datant de 1421 interdit aux femmes de pratiquer la médecine, sous peine d'emprisonnement. Plus tard, l'Édit de Sixte IV est plus explicite, il interdit la médecine et la chirurgie aux « *juifs, aux païens, aux hommes et aux femmes qui n'avaient pas de diplôme universitaire* ». Il faut dire que Sixte IV, dès 1478, autorise la Grande Inquisition d'Espagne qui fera, sous le règne d'Isabelle *la Catholique*, 97 000 condamnations et 16 200 brûlés vifs en 15 ans. L'Université de Médecine de Paris est à ce point sectaire qu'elle considère comme étranger tout diplôme décerné dans les facultés de province. Ce qui fera du célèbre médecin de Toulouse, Philippe Pinel, un « étranger » interdit de pratique à Paris.

[323]

Pour parfaire l'exclusion, un langage spécialisé en latin dresse ses barrières infranchissables à tout intrus non sélectionné par la profession. Ce langage confère à la médecine une autorité savante, d'où elle tire sa légitimité, comme le fait la prêtrise. La médecine devient une *branche particulière de la religion* et non, comme on le pense couramment, son opposition scientifique. L'étude de la médecine est indissociable de celle de la théologie. Le prêtre supervise le médecin formé à l'Université qui ne peut traiter un patient refusant la confession. Vision théologique, l'expérience pratique est absente de leur formation, tout découle de la philosophie religieuse. Traditionnellement la médecine est équivoque aux yeux de l'Église « *elle contrecarre le Dessein de Dieu* ». Œuvre de Dieu, le corps doit rester mystérieux. L'Église s'érige contre la dissection, le Pape Innocent III, en 1215, menace d'anathème tout exercice de la

¹¹³ L'Université de Paris est une corporation parisienne de maîtres et d'élèves. Elle jouit d'une autonomie grâce une charte d'affranchissement policier et judiciaire octroyée par Philippe-Auguste en 1200, et à la bulle papale de 1231 la constituant en corporation ecclésiastique.

chirurgie, pourtant pratiquée partout ailleurs au long de l'Histoire antérieure. Il est interdit aux prêtres de bénir quiconque professe et pratique la chirurgie.

Les maladies résultent non de causes naturelles mais de la malice du diable. La guérison par des soins humains ne peut être que « *le fait de démons, l'œuvre des ennemis de Dieu* ». Se soigner revient à ne plus faire confiance en la Grâce de Dieu. Ainsi l'évêque St Eligius, au VIIe siècle, trace-t-il l'esprit de la Doctrine de l'Église. Il entérine une conception qui fera École : « *que celui qui est malade n'attende son salut que de la miséricorde de Dieu, qu'il reçoive le Sacrement du Corps et du Sang du Christ et conformément aux paroles [324] des apôtres l'acte de foi sauvera le malade et Dieu lui accordera la guérison.* » ¹¹⁴.

Non seulement la médecine s'arroge tous le monopole des soins mais s'érige contre la possibilité même de soignée. Ce qui n'est pas sans rappeler la culture talibane actuelle, en Afghanistan, où les hommes ne peuvent soigner les femmes qui elles, ne peuvent devenir médecin. Là comme en Europe, le pouvoir masculin force les femmes à une activité souterraine, clandestine, pour soigner malgré les interdits. Il faut beaucoup de haine pour imposer de telles restrictions à la vie.

L'univers des monopoles masculins est dangereux il conduit à toutes les férocités, il se déshumanise par nature. L'armée est l'exemple le plus manifeste, ainsi que l'Église, le monde politique et la médecine, jusque très récemment. L'univers masculin est conduit par la concurrence et le monopole. L'univers médical produit un conformisme tel, qu'au long des siècles, la médecine devient un bastion rétrograde, une police active contre les soins prodigués avec succès par les femmes. Ces femmes susceptibles d'emprisonnement entrent dans l'illégalité et pratiquent de manière clandestine.

L'omniprésence du savoir philosophique religieux ne cesse de s'étendre et produit son contraire, « l'ignorance ». Le Pape Jean XXII ordonne à Étienne l'Évêque de Paris d'interdire la pratique de la médecine aux *ignari* et aux « *diseuses de bonnes aventure* », les [325]

¹¹⁴ Chamberlain, *ibid.* Knibiehler, Yvonne, Catherine Fouquet. 1983. *La femme et les médecins : analyse historique*. Hachette.

muliere vetulea (les bonnes femmes). En somme, celles qui ne connaissent pas la langue du « savoir », le latin. Dépourvu d'expérience, le latin s'en remet à la scolastique. Ce même Pape, par une bulle en 1318, élargie les pouvoirs de l'Inquisition.

Il n'est pas surprenant qu'aucune découverte décisive ne fut l'œuvre d'un médecin, à proprement parler, jusqu'à l'avènement d'institutions comme l'Institut Pasteur, à Paris. Sauf l'exception notable du médecin Laennec, qui invente le stéthoscope, les inventions viennent de la périphérie de la médecine. Certaines inventions « *étaient dues à un anatomiste-chirurgien, telle la circulation sanguine (Harvey) ou la vaccination (Jenner), voire à un dentiste, comme l'anesthésie (Norton)*. Quant à l'auteur de la révolution pasteurienne, signalons que, simple professeur de chimie, Louis Pasteur se serait rendu coupable d'exercice illégal de la médecine s'il avait inoculé lui-même les vaccins dont il était l'inventeur et si le docteur Grancher ne l'avait pas fait à sa place. Notons aussi que les idées de Pasteur ont dû, pour s'imposer vaincre une forte résistance de l'establishment médical. »¹¹⁵. La faculté de médecine est un corps à part, rituels précis, sélection rigoureuse et éthique conservatrice proches des pratiques cléricales qui n'ont plus court dans les autres facultés. Aujourd'hui l'arrivée massive des femmes transforme la vision médicale traditionnelle. On remarque qu'il n'y a pas de féminin au titre de médecin.

[326]

Au XVIII^e siècle encore, la diffusion du vaccin contre la variole par une femme, Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762), a suscité une virulente opposition du clergé, pourtant le vaccin a sauvé des milliers de vie du fléau. L'ordre religieux des Témoins de Jéhovah refuse toujours la transfusion sanguine. Le sida lui-même participe, pour certain, de la vengeance divine contre la dégénérescence qu'est l'homosexualité et la liberté sexuelle. Le meilleur remède prôné par le Vatican est imperturbablement *l'abstinence*, soit la mort contre la vie.

Les ravages de la religion, ne viennent pas de tel ou tel mauvais maître, d'un dévoiement, mais de la doctrine elle-même destinée à

¹¹⁵ Jean-Pierre Baud 1993 *L'affaire de la main volée. Une histoire juridique du corps*, Paris, Le Seuil, 1993.

conforter le pouvoir. Son fondement autoritaire cristallisé entre peu de mains ne peut que se spéculer dans la conquête virile et sanguinaire (Croisade, Inquisition, Colonisation). Les plus saints et puristes étant les plus violents et les plus convaincus, comme les Ordres chevaliers des Templiers, des Cathares, des Teutons, des Croisés. Tous ces ordres militaires sanguinaires, cruels et barbares, supposés défendre la veuve et l'orphelin, brandissent la Croix comme emblème suprême et se conduisent en tueurs redoutés « *Au Nom du Christ* ». Pires doctrinaires encore, les ordres réputés « Mendiants » comme les Cisterciens, les Franciscains et les Dominicains, sont les champions de la Sainte Inquisition « purificatrice ». Les Croisés massacrent et pillent de nombreuses villes Cathares en France, (Croisade des Albigeois) et n'épargnent ni les femmes, ni les enfants « *nés d'hérétiques* », l'alibi religieux autorise toutes les exactions. Les Cathares s'appellent les « *Parfaits* », on ne peut reprocher leur purisme religieux sinon qu'il [327] contrevient à la hiérarchie papale qui réagit par la violence, la spoliation et le massacre. Le pape Innocent III lance en 1209 les premières croisades sanguinaires.

41. Le christianisme n'aime pas l'amour

[Retour à la table des matières](#)

Alors qu'il se présente comme son promoteur, le christianisme n'aime pas l'amour, ou pire, ne le connaît pas. L'Église à toujours jouer sur les deux sens du mot amour, l'amour charnel, viscéral et sale (*éros, amor*) et l'amour charitable et propre (*agapé, dilectio*). Seul un Dieu masculin peut offrir son fils en offrande, une Déesse-mère préférerait être dépecée vivante, une femme inventerait une autre solution que la souffrance et la mort de son enfant. À l'origine de l'humanité, les femmes développent les tabous efficaces contre la déviance et les menaces contre le groupe mais il ne s'agit pas d'imprimer une obéissance aveugle. L'intérêt n'est pas dans l'assujettissement mais dans la socialisation.

L'église s'approprie l'inconditionnalité de l'amour sans en comprendre la viscéralité, le don. Elle en retient la force sans la

substance, le sens et la sensualité. L'amour est charnel, concret, naturel et spontané. Il se nourrit de peau, d'odeurs, de chaleur et de proximité. Il naît du ventre, du cœur, des viscères. À la fois sentiment le plus humain et le plus animal, le plus noble et le plus sauvage. C'est pourquoi le corps et ses pulsions, ses sécrétions, ses émotions, sont à proscrire. La religion cherche le calme rassurant de la raison, du désincarné, du vide. Il prône un effort de bonne volonté et de bienséance, il faut gagner son ciel. Mais cet amour [328] charitable, si bien ordonné soit-il, n'a rien à voir avec le vrai plaisir d'offrir et de s'offrir. L'amour n'est pas mesurable, équitable, quand on ne donne pas plus à l'un qu'à l'autre, on ne donne à personne. L'amour universel est sans sujet, il se répand, chaste et mécanique, sans réalité ni passion. L'amour vrai déchaîne les émotions, l'incontrôlable, le dépassement, crée l'intimité, tous obstacles à la raison théologique. L'amour clérical promu est l'antithèse de l'amour réel. Quel moyen ont-ils contre le charme des femmes ? L'autorité passe trop facilement de la soutane noire à la robe fleurie.

L'amour est une catastrophe pour les prêtres. Faire un mariage d'amour est précisément le contraire d'un mariage de raison. Ce que révèlent les propos des prêtres au cours des siècles. Guillaume d'Auxerre au XII^e siècle demande aux prêtres de s'informer d'un indice de perversité en ces termes : est-ce que les maris « *voudraient avoir commerce de leur femme, même si elle n'était pas leur femme* » ? Ce serait la preuve que le mari a succombé à sa femme. Antoine de Butrio en 1474, dans son *Direcorium ad confitentdum*, direction donnée aux confesseurs, commande de bien interroger le chrétien sur ses intentions, savoir si l'homme se marie par amour afin de bénéficier des faveurs de sa femme et non pour faire des enfants. Bernardin de Sienne au XV^e siècle interdit le plaisir avec son épouse car « *sa femme n'est pas à lui mais à Dieu* ». Benedicti en 1584, *Somme des Péchés*, souligne comme les grecs : « *Il ne faut pas que l'homme use de sa femme comme d'une putain, ni que la femme se porte vers son mari comme vers son amoureux* ».

[329]

Le laïc ouvrage de Furetière (1690) *Dictionnaire Universel*, explique : « *l'amour se dit de cette violente passion que la nature inspire aux jeunes. Exemple : il s'est marié par amour c'est-à-dire*

désavantageusement. » ¹¹⁶. On ne peut être plus systématique que les philosophes l'amour est une véritable maladie quasi honteuse et inadmissible. St Paul : « *Si vous vivez selon la chair vous mourrez* ». St Augustin : « *le désir est une maladie (libidinis morbus)* ». Avicenne : « *une manière de mélancolie, dont les médecins ont expliqué les symptômes par la pâleur, la perte d'appétit, l'absence, la folie, etc.* ». Gratuité inadmissible se marier par amour est une rupture des conventions sociales, bafouer les règles de l'héritage, insubordination. Plus proche d'elle-même la femme cède rapidement au plaisir, aux sentiments *faciles*, à l'aveugle passion signe de la « Possession du diable ».

Le christianisme n'est pas une doctrine de l'amour mais une idéologie du pouvoir de l'homme sur l'homme et de l'homme sur la femme. Vision politique des choses, le christianisme est le contraire de l'amour. Son histoire de violence et sa volonté d'assujettir, le prouve sans cesse. Volonté de clan répressif, sa doctrine est viciée par nature. C'est une philosophie de l'épreuve personnelle, non une libération de soi propice à l'amour. Pour être efficace, cette idéologie doit mettre de côté les sentiments. Le christianisme doit se déshumaniser dans une logique extérieure à la vie, nier l'empathie naturelle à l'humanité, rompre la communication sociale entre [330] individu pour une communication abstraite avec Dieu. Le christianisme prône un recueillement stérile en soi-même. Le discours promu est le contraire du vrai. Il est absurde de conseiller au mari de ne pas être amoureux de sa femme, sinon que de vouloir couper l'acte amoureux de son essence sentimental, briser la continuité amoureuse. On est en pleine logique masculine de la « Raison ». On n'imagine pas une femme tenir de tels propos. Dissocier l'acte du sentiment lui confère un sens mécanique, parfaitement contraire à ce que désir la femme, contraire à l'être de continuité qu'elle est.

Plutarque, le moraliste platonicien qui tant influencé la littérature de l'Occident l'exprime : « *L'intimité est funeste à toute grandeur, et il faut bien se garder de la familiarité quand on aspire sérieusement à la*

¹¹⁶ Les citations proviennent de Bechtel, Guy. 2003. *Les quatre femmes de Dieu : la putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*. Paris : Pocket. Bechtel, Guy. 2006. *La chair, le diable et le confesseur*. Paris : Hachette.

gloire » ¹¹⁷. Rappelons que Plutarque, issue d'une haute aristocratie romaine, dont se sont inspirés Montaigne et Shakespeare, exerce comme Socrate la fonction de prêtre d'Apollon à Delphes d'où il tire des revenus. Modèle de l'homme, la grandeur s'acquiert dans la concurrence et le combat, dans la distance, certainement pas dans l'intimité.

Pour le christianisme c'est le Ciel *ou* l'Enfer, le Bien *ou* le Mal. Ceux qui ne sont pas pour nous sont contre nous. Dualité simpliste, virile et masculine, ignorante de la complexité de l'émotion et de ses contradictions. Tranché et définitif le Bien s'oppose au Mal, comme Dieu au Diable. La vie est plus complexe, sensuelle, elle [331] tisse des liens émotifs jouant entre le Ciel *et* la Terre, l'Ombre *et* la Lumière, le principe Masculin *et* Féminin.

C'est ce qu'exprime la poésie Sumérienne matriarcale : « *La Terre grande et plate se fit resplendissante, para son corps dans l'allégresse, la large Terre orna son corps de métal précieux et de lapis-lazuli [...]. Le Ciel se para d'une coiffure de feuillage et parut tel un prince, la Terre sacrée, la vierge, s'embellit pour le Ciel sacré, le Ciel, le dieu sublime, planta ses genoux sur la large Terre, et versa la semence des héros, des arbres et des roseaux en son sein, la Terre douce, la vache féconde, fut imprégnée de la riche semence du Ciel, et dans la joie la Terre se mit à donner naissance aux plantes de vie.* » ¹¹⁸

Effarante distance entre ce poème plein de vie et d'espoir et la vindicte rageuse d'un St-Augustin : « *Lorsque, malgré le silence, des cœurs impudiques se parlent et jouissent de leur ardeur mutuelle, avec un sentiment de concupiscence charnelle, le corps à beau resté pur, l'âme a perdu sa chasteté.* ». La pire abjection pour le christianisme est l'enchantement du monde et la poésie amoureuse.

¹¹⁷ Plutarque. 1959. *Les Vies des hommes illustres*. Paris : Gallimard.

¹¹⁸ Kramer, Samuel Noah. 1986. *L'histoire commence à Sumer*. Paris Arthaud.

[332]

L'invention de la femme

Chapitre VI

INVENTION DU RATIONALISME

42. Le rationalisme est le christianisme

[Retour à la table des matières](#)

Historiquement le rationalisme occidental est intimement lié au christianisme. Les prêtres, fervents adeptes du rationalisme, n'ont-ils pas pour slogan Foi et Raison, *Fides et Ratio* ? Normalement ces termes sont contradictoires mais le christianisme joue sur tous les niveaux. C'est au nom du rationalisme qu'on invalide le religieux ; la raison s'oppose à la foi comme la science à la poésie. Pourtant, historiquement le rationalisme émane du terreau fertile qu'est le christianisme, par sa volonté d'imposer une fracture entre l'esprit et le corps, de le maîtriser et l'ériger en ennemi de l'âme. Le christianisme épouse la raison, tout lui *monte à la tête*.

On obtient ce résultat en se « raisonnant », en « pensant » son corps pour le gouverner, essayer de l'oublier. Le contenu moral et viril du christianisme se retrouve intact dans la rigueur scientifique : même distance entre l'objectif et le subjectif, même sens du [333] prestige, de l'autorité et de l'éthique, même désir de la vérité exclusive opposée au faux, même rigueur des frontières conceptuelles et des écoles de pensée, même corporatisme et sélection élitiste, même austérité des attitudes et hégémonie masculine, même refoulement de

toute sensualité : la rigueur est le maître mot de la science. On comprend que le savant soit un fervent religieux.

Rationalisme et religion se complètent, *l'expression de Dieu* est maintenant partout inscrite dans la matière, preuve de la matière elle-même, comme le théorisent Henri Bergson, auteur de *l'Évolution créatrice* (1907) et son contemporain, le jésuite paléontologue Teilhard de Chardin, connu pour ne voir aucune opposition entre foi catholique et science. Similarité des conceptions, la rationalité scientifique devient la *Nouvelle Religion* moderne. Tout se commande au nom du Savoir et non plus de Dieu. La « Connaissance » remplace le Sentiment qui devient encombrant. Renouveau du prêtre, le *réfléchi* est plus important que *l'expérience*, la *réflexion* ramène à l'autorité alors que le senti est un *jugement de valeur* non scientifique. Le christianisme est une religion d'intellectuels frustrés laissés à eux-mêmes, sans femmes ni enfants, sans amour, austères et mal dans leur peau. Une meute de *guerrier des esprits*, enragés et affamés de pouvoir.

Chacun se présente comme la rupture de l'autre. La mythologie grecque serait la rupture avec l'animisme comme le christianisme se veut rupture avec le paganisme, le rationalisme serait le farouche adversaire de la théologie. Pourtant dans tous les cas il s'agit d'avantage de réadaptation que de rupture radicale.

[334]

La grande transformation s'effectue avec l'avènement de la Réforme protestante et sa conséquence, la Contre-réforme catholique, qui change tout au nom de la rigueur nouvelle. Le Concile de Trente est la coupure entre l'Église Médiévale et l'Église des temps Classiques. Il apporte de vastes réformes, plus austères et rudes. Comme le célibat obligatoire des prêtres, inconnu jusqu'alors, 95 % des prêtres vivent en concubinage et ont des enfants. C'est aussi l'âge de l'Inquisition. Galilée (1564-1642) est contemporain de la grande époque des procès en sorcellerie.

Il est injuste d'accuser le moyen-âge, les plus célèbres affaires de l'inquisition se passent au XVI^e siècle, à la Cour de Louis XIV et à celle d'Élisabeth pour les protestants. La tuerie se perpétue en Allemagne du XVI^e au XVII^e siècle. Redoutables d'exactitudes les dates confirment, on est loin de l'époque médiévale. L'inquisition

n'émane pas de « *la Grande Noirceur Superstitieuse* » mais bien du « *Génie Classique de la Renaissance* » nourri d'érudition, éclairé de l'Antiquité Romaine. Le fanatisme provient d'une effroyable peur de Satan que révèle la prolifération d'ouvrages contre les sorcières. Jean Delumeau en décompte seize qui s'étalent en Europe de 1569 à 1647 ¹¹⁹.

[335]

Descartes, (1596-1650) est le premier des Classiques. *Siècle de la Raison*, le XVII^e siècle multiplie les procès en sorcellerie. Jusque-là peu pratiqués, ils s'enflent démesurément. Selon les spécialistes, ces procès passent d'un maximum d'une centaine de condamnations étalées sur cinq siècles (du IX^e au XV^e siècle) à des dizaines de milliers de buchers en un siècle (moitié XVI^e siècle à la moitié XVII^e). Des villages entiers sont envoyés au bucher y compris les enfants « *parce que conçus avec le Diable* ». Mais le massacre est surtout féminin, au point que les hommes ne trouvent plus à se marier. Françoise d'Eaubonne rappelle dans *Le Sexocide des Sorcières* : « À Bâle, 95% d'assassinées par le bucher sont des femmes. En Aragon 57%, À Namur 92%, dans les prévôtés allemandes et au Luxembourg 69%, au pays de Vaud 66%, en Franche-Comté 67%. Dans la seule

¹¹⁹ Delumeau, Jean. 2003. *La peur en Occident : XIVE-XVIIIe siècles*. Paris : Hachette. Ce sont de véritables succès littéraires continuellement réédités, dont celui de l'allemand Jean Wier (*De praestigiis daemonum*, 1569), des anglais William Perkins (*A discourse of the damned Art of Witchcraft*, 1608) et Matthew Hopkins (*The Discovery of Witches*, 1647), de l'espagnol Juan Maldonado (*Traité des anges et des démons*, 1603), ou de l'italien Fco-Maria Guazzo (*Compendium Maleficarum*, 1609), et des français Lambert Daneau (*Deux Traitez nouveaux très utiles pour ce temps. Le premier touchant les sorciers*, 1579), Henri Boguet (*Discours exécration des sorciers*, 1591), Pierre Crespet (*Deux livre de la haine de Satan*, 1590) ou de Jean Bodin (*La démonomanie des sorciers*, 1580). Rappelons que Jean Bodin (1529-1596), tout d'abord prêtre et auteur d'un de ces ouvrages machiavéliques, est réputé pour être un « grand humaniste ». Il cumule les connaissances de philosophe, juriste, économiste et théoricien politique. Il théorise le concept de souveraineté et d'absolutisme. Il existe encore aujourd'hui les *Recueils de la Société Jean Bodin*, qui édite régulièrement en Belgique.

ville de Montbéliard 82%, en Allemagne 80% et enfin dans le Vorarlberg (Autriche) 100% ! » ¹²⁰

Davantage intellectualiste le rigorisme protestant est beaucoup plus fanatique que le catholicisme. Le protestantisme s'est construit sur un retour aux sources pur et dur, implacable, prétextant des débordements du luxe papal. La pureté des doctrines est propice aux pires tortionnaires. Anglo-Saxon et allemand compte pour 75% des exécutions de sorcières. La rigueur n'est certainement pas une garantie d'empathie ou gage de générosité et de réconfort. La pureté menace. Les femmes inquiètes n'osent plus s'exprimer, ni se [336] manifester, les horreurs vécues suffisent à les anéantir. Avec l'Âge Classique, les fanatismes protestants et catholiques sont d'une cruauté hors du commun. Face à l'Inquisiteur, les femmes devaient marcher à reculons afin de ne pas croiser le regard des juges, il s'agissait encore moins de les regarder en face de peur qu'elles ne leur « porte l'œil ». Ce qui est le comble d'un « procès ».

Contre toute vraisemblance, la femme est présentée comme disciple de Satan. Adepte de la magie noire, elle pervertit l'esprit des hommes. Éternellement jalouse, elle est insatiable sexuellement, paresseuse et luxurieuse. À croire que se sont-elles qui violent les hommes. Le prétexte est évident, la remarque de Christine de Pisan (1398) s'applique : « *Puisque tant sont perverses, il ne devrait recommander de les approcher aucunement : qui inconvenient redoute, le doit esquiver !* ».

Le prêtre fanatique Calvin, transfuge du monde catholique, fit condamner et brûler pas moins de 34 opposants soupçonnés de propager la peste. Luther, ascétique et puriste dogmatique, traducteur de la Bible en allemand, s'offusque du laxisme et de l'opulence du Pape. Protégé par les souverains, il sera d'une cruauté mordante. Contre l'esprit religieux qui impose l'amour, la charité et la miséricorde, il se prononce pour les seigneurs nantis, pour la répression lors de la Guerre des Paysans allemands (1524) provoquée par la misère. Pourtant les paysans croyaient être fidèles à la nouvelle doctrine. Luther s'érige contre la résistance populaire « *ces hordes criminelles et pillardes* ». « *Que l'autorité soit mauvaise et injuste,*

¹²⁰ Eaubonne, Françoise d. 1999. *Le sexocide des sorcières : fantasme et réalité.* Paris : L'Esprit frappeur.

cela n'excuse ni attroupement ni révolte... et le soin de châtier la méchanceté [337] n'appartient pas à chacun mais à l'autorité temporelle qui porte le glaive, comme la dit Saint Paul » ¹²¹.

Pendant les révoltes paysannes qui ont marqué toute la période médiévale, les femmes jouent un rôle majeur dans la résistance populaire, poussent les hommes à la révolte. Elles se défendent lorsqu'elles sentent leur famille menacées de famine et écrasées d'impôts. Elles luttent contre ces « intellectuels » psychopathes, soutien des seigneurs menacés par les révoltes populaires. L'Inquisition divulgue a contrario le pouvoir réel et énorme des femmes. L'Inquisition n'est pas un signe de la faiblesse des femmes mais un révélateur de leur immense force. S'il a fallu aller jusqu'à la plus morbide extermination pour les faire taire c'est qu'elles menaçaient réellement le Pouvoir, il s'est emballé. Toute répression est révélatrice de la force de l'opposition.

Assurés de leurs prérogatives, les seigneurs feront plus de 100 000 morts sur 300 000 révoltés. L'inquisition, dans ce cadre, a une fonction répressive explicite. Sous l'autorité de la Bible, Luther et Calvin participent à la *Chasse aux Sorcières*, pour rétablir une obéissance contestée. Le prétexte est la Bible : « *tu n'accepteras pas de laisser vivre une sorcière* ». Luther, constatant une nouvelle proximité religieuse avec le judaïsme, contestant la virginité de Marie, le célibat des prêtres, la confession, les représentations divines, etc., devient un antisémite virulent et rêve de brûler les [338] synagogues. Il inspire Hitler et sera consacré auteur phare du nazisme.

Luther ne se trompe pas, les femmes sont souvent en première ligne lors de révoltes paysannes. Ce sont elles qu'il faut « mater » lors des répressions inhumaines ¹²². Son parti-pris va plus loin « *si la santé d'une femme est mise en danger par l'enfant qu'elle attend, et si elle meurt en couche, ce n'est pas grave. Laissez-la mourir en couche,*

¹²¹ Cité in : F Collin, E Pisier, E Varikas, 2000. *Les femmes de Platon à Derrida* Plon.

¹²² Luther : « La femme ne doit pas seulement aimer son mari, mais aussi lui être obéissante et soumise ; elle doit se laisser gouverner par lui, s'incliner devant lui, en bref, se tenir à lui seul et se diriger d'après lui, et ne pas voir seulement la protection qu'il lui accorde, comme son chef, mais se remémorer, en le voyant, cet exemple et penser ceci : 'Mon mari est une image du véritable et suprême chef, Christ. » Œuvres, t.9, p.267

c'est pour cela qu'elle est sur terre ». On le voit, sous des différences doctrinaires jugées parfois majeure, protestant et catholique s'entendent sur les mêmes principes de fond, quant à la morale, à l'austérité et à la misogynie. Les deux doctrines luttent avec et pour le pouvoir, non pour libérer les paysans de la misère. Même si le protestantisme est hostile à une hiérarchie cléricale constituée, il dépend du seigneur local qui le protège et lui fournit la force armée nécessaire.

Loin d'être incultes, les juges sont d'érudits savants, spécialistes du Droit Romain. Ils lisent le latin, langue réservée à l'élite intellectuelle cultivée. On a ici le parfait exemple où la culture consacrée est un handicap au jugement sur les choses et au simple bon sens humain, où le *Savoir est un obstacle à la Connaissance*. Ce même handicap va se retrouver tout au long de l'histoire de la science et du christianisme ; le savoir établi s'oppose à la réalité de la vie, doit ignorer la vie réelle pour se consacrer.

[339]

L'ouvrage bréviaire du massacre des sorcières est écrit en latin : *Malleus Maleficarum* (*Le Marteau des Sorcières*, 1486). Les juges d'instruction le lisent méticuleusement. Première recommandation : ne pas se laisser apitoyer par la douleur de l'accusé, c'est la forme que prend le Diable pour pénétrer dans le monde. Martin Luther (1483-1546), fondateur du protestantisme, dit dans un serment (25 août 1538) : « *vous ne devez pas avoir de pitié pour les sorcières, quant à moi je les brûlerais* ». Le juge « impartial », ne fait pas appel à ses sentiments, ne succombe pas aux pleurs de la victime. Une fois le démon démasqué, on est en légitime défense, il faut se venger et se méfier. La victime n'est plus une femme mais un monstre envoyé du Diable.

Permanente, l'idée de la vengeance provient des théologiens et juristes. Le Diable manipule les esprits, il faut se venger de la femme qui a la faiblesse d'y succomber en premier. *Le Marteau de la Sorcière* affirme : Il faut punir « *pour se venger du mal et pour la beauté de l'univers... afin que jamais la honte de la faute ne soit sans la beauté de la vengeance* ». Le thème de la vengeance se retrouve dans toute la littérature de l'époque, dont celle de Corneille, éduqué chez les jésuites, traducteur du livre de piété chrétienne *L'imitation de*

Jésus-Christ. Ce n'est pas le Moyen Age mais l'Age Classique qui engendre la peur de Satan, lorsque la dévotion se rationalise même chez les non-dévots.

La légitime défense autorise l'espionnage, le *Marteau de la Sorcière* conseille de l'utiliser. Il faut pour piéger la sorcière que :

[340]

« *Des hommes honnêtes, non suspect, s'en aillent fréquemment parler avec elle de sujets indifférents et pour finir lui conseillent de dire la vérité, promettant que le juge lui fera grâce et qu'ils intercèderont pour elle auprès de lui. Sur quoi le juge entrera, promettra effectivement la grâce, mais en sous-entendant 'à lui-même ou à la paix publique' pour la conservation de laquelle tout ce qui se fait est effectivement grâce* ». On utilise la famille pour faire avouer : « *Des femmes de la famille entrèrent et lui promit de la laisser libre, pourvu qu'elle les renseignât sur certaines expérience. Au premier abord elle refusa et répondit qu'elle pensait qu'elles agissaient ainsi par la ruse. Mais finalement elle demanda de quoi elles voulaient être informées. L'une dit : sur la manière de soulever les tempêtes ; l'autre : sur les œuvres charnelles accomplies. Alors au moment où elle voulait renseigner sur la manière de susciter une tempête et où elle avait demandé de remplir une bassine, la sorcière se mit à la remuer un peu du doigt et à prononcer certaines paroles. Subitement l'endroit que l'espion avait désigné, une forêt proche du château, fut rempli d'une tempête de grêle comme on n'en avait jamais vu depuis des années.* ». ¹²³

C'est dire l'envergure de la crédulité. On pourrait en rire si les conséquences du livre n'avaient pas été aussi désastreuses pour les femmes. Débordant de références, cet ouvrage a la réputation d'être savant et sévi presque deux siècles. St Augustin y est cité 77 fois « *la plus haute autorité parmi les Père en matière de démonologie* », comme dit l'*Introduction*. St Thomas d'Aquin y est cité explicitement 143 fois.

[341]

¹²³ Institoris, Henry, Jacques Sprenger. 2005. *Le marteau des sorcières*. Grenoble : J. Millon. p.499-500

Rapidement, la répression est prise en charge par des *juges séculiers* qui dépendent des tribunaux seigneuriaux ou royaux et non plus des tribunaux exclusivement ecclésiastiques. Dès le XV^e siècle, les prêtres s'effacent devant les juristes laïcs. Ce sont eux qui condamnent au nom du Droit Romain, éminemment rationaliste. Ce qui explique la prolifération d'ouvrages juridiques spécialisés en démonologie émanant de juges érudits chargés de la répression. On juge au nom de la « raison perdue » qui offense l'ordre public. Les sorcières commettent des actions répréhensibles pénalement. Elles sont jugées par les tribunaux protestants, comme des criminelles de droit commun et non pas religieux, c'est pourquoi elles sont pendues et non pas brûlées.

La superstition atteint les juges. Contradictoire avec la rationalité, elle laisse place à l'émotivité, la neutralité se teinte de lâcheté, de hargne et de peur déraisonnée. La froideur n'est jamais aussi passionnelle. La rationalité est ce qui se fait de plus sentimentaliste ; étouffée, exacerbée, l'émotion y est à fleur de peau. À force de spéculation, on crée son propre ennemi. Il s'affuble des pires malveillances, des plus sordides intentions. Mécanisme classique, le condamné est forcément coupable. Par un tour de passe-passe spéculatif, la victime est l'agresseur, dut-elle être une femme désarmée, inoffensive et bien en peine de se défendre tellement le poids de la preuve est écrasant, parce qu'inconnu. La prévenue ne sait jamais de quoi elle est accusée. On attend qu'elle avoue son « crime ». Ce qu'elle s'empresse de faire, effrayée.

[342]

En dehors de la Raison point de salut. Il n'y a que « déraison ». Tout se rejette parce qu'affectif, non rigoureux, non scientifique. Ce sont des valeurs féminines, sans intérêts ni vérités. Selon un témoignage anonyme, le peuple ignore le langage des prêtres et ces derniers s'en émeuvent. Au XVI^e siècle, l'un deux, dans la région de Béthune affirme, que le peuple méconnaît « *ce qu'ilz doibvent savoir et négligens de l'apprendre.* »

L'impasse est totale pour la femme. D'un côté les juges lui imposent l'idéal de l'ange asexué, aseptisé et éthéré, et de l'autre, ils se méfient de ces anges, insidieusement envoyés par le démon pour les séduire avant de les pervertir. La traditionnelle méfiance cléricale

vis-à-vis des femmes prend un sens nouveau. Plus on exhorte la raison et la distance, plus on nomme l'ennemie. La chaleur et l'intimité sont intolérables. La femme est un piège diabolique pour l'homme, à aucun prix il ne faut y succomber. Toute une imagerie va se construire autour de ce thème. Elle détourne les hommes du droit chemin et les entraîne dans la luxure.

Lascive et sans remède, elle perverti leur travail intellectuel et leur rôle militaire. La femme est enfermée dans des représentations caricaturales. Dès 1560, elle est souvent symbolisée nue ou habillée de robe flottante, façon déesses antique, elle représente alors les grandes valeurs consacrées, le paysage qui l'entoure est idyllique. Habillée à la mode de son époque, le XVI^e siècle, elle figure alors les pires défauts¹²⁴. On invente [343] toute une imagerie farfelue. Les soldats, au lieu d'aller combattre, mangent passivement les fruits d'un arbre dont le visage et le tronc rappel la femme. Xanthippe, une jolie femme, empêche Socrate de penser et Aristote est transformé en bête de somme par une courtisane. En 1547, dans une gravure de Léon Davent, 5 péchés capitaux sur sept sont représentés par des femmes ; l'avarice et la colère sont des hommes alors que l'orgueil, la cupidité, l'envie, la luxure et la paresse sont incarnés par des femmes. Dans une autre estampe, à part l'avarice qui est représentée par un homme, les six autres péchés sont le fait des femmes.

Au XIII^e et au XIV^e siècle, des coups sévères sont portés à l'image de la femme, prélude au déchainement de l'Inquisition, auxquels participe Jean de Meung, l'auteur de la deuxième version du *Roman de la Rose*. La première version, écrite quarante ans plus tôt par Guillaume de Lorris, encensait l'amour courtois, alors que celle de Meung en est la meurtrière. Il transforme l'amour courtois plein de finesse et de dévotion, en un « *art de l'amour* » beaucoup plus physique, pragmatique et vainqueur, voir sportif, à l'opposé du romanesque médiéval. Christine de Pisan s'est violemment élevée contre cette vision satirique et misogyne. De Meung présentait la femme comme perverse, manipulatrice, il faut sans cesse déjouer ses pièges. Aussi s'exclame Christine de Pisan ; « *Qu'il ne me soit imputé comme folie, arrogance ou présomption d'oser, moi, femme,*

¹²⁴ Matthews Grieco Sara 1991. Ange ou diablesse : la représentation de la femme au XVI^e siècle Flammarion.

reprendre et contredire un auteur si subtil, quand lui, seul homme, osa entreprendre de diffamer et blâmer sans exception tout un sexe »¹²⁵. Meung sera ardemment soutenu par l'Université de [344] Paris, la Sorbonne détenant « *la clef de la chrétienté* ». Le *Roman de la Rose* repris par Jean de Meung sera une révolution des mentalités. Il constitue un parfait contrepieds de toute la tradition courtoise respectueuse de la femme. Dans cette nouvelle vision, elle devient *distracted-intellectual*, une curiosité à découvrir par son originalité. Ceci bien avant la formule du XIX^e siècle où la femme devient plus pragmatique : *le repos-du-guerrier*.

Cette incompréhension masculine de l'univers féminin atteint des paroxysmes. Lors de *La Question*, les tortionnaires torturaient plus volontiers les seins et les organes génitaux, cibles spécifiques des attributs à punir. Outre le sadisme sexuel inhérent, il s'agit de démonter cet objet du diable pour extirper la *raison* de ces succubes, de la même manière qu'on démonte un système mécanique afin d'en saisir le fonctionnement. L'incompréhension est telle que les hommes veulent savoir ce que la femme peut bien dissimuler, où est caché ce Diable en elle qui la rend si corrompue. Ce Satan qui « *se cache sous les apparences agréables des femmes* ».

Comble du rationalisme, le clergé crée la femme perverse qu'il étudie. La distance réclamée dans l'attitude d'observation est factice. On ne juge pas la qualité des différences mais une insulte à l'autorité. La femme n'entend pas vivre selon la façon de voir et la rigueur du prêtre. La question auquel est soumise la suspecte se charge de confirmer toutes les prémonitions de l'inquisiteur. La prétendue sorcière n'avait d'autres alternatives que d'avouer n'importe quoi, y compris les pires abominations dont elle ne soupçonnait même pas [345] l'existence. Ironique dans *La Sorcière* (1862), Michelet s'étonne, comment les tortionnaires peuvent-ils croire ce que disent les sorcières ? Elles « avouent » voler au-dessus des nuages, s'infiltrer dans des maisons la nuit, imposer des sévices à distance, s'adonner aux orgies sabbatiques, faire commerce avec le Diable, manger des enfants, déclencher des épidémies et d'autres sornettes. Tout cela est consigné dans les procès-verbaux. Ce sont les juges qui sont fous. Ils

¹²⁵ Christine de Pisan *Le Livre de la Cité des Dames* 2005, Stock

ne peuvent utiliser leur raison. Les femmes succombent aux accusations les plus outrancières.

Les ouvrages qui ont servi de support à l'extermination ont été écrits suite à la dévotion morbide pour *LA vérité*. Dès que l'on invente la Vérité, tout devient « faux ». Si La Vérité doit être scientifiquement prouvée, le mensonge est la règle. On doit taire ce qu'on ne peut prouver, ce qui n'a pas « *raison d'être* », les mains s'attachent dans le dos. En dehors de la Norme il n'y a plus que *démence*. L'âge classique désigne *la folie*. L'adversaire n'est pas un combattant mais un *fou*. Meilleur façon d'invalider tous discours critiques du révolté.

Antérieurement la magie fait partie d'un univers relatif. Elle est tolérée puisqu'elle participe de tout un imaginaire médiéval fantastique. La spiritualité du Moyen-âge entremêle tout, il n'y a pas de dualité vraiment tranchée. Les animaux sont condamnables et passibles de prison pour vol, destruction ou crime. Le Tribunal juge et condamne à la pendaison une truie pour avoir mutilé un enfant (Falaise, Normandie 1386). Responsable, la truie est condamnée de surcroît à avoir le groin coupé et la cuisse tailladée. Pour le même délit, [346] de nombreux porcs subissent un procès long et méticuleux. On condamne parfois au bucher le loup capturé vivant. Mulots et chenilles sont excommuniés par l'Évêque de Laon (1120). Même procédure concernant les mouches et les rongeurs parce qu'ils dévastent les récoltes. Un procès retentissant défendu par Maître Barthélemy de Chassagnée dans la Ville d'Autun, concerne les rats. Le brillant plaidoyer attire la clémence, ils sont condamnés à des peines mineures (malédiction et anathème). Il n'y a pas de différence ontologique entre la responsabilité de l'homme et de l'animal « *tous créature de Dieu* ». Les animaux ont les mêmes responsabilités que les humains, on ne se considère pas différent.

Témoin de cette relativité, on ne juge pas en fonction du Droit Romain universel, uniforme et rigide, mais selon la coutume relative du Pays. On pose la *question* « *quel est ton droit ?* », afin de juger en fonction de la réalité de chacun. On ne juge pas non plus dans un langage étranger. Multilingue, le juge doit détenir une bonne connaissance de ces droits régionaux variés. « *L'effroyable et obscure moyen âge* » ne l'est que pour l'Âge Classique, celui de la Raison, pourtant régressif et beaucoup plus agressif. Le Moyen-âge, avec ses cathédrales immenses, d'une hauteur jamais connue, ses vitraux

colorés, sa spiritualité et la place reconnue des femmes, n'est pas un âge noir, comme le font croire la Renaissance et l'Esprit des Sciences. Le Moyen-âge développe une chaleur inhérente à la société de proximité et l'intimité féminine des communautés soudées.

[347]

À l'époque médiévale on peut juger de problèmes intimes qui ne sont pas encore devenus « personnels ». Une femme peut se plaindre contre les prétentions de son mari trop pressant, aux besoins sexuels débordants ou au contraire s'inquiéter de son impuissance et prendre le juge à témoin. On assiste à des scènes cocasses où le mari doit prouver publiquement sa capacité d'érection. Le droit est bienveillant à l'endroit des femmes. C'est pourquoi on abandonne ce genre de « preuve » car le mari y voit aussi un moyen de divorcer et de se démettre de ses responsabilités.

L'intimé est encore une personne concrète, vivante, appartenant à un lieu précis, alors qu'il deviendra abstrait, anonyme, indifférencié, mort, devant le Droit Romain. Autant à l'âge médiéval on conserve une certaine sensibilité vis-à-vis de l'individu qu'à l'Age classique la sensibilité se met en veilleuse pour mieux juger « *en tout objectivité* ». Dans cette nouvelle manière de penser la femme y perd tout son être sensible, le droit est coupé de la vie concrète.

Si on uniformise le droit il en va autant de la religion qui se normalise, on assiste à une *purification de la chrétienté*. Ne pas croire est signe de folie, d'irrationalité et marque du Diable. C'est par la force que le dictat religieux s'impose, comme modèle unique de croyance. La divergence qui oppose le clergé de l'Âge Classique aux femmes n'est pas entre rationalité et irrationalité, mais entre hommes et femmes, deux visions du monde qui se cristallisent dans la relation aux sentiments. Penser comme une femme, avec son émotion propre, la met en bute à la méchanceté pure et froide.

[348]

L'âge Classique aime la guerre. Le plaisir est une insulte à la pureté de la rigueur masculine. L'émotion est à bannir, elle est trop présente, trop chaude, crédule, empathique. Si la femme ne comprend pas *qui* est Dieu, ne se conforme pas à Ses attentes, c'est qu'elle est folle ou manipulée par le Diable. Il faut la ramener à la raison ou

bruler le foyer du Mal, comme on prévient la contagion. La rationalité à ceci de merveilleux qu'en dehors du « vrai » tout est faux.

Cette uniformisation rationaliste du monde va sévir partout. L'âge Classique est le triomphe de la raison sur le désordre de la passion. Grâce à l'abstraction qu'est l'homme intemporel, l'Âge Classique peut promouvoir l'équilibre et réclamer la cohérence des comportements et non leurs contradictions. Ainsi fondée en raison, les rois s'absolutisent. L'esthétique se conforme aux canons consacrés par une académie pointilleuse, figée dans l'admiration grecque, exclusivement masculine.

Épopée grandiose de réalisme forcé, l'Art Classique représente le triomphe de la grandeur royale. Il faut impérativement copier les grecs, qui ont déjà tout dit, on ne peut surpasser les maîtres antiques. On affiche des proportions parfaites, des êtres d'une beauté idyllique, angéliques et prométhéens. Tout débordement de vie est exclu, toute réelle créativité est absente. Les œuvres clament, emphatiques, la beauté froide, virile et guerrière puisée dans la mythologie la plus conventionnelle. Tout y semble figé dans la dévotion, rien ne respire, encore moins ne transpire, dans une froide fantasmagorie de plâtre. Les femmes soumises et fidèles, réservées, sont confiantes et admiratives envers l'intégrité de leur héros casqué, armé jusqu'aux dents, [349] prêt au combat, pour la Gloire et l'honneur du Roi. La virilité grecque y demeure à son comble. Pourtant les femmes, à l'âge classique, peignent presque unanimement des scènes d'intimité, sereine et amicale.

L'Art Classique n'aime pas la femme. Stylisée et abstraite, elle est l'ombre d'elle-même, inhabitée, absente, les yeux vides, moulée dans la froide blancheur de l'albâtre. Les seins, petites masses rondes et dures placées trop haut, remplacent à peine les pectoraux. Ils ne portent plus le poids d'un regard aimant et désirant, l'émotion d'une sensualité vivante. Manifestement réalisés sans érotisme, presque par inadvertance, les seins deviennent un pis allé caricatural. Les seins ne sont pas des muscles.

À l'inverse, l'homme est peint ou sculpté avec la ferveur homosexuelle. On voit la vie battre sous la peau tendue, circuler le sang dans des ramifications veineuses dessinées avec passion. On sent la main qui a façonné, caressé la perfection de chaque muscle. On

imagine l'œil amoureux choisissant avec méticulosité les nuances de la carnation, cette attention démesurée, à la fois féminine et pourtant virile. La puissance guerrière des casques exalte le serment d'allégeance, la conquête, la pureté des sentiments et l'honneur du sacrifice. Le *Serment des Horaces* (1784), célèbre tableau de David, est significatif de cet esprit guerrier, il deviendra le symbole même de la Révolution Française. Ce Serment, bien que basé sur un événement réel, est une pure invention de David. Copiant le modèle grec, il en préserve la vision misogyne. Scène pathétique, les hommes mains tendue sur leurs épées, noblement vêtu en spartiate, se jurent fidélité dans une fière attitude [350] héroïque. Au second plan, larmoyantes, implorantes, un groupe de femmes tristement vêtues, se résignent consolant les enfants. Passives, elles consacrent la caution féminine indispensable à tous départ en guerre.

En contraste, à la même époque, on compare un tableau peint par une femme, Adelaïde Labille-Guiard, *Tableau représentant une femme occupée à peindre et deux élèves la regardant, Gabrielle Capet et Melle Carreaux de Rosemond*, qui date de 1785. Dans ce tableau les femmes sont actives, sûres d'elles-mêmes. Dans la quiétude tranquille la peintre transmet son savoir à deux femmes plutôt curieuses. Les personnages féminins loin d'être recroquevillées sur elles-mêmes, sourient, dégagent une sérénité, une attitude de recherche, de créativité, elles ne sont pas dans l'attente, ni ne se présentent en haillon ¹²⁶.

Tributaire de la raison, l'Art Classique parachève un type de ressemblance idéalisée. Un fossé se creuse entre ce qui est Beau et ce qui devient inadmissible de laid. Nait le *Martyre des Affreux* ¹²⁷, lorsque la beauté rationalisée est portée au nue, toute autre manifestation est laid ou signe du Diable. Il y a une relation étroite entre l'image sanctifiée de la beauté, jeune, propre et parfaite et l'intolérance nouvelle contre la difformité et la disgrâce. La beauté définit maintenant l'ostracisme de la « laid ». Les grecs gagnent sur tous les terrains avec leur pureté xénophobe, leur misogynie et leur

¹²⁶ Bonnet Marie-Jo. 2004. *Les femmes dans l'art : qu'est-ce que les femmes ont apportées à l'art?* Paris : Éd. de La Martinière.

¹²⁷ Héritier, Jean. 1991. *Le martyre des affreux : la dictature de la beauté.* Paris: Denoël.

amour de la perfection virile et guerrière. Tout est condamnable : [351] les cheveux roux, les taches de naissances, les altérités de la peau, les boiteux, les nains, les bossus, les aveugles... La différence autrefois divine et bénie, comme la bosse du bossu qui porte chance ou la parole sacrée du nain ou de l'aveugle, devient signe de malédiction. Ces voix apportaient une relativité à la vérité. Le « fou du roi », vu par la rationalité, n'est plus qu'un « *insensé* ». Toutes différences sont honnies. Lors de l'Inquisition, une trace d'imperfection du corps est le signe manifeste de la présence du Diable, révélatrice d'un « *commerce avec le Démon* ». Dans cette paranoïa, trop de beauté est aussi suspecte de la « *beauté du Diable* ». Le rationalisme *est* l'intolérance.

43. Rationalisme, Grand Renfermement

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque tout est rationnel le fou n'est plus l'incarnation légitime d'un discours irrévérencieux mais la preuve de l'irraison. Fort de cette conviction l'Âge Classique procède au *Grand Renfermement* de tous ce qui n'est pas « raison », à commencer par les femmes (prostituée, indigentes, vagabondes) mais aussi les pauvres et les fous aujourd'hui devenus dangereux ¹²⁸. En face de la Raison l'émotion n'a pas de valeur. Le rationalisme sanctionne avec une sévérité sans pareille toute pauvreté, maintenant considérée comme un manque flagrant de moralité.

Dès le XVI^e siècle toute l'Europe participe au Grand Renfermements des pauvres. Cette logique de [352] l'exclusion inhérente au rationalisme concerne des milliers de personnes : fous, prostituées, enfants trouvés, errants, estropiés, aveugles, et mendiants. Selon la logique du « libre arbitre » religieux des intellectuels chrétiens, les déshérités ne veulent comprendre où est leur *intérêt*.

¹²⁸ Foucault, Michel. 1961. *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Plon. Foucault, Michel. 1993. [Surveiller et punir : naissance de la prison](#). Gallimard.

Tout est maintenant compris en fonction de l'intérêt. Les pauvres sont donc atteints de folie et doivent être enfermés. Le rationalisme produit sa logique du « fou », ce même fou qui naguère était le conseiller du roi. L'Âge Classique produit les « *désastres de la Raison* », l'idéal de la prison et de l'enchaînement. À partir d'une norme formelle, toutes déviations est une « déviance » c'est-à-dire une *a-normalité* condamnable. Le modèle est le même dans le christianisme, en dehors de Dieu point de salut. Désobéir à Dieu est se soumettre à la tutelle du Diable, être détourné du Droit Chemin par un démon méchant et trompeur, ne pas comprendre l'essentiel de ses obligations.

À l'Age Classique on profite du prétexte pour enfermer les libertins, les anticonformistes et les contestataires. « L'insensé », le « furibond », « l'exalté » participent tous du reproche social, et sont passibles d'enchaînement au sein de lugubres « hôpitaux » encadrés par le clergé. Ce sont les prêtres érudits qui ont initiés le mouvement avec les Grandes Inquisitions et ce sont les membres du clergé qui s'occupent aussi des prisons. Il s'agit de combattre tous *désordres*, moraux et politiques. Il faut réformer par la force les esprits récalcitrants qui n'ont pas compris la « miséricorde de Dieu ».

[353]

Les traitements sont très fantaisistes : saignée, diète, lavement, « trémousoir » qui est un fauteuil agité pour imiter le voyage réparateur, poumon cuit d'un porc posé chaud sur la tête du malade, ... La psychiatrie prend là son origine puisque ce sont les médecins qui soignent les « fous », en fait, des marginaux. Le médecin Philippe Pinel se rend célèbre en libérant les détenus de leur chaîne en 1795, à l'Hôpital de la Salpêtrière, et devient le pionnier de l'humanisation des établissements psychiatriques mais inaugure la médicalisation de la déviance conforme à l'esprit du rationalisme scientifique.

On assiste alors au passage de la notion d'*Esprit du Mal* à celle de *Maladies de l'esprit*. On passe d'une perception religieuse à une conception médicale du trouble mental, mais la problématique demeure identique. On baptise les soins prodigués aux aliénés *Traitements Moral*. Les nouvelles théories de l'hystérie et de la névrose naissent là. Elles ont une date de naissance. Elles *s'inventent* historiquement à cet instant. Il y a un lien historique étroit entre la rationalité, l'obéissance et la maladie mentale. La « maladie » n'est

reconnaissable que dans un contexte social spécifique. D'où l'importance de comprendre ce qui est socialement « normal » ou « pathologique », la notion de *norme* est primordiale. Surtout qu'elle touche particulièrement la femme plus proche de ses émotions et réprimée.

Le modèle de la rationalité rigoureuse préfigure les camisoles de force chimique que sont les calmants et les anxiolytiques tant consommés aujourd'hui, dans le but de taire toute « anormalité ». Rationalité douce qui n'emprunte pas le chemin de l'enferment manifeste [354] mais qui est une autre manière de taire un sentiment de révolte.

Le rationalisme n'est pas une opposition au christianisme mais sa continuité sévère, malgré la lutte qu'ils ont semblé se perpétrer. Les nouvelles révélations chrétiennes ne se revendiquent plus au nom du mysticisme et de la spéculation, toujours aléatoire, mais simplement au nom de la Raison. Ainsi Jean-Claude Guillebaud dans son *Comment je suis redevenu chrétien* affirme : « *Ma démarche ne participait ni de l'effusion mystique, ni de la nostalgie, ni même de la quête spirituelle, comme on dit maintenant. C'est d'abord la raison qui me guidait.* »¹²⁹. Comme Paul VI¹³⁰, l'actuel Pape Benoit XVI ne cesse de se réclamer de la rationalité. Dans son débat avec Jürgen Habermas, philosophe marxiste allemand, il défend la continuité intime de la Raison et de la Religion. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que le christianisme revendique la Raison alors que c'est au nom de la Raison Souveraine contre les religions instituées que s'élèvent les critiques révolutionnaires athées.

Pascal, dans *Les pensées* (1660), entend « *montrer que la religion n'est point contraire à la raison* »¹³¹. Plus prestigieux de nommer l'ouvrage pascalien *Les Pensées*, au lieu de son titre original, *Vérité de la religion chrétienne*. Cette apologiste janséniste (Port Royal), de convictions austères, plus rigoristes que la traditionnelle croyance catholique pourtant sévère représentée par [355] Richelieu et Mazarin, l'oppose au clergé, mais ces différents ne masquent pas leur profonde

¹²⁹ Guillebaud, Jean-Claude. 2007. *Comment je suis redevenu chrétien*. Paris : Albin Michel.

¹³⁰ Paul VI, *Encyclique Fides et Ration* (en latin) 1998 Vatican

¹³¹ Pascal Blaise, *Les Pensées*, La Pléiade, p.1089

connivence sur l'essentiel. Le clergé ressent une hostilité face aux Dévots qui l'interrogent trop sur sa droite (catharisme, calvinisme, jansénisme). Pascal est l'adepte de Cornélius Jansen, spartiate augustinien de la Contreréforme. Mathématicien convaincu, mu par la Raison, Pascal est normalement en contradiction avec la spéculation chrétienne, n'est admissible que ce qui se démontre. Les mathématiques sont le summum de la Raison, Ratio signifie calcul, compte. Pascal résout ses contradictions sur le dilemme de l'existence de dieu par un « *pari* » parfaitement naïf et bien extérieur à la rigueur voulue. Il mise paradoxalement sur le *jeu*, sur l'humanité de la conviction, sur « *l'infini de Dieu* » contre l'ennui du « *fini de l'homme* ».

On modifie également le titre du célèbre ouvrage de Descartes, *Discours de la méthode*, écrit en français pour être accessible « *même aux femmes* ». Fer de lance du rationalisme, l'ouvrage s'intitule significativement : *Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. C'est dire tout le programme normatif et évangéliste. Descartes, mathématicien et physicien comme son concurrent Pascal, ajoute : « *j'ai résolu de dériver la connaissance de Dieu, de vous-même et de tous ce que renferme le monde* ». Le père du rationalisme, avec sa philosophie mécaniste, instruit le procès contre le handicap de la subjectivité. Il crée les règles d'une science universelle, le principe essentiel, tout doit se démontrer. Pourtant rien n'empêche de faire appel à un Dieu aucunement démontrable en dehors de la conviction.

[356]

Projets de croyants convaincus, dans les deux cas on s'évertue à découler la science de la connaissance de Dieu, nouvelle manière de le justifier. Raison et foi ne s'oppose pas. L'option rationaliste n'a pas pour objet de mieux *comprendre* le réel mais de le *raisonner*, de l'idéaliser. Ainsi faut-il selon Descartes admettre trois principes d'inspiration stoïcien : « *changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde, respecter les lois et coutumes de son pays et être résolu dans ses actions une fois celles-ci décidées* ». En somme il ne faut pas changer le monde mais se réformer soi-même dans l'obéissance.

C'est pourquoi le rationalisme mène à de vaines spéculations moralistes incapables de ruptures radicales. Cette vision conservatrice

est une représentation raffinée des valeurs morales ascétiques. La rationalité n'est *ni réellement rationnelle, ni réellement raisonnable* comme le dit Quignard.

Le rationalisme est la pire des idéologies, il sanctifie une impartialité impossible puisque l'objet est dans le sujet. L'objectivité d'une automobile nous donne ses caractéristiques physiques mais n'indique pas ce que le véhicule contient de symbolique. L'auto confère prestige et statut. L'objet est produit autant pour le symbole que pour ses performances, il intègre le sujet. Il n'y a pas de rupture sujet-objet. Il en va autant pour la maison, l'habillement... Étudier l'objet est un *moment* de l'analyse mais il reste à signifier l'importance de l'objet dans son contexte social, en quoi il s'inscrit dans des rapports symbolique et de pouvoir.

[357]

Le rationalisme oublie l'importance de l'observateur et sépare sujet et objet. La subjectivité de l'observation est tute. Elle n'est qu'un obstacle, d'où l'idéal mathématique. Les mathématiques sont une convention sociale, elles peuvent s'exprimer en pouce ou en centimètres. Elles ne sont pas la réalité mais une mesure de la réalité. Vaste programme de coupure, sujet et objet doivent s'éloigner. On ne peut couper le sujet de l'objet qu'au prix d'un aplatissement, c'est la première des règles de *La Méthode*. Le scientifique cartésien procède à la division : « *Diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre* ». Ce faisant la totalité de l'être, où se mélange objectivité et subjectivité, se scinde et pire s'ignore. Un savoir s'impose comme seul possible. La rationalité c'est l'évangile du scientifique, le crédo impossible, le vœu pieux du croyant.

Les pères du rationalisme moderne comme Descartes, Pascal, Newton et Leibnitz sont des mathématiciens, physiciens et astronomes. Précurseurs dans bien des domaines matériels, auteurs d'ouvrages scientifiques qui font date, ces savants confirmés n'en demeurent pas moins de fervents croyants, des théologiens convaincus et auteurs de sommes chrétiennes. Ardents adversaires de l'athéisme, ces savants contemporains de Galilée, conservent leur foi malgré la condamnation de ce dernier par le Saint-Office. C'est dire combien on

adopte d'un côté une logique scientifique parfaitement rationaliste, et de l'autre, une métaphysique moraliste.

Newton, symbole de la conquête scientifique, se veut le rempart à l'athéisme : « *L'espace est de durée éternelle [358] et de nature immuable, et ce parce qu'il est l'effet émanant d'un être éternel et immuable. Si jamais l'espace n'avait pas existé, Dieu, à ce moment-là, n'aurait été présent nulle part... Ne frayons-nous pas manifestement la voie à l'athéisme* ». ¹³² Pour Newton les mathématiques confirme la théologie d'où le titre de son ouvrage essentiel : *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (1687).

Le mathématicien et philosophe Leibniz (1646-1716), pire ennemi de Newton, n'en partage pas moins les mêmes idées religieuses. Les travaux de droit et de philosophie religieuse de Leibniz sont clairs : « *Si la religion dépendait du livre, le livre étant perdu, elle se perdrait aussi, lorsqu'elle n'est point fondée en raison. Car en cas qu'elle y est fondée, elle ne saurait jamais périr entièrement, et quoiqu'elle pourrait être corrompue il y aurait toujours moyen de la ressusciter* » ¹³³, Dans le même esprit Christian Wolff (1679-1754) surenchérit en finalise le raisonnement : « *il suffit pour la religion révélé que la raison n'affirme rien qui lui soit contraire* ». Dieu confère à la raison ce que la raison lui rend, on ne peut faire mieux, Fides et Ratio.

Peur de la femme, les tenants du rationalisme sont les meilleurs adeptes de la religion et de son puritanisme. Sexualité, plaisir, affection, font désordre dans la quiétude scientifique. L'Académie des Lincei en Italie, dont Galilée est membre, impose le célibat rigoureux et la chasteté à ces membres. Le vœu rompu est sanctionné par un renvoi de trois jours et la réintégration dépend des [359] pairs. La connaissance s'obtient par une âme masculine et pure. Certains membres de la Royal Society de Londres, dont Newton et ses concurrent Robert Hooke ou Robert Boyle, s'imposaient de leur propre chef une rigoureuse abstinence sexuelle. De moralité austère, le puritain Newton demeura célibataire toute sa vie et on ne lui connaît aucune passion. Voltaire, son grand admirateur, dit de lui

¹³² Newton, Isaac and François de Gandt. 1995. *De la gravitation ; suivi de Du mouvement des corps*. Gallimard..

¹³³ Cité dans Minois, Georges. 1998. *Histoire de l'athéisme* Fayard Paris.

« *qu'il n'a jamais approché d'aucune femme* », au cours de sa longue vie de 85 ans. Il tient cette information du médecin présent à la mort de Newton.

44. Continuité Religion et philosophie

[Retour à la table des matières](#)

Théologie et Philosophie se confondent au long de l'histoire. Toute la philosophie occidentale fait référence à St Augustin qui s'inspire autant de l'ascétisme de Platon et des Grecs, que de la Bible. Il stimule St Thomas d'Aquin, abreuve aussi bien les artisans de la Réforme Protestante de Luther et Calvin que celle de leurs adversaires catholiques, les jésuites Ignace de Loyola et François Xavier ou les jansénistes Pascal et Racine. St Augustin éclaire Descartes. Le sympathique et paillard Rabelais est membre du clergé tout comme le prêtre Érasme « l'humaniste ». Les philosophes, jusque très récemment (XVIII^e siècle), émanent de façon ininterrompue de la structure religieuse catholique, il n'est pas surprenant qu'ils en adoptent l'austère vision. Le christianisme a créé l'essentiel de la littérature politique, religieuse et philosophique du monde.

[360]

Habitude de combat viril, on insiste sur les ruptures, les luttes internes et les différences, non sur les continuités. Si pour Luther, Érasme est un « *amphibien* » qui ne désire pas être son allier contre le Pape, les protagonistes partagent les mêmes références théologiques. Malgré les oppositions conceptuelles, l'essentiel est identique. Version moderne, le savant est maintenant porteur de la *Bonne Nouvelle*, d'autant plus légitime qu'il revêt les habits neufs de la science. Tous ces philosophes s'élèvent contre une morale jugée trop laxiste. La virilité scientifique s'oppose à la nonchalance.

Cette lutte contre le laxisme catholique est l'essentiel du renouvellement puritain de la Réforme protestante. Le prêtre protestant Malthus (1766-1834), célèbre économiste britannique et scientifique, est connu pour ses recherches savantes concernant la croissance de la

population et la rareté des ressources. Il prédit une catastrophe alimentaire si on ne stoppe pas la pauvreté. Ce sinistre pasteur, aimant son prochain, préconise l'arrêt de toutes aides portées aux nécessiteux, pour freiner leur augmentation. Heureusement, l'hostilité face à ces doctrines est virulente. Les rapports sociopolitiques ne sont plus en faveur de la seule autorité des prêtres et ne permettent plus de solutions inhumaines.

Pascal et Descartes sont d'origine sociale noble. L'un est fils d'un juge, l'autre d'un conseiller au Parlement de Touraine. Avant de traiter de théologie, Descartes sort d'une école militaire. Il se met au service du duc Maximilien de Bavière, jésuite comme lui et hostile au protestantisme. Actif dans la guerre de Trente Ans, [361] Descartes rédige un *Traité d'Escrime* et se bat en duel. On retrouve sans cesse le lien entre le guerrier et le prêtre. L'aristocrate Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus formant les intégristes jésuites, est d'abord un militaire, un boulet de canon le laissera boiteux. Évêque à 22 ans, le Cardinal de Richelieu rédige *L'instruction du chrétien*. Formé à l'École militaire, bras armé contre le protestantisme, il enferme beaucoup de gens sous prétexte d'hérésie janséniste, dont son ancien ami l'abbé de Saint Cyran. Ces figures emblématiques du christianisme, issues de la noblesse, lient intimement la Robe à l'Épée.

Le rationalisme implique, au XVI^e siècle, la résurgence de l'esclavage, abolit dès le quatrième siècle. En 1517, en pleine Renaissance rationaliste, l'Empereur Charles Quint légalise l'esclavage, jusqu'alors seulement tolérée. Fervent catholique, il abdique et se retire dans un monastère. On ne peut suspecter l'intégrité de ses croyances religieuses. L'inhumaine Traites des Noirs est également autorisée par le Pape Léon X, la même année. Le rationalisme poussé à son extrême comprend l'esclavage. Rentabilités économiques, l'Amérique a besoin de main d'œuvre, et conviction théologique, l'Espagne en tant que peuple chrétien et rationnel détient un droit *a priori* sur les peuples idolâtres et barbares qu'il faut convertir à la « Parole Divine ». L'esclavage se développe en France sous le règne de la Raison, avec le Contrôleur Général des Finances Colbert. Initiateur de la terrible politique du même nom, le colbertisme, il est réputé pour son mercantilisme sauvage et le pillage des colonies. Ce ministre de Louis XIV encourage et protège les

grandes compagnies commerciales. D'où l'opulente richesse, à [362] l'époque, de villes comme Bordeaux, La Rochelle et Nantes, entièrement construites sur ce trafic humain. Ce marché réduit en esclavage entre dix et trente millions d'exilés et dure quatre siècles.

Le rationalisme détient une importance considérable pour la suite de l'Histoire, il sauve la religion d'elle-même, contre elle-même. À l'heure où la spéculation religieuse aura moins d'impact que la connaissance scientifique, le rationalisme supplée au dogme, l'améliore, essaie de se passer de Dieu. La religion peut devenir laïque, voire athée dans le rationalisme sans perdre l'essentiel : la coupure de soi, la virilité, la rigueur et l'autoritarisme.

La religion se remplace pour un temps par le *Culte de la Nature*, la nature devient Dieu chez Spinoza, « *Dieu, c'est-à-dire la Nature* » (*Deus sive Natura*) dit-il, se défendant pourtant d'être athée. Mais le grand inspirateur des droits de la nature est Jean-Jacques Rousseau. Pour lui la nature est bonne mais elle est dévoyée par la culture qui perverti tout. « *Il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* » (Rousseau). Amoureux de la pureté de la nature bienfaitrice et adepte d'une éducation naturelle le genevois devient le modèle du pédagogue (*Émile ou de L'éducation*).

La nature est opposée au vice (désordre, mensonge, luxe, violence), « *Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.* » (Rousseau, *Émile*). La nature ignore l'inégalité entre les hommes. Il faut créer un nouveau [363] *Contrat Social* au nom de ce demiurge qu'est la Nature. C'est la seule *vérité* possible et non celle de Dieu. En rationaliste *La vérité* est essentielle, il faut lui être dévoué « *considérer la notion de vérité comme objet de recherche supérieur à toute autre valeur et même à sa propre réputation ou son propre honneur* ».

Pourtant Rousseau n'est pas à la hauteur de ses principes pédagogiques. Il confie ses cinq enfants aux Enfants-Trouvés, l'Assistance publique de l'époque. Adepte des spartiates, à l'époque conçu comme l'idéal démocratique, il est aussi un fervent de l'art de la fessée et du plaisir de l'humiliation (*les Confessions*). On peut considérer Jean-Jacques Rousseau comme le père du mouvement romantique en ce qu'il est toujours dans la déchirure entre *le plaisir et l'inaccessible* qui devient le *plaisir de l'inaccessible*. Continuité du

dualisme grec, la dramatique rousseauiste est très chrétienne, il est sans cesse déchiré entre une pureté originelle et la perversité des hommes, plutôt que de voir la perversité comme un prolongement naturelle des rapports sociaux contradictoire et inhérents à eux.

C'est au nom de la pureté de la nature que l'on procède à la déchristianisation révolutionnaire de 1789. L'acte de foi juridique du rationalisme, la *Déclaration du Droit de l'homme et du citoyen*, participe de ce mouvement anticlérical. Sous les auspices de l'*Être Suprême*, on institue « *les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'Homme* » (*Préambule à la Déclaration du Droit de l'Homme*). Les églises se transforment en *Temple de la Raison*, au sein duquel on pratique le « *Culte* » de la Raison soit le « *Culte de la Vertu Suprême* ». « *L'Être Suprême* » est prié et inauguré en [364] grande pompe le 8 Juin 1794 à Paris. Il justifie le nouveau « *Droit Sacré* » impérissable. Substitue aux fêtes catholiques s'instaurent la Fête de la Liberté, de l'Amitié, de la Fraternité, du Genre Humain, de l'Enfance, ...

Fort de ce nouveau culte déiste et patriotique, Robespierre, « *l'incorruptible* », inspiré de Jean-Jacques Rousseau, peut maintenant consacrer la « *Religion Naturelle* ». Ce Jacobin despotique, réalisant l'idéal d'une République fondée sur l'Égalité et la Vertu, renforce la Terreur au nom d'une religion nouvelle, ce qui laisse présager l'autoritarisme communiste qui s'inspireront des jacobins. Parfait substitut de la religion catholique jusque dans sa violence traditionnelle, la « *Raison Souveraine* » n'est donc pas le meilleur humanisme possible.

Contrairement à une idée reçue, tous ces révolutionnaires restent déistes malgré la critique de la religion. On peut y voir une opposition d'Écoles nouvelles. Au sein même des événements de 1789 la rupture n'est pas toujours nette entre clergé et révolutionnaire. Le tableau de David, *Le Serment du Jeu de Paume* (fin XVIII^e siècle), acte fondateur de la Révolution Française, affiche des personnages emblématiques de toutes les croyances religieuses réunies se jurant fidélité contre l'obstruction du roi.

La Révolution Française est la pureté rationaliste. Issues de la spéculation philosophique virile des Lumières, elle mène à la *Grande Terreur*, comme tous les communismes révolutionnaires d'État. Votée

par [365] la Convention le 10 Juin 1794, l'hécatombe porte la force de l'État. Les suspects sont jugés selon une procédure simple, sans droit d'appel, sur de simples preuves « morales ». Cette loi s'impose au nom du « Bien » révolutionnaire contre le « Mal » royaliste. Comme le rappelle l'Article 6, les ennemis du peuple se prolonge à ceux qui « *auront cherché à dépraver les mœurs* »¹³⁴. On traque les « *impurs* ». Faute de pureté d'intention, chacun est l'ennemi de l'autre et suspect d'infidélité idéologique. Anatole France confirme : « *la folie de la Révolution fut de vouloir instituer la vertu sur Terre. Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à vouloir les tuer tous.* ».

La Nature n'implique aucun droit humain. Dans la savane, c'est plutôt la jungle. Le concept de Nature est ambigu, parce que la nature naturelle, sans intervention culturelle, n'existe pas. Nous sommes entièrement pénétrés de culture. La « pureté » de la Nature est un mythe. Les droits humains ne se comprennent pas au nom de la Nature, mais parce que quelqu'un, toujours, interprète ce qu'est le *sens* de la nature. Les droits humains n'ont d'intelligences qu'au nom des rapports humains, dans la complexité de leurs combats et de leurs intérêts. Le social s'explique par le social et non par les « droits de la Nature ». Le rationalisme prône la nature comme extérieure à notre être de la même manière que, pour lui, n'existe que des objets. L'observateur n'est pas une donnée essentielle.

[366]

Nouvelle forme de rationalité, le philosophe moraliste, père de l'économie politique [Adam Smith](#) (1723-1790) trouve le démiurge dans la « *Main Invisible* ». Réunion des intérêts individuels égoïstes, les libres lois du marché constituent une régulation sociale. Chacun, cherchant son intérêt propre, produit un intérêt collectif. Le « *Grand Architecte de l'Univers* » trouve dans l'égoïsme, l'harmonie collective. Ce célèbre moraliste anglais conserve et transforme le sens de Dieu. La nouvelle idéologie correspond à la récente prospérité de l'Angleterre et de la Hollande. Rationaliste, chaque individu, puisque égoïste, se comporte de façon objective, l'égoïsme est légitimée. Ni l'humanité, ni la charité, ni l'empathie n'ont plus à expliquer la vie

¹³⁴ Voir à ce sujet : Michel Winock « Les crimes cachés du Communisme », *L'Histoire* No324

économique, seul l'intérêt la justifie. L'*Homo Economicus* agit rationnellement, tout calcul personnel favorise l'intérêt général. On ne peut être plus précis quant à la distance qui se creusera toujours davantage, entre vie affective et vie sauvage du travail, entre objectivité et subjectivité. On peut conserver dans le privé, ses sentiments, ses valeurs et religion, sans que cela interfère dans la vie publique. Cette philosophie de l'intérêt personnel, libre et égoïste, devient la jugement par excellence, justifiant l'hégémonie économique anglaise du XVIII^e siècle.

Un parallèle s'établit avec Hegel (1770-1831) expliquant la *Ruse de la Raison*. Chacun recherchant son intérêt personnel, sa *raison propre*, contribue à l'avènement de la Liberté se révélant à elle-même. Nouvelle manière philosophique de justifier la Raison et l'égoïsme libéral, Hegel apporte son puissant soutien idéologique à l'État militaire prussien. Grandes Abstractions, la *Main Invisible* ou la *Ruse de la* [367] *Raison* remplacent Dieu. Adam Smith explique « *La philosophie, en exposant les chaînes invisibles qui lient tous ces objets isolés, s'efforce de mettre l'ordre dans ce chaos d'apparences discordantes, d'apaiser le tumulte de l'imagination, et de lui rendre, en s'occupant des grandes révolutions de l'univers, ce calme et cette tranquillité qui lui plaisent et qui sont assortis à sa nature.* ».

Poste de contrôle et de suspicion, Adam Smith fut significativement Commissaire Général des Douanes. Son compatriote Newton fut Gardien de la Monnaie. Cet habile et implacable procureur (*Attorney Royal*) fit écarteler une dizaine de prisonniers en février 1699, après leur avoir soutiré des aveux. Ils étaient soupçonnés d'être de faux monnayeurs. L'interrogatoire concerne plus de 200 témoins. On ne sait comment s'obtinrent ces aveux, la torture étant interdite. Newton fit détruire les rapports d'interrogatoires. Ces deux scientifiques fondateurs surprennent par leur attitude similaire vis-à-vis des femmes et de la sexualité. Tous deux n'ont connus aucune femme. Adam Smith, se satisfaisant de la vie intellectuelle, n'est pas très romanesque. Éternel célibataire, sans descendance, il passe les douze dernières années de sa vie, seul avec sa mère.

Idéologie faite sur mesure pour les hommes le rationalisme est directement proportionnel à la mise à l'écart des femmes. À l'Âge Classique leurs conditions se dégradent. Depuis le XVII^e siècle les

femmes ne cessent d'être exclues de la sphère publique (politique et économique) pour se cantonner à la seule sphère privée (familiale, éducative, domestique) alors qu'elles émergent dans tous les domaines à l'époque médiévale. [368] À la fin du XVI^e siècle par un arrêt du Parlement daté de 1593, la femme est écartée explicitement de toutes fonctions dans l'État.

L'adoption du Droit Romain restreint les capacités d'action de la femme. Après le Concile de Trente, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, le consentement des parents et la sanction de l'Église lors du mariage deviennent obligatoires. Au XVII^e siècle, s'exige alors l'adoption du nom de l'époux par les femmes. La majorité, au moyen-âge, est de 12 ans pour les filles et de 14 ans pour les garçons. Ce qui permet d'obtenir très jeune une véritable autonomie sans pour autant rompre la solidarité de la famille. Le Droit Romain, au XVI^e siècle, impose la majorité à 25 ans, précisément l'âge fixé à Rome dans l'Antiquité. À cette époque, les enfants demeuraient de toute façon dépendants du père toute leur vie, ce qui n'est plus le cas et l'indépendance acquise des enfants se restreint. Augmentent aussi les droits du mari sur son épouse. Dans le Droit Coutumier, lorsqu'un ménage demeure sans héritier, les biens de l'homme reviennent à la famille paternelle et ceux de la femme, à la famille maternelle, selon l'adage *paterna paternis, materna maternis*. Avec le nouveau Droit Romain, tous les biens demeurent le monopole paternel.

Alors que de tous temps la femme impose son autorité dans le domaine de la maison et de l'éducation des enfants, le Droit Romain la rend par principe subalterne de son mari tout puissant. Le *Code Napoléon (1804)*, héritier du Droit Romain, devenu le *Code Civil*, entérine davantage l'obéissance et la fidélité de la femme qui devient une éternelle mineure sociale. Elle ne peut ni signer de manière autonome, ni [369] s'individualiser sans l'assentiment de son mari. Elle n'est plus maîtresse de ses biens propres et joue, au sein de son foyer, un rôle subalterne. Règles qui demeurent en vigueur jusque très récemment où la femme ne peut ouvrir un compte en banque sans le consentement du conjoint.

On sait moins que ce code ne s'est pas fait sans oppositions féminines. Les femmes, actives sous la Révolution de 1789, sont déçues de la tournure exclusivement masculine des événements. En opposition aux *Droits de l'Homme et du Citoyen*, Olympe de Gouges,

en 1791, rédige un manifeste : la *Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne*. Olympe finira sur l'échafaud. Son manifeste sur l'égalité entre hommes et femmes, s'insurge sur les pertes des droits des femmes, en particulier le droit de vote, ainsi qu'à l'accès aux institutions publiques, aux libertés professionnelles et aux droits de possession. Le Code Napoléon ignore toutes ces revendications et consacre l'esprit masculin du guerrier viril. Le rationalisme est avant tout un formidable racisme qui ne touche pas que les femmes. C'est pourquoi Olympe de Gouge, fervente féministe aura également pour objectif de lier son combat à celui de l'abolition de l'esclavage noir auquel elle consacre une pièce de théâtre (*l'Esclavage des Noirs ou l'heureux naufrage*, 1786)). Parallèlement elle lutte contre l'enfermement des femmes par le clergé (*Le Couvent, ou les vœux forcés*, 1790).

Du reste les *Droits de L'Homme et du Citoyen* trouvent leurs antiques origines dans les *Dix Commandements*. Issus du même culte de la propriété et de l'individualité, l'un et l'autre sont iconographies sous [370] la même forme : deux tablettes jointes comme un livre ouvert et prescrivent les mêmes principes idéaux, y compris la prévalence de l'homme sur la femme. En particulier, lorsque les *Dix Commandements* énoncent : « *Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain* », comme si la femme était un objet comparable à un bœuf ou un âne, ce que sous-entend l'énoncé de la sentence.

Les femmes sont exclues de l'Académies en 1704, avec la Monarchie Absolue. À cette époque l'Académie en comptait cinq. Ce nombre ne sera égalé qu'au XX^e siècle. Le conflit religieux entre protestants et catholiques a touché les artistes peintres féminins. Selon Marie-Jo Bonnet : « *Si nous creusons la personnalité des premières académiciennes, nous nous apercevons qu'elles sont toutes impliquées dans les conflits religieux qui agitent la fin du XVII^e siècle (protestantisme, quiétisme, jansénisme)* ¹³⁵ ». Dans ce formidable combat religieux la femme est visée en tant que porteuse d'une autre

¹³⁵ Bonnet, Marie-Jo. 2004. *Les femmes dans l'art : qu'est-ce que les femmes ont apportées à l'art?* Paris : Éditions de La Martinière.

vision des choses, elle s'oppose par nature à une représentation guerrière qui s'exprime dans les serments d'allégeances, l'exaltation des vertus grecques et l'idéal ascétique du combattant viril.

Les pères des réformes chrétiennes ignorent l'empathie, ils sont élevés dans des conditions horribles [371] et violentes au sein de Collèges extrêmement sévères. À l'origine le mot « *Collège* » désigne une austère fondation pieuse. Le Collège Montagu en est l'exemple. Il sévit au XVI^e siècle. Hargneux et sadique, ce macabre collège est d'une cruauté hors du commun. Son directeur Noël Beda, aussi Recteur à la faculté de théologie de La Sorbonne, est connu pour avoir envoyé nombre de penseurs hérétiques sur le bûcher. La discipline au Collège, dénoncée par Érasme qui l'a fréquenté, est barbare. Tout est fait pour casser l'élève et le déshumaniser.

Au Collège Montagu, les étudiants ne peuvent dormir plus de cinq heures. Ils sommeillent sur une couche dure. La cloche du levé sonne à 4 heures. Leur abstinence est totale et définitive. On voue une haine implacable à la sexualité et on la réprime dans un moment intense d'activité hormonale juvénile. L'alimentation, composée de fruits cuits, de légumes, d'œufs et de harengs, est infecte et parcimonieusement distribuée, vins et chairs sont interdits. Ils prient dans des chapelles glacées et humides. Ils portent une unique et rebutante cape noire à capuche, été comme hiver, infecte, jamais lavée. Ils sont sales et pouilleux. Les écarts de conduite ou d'attention sont sévèrement punis du fouet. Certain en meurt. Pour bafouer l'élève, on lui fait avaler de force des excréments humains et on le pend, nu, accroché par les aisselles, il est injurié, vilipendé et frappé. Chacun est l'ennemi de l'autre. Le Maître augmente encore son pouvoir car il distribue les Officines Cléricales et les Charges à pourvoir à l'issue de la formation. Il se fie sur l'attitude des élèves et sur leur performance. Pour interdire tout échange amical intime ou de solidarité, les étudiants sont dans [372] l'obligation de se parler en latin d'église. Le but de cette brutalité éducative, cruelle et virile, est de former des hommes durs, indifférents à la douleur et aux sentiments, capables de contrôler et de refroidir aussi bien les élans du corps que ceux du cœur. Beaucoup en meurent ou y laissent leur santé, comme Calvin, modèle à suivre, les survivants assumeront des charges ecclésiastiques et doctrinales, ce qui laisse présager du contenu de ces doctrines. Significatif des méthodes éducatives de

l'époque, ce collège est identique à son concurrent, le Collège de Navarre quant à sa discipline de fer. On retrouve ici la virilité spartiate, elle produit les mêmes effets dévastateurs sur l'identité.

Le Collège Montagu est l'exemple où le mauvais traitement physique et l'anéantissement du corps suppriment tous sentiments d'humanité. Le manque d'amour conduit à des monstruosité et au sadomasochisme contagieux, comme chez Loyola. On n'aime pas trop sont prochain, contrairement à la doctrine vantée. La Sorbonne est aussi dans l'esprit du temps. Elle forme de sadiques théologiens dans le cadre ultra formaliste de la scolastique, aussi connue sous le nom de jésuitique. Le Collège Montagu deviendra le modèle d'éducation déshumanisé des jésuites. Au Collège se croisent tous les penseurs qui comptent en ce début de XVI^e siècle. Tous prêtres à l'origine, comme Érasme, Rabelais, Calvin, Loyola, François Xavier, etc. Érasme influença deux cents ans plus tard aussi bien Jean-Jacques Rousseau que Diderot et Voltaire. Calvin est l'âme pensante du Protestantisme, à Genève. Loyola fonde avec Xavier et quatre autres prêtres du Collège, l'ordre de la Compagnie de Jésus. Ces jésuites seront des milliers, un siècle plus tard, réparti dans de nombreux [372] pays et joueront un rôle décisif partout dans l'éducation et la colonisation.

La pensée occidentale dans tous les domaines va être influencée par ces austères jésuites. Au tableau des anciens élèves : « *pour l'art de la guerre, Condé, Luxembourg, Villars ; dans l'épiscopat, Fléchier et Bossuet ; dans le droit, Lamoignon, Séguier, Hénault ; dans la philosophie, Descartes et Montesquieu ; dans les lettres, Corneille, et Molière, Fontenelle et Voltaire...* »¹³⁶. Confesseurs exclusifs du roi, depuis Henri IV (1604), ils exercèrent sur le pays une incontestable influence. La France changeait de roi mais pas de confesseurs. Le maître livre des jésuites, on ne peut en être surpris, est l'autoritaire *Ratio studiorum* (1599) de Ignace de Loyola¹³⁷ qui se fie à la raison (*ratio*), conscience et savoir sont le fondement de l'intelligence en éducation, pourtant l'ouvrage interdit toutes opinions nouvelles. Michelet l'ayant lu est effrayé de l'immensité des détails, il y règne un esprit scribe, une manie règlementaire infinie et une obsession

¹³⁶ Gabriel Compayré spécialiste des jésuites.1885 Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle Hachette

¹³⁷ Écrit par Loyola mais revu par son successeur Lainez.

gouvernementale qui ne s'arrête jamais. Les jésuites créent l'influent Collège de Clermont devenu le célèbre Collège Louis le Grand à Paris. C'est dire leur prépondérance.

[374]

45. Réformes chrétiennes, religion de l'égoïsme

[Retour à la table des matières](#)

On ne favorise pas l'ascèse et le contrôle de soi, sans favoriser l'égoïsme. On n'interdit pas l'amour et le plaisir, si l'objectif est le dialogue, l'empathie et la générosité. Le protestantisme pousse le raisonnement à ses extrêmes conclusions. Les catholiques sont répréhensibles non par manque de charité, mais parce qu'ils se vautrent dans le luxe et la luxure. On leurs reproche de nuire à la rédemption personnelle non par égoïsme, mais par manque d'intégrité. Le Pape Léon X (Jean de Médicis), richissime héritier de la puissante famille des Médicis, adopte tous les comportements des empereurs romains païens, dont il est lui-même descendant. Léon X dilapide les deniers de l'Église en biens de luxe, dont le somptueux Palais du Vatican. Il marie sa fille en grande pompe et installe son neveu sur le trône.

Le Pape met le feu aux poudres de la contestation protestante lorsque, pour renflouer ses caisses, il ne vend plus seulement des indulgences pour racheter les péchés des vivants mais aussi ceux des morts. Il étend ainsi considérablement ses revenus pour répondre aux besoins financiers de somptueux palais et de sa vie de mécène magnanime. L'Église vend de l'absolution et de la vie éternelle contre de l'argent, y compris aux morts ! Léon X dilapide en deux ans l'immense trésor amassé par Jules II, le fameux pape militaire qui se met personnellement à la tête de ses armées. Ce dernier, grand conquérant ironiquement appelé Jules César, annexe des villes et de vastes territoires lui permettant [375] d'accumuler une véritable fortune. Luther rencontra Jules II, qui le désarme par sa richesse et sa

luxure. Le pape avait de nombreuses maîtresses et trois enfants avec trois femmes différentes.

Les seigneurs soutiennent Luther parce qu'ils voient un intérêt majeur à la rupture. Libre de l'autorité lointaine du pape, les protestants allemands ne s'embarrassent plus d'une hiérarchie couteuse et préservent le plus puissant acquis du christianisme : l'obéissance. Les revenus soutirés par le Pape sont des rétributions qu'ils peuvent maintenant conserver. Ce que comprennent également les Anglais, qui font schisme avec les catholiques et les protestants pour créer une autorité autonome nouvelle : l'anglicanisme. Le roi anglais, ou la reine, devient directement le Chef Suprême des Croyants. Religion et Pouvoir ne peuvent être mieux servis. Esprit du temps, au même moment, François Ier devient Chef de l'Église de France, par le Concordat avec le Pape Léon X. Il peut nommer les évêques et créer les abbayes en son royaume. Comme le Roi de France conserve le pouvoir sur les impôts et l'armée, il se crée au XVI^e siècle, à la Renaissance, un lien de plus en plus étroit entre l'armée, l'administration et les finances, ainsi que sur les croyances religieuses et le contrôle des consciences.

Luther entend racheter la *Faute Originelle* par des comportements vertueux, plus austères que ceux promus hypocritement par les catholiques. Les protestants redoublent d'austérité. Tour de force, le travail est *l'équivalent de la prière*, la contemplation plaît moins à Dieu que le labeur. Le développement économique prodigieux du monde protestant doit beaucoup à cette [376] éthique¹³⁸. Luther affirme « *Travaillez donc à être riche pour Dieu, non pour la chair et le péché* ». Toute « *vanité personnelle* » est proscrite. L'humilité protestante s'inscrit dans les tenues vestimentaires et dans les habitudes de vie. Le protestantisme se fait une gloire de forcer les nécessiteux au travail en promulguant partout des lois drastiques contre la mendicité et la pauvreté. Le travail est une *Providence*, la richesse un *Dessein de Dieu*. Au XVI^e siècle, les protestants coupent plus de la moitié les jours fériés traditionnellement consacrés aux fêtes religieuses et diminuent leur durées, sous prétexte de ne retenir que

¹³⁸ Max Weber *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Gallimard 2003.

ceux directement liés au Christ (Noël, Vendredi-Saint, Pâques, Ascension, Pentecôte, Dimanche de la Réformation).

La charité n'est plus indispensable pour être chrétien, la porte s'ouvre à l'indifférence sociale. Suivre son égoïsme personnel est maintenant servir Dieu. Il faut taire ses inclinaisons empathiques, devenues « sentimentales », pour n'écouter que ce qui importe : l'intérêt personnel. De sorte qu'on assiste à une coupure consacrée religieusement entre les valeurs masculines d'appropriation personnelle dans l'avoir et les valeurs féminines de solidarité dans l'être.

De sorte que des siècles plus tard la dureté de la mentalité protestante marquera l'éducation en Angleterre et en Allemagne qui demeurera des plus sévères et violentes handicapant des générations futures de tous sentiments d'empathies. Alice Miller mentionne dans *C'est pour ton bien* à quel point la maltraitance [377] structure des personnalités dictatoriales. Hitler se vantait de supporter jusqu'à 32 coups de fouet de son père sans gémir. Eichmann, le dignitaire nazi, inventeur du mot « la solution finale », exhibait fièrement les blessures subies par son père, pieux doyen de l'église évangélique. Ce concepteur des chambres à gaz se vantait de pouvoir dominer toutes douleurs corporelles. Ce mode d'éducation reconnu, le respect de l'autorité et l'austère culture trouve écho auprès de la population qui a élu le führer. Des cas de maltraitance sont à l'origine de dictatures comme Saddam Hussein.

L'égoïsme social sanctifié et sa conséquence la violence n'ont rien de féminin. La morale se fonde sur la nouvelle suprématie de la rigueur. La femme, exclue de ce savoir, ne peut se défendre et devient dépendante d'un discours qui la dépasse et la minimise. Le savoir est entièrement acquis par les hommes contre les femmes. À terme, le rationalisme s'impose sur l'être de la femme, prescrit un être étranger dont elle ne sait que faire. La spoliation de soi est invisible et semble naturelle. Ce nouvel être féminin invalide son émotivité, son importance, son image. Il se méconnaît car il est en demeure de se fondre dans celui de l'homme. La femme perd son identité, sa spécificité. Au premier chef duquel la coupure entre sentiment et raison. Elle se coupe d'elle-même, on exige d'elle un égoïsme propre à l'homme, alors que tout la porte à l'empathie. Ce qu'elle ressent intimement n'a plus raison d'être, il faut obéir aux nouvelles normes

sociales contre elle-même. « L'humanisme » naît à cette époque pourtant il n'a rien de très humain. Il a raison de se définir comme l'avènement « *du nouvel homme confiant en lui-même* ».

[378]

46. La ligne droite, idéal rationaliste

[Retour à la table des matières](#)

La rationalité, c'est la ligne droite, la meilleure gestion de l'espace, le plus court chemin d'un point à un autre, l'efficacité. Chez les grecs, l'espace est quadrillé de lignes, d'angles délimités, d'avenues perpendiculaires, comme l'espace des villes modernes et des banlieues. L'Ordre y est roi. Masculin et rigide, ce n'est pas un espace de communication mais de planification, d'isolement, de surveillance, de concurrence. En comparaison, l'espace médiéval, désordonné et vivant, est radicalement différent. Ode au plaisir de la rencontre, cet espace à la dimension affective forte, ignore l'angle droit planifié. La rapidité n'est pas une donnée essentielle, on prend le temps de se parler, de s'informer. Faite de circonvolution et de dédales, bardés d'échoppes et d'artisans, la ville est un lieu d'intimité. Dans son ventre, les marchés débordent d'odeurs et de couleurs, difficile de s'ignorer, les rues s'entrelacent, familières et étroites, et conduisent naturellement à la place de l'Église. Dans l'espace médiéval la femme est reine, alors que dans les espaces rationnels, elle n'existe pas, confinée à la vie privée, cloisonnée. Le rationalisme n'appartient pas à son univers. La femme ne peut se coupé d'elle même sans dommages pour elle et pire, pour la société.

Infinie et rigoureuse, la ligne droite incarne la Pureté, la perfection, la rigueur, de belles valeurs morales. Ne dit-on pas, fièrement, un « homme droit », un « homme de droite », le « droit chemin », la « droiture ». Le droit s'applique à l'homme, on ne dit pas « une femme droite », le droit n'évoque en rien la femme.

[379]

L'esprit de la ligne droite traverse de part en part toute la psyché sociale masculine. Typique de cet esprit, la grande réforme urbaine du

Baron Haussmann, préfet de la Seine sous le Second Empire, qui perce de grands boulevards. Cette innovation renferme l'idée d'enrayer les nombreuses révoltes populaires de l'époque (1830 et 1848). Contrairement aux entrelacs de rues minuscules, obligeant le combat au corps à corps, les grandes artères permettent l'usage persuasif du canon. S'inscrivant dans l'esprit rationaliste du XVII^e siècle, qui glorifie le « *culte de l'axe* », Haussmann vit dans l'obsession de la ligne droite. Planifiés, biens alignés, les immeubles se ressemblent par décret, des normes sévères encadrent le travail des architectes (hauteur, style et standing). Prestigieux, ordonné, propre, ce nouvel espace parisien se veut emblématique du pouvoir de Napoléon III. Tout espace est traversé par la conception sociologique qui le produit. On n'a pas d'un côté la nature et de l'autre la culture, ces termes s'interpénètrent.

Le Droit juridique, parce que basé sur la logique et la rationalité des arguments et des textes, porte son nom à juste titre, il est « droit ». Le *Droit Romain*, qui gouverne une bonne partie du monde, a pour fonction de circonscrire des « règles » formelles.

Le raisonnement sur la pureté s'applique à toutes les dictatures. La révolution bolchévique est éloquente avec ses millions de morts qui n'adhéraient pas à la pureté du crédo révolutionnaire. Il en va ainsi de la Révolution Maoïste, dont l'intelligence se résume dans le *Petit Livre Rouge* qui se comporte comme la Bible. Paradoxalement, similaire à l'idéologie chrétienne [380] honnie, l'idéal communiste prôné s'inspire de l'ascétisme, de la virilité et de la pureté évangélique. Fasciste et communiste s'entendent pour combattre la « *dégénérescence bourgeoise* » et créer « *l'Homme Nouveau* », intègre, viril, généreux et conscient de son Devoir. Le Réalisme Esthétique emphatique, monumental et grossier, prouve à Gauche comme à Droite la pureté du héros virile. Comme dans le christianisme, on entend *régénérer* l'humanité, ce qui n'est pas sans rappeler le dessein de Dieu avec Noé. Chacun doit adopter la « *bonne conscience politique* ». Les grands Procès communistes, tronqués comme ceux de l'Inquisition, se justifient au nom du « *Bien* » et se comprennent au nom de la *légitime défense*. Un humoriste disait « on veut votre bien et on l'aura ».

La Commune de Paris, en 1871, est un exemple de nettoyage par la pureté chrétienne. L'Ordre Bourgeois célèbre la victoire contre

l'insurrection populaire par une église monumentale au sommet de Montmartre, qui porte un nom significatif : le « Sacré Cœur ».

Rappelons l'importance des femmes lors de ce soulèvement populaire parisien, révélateur du rôle continu des femmes dans les révoltes. Elles sont souvent en première ligne, fusil à la main, défendant les barricades contre les soldats Versaillais. Tenant tête aux troupes répressives, elles s'emparent des canons de l'adversaire et les utilisent contre eux. Leur rôle est reconnu : « *Le jeudi 25 mai 1871 alors que les gardes nationaux abandonnaient la barricade de la rue du Château-d'eau, un bataillon de femmes vint en courant les remplacer. Ces femmes, armées de fusils, se battirent admirablement au cri de : "Vive la Commune !". [381] Nombreuses dans leurs rangs, étaient des jeunes filles. L'une d'elles, âgée de dix-neuf ans, habillée en fusilier-marin, se battit comme un démon et fut tuée d'une balle en plein front. Lorsqu'elles furent cernées et désarmées par les versaillais, les cinquante-deux survivantes furent fusillées.* »¹³⁹. Ces femmes glorieuses sont admirées des étrangers : « *Si la Nation Française ne se composait que de femmes, quelle terrible Nation ce serait !* »¹⁴⁰. Ce sont elles qui commettent le sacrilège de fusiller deux généraux de l'armée bourgeoise. Évènement qui fut le prétexte au déclenchement du massacre de La Commune. Leurs rôles ne s'arrêtent pas au combat, elles sont aussi infirmières, brancardières, cantinières et symbole rassurant.

Les doctrines ont le même fonds de commerce. La *pureté des intentions* se partage à égalité. Fascisme, communisme, christianisme, doctrines venues des sommets intellectuels, attestent par *Le Livre*. On oublie souvent que le National-socialisme (nazisme) est aussi un « socialisme » radical. Marx est présent partout, comme Jésus. Il fut pourtant un bourgeois ordinaire, sans particularité dans la vie privée.¹⁴¹ En fait, le purisme révolutionnaire ne fait que prolonger les

¹³⁹ Prosper-Olivier Lissagaray, 1967, *Histoire de la Commune de 1871*, éd. Maspero, 526p.

¹⁴⁰ Le correspondant du *Times* en avril 1871.

¹⁴¹ Maria-Antonietta Macciocchi, 1978, *Après Marx, avril*, éd. du Seuil. Françoise Levy, 1976, *Karl Marx, histoire d'un bourgeois allemand*, Grasset. Il est significatif que ces deux ouvrages « sacrilèges » soient écrits par des femmes. Les hommes ne s'intéressent pas basement à la « vie personnelle » des savants.

religions d'essences masculines et viriles. On change le démiurge (le Prolétariat, la Cause, le Communisme) en instituant de nouveaux prophètes (Marx, Lénine, Mao,...). On évoque l'impératif du « *développement des [382] forces productives* », idéal rationaliste de l'évolution matérielle, comme on se pare du divin « *impératif économique* » sans s'inquiéter des réalités qualitatives de la vie. Le marxisme n'a ni chair ni sang comme l'église, il ne vit pas d'humanité mais d'intelligence.

Désir de pureté, le droit est lié au blanc. On le croise aussi dans l'histoire de l'alimentation. Le Blanc indique aussi bien la pureté que le vide et la pauvreté nutritive, comme le sucre blanc, la farine blanche, le riz blanc, etc. Volonté de pureté aérienne, ces grains sont vidés de leurs matières nutritives. Ils gagnent en légèreté et en apparence ce qu'ils perdent en contenu, en saveur et en vitamines essentielles. Pendant que les chefs-pâtisseries échafaudent de délirants gâteaux blancs, pour clore les banquets aristocratiques, les marins meurent en mer, atteints du bériberi s'attaquant au système nerveux qui est une carence en vitamines B1 (thiamine) causée par le riz décortiqué blanchi. La farine complète est plus lourde et rancit. Ces produits blancs, complètement dévitalisés se conservent beaucoup mieux. Ce qui est déjà mort ne peut plus mourir. Plus tard, des lois obligeront l'enrichissement en vitamines et minéraux de toutes céréales dévitalisées. Au moyen-âge, les prisonniers nourris au pain noir et à l'eau survivaient.

Ligne droite, pureté, blancheur et vérité sont symbole de la rationalité opposée à la courbe et à la spirale. Manière masculine de penser le monde, cette conception est historique et culturelle. Pour que l'espace se structure en ligne droite, il a fallu dévaloriser l'univers du féminin, enveloppant, senti, par nature rond et coloré. La femme est mue par le plaisir et la spontanéité, non [383] par la linéarité étroite, stérile et infinie de la ligne droite, si blanche soit-elle.

47. Le cycle féminin contre la ligne droite

L'homme pense un temps linéaire, son corps n'est pas traversé par les cycles. On ne pense pas de la même façon si on habite un corps de femme que si on habite un corps d'homme. On ne pense pas de la même manière dans un château que dans une chaumière. Le corps détermine la structure de la pensée. La pensée est liée aux rapports qu'on entretient avec son corps. La femme, traversée par des cycles hormonaux, vit des transformations physiques et psychologiques inconnues de l'homme et déterminantes dans sa façon de penser et de *ressentir*. Elle détient une compréhension de l'évolution des choses parce qu'elle la ressent dans son corps. Elle perçoit le mystère de la vie parce qu'il germe et remplit son ventre et son cœur, jaillit de son sexe et modifie tout son être.

Mouvement, tout est cycle et spirale chez la femme, en évolution, rythmé par la vie. Elle ne peut admettre une morale figée dans un dogme, aux explications uniformes et réfléchies d'avance, « du dessus », sans considération pour la nature de la vie et l'expérience. C'est le sens du singulier féminin. La raison est une incompréhension volontaire de la complexité des choses et des émotions attachées.

La femme ne peut adhérer à la raison qui est une discontinuité entre le corps et l'esprit, entre le sujet et [384] l'objet. Pour elle ce n'est qu'un *arraisonnement*, un amarrage forcé, contre sa compréhension totalisante de la vie. Dans le rationalisme elle perd son essence, son intuition, puisqu'elle n'est plus *dans* elle-même, dans *son* centre, mais contrainte aux croyances contrôlées. C'est une violence, une trahison que de s'éloigner d'elle-même. Avec le rationalisme la femme adopte de force un discours qui ne correspond pas à son identité.

Elle est moins « dans sa tête » que dans sans corps, sinon que victime d'un excès de rationalisme qui lui interdit d'être elle-même. La tête contrôle les sentiments contre les émotions et les empêche de s'exprimer. Encombrée de normes, la tête s'interdit de vivre ce que le corps réclame. La femme a l'intelligence de l'évolution du monde parce qu'elle le *sent* avant de le *réfléchir*, dans sa totalité, comme un ensemble, une évolution ininterrompue. Elle ne peut pas mettre la Nature « en face » elle *est* la nature, sujet et objet liés. La nature ne peut être indépendante d'elle, comme chez l'homme, « maître et possesseur de la nature », avec son concept de sujet et d'objet éloignés

l'un de l'autre. La femme vit la Nature Culturellement ou la Culture Naturellement.

La raison a gagné les hommes parce qu'ils sont loin de leur corps. Toute la virilité les en éloigne, elle se veut une indifférence au corps, même blessé. Le contraste est frappant entre les hommes et les femmes à propos du rapport au corps, du senti, de l'émotion, de l'intégrité. Pour une femme être intègre c'est être entière, pour un homme, c'est être juste, loyal. Les femmes sont toujours très au fait du langage médical, de l'herboristerie, des nouveaux soins et remèdes, des besoins physiques et [385] psychologiques. Elles se préoccupent de leur corps, santé et apparence, sont à l'écoute de ses modifications. Ce qui n'est pas le cas des hommes, ignorant leur corps et de leur émotion, ils sont dans leur pensée.

Le corps c'est la *terre*, le concret, il n'intéresse pas les hommes. Pour eux c'est le Ciel qui compte, la spéculation, l'abstraction, gloire et honneur. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'intéresse pas au corps de la femme. Pour l'homme, le corps de la femme est le « septième ciel ». S'il est tant fasciné par la femme c'est qu'elle est le contraire de lui, une autre manière de percevoir les choses, un type d'humanité qu'il n'a pas. Le mystère qu'est la femme pour l'homme fait d'elle une *Terra incognita*. Il faut en faire la conquête, explorer cet univers infiniment étranger et de surcroît, source de plaisir. La femme est l'humanité de l'homme.

Le féminisme a reproché à Simone de Beauvoir cette non-consideration du rapport au corps, spécifiquement féminin. S'inscrivant dans une pensée philosophique intellectuelle, elle est portée à une problématique de la liberté, souvent feuille de vigne de l'égoïsme. La notion de liberté est une façon de voir masculine, émanant de l'égoïsme grec revendiqué comme une vertu. La liberté est une donnée essentielle et indispensable, Simone de Beauvoir à raison de la revendiquer en son temps d'inégalités probantes envers les femmes. Mais son combat ne comprend pas toujours la spécificité de la femme et l'importance de son rapport à la nature et à son corps. Simone de Beauvoir pense la liberté au niveau de la tête, non du corps. Elle pense l'identité de principe de l'homme et de la femme. Au point de vue du droit, c'est le minimum. Il est légitime que sa pensée s'exerce au [386] niveau de la réflexion rationaliste de l'inégalité envers les droits. Mais la critique sociale

beauvoirienne ignore le niveau de l'émotion comme moteur d'une revendication, comme force, comme principe d'intelligibilité du réel. L'émotion n'appartient pas aux catégories de la rationalité philosophique. Elle est *un moins* par rapport à l'ineestimable *Conscience* qu'on doit acquérir sur les choses. On est ou on n'est pas *conscient* de la « réalité ». On *sait* ou on ne sait pas. Ce manque de conscience fait de nous des *aliénés*. La conscience rationaliste est intimement liée avec une problématique du savoir et de la science. Le philosophe sait ce qui est *vrai* et donc ce qui est faux, d'où son aura évangélique. Mais il s'agit d'un savoir abstrait parachuté, non d'un sentiment concret fruit de l'expérience.

Simonne de Beauvoir, par ailleurs admirable, pense la femme comme un philosophe masculin. Elle ne voit pas en quoi l'être total de la femme est un principe en soi révolutionnaire, parce qu'invalidation de la rationalité masculine. Elle ne voit pas assez la femme pour ce qu'elle *est* et lui fait finalement peu confiance. C'est pourquoi Simone de Beauvoir a pu penser la maternité comme une prison sociale. Il faut refuser se servage. Pour elle les femmes qui enfantent sont en manque d'être. Cette particularité féminine révèle une « aliénation », c'est un « défaut » dont les femmes sont victimes. Les enfants contraignent et attachent, ils subordonnent leur mère. Elle pense comme les grecs qui interdisent à leur femme d'allaiter, sous peine d'y perdre leur liberté. Si les hommes ont la liberté d'être, il faut les copier. On jette le bébé avec l'eau du bain.

[387]

La spécificité féminine est précisément sa force, un moyen puissant de transformation des hommes. Cette force inaliénable du féminin qui passe par le corps et l'empathie l'empêche toujours de succomber au froid rationalisme masculin. Cette spécificité féminine est la condition de la transformation du monde par les femmes. L'essentiel pour la femme est certes la liberté, cela va de soi, mais ce n'est pas le résumé de leur revendication. Elles savent leur importance au sein de la famille. L'essentiel c'est surtout l'intimité, la proximité, l'amour, la communication, la compréhension et non la simple liberté égoïste qu'arborent souvent les hommes parcimonieux dans leur investissement amoureux.

Il ne faut pas s'aimer soi-même pour penser que le modèle masculin est le meilleur. À partir de ce modèle, les femmes ne sont qu'inférieures. Le modèle dominant est fait par et pour les hommes en fonction de leur constitution physique, de leur vision du monde, de leur notion du devoir, de leur sens du pouvoir et du prestige. Une femme ne se libère pas, n'est pas elle-même, en devenant un homme. Ce n'est pas son objectif. Elle se libère à partir de ce qu'elle *est* et non à partir de ce qu'elle *devrait-être*. Il ne s'agit pas de l' « éduquer », mais de la *confirmer* dans son être intime réel. La femme n'a pas à se noyer dans l'identité masculine. Le genre masculin est masculin, il n'est pas universel. Il faut être égal, pas identique.

Ceci rappelle le dialogue de l'Indien avec la femme blanche. L'Indien considère qu'homme et femme ne sont pas identiques. Alors la femme blanche s'ingénie à le convaincre du contraire. Chez les blancs, hommes et femmes assument les mêmes tâches, détiennent les [388] mêmes responsabilités, défendent les mêmes droits, sont égaux. L'Indien réplique « alors chez vous, ce sont les femmes qui vont à la chasse et les hommes qui enfantent ? ». A trop vouloir insister sur l'identité, on crée la confusion entre égalité et identité, que le simple bon sens invalide. Les hommes ne seront jamais des femmes et inversement.

La liberté que désire la femme, c'est la liberté d'être, sans contrainte sociale ou morale. Vivre selon son être profond et non en regard d'être comme il faut. En fait, l'essence même de la revendication féminine touche les aspects qualitatifs de la vie et non seulement quantitatifs.

Cruauté logique l'ennemi central c'est *l'Ordre*, le droit, le linéaire, parce que tout cela implique le propre, le simple, les raisonnements dualistes. Significatif besoin d'absolu tout ce qui a trait à l'ordre est lié à un système répressif. Police, l'ordre est la coupure, écarte tout ce qui est différent de lui : « *Je préfère commettre une injustice plutôt que de souffrir un désordre* » (Goethe). La ligne droite hait le désordre. On parle du « maintien de l'Ordre », des « force de l'Ordre », un esprit « ordonné », une « ordonnance », un « Ordre hiérarchique », on entre « dans les Ordres ». Il est significatif que la Raison soit intimement liée à l'Ordre. L'Ordre ordonne dans un roulement de tambour. L'Ordre est casqué et botté voire il porte la

soutane. Il induit le « sens du sacrifice » pour se conformer, il conclut au Devoir. L'Ordre dicte un devoir de croyance.

[389]

L'Ordre est une violence qu'on nous inflige, qu'on s'inflige pour obtenir un statut. Il est révélateur de domestication, de dominance, de négation de soi. On n'apporte pas ce qui est soi en s'inscrivant dans un Ordre, on s'ajoute, anonyme. La force de la structure dévore toutes particularités. L'ordre est statique, on demeure figé au sein d'une structure plus grande que soi. On demeure dans le Ciel rassurant des idées et des comportements écrits d'avance.

Dans la vie personne ne tolère qu'on lui dise quoi faire. Dans un Ordre, c'est la règle. On obéit, à son Drapeau, à son Église, à son Administration. L'Ordre réclame la fermeture institutionnelle, non l'ouverture personnelle. L'homme définit souvent les femmes par l'irrationnel et le « désordre », autant dire des défauts gentiment méprisés. Désordre est synonyme d'un manque, de laisser aller, d'immatunité, voir, d'un problème d'intelligence. L'ordre ne s'oppose pas au désordre, mais à un autre type de comportement, tout aussi légitime. Le blanc n'est pas le *contraire* du noir, il est *différent*. De la même façon, le moins n'est pas le *contraire* du plus, c'est une autre opération. Sinon on tombe dans la logique dualiste : soit ça *ou* soit ça, du genre : ceux qui ne sont pas pour, sont contre. Les femmes sont aux antipodes de cette manière de voir, dangereusement « logique ». Les femmes s'inscrivent d'emblée dans la contradiction inhérente à la vie. Il y a ça *et* ça, un jour *avec*, un jour *sans*, comme les nuages dans le ciel ou les feuilles dans les arbres. De natures évolutives, elles sont proches du poète Jacques Prévert qui sollicite l'ajout au *Droit de l'Homme et du Citoyen*, du droit à la contradiction. La contradiction se place [390] dans la compréhension des choses alors que la dualité se confirme dans le jugement.

Antipode magistral à la logique, voici les propos de la Déesse Antique, qui énonce le tout et son contraire. Avec ses endroits qui ressemblent à ses envers, où chaque chose est une façon de décrire son opposé, rien n'est figé, ni fixé d'avance. Elle assume sa poésie contre tout emprisonnement de la raison, tout appauvrissement des complexités de la vie. À la logique, elle oppose la dialectique. *La force de la femme est le désordre*, une autre façon de voir le monde, la

puissance de son implication propre. Il est indispensable qu'elle se réapproprie son langage. La « légèreté » dont on l'accuse est une manière de la nier, à partir d'un lieu rationnel qui ne dit pas son nom. Ainsi dit Isis ou Sophia/Sophie (Sagesse), dans les manuscrits retrouvés en Haute Égypte à Nag Hammadi, mais dont l'origine réelle se perd dans la nuit des temps :

*Car je suis la première et la dernière.
 Je suis l'honorée et la méprisée.
 Je suis la prostituée et la sainte
 Je suis l'épouse et la vierge
 Je suis la mère et la fille
 Je suis les membres de ma mère
 Je suis la stérile, et nombreux sont mes fils
 Je suis la magnifiquement mariée et la célibataire
 Je suis l'accoucheuse et celle qui n'a pas procréé
 Je suis la consolation des douleurs de l'enfantement
 Je suis l'épousé et l'époux
 Et c'est mon mari qui m'a engendré
 Je suis la mère de mon père
 Je suis la sœur de mon mari et il est mon rejeton
 Ayez du respect pour moi
 Je suis la scandaleuse et la magnifique. ¹⁴²*

¹⁴² Shahrukh Husain. 2001, *La grande déesse-mère : création, fertilité et abondance, mythes et archétypes féminins*. Paris Evergreen.

[391]

Belle illustration de la force fondamentale de la femme, lorsqu'elle s'écoute et ne se rend pas dépendante d'un discours qui lui est étranger. L'ouverture et la communication féminine font moins de dégâts et de guerres que la fermeture et la confrontation virile. Même dans ses extrêmes, la frivolité n'a jamais tuée personne.

[392]

L'invention de la femme

Chapitre VII

FORCE DU SENTIMENT FÉMININ

48. La Raison rupture de l'Être

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les valeurs morales contemporaines sont issues du monde de la rigueur cléricale, de l'ascétisme et de l'abstraction religieuse bien qu'on tente de s'en éloigner. Ces pensées gouvernent notre univers et imposent leurs visions viriles. L'histoire de l'humanité est une incroyable volonté d'éloigner la femme d'elle-même. Comment être à soi, forte de sa singularité, alors que tout invite à la norme. La femme ne sait plus être, ne se comprend plus. Tributaire du discours ambiant, elle regarde à l'extérieur pour s'évaluer et comme le processus est identique chez l'autre, chacune copie le modèle normatif imposé et intégré, inadapté à la vérité intrinsèque de l'individu. Le rationalisme est une volonté de ne plus observer les choses à partir d'elle-même mais à la lumière d'une culture contrôlée. On ne part plus de ce qui *est*, de ce que *l'on veut* mais de ce qu'il *faut*, en regard du bien ou de mal, du vrai ou du [393] faux. Apparaît un devoir-être contraire à la nature de l'être.

Division fondamentale de la société contemporaine, la rationalité produit deux mondes, la vie privée et la vie publique. D'un côté tout est sentiment et affectivité (couple, famille, relation amoureuse) et de l'autre, le sentiment n'existe plus, seule la raison froide et abstraite

importe. Le travail est un lieu de concurrence, de fonctionnalité, on ne communique pas une opinion personnelle (politique, religieuse ou sexuelle). L'objet des relations concerne l'intérêt collectif et la rentabilité de l'entreprise, les « problèmes humains » la freine. Il est mal venu d'y raconter ses déboires personnels. Les problèmes de la vie ne sont admissibles que dans la partie privée de la vie. Ils sont coupés de la *vie totale*, continue, et deviennent des « *ennuis personnels* ». Ils renvoient à la psychologie individuelle et non à la nature de la société. Personne n'est autorisé à faire tomber l'armure dont tout le monde profite. La réalité se vit en dehors de la communication sociale, comme un problème de mésadaptation *personnel* et non *collectif*, confirmant la nécessité du devoir-paraitre. L'être devient risqué.

C'est l'effet pernicieux de la neutralité professionnelle. Les croyances individuelles n'ont pas à intervenir dans la vie publique du travail. Alors apparaît l'*opinion*, qui est précisément une « opinion », « *affaire intime et personnel* », parfaitement relative. Une opinion en vaut une autre, ce qui invalide la réalité de sa virulence. Qui a dit qu'une opinion n'avait pas de valeur ? Elle exprime une volonté de transformation concrète et non une pensée gratuite. La neutralité sociale [394] vient l'aseptiser, on devient neutre en mettant *sa* vérité entre-parenthèses, en créant une distance. C'est le *piège* classique porté contre l'expérience du féminin. Réfléchie et non sentie, la raison s'élève contre l'expérience. La neutralité est un vaste processus de *refoulement*, n'est admissible que le *raisonnable*. Alors naît *l'incertitude*.

L'éloignement de la compréhension de soi découle d'une multitude de coupures sociales institutionnalisées. Coupée de la vie, l'École s'épanouit en vase clos et les savoirs se segmentent. Les sciences naturelles ignorent les sciences humaines. L'histoire est coupée de la philosophie. La biologie sous-estime la sociologie, de sorte que le corps, cellules et organismes, s'explique par lui-même, en laboratoire, *in vitro*, éloignés des réalités de l'être comme une mécanique des molécules, et des gènes.

Chaque savoir, semble naître d'une volonté techniciste : fragmenter son objet pour mieux le comprendre. C'est l'essence du rationalisme. Le vieil axiome cartésien s'est imposé comme une évidence, il mise sur l'induction opposé à la déduction, coupe le

particulier du général à force de disséquer la vie, c'est pourquoi la biologie part du plus petit, la cellule, au plus gros, le corps entier. Le problème c'est que *plus on découpe moins on comprend*, plus on s'éloigne de la réalité, seule capable d'expliquer la globalité de l'être. Le rationalisme détient l'art de noyer le poisson.

Cette procédure de technicisation se rencontre partout. Prenons *l'Économie Politique*, qui est un savoir [395] lié à la réalité des acteurs en présence et donc à l'importance de leurs combats. On parlait de force de travail et de capital, de classes sociales en opposition. La *Richesse des nations* (Adam Smith, 1776) évoquait le lien intime entre la vie sociale représentée par des politiques spécifiques (mercantilisme, physiocratie, libéralisme) et sa matérialisation dans l'économie (division du travail, profits, capital, salaire). Au fil des siècles, l'économie politique a évolué en *Science Économique*, ignorant le *politique*, ne comprenant plus que des chiffres et l'inexorable impératif du marché devenu Dieu. Atteignant le statut de *science*, l'économie gère uniquement des flux financiers, de la monnaie, des taux, de la rentabilité, des cycles et des crises, au travers de savants calculs statistiques et graphiques où courbes et tableaux tiennent lieu d'explications. Ce savoir a oublié les réalités sociologiques présentes sous les chiffres, ce qui est dramatique lorsqu'on parle du rapport entre la Banque Mondiale et l'aide au Tiers-monde. La science économique se confond plus avec les mathématiques déshumanisées qu'avec les sciences humaines.

Alors naît, indépendante des sciences économiques, la « *Science* » Politique qui s'occupe des mouvements sociaux, des partis, des conflits « politiques », des structures juridiques. Les uns et les autres développent des Écoles spécialisées indépendantes (HEC contre Science Po, Polytechnique contre Sciences Humaines, ...). Le sens et la force de la réalité totale est fragmentée par la spécialisation des savoirs. Ces savoirs n'entretiennent plus de dialogues entre eux et ne répondent qu'à leur seule discipline. Ils fractionnent la [396] connaissance des réalités et morcellent les esprits, ils ne savent plus comprendre le sens de la totalité.

Les spécialistes de la connaissance envahissent la pensée. Intermédiaire entre le profane et le sacré, s'institue une nouvelle génération de prêtres du savoir et leurs habiles emprises sur l'esprit. Ils décrètent la scission entre le vrai et le faux, le sain et le malsain, le

in et le out. Entremetteurs obligés des nouveaux courants de pensée Céleste, les prêtres en tout genre se multiplient à l'infini et surgissent de partout. Il est médecin, professeur, savant, intellectuel, designer, politicien,... Le médecin se pose entre le corps et soi, le savant s'entremet entre le vrai et le faux, le professeur s'interpose entre le Bien et le Mal, l'intellectuel possède le savoir, le designer sait le beau et le politicien possède l'art de faire croire.

Ainsi encadrée, l'initiative de la pensée doute de sa propre normalité, de sa propre identité. Il y a toujours un intermédiaire entre le savoir et la vie, un lien étroit entre la connaissance et le pouvoir comme forme de dépossession de soi. Identique aux plus beaux jours des prêtres, l'ensemble est régi par une multitude de corporations professionnelles monopolistiques, sélectives et jalouses de leurs prérogatives, veillant strictement à leurs intérêts. Ce qui apparaît comme un choix librement déterminé est la conjonction d'une foule de spécialistes.

À partir de cette compétence spécialisée on peut, comme au temps de l'hégémonie cléricale, dicter la conduite de chacun à partir d'un lieu d'autorité, d'un [397] piédestal hiérarchique, on écoute et conseille à partir du Ciel. Le spécialiste, éloigné du terrain, imagine et applique sur le client ses propres concepts. Chaque conseil est une injonction puisqu'il parle à partir d'un idéal réfléchi, non de l'expérience concrète vécue. Le spécialiste est toujours moralisateur, il exige la réforme intérieure, clef de l'adaptation, plutôt que le combat contre l'oppression réelle. Fausse piste qui fait de chacun un nouveau coupable, faute de savoir s'adapter. Car il existe quelque part une vérité à laquelle il faut se conformer. On tombe dans la dualité opposé aux réalités de l'existence, une chose est une chose et pas son contraire, le monde est coupé entre le vrai et le faux, le trop et le pas assez.

La femme, non reconnue depuis des siècles, a de la difficulté à se « *re-connaître* », elle sait nommer les choses mais peine à *se* nommer, à nommer ce qu'elle est et ressent, sa réalité intérieure, son sentiment propre, son identité. Comme si elle n'y était pas autorisée, comme si elle ne s'appartenait pas. Coupée de la voix de son intuition, comment entendre les réponses adéquates, le discours capable de la renseigner sur l'être de continuité qu'elle est. Elle s'envisage sur le mode de la distance angoissante, étrangère à elle-même, incertaine de la vérité de

sa pensée, de la légitimité de son désir. Jamais assez mince, jamais assez belle, jamais assez mère, ou trop, trop mince, trop belle, trop mère. Cette ambivalence peut conduire à la pathologie. Surtout si on se fie aux autres, ceux qui « savent ».

[398]

49. Médicalisation répressive

[Retour à la table des matières](#)

Le psychiatre, seul autorisé à soigner l'affection mentale, ne répond qu'à son Ordre professionnel et son Éthique. Il en acquiert le langage propre et les compétences. Il se conforme à une vision étroitement médicale, encadrée et limitée et se coupe d'autres perceptions possibles, non-admises par la profession. On réclame la distance de l'objectivité pas l'empathie. Pourtant on n'étudie pas un objet mais des sujets vivants, imprévisibles et pensants. La science est traversée par les perceptions de son époque, des visions spécialisées et circonstanciées qui se présentent comme neutres et évidentes. Or la science est relative comme la solidité de ses énoncés. Ce qui est vrai un jour ne l'est plus le lendemain, on fonctionne par essai-erreur. La vitamine E, vantée et largement publicisée pour ses propriétés anti oxydantes, sera ensuite accusée d'accroître le risque de maladie cardiaque et de cancer. Un être humain ne réagit pas comme une cellule au fond d'une éprouvette, il pense et influence ses propres réalités biologiques. Ainsi le scientisme environnemental invalide les compétences du patient à reconnaître et diagnostiquer ses propres difficultés, à les définir en d'autres termes que ceux théorisés par les professionnels. En cela, l'hermétisme et l'incompréhensibilité du langage psychothérapeutique ne sont pas neutres.

Freud n'est pas un homme de terrain, il a peu de patient, c'est plutôt un théoricien fondateur de doctrines plutôt conservatrices. Il a forgé les instruments essentiels de la psychiatrie d'aujourd'hui. Fondement de ses théories, il pose la dualité entre principe de plaisir et [399] principe de réalité, ce qui induit comme une évidence la notion de normalité puisqu'il s'agit pour le patient de regagner le monde de la réalité, dans une problématique de l'intégration qui

n'envisage pas les vérités sociologiques mais neurologique, la formation de base de Freud. Il cherche la vérité des différences sexuelles à l'intérieur d'une conception biologique des choses.

C'est pourquoi sa conception des femmes est fortement connotée d'un sexisme confirmé et froidement expliqué par l'évidence scientifique, comme « l'envie de pénis » qu'il imagine chez les femmes. Il ne s'agit pas d'envie de pénis mais de désir de vivre de plein droit. La femme ne souffre pas de « complexes » mais de non reconnaissance. Siégeant dans l'individu, la notion de « complexe », ou de « névrose », infériorise de surcroît, on n'est pas ce qu'on *devrait* être. Freud :

« L'espoir d'obtenir un jour, malgré tout, un pénis et ainsi de devenir semblable aux hommes peut se maintenir jusqu'à une époque incroyablement tardive et devenir le motif d'actes étranges qui sans cela seraient incompréhensibles. C'est ici que se branche ce qu'on appelle le complexe de masculinité de la femme, complexe qui peut éventuellement lui préparer de grandes difficultés dans son développement régulier, si elle ne réussit pas à le surmonter rapidement. L'espoir d'obtenir un jour, malgré tout, un pénis et ainsi de devenir semblable aux hommes peut se maintenir jusqu'à une époque incroyablement tardive et devenir le motif d'actes étranges qui sans cela seraient incompréhensibles. La petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était un homme... Les [400] conséquences psychiques de l'envie du pénis, dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité, sont multiples et ont une grande portée. Un sentiment d'infériorité s'installe, tout comme une cicatrice, chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique.... Certes, la jalousie n'est pas l'apanage d'un seul sexe et elle se fonde sur une base plus large, mais je pense qu'elle joue un rôle bien plus grand dans la vie psychique de la femme, parce qu'elle tire un énorme renforcement du détournement de l'envie du pénis. » ¹⁴³

On a ici un primat accordé à la symbolique du phallus à partir duquel se définit la femme comme un moins. La petite fille est castrée

¹⁴³ Sigmund Freud, *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* (1925)

et non différente par nature, de son être propre. On est au plus beau jour de la conception phallogrecque et de son dualisme, tout ce qui n'est pas l'homme est un moins, un creux, un négatif. Abordant les problèmes sous l'angle de la sexualité, il a été servi par la pudibonderie qui l'attaquait, comme Darwin avec les créationnistes, et s'est justifié dans l'adversité. Freud fournissait un nouveau corpus de connaissances qui non seulement rassurait l'homme mais le justifiait dans ses outils répressifs. Tout cela n'est pas un « accident » de la pensée freudienne, mais bien inhérent au point de vue adopté et du contexte duquel il naît. Un fil historique le lie à l'hôpital de la Salpêtrière issu de l'enferment des « fous » (Pinel). Freud, originaire du milieu conservateur et rigoureux de la Vienne prussienne militariste, suit en France les cours de l'anatomiste et pathologiste Jean-Martin Charcot [401] (1825-1873), fondateur de la neurologie moderne, médecin à la Salpêtrière.

Misogyne, Freud a popularisé le concept d'hystérie après Charcot. Le terme provenant étymologiquement de « utérus », nous vient d'Hippocrate, qui suppose que l'utérus entrave la transmission nerveuse. Pourtant rien ne démontre la présence de lésions organiques dans la « maladie hystérique ». C'est une construction théorique concernant la minimisation des femmes, consécutive à une vision historique virile des choses, une manière de pensée. Chez les grecs encore imprégnés de la puissance des femmes, « l'hystérie » confère une aura divine respectée par les prêtres, en ce qu'elle est psychodramatique et l'expression d'un érotisme féminin, la pythie illustre cette conception. Ce n'est plus le cas en ce début du vingtième siècle, où sous l'angle de la « pathologie » froide, l'hystérie désigne une femme inadaptée, cruellement rejetée. Étrange que Freud unanimement réputé pour être le père fondateur de la relation d'aide en psychologie ait été si misanthrope : « *Je n'ai pas trouvé grand-chose de bon chez les humains. D'après mon expérience, la plupart sont de la racaille.* ». Il ajoute « *Nous ne devons pas nous laisser impressionner par les féministes qui veulent à tout prix nous obliger à considérer les deux sexes en position et en valeur* »¹⁴⁴, ce qui en dit long sur l'objectivité du personnage.

¹⁴⁴ Sigmund Freud, 1989 *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris Gallimard

Le langage médical psychiatrique consacrant aux dogmes de la science spécialisée confirme le terrible diagnostic de la schizophrénie qui touche un [402] américain sur 100 et condamne le « malade » aux médications sévères. Sans possibilité de rédemption, le patient est définitivement promis aux pires détresses, aux angoisses et à la misère. La maladie mentale est réputée congénitale, *comme si* elle dépendait de la divine nature, des lois cosmique ou des volontés de Dieu ; on procède à une véritable *réification*, chosification qui fait de l'être pensant une chose pensée soit un procédé de fétichisation, l'objet est investi d'un pouvoir en soi qu'il n'a pourtant pas.

La réification fait que la maladie mentale s'explique en soi, indépendamment des conditions psychosociologiques. Faire du malade un *patient*, passif et étranger à son mal être, le prive de sa propre intelligence émotionnelle des choses. Pourtant plusieurs études démontrent des guérisons, celle de Harding (1987) indique que trente-deux ans en moyenne après leur admission dans des hôpitaux de longs séjours au Vermont (USA), des 269 clients diagnostiqués schizophrènes, les deux tiers étaient rétablis et ne prenaient plus de médication depuis longtemps,. Loin du discours scientifique, c'est une attitude d'empathie, une humanisation des rapports qui les a soignés. Révélateur sociologique, les patients expliquent la rémission par le fait qu'ils avaient « *trouver un lieu sûr et décent pour vivre, et un mentor, quelqu'un à qui ils avaient fait confiance et qui s'était intéressé à eux* » ¹⁴⁵. La schizophrénie renvoie donc à un manque d'expression de soi et non à une défaillance physique congénitale.

[403]

Le rôle de la considération sociale, de l'empathie et de la responsabilisation conduit à des approches humaines impliquant la priorité du soutien communautaire. La démarche se complète avec l'exploration d'alternatives sans médicaments. En Finlande, des médecins traitent des patients nouvellement diagnostiqués comme « schizophrènes » par le « *Comprehensive Care* », basé sur le conseil, avec le concours d'assistants sociaux. Les médicaments ne sont utilisés qu'avec modération. Certains patients s'accommodent d'une

¹⁴⁵ Harding and all. (1987). The Vermont longitudinal study of persons with severe mental illness, methodology study sample and overall status 32 years later. *American Journal of Psychiatry*. (p.722)

dose faible, d'autres s'en passent. Les résultats sont prometteurs : une majorité de patient reste libre de symptômes psychotiques pour de longues périodes et exerce un emploi.

Chaque société produit ses rejets en fonction de la définition qu'elle donne à la normalité, elle est différente à Sparte, au Moyen-âge ou dans les rapports sociaux actuels. Si la maladie mentale se réfléchit en fonction de la normalité produite et non en fonction d'une pathologie personnelle, cela relativise le sens de la maladie et la possibilité de guérison et d'auto-guérison. Auto-guérison, puisque les pathologies sont fonction des croyances personnelles, on entre dans la pathologie en réponse à un questionnement interdit, à une dangereuse incertitude de soi, à une mise en échec de sa propre identité. Si on révèle la réalité de cette force intérieure, reconforte l'identité et la vérité du sentiment, la pathologie n'a plus *raison d'être*.

Tout cela révèle le rapport d'autorité du psychiatre vis-à-vis du patient infantilisé et présumé incompetent, chaque mot s'interprète sous l'orientation spécifique du psy. La défaillance est comprise en soi et non dans son [404] contexte. La schizophrénie est l'exemple même de réification, le social ne s'explique plus par le social, les maladies humaines tombent du ciel ou de l'arbre généalogique.

Nouvelle mouture des temps moderne le psychiatre « fabrique » son « malade » par le simple fait de nommer d'une façon spécifique la pathologie et ses désordres, comme la schizophrénie ou la bipolarité. Nommer la chose est la créer, comme le sorcier vaudou jetant le mauvais œil. Irrémédiable l'étiquette posée ne décolle plus. Le patient s'y confirme, l'autorité du médecin n'est pas contestable. Dans la pratique, l'étiquette est souvent posée par l'interne de service, sans expérience et dans l'urgence de l'efficacité. L'essentiel du « traitement » sera d'en prouver la légitimité, quitte à faire de l'inquisition auprès du malade, ce qui révolte certains médecins, critiques d'une telle manière de voir ¹⁴⁶. On n'efface jamais l'étiquette enregistrée dans le dossier médical informatisé, un doute invalidant le discours du patient reste présent. À l'origine, les soins d'urgences pallient à une crise d'angoisse, d'incompréhension ou de révolte qui pourrait être considérée comme une crise d'impuissance passagère et

¹⁴⁶ Thomas S. Szasz, *Le mythe de la maladie mentale*, Payot, 1975, Thomas S. Szasz, *Le mythe de la psychanalyse*, Payot, 1976

légitime. La victime devient l'accusée, au lieu du réconfort essentiel à sa remise sur pied on la corsète, elle ne nuira plus ni à elle-même, ni aux autres.

Une anecdote est significative à ce sujet. Les colonisateurs Anglais féru de droit durent légiférer par une commission d'enquête à propos du meurtre commis [405] par le sorcier qui n'a pourtant jamais touché sa victime. Il n'a fait que planter des aiguilles dans une poupée la représentant. On s'aperçoit que pour atteindre la victime, elle doit se savoir marquée d'un sort, le sorcier l'indique toujours par des traces spécifiques, laissés dans l'espace de la cible. Ainsi touché, l'homme se laisse mourir : cesse de manger, s'éloigne, se recroqueville et s'éteint, mort de peur. C'est la connaissance du sort qui assène le coup fatal et non l'acte physique. Ce qui démontre non seulement l'importance du psychique dans l'autodestruction mais aussi celles des croyances et de la désignation.

Sur le plan strict de l'étiologie médicale, « *Aucun rayon X, ni test sanguin, ni scanner du cerveau ne peut détecter la présence d'une quelconque maladie mentale. Et l'hypothèse qu'une condition psychiatrique soit due à la présence d'un déséquilibre 'biochimique' dans le cerveau n'est vérifiée par aucune preuve scientifique.* »¹⁴⁷. Il s'agit explicitement de désapprouver des types de comportements, considérer comme « anormaux », « hors de contrôle » ou « irrationnels », à travers un langage savant autorisé par l'Ordre. Ce sont les femmes qui, statistiquement, sont les principales victimes de la domination thérapeutique.

Aujourd'hui, on ne peut socialement concevoir d'inégalité d'état entre deux individus, sans perte de droits ou de dignité, mais grâce aux prouesses du savoir et de la science, il semble légitime qu'une hiérarchie [405] s'établisse entre le médecin et le patient, entre celui qui sait et ordonne et celui qui ignore, *qui s'ignore* et subit. Le savoir est un enjeu fondamental du pouvoir. Tout est conçu en fonction du confort du médecin et de son autorité infantilisante.

¹⁴⁷ Voir le terrible rapport publié par la Commission des Citoyens pour les Droits de l'Homme USA, Schizophrénie, Une maladie qui rapporte à la psychiatrie, Rapport sur les mensonges et les faux diagnostics, et recommandations. <http://www.ccdhtml.org/publications/schizophrenie.pdf>

Dernier avatar du rationalisme répressif la psychiatrie jouit d'une arme nouvelle, la médication. La déification du médicament miracle participe de ce pouvoir médical, même si la médication est souvent un frein à la rémission. Le brillant mathématicien John Forbes Nash, prix Nobel 1994, qui souffrait supposément de schizophrénie, a été sauvé parce qu'il a refusé de poursuivre l'absorption de neuroleptiques. Le film *Un homme d'exception* de Ron Howard (2001) retrace ce paradoxe. Les médicaments agissants sur le cerveau peuvent empêcher la guérison. En 1998, des investigateurs de l'Université de Pennsylvanie rapportent que les médicaments antipsychotiques provoquent un élargissement anormal dans une certaine zone du cerveau, aggravant les symptômes. En 1994, des chercheurs de la Harvard Medical School aux États-Unis découvrent que les perspectives de guérison des patients schizophrènes ont diminués durant les vingt dernières années alors que d'énormes progrès scientifiques ont été réalisés. L'intégration sociale se réalisait davantage un siècle auparavant, même si la thérapie ne consistait, entre autre, qu'à placer les patients dans des baignoires d'eau glacée. Les traitements sont moins cruels aujourd'hui mais aussi répressifs.

Les études de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) sont précises à ce sujet, les « schizophrènes » [407] des pays pauvres guérissent plus facilement que ceux des pays riches. Dans les pays pauvres, on administre moins de neuroleptiques faute de moyens. Tout le mouvement antipsychiatrie met en garde contre les dérives médicales répressives, ignorant l'aspect social des choses. De nombreuses femmes sont associées au mouvement antipsychiatrique et président des mouvements pour les Droits de l'Homme.

Toute cette réification découle des conceptions biologistes de la réalité. La biologie s'attache aux *effets* du social, aux « symptômes » et non aux causes. Ainsi peut-elle « découvrir » l'absurde, comme le « gène de l'alcoolisme », le « gène du meurtrier », le « gène du violeur ». La plus énorme absurdité est le « gène du bonheur » découvert par la neuroscience. Il existerait selon la neuropsychiatrie ¹⁴⁸ et la psychologie génétique et moléculaire ¹⁴⁹,

¹⁴⁸ Boris Cyrulnik *De Chair et d'Âme*, Éditions Odile Jacob, 2006,

¹⁴⁹ Stefan Klein *Apprendre à être heureux : Neurobiologie du bonheur*. Laffont 2005

« *une prédisposition personnelle au bonheur* ». Conséquence, à chaque gène défectueux correspondra une pilule, médication adéquate qui s'en prendra aux molécules affectant le fonctionnement cérébral, comme le valium, un puissant anxiolytique ou le Prozac, la « pilule du bonheur », améliorant la perception des choses. Le « gène » devient la *cause* du problème. Toutes les responsabilités du « malade » et du milieu de vie angoissant s'évanouissent. Non seulement les relations de cause à effet disparaissent mais de surcroît comment peut-on se soigner si l'on ignore la vérité du mal ? Le corps est seul responsable face à lui-même. Peut-on mieux l'isoler ? Sur le terrain de l'*anomalie* physique le regard se déplace du social à l'individu. Peut-on davantage procéder à la coupure ? [408] L'histoire individuelle et l'histoire sociale démontre combien les déterminations sociologiques à l'égard du développement de notre réalité physique sont fondamentales, combien on construit socialement notre corps.

Les séductions et les abus de la science envahissent toute notre vision du monde. Pourtant l'univers est fait d'histoires non d'atomes, notre biologie est faite de social non de gènes, notre psyché est faite de relations non de cellules. Du reste si notre intelligence était fonction du volume du cerveau, baleines et éléphants de masse plus imposante nous seraient bien supérieurs. L'indicateur direct d'intelligence se trouve ailleurs que dans sa forme, tant et si longtemps qu'on sache définir « l'intelligence » sans faire appel à son contenu et au sens.

Comble de l'apolitisme, vaut mieux soigner dans le cadre lucratif de la vente de médicaments que s'en prendre aux réalités sociologiques. Il est facile de comprendre que toutes formes de contraintes sociales et psychologiques mènent à l'interrogation, à la culpabilité et au stress. Cette crainte de la mésadaptation ouvre sur la maladie. Cette défaillance n'a rien à voir avec une problématique biologique. La maladie est un effet de la contrainte sociale et morale, une *réponse* au stress et à l'angoisse et doit s'interroger socialement et non médicalement.

À tel point que la médecine elle-même interroge aujourd'hui son parti pris exclusivement biologiste. Elle comprend mieux la corrélation entre désespoir social et [409] alcoolisme, entre silence, refoulement, stress et crise cardiaque, entre incompréhension, routine et dépression, entre image sociale et dévalorisation, entre amour et perception de soi, entre isolement social et suicide, entre mauvaises

conditions d'hygiène, pauvreté et tuberculose ou choléras, entre habitudes alimentaires familiales, statut social et obésité. Statistiquement, l'espérance de vie est de 10 à 15 ans inférieurs pour une femme seule et pauvre. Constat qui n'a rien à voir avec la raison biologique mais qui est directement consécutif aux conditions sociales et psychologiques dans lesquels se vit le corps. Pour exemple, les travaux des médecins Jean-Louis Servan-Schreiber ¹⁵⁰ et Richard Béliveau ¹⁵¹, témoignent de ce lien entre cancer, façon de se nourrir et de se vivre socialement, ce qui ôte la prédominance du patrimoine génétique à cette maladie qui ne vient plus du ciel. Le *Rapport* d'octobre 2007 du Fonds Mondial de la Recherche Contre le Cancer, en vient aux mêmes conclusions.

50. La norme impérative, nouvelle abstraction

[Retour à la table des matières](#)

Le « *dédoublément de la personnalité* » s'explique aussi par le rationalisme. La contradiction est évidente entre l'idéal promu et l'angoisse qu'il génère. La norme est tracée à partir d'un être idéalisé qui se vit dans le monde enchanté des publicités et des magazines. Idéal porteur en ce temps de rentabilisations économique, le [410] mannequin parfait remplace la déesse de plâtre et guide nos nouveaux soins et besoins pour atteindre le bonheur.

La norme se dicte à partir d'un physique idéalisé de nord-américaine, jeune, grande, mince, le teint frais et la chevelure luxuriante. Ce modèle parfait est véhiculé universellement par tous les médias. La femme de trente ou quarante ans est représentée par une adolescente de quinze ans, loin de la réalité naturelle des formes féminines. De sorte que chaque kilo, en regard de l'extrême minceur

¹⁵⁰ David Servan-Schreiber, *Anticancer : Prévenir et lutter grâce à nos défenses naturelles*, Éditions Robert Laffont, 2007. Il est également critique de la psychiatrie et l'psychanalyse.

¹⁵¹ Richard Béliveau, Denis Gingras 2006 *Cuisiner avec les aliments contre le cancer* Laboratoire de Médecine Moléculaire Éd. Trécaré Montréal

présentée, atteste le laisser aller. L'image construite par les média est en cause, certainement pas la beauté multiforme et naturelle des femmes. On est encore dans un idéal inaccessible. En dehors de cette norme correspondant à peine à 2% de la population, chacun jauge ses complexes et mine sa confiance en soi. Idéalisée, l'image purifiée se retouche encore dans les magazines. « *N'essayez pas de ressembler à Cindy Crawford, même moi je n'y arrive pas* », affirme le célèbre mannequin. La pression s'évacue en dévalorisation, en stress et en chirurgie esthétique.

Plus autoritaire parce qu'invisible et semblant émaner de nous-mêmes, la Norme remplace Dieu. Avec Dieu, on savait à qui s'en prendre, maintenant, plus d'ennemis sinon soi-même. La Norme laïque transforme le Bien et le Mal par le Sain et le Malsain, par « *l'hygiène morale* ». La Norme atteint aussi bien l'esthétique physique que psychique, *un corps sain dans un esprit sain*. La Norme est aussi inaccessible et exigeante que Dieu. Dieu est grand, je suis petit et gros. Boutons, rides, cheveux blancs, sueur, poils, sont autant de signes d'un manque de soins personnels. Ils affirment la lourdeur [411] olfactive, visuelle et morale, alors que tout participe d'une aseptisation physique et psychique relevant d'un monde éthéré, divin, *sans poids ni odeur*.

On retrouve cette sècheresse cléricale, cette perfection ascétique, dans la dérive concernant le corps des femmes extra maigres, anorexique jusqu'à la mort. Nouvelle forme de négation d'elle-même, symptôme morbide, elle se laisse mourir de faim dans un monde hédoniste qui vante la jouissance sans entraves. Cette chair débordante, désirable et défendue fait désordre, trop femme. Comme chez les grecs, la vision de l'homme s'exporte encore androgyne dans l'idéal du Même homosexuel. La femme mannequin est de plus en plus masculine : très grande, épaules larges, corps plat sans seins ni fesses, genoux osseux et cuisses creuses. Pureté de la maigreur, l'homme projette ses formes dans la femme. Processus qui l'atteint dans l'image qu'elle se fait d'elle-même et que l'homme se fait de l'idéal esthétique féminin qu'il désire et choisi. Antérieurement, la rondeur était souhaitée, désirable et appétissante, référons-nous à toutes les œuvres artistiques précédant l'invention de la photographie. Tableaux et sculptures débordent de la chair enchanteresse, sensuelle et émouvante des femmes.

Comme le Saint d'autrefois, l'idéal réclamé vit dans une apesanteur sociologique, loin du monde des vivants. Pour y correspondre il ne faut plus respirer, ni même manger, ignorer le temps. L'idéal normatif de la beauté s'obtient soit par la privation que sont les régimes alimentaires, résurgence du carême et du jeûne religieux, soit par un extrême contrôle de soi, ascétique, caractéristique du saint. La perfection a ceci d'inhérent à [412] la pureté, on ne l'atteint jamais. La *pureté* est liée à la virginité enfantine du lisse. Prohibé et chassé, le poil nous rappelle l'animalité, la maturité, l'humidité sensuelle au parfum intolérable, pornographique. Dans un monde aseptisé, l'odeur naturelle est un excès, manque de contrôle de soi. L'indiscipline honteuse peut se lire partout. L'aseptisation est le plus sûr moyen de ne pas déranger, d'être parfait non plus devant Dieu mais devant les hommes. Antidote à l'érotisme, la rationalité réfléchie. Sans couleur olfactive, corps uniformisé, rien de moins érotique que l'aseptisation. L'érotisme est lié au désordre, au caché, à l'incontrôlable et au désir. Désir d'être soi, naturel, spontané et imparfait.

Face à une norme obligatoire, neutre et parfaite, tous sentiments « personnels » deviennent preuve de la négligence, du laisser-aller, du manque de rigueur et de persévérance. Tout le monde est coupable, et condamné à l'erreur, face au Dieu Infiniment Parfait. La Norme est plus permissive et tolérante mais copie l'essentiel des principes de la moralité sexuelle chrétienne, même si elle semble s'alléger de l'ascétisme, de la pérennité ou de l'exclusivité. On prône la fidélité, le dévouement et la retenue féminine, conformément à l'obéissance et au respect exigé. Sous des couverts de libéralité, le jugement social est plus exigeant vis-à-vis des femmes. Il est encore préférable de se fondre dans un monde *sensé* plutôt que de partager sa *sensualité*.

Venue de l'univers clérical, la perfection est une invention masculine, elle émane de la pureté immaculée du Ciel, loin des saletés de la Terre féminine. La plus importante victoire de l'histoire du rationalisme est d'avoir exporté sur la femme la notion de perfection. De [413] tout temps, la femme suivant sa propension naturelle des choses, sait et fait ce qu'il faut faire, il n'y a pas de mesure, le deuxième enfant n'est pas mieux ni pire que le premier, il est ce qu'il est. Avec la perfection, la performance, surgit le doute, il empoisonne sa vie. Si l'un est moins doué, elle s'interroge sur son alimentation pendant la grossesse, la différence dans les soins apportés à chacun,

l'amour donné, l'attention, se sent responsable, coupable. Si tout n'est pas parfaitement bien fait, selon ses critères, elle est déçue. Elle préfère s'abstenir qu'être prise en défaut. La peur de mal faire, d'avoir honte et d'être la risée devient sa prison. Le droit à l'erreur est interdit. Interdit aussi le droit à la *contradiction*, pourtant inhérent à l'action et plus conforme à son être. Si elle se réclame une telle austérité, elle l'exige pour l'autre, comme une réciproque obligée, ce qui ne facilite pas la libération de chacun. Or *moins on fait, moins on est* et, *moins on est moins on se réalise*. La femme est atteinte dans la totalité de son être par ce qu'elle fait puisqu'elle ne coupe pas son monde en deux : émotif et rationnelle. *Elle est ce qu'elle fait* ou ne fait pas, son travail n'est pas extérieur à son être, l'autocritique s'établira au niveau de son *identité*.

51. La domination dans la gestuelle féminine

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce rapport au monde spécifiquement féminin se révèle dans sa gestuelle et dans sa manière de tenir son corps. Cette attitude physique participe de codes sociaux impartis aux sexes, la façon de se présenter socialement est toujours empreinte du rapport dominant dans lequel s'inscrit *l'incertitude féminine*.

[414]

Un rapport au pouvoir structure la gestuelle féminine. Marianne Wex ¹⁵² exprime par des photos convaincantes la manière typique d'occuper l'espace chez l'homme et chez la femme. Assis, l'homme maintient généralement les jambes écartées, les pieds pointés sur l'extérieur alors que la femme, même vêtue de pantalon, serre ses jambes, les pieds pointés vers l'intérieur. Les bras féminins sont plus volontiers collés au corps, les coudes bas, alors que ceux masculins prennent de l'aisance, éloignés et hauts, laissant une impression de

¹⁵² Wex, Marianne. 1993. *Le langage "féminin" et "masculin" du corps : reflet de l'ordre patriarcal*. Louvain-la-Neuve [Belgique] : Academia.

nonchalance, d'assurance. L'homme occupe plus d'espace, de volume, sa présence est manifeste, détendue, sure d'elle-même. Son attitude est garantie par son autorité alors que la femme se maintient, se contrôle, incertaine, doute d'elle-même, de sa présence, de son port, de son physique.

Les manières de prendre l'autre sont différentes selon que l'on soit un homme ou une femme. L'homme prend la femme des deux mains, inconsciemment, en signe de possession. Il prend la main de la femme par le dessus et généralement celle-ci prend le bras de l'homme non l'inverse. La position du corps masculin et féminin n'exprime naturellement pas la même autorité. L'attitude *large* des hommes contraste avec l'attitude *serrée* des femmes. Hiérarchie homme-femme, une certaine minimisation se lit dans la gestuelle du corps féminin pour valoriser l'autre, lui laisser la place. Les hommes occupent leur espace par des gestes larges : mains croisées en arrière de la nuque en signe de détente, bras allongés de tout son long sur le fauteuil, accotement sur les deux accoudoirs du fauteuil, jambes écartées. [415] Sauf dans le but de provoquer ou de séduire, les femmes mettent plus rarement leur poitrine en évidence les bras croisés sur la nuque ou les coudes adossés sur le dossier arrière. Elles occupent plus volontiers un seul accoudoir, les bras sont croisés. Besoin de se protéger, les avant-bras sont serrés sur le devant cachant ventre et poitrine, patronnent les parties faibles de leur carapace. Inversement, lorsque la femme veut séduire elle adopte une gestuelle offerte contrastant avec sa réserve habituelle, exprime des attitudes inattendues, considérées socialement comme masculine.

Cette gestuelle marque un rapport déterminé, anodin mais révélateur socialement. La gestuelle semble mue par la spontanéité mais est fortement marquée par une manière socioculturelle de se percevoir, de se comporter, de bouger, selon le statut social ou le sexe. La gestuelle du corps participe d'une lecture sociale que chacun comprend et auquel tous se conforment. Si la manière de marcher des hommes et des femmes est différente, cela ne renvoie pas au physique, mais au sociale. Toute la gestuelle se pense socialement, sensuellement, culturellement. À preuve, l'étrangeté d'un homme marchant de façon efféminée. Il dérange l'ordre convenu.

Cette façon de se *poser* est historique puisque dans les sculptures pré-patriarcales de l'Antiquité Égyptienne, Mésopotamienne ou

Étrusque, la position du corps ne se différencie nullement entre les hommes et les femmes. Dans l'essentielle des représentations Égyptiennes la femme et l'homme trônent ensemble, côte à côte, et adoptent des positions semblables quand ce n'est pas la femme qui maintient l'homme avec les deux mains par [416] en arrière, signe d'affection et d'autorité. Elle prend toujours le bras de son parèdre qui conserve une attitude plutôt droite face à la puissance féminine.

La présence sociale de l'homme et de la femme est bien différente. Les bruits du corps (raclements de la gorge, vent, rots) sont « masculins » et mal tolérés émanant des femmes socialement tenues à la décence. Ces bruits participent d'une certaine virilité, une manière masculine de se comporter. Injures grossières, jurons et écarts de langage sont signes de virilité, bien éloignés de l'univers féminin. Elle parle moins fort et d'une voix plus faible, voire aigüe lorsqu'anxieuse et tendue. Profonde pénétration du social dans nos moindres attitudes, la femme interroge constamment l'interlocuteur pour se rassurer de l'exactitude de son propos alors que l'homme affirme d'emblée. Dans les rassemblements, l'homme parle davantage, plus écouté, il est désireux d'exprimer son importance, son humour, son savoir, en somme d'être *vu*. L'homme parle de lui, intarissable.

Dès l'enfance le garçon est appelé à prendre un type spécifique de comportements. La discipline est nécessaire mais l'anticonformisme masculin est valorisé, il sied à l'homme. Le garçon doit être viril, cacher ses larmes et ses sentiments, se raisonner. Agressivité, lutte et concurrence font partie du modèle masculin, inspire respect et confiance, la morale est moins imposée. Trop propre, il risque d'être « efféminer ». Le propre c'est le Bien, le sale c'est le Mal (le mâle). Le garçon bouge, il n'est que trop naturel qu'il se salisse. La saleté ajoute à la virilité voire l'érotise. Le cinéma use de ce modèle masculin décoiffé, égratigné et [417] auréolé de sueur, pour souligner l'action, lier l'homme au mouvement, à la force, à la liberté, au sale caractère. Le héros n'a que faire de son apparence, il est la gloire. Un homme « sait » se salir les mains.

L'encadrement féminin va très loin, la notion de propreté est omniprésente. Le propre caractérise les limites de la conformité à ne pas franchir. Dans l'imagerie sociale la femme est le propre, la pureté. Cantonnée à un rôle de contrôle d'elle-même et des autres (mari et enfants), elle est aussi investie de la fonction de maîtresse de maison,

vérificatrice des poussières, examinatrice des ongles sales et autres fonctions ménagères qui pourtant lui répugne. C'est l'intégrité globale de la femme qui se révèle dans la notion de propreté. La femme violée se dit « sale » elle n'arrive plus à purifier la souillure. À la recherche de la *pure Vérité*, on menace de laver au savon la bouche des enfants menteurs. La propreté *est* la probité, l'intégrité. Rien n'est plus beau et plus blanc que la sincérité et la virginité féminine idéalisée par l'homme.

Plus exigeante, l'éducation d'une fille impose d'être belle, sage, gentille, polie, sérieuse et disciplinée, on lui fait moins confiance. Investie comme gardienne de la morale, on se méfie de sa faiblesse émotionnelle. Toutes ces demandes sociales l'enjoignent à être plus respectueuse des règles que les hommes, on ne lui pardonne pas d'écart et son perfectionnisme contrôlant l'empêchent de vivre réellement le plaisir et d'en jouir. Elle s'enferme dans des déterminations rigides, fait cause commune avec sa prison. Dans la logique de la pureté on vise l'être *parfait*. Beauté, santé, performance et légèreté sont des idéaux qu'il faut atteindre. Faire [418] l'impossible sans le laisser paraître. Être naturellement totalement efficace vingt-quatre heures par jour, avoir le teint frais et le verbe clair. Stresser pour être à temps à son heure de yoga antistress. Exiger tout et son contraire. La femme doit être rationnelle *mais* imprévisible, sérieuse *mais* légère, mince *mais* pulpeuse, chaste *mais* sexy, intelligente *mais pas trop*, car assimilable à la masculinité, on confondrait les rôles. L'excès de l'un ou de l'autre la condamne, on attend qu'elle soit « parfaitement féminine » en contrôle. S'impose une ligne invisible, toujours plus droite et étroite en vue de s'adapter aux règles prescrites.

Une pression s'impose sur les sentiments féminins. La femme doit se calmer, ne pas faire d'éclat de colère. Il faut savoir *se tenir, passivement*, doucement féminine et sereine. L'exaltation est un signe de débordement inconvenant et intempestif. Selon les rôles impartis, seul l'homme peut exalter, exulter, sans risquer l'opprobre. Attribut de sa virilité, on excuse ses débordements, signes de son tempérament passionné. Pour elle, le débordement est un manque inconvenant de contrôle, un excès vulgaire, une « hystérie ». Le sexe féminin *incarne la décence seul les hommes ont la licence*.

L'homme, habitué aux combats, confiant en lui, renvoie sur les autres ses appréhensions et son agressivité. Logique de la concurrence

masculine la faute s'attribue à l'autre, l'adversaire naturel. La concurrence propre à l'histoire de l'homme l'assure et le rassure, l'animosité consolide l'identité masculine. Or la concurrence ne correspond pas à l'univers altruiste de la femme. Freinée dans son affirmation, elle doute de tout, minimise son être, s'interroge sur la légitimité de [419] ses choix, de sa vision du monde, de ses attitudes et de sa sexualité. Généralement la femme retourne ses peurs et son agressivité contre elle-même. L'anorexie le confirme. Une étude révèle que vers l'âge de 14-16 l'agressivité des filles s'extériorise librement mais passé cet âge la femme intègre l'image qu'il est convenu de respecter socialement et retourne contre elle-même l'agression. Comportements féminins, inadmissible d'agresser les autres mais soi se tolère. L'incarcération des femmes illustre les extrêmes du phénomène d'auto-violence, d'automutilation. Ainsi affirme Sylvie Frigon, « *Pour certaines, se couper, se blesser est une façon de s'approprier son corps, d'exercer un certain contrôle sur celui-ci. La femme peut décider quand elle se coupera, combien de fois, jusqu'où elle ira. Cela fait contraste avec toutes les autres occasions où elle a été victime, où elle n'avait pas le contrôle.* ». Une incarcérée raconte « *Il n'est pas étonnant que plusieurs d'entre nous se tranchent la gorge, se lacèrent le corps, se pendent. Il n'est pas étonnant que nous ayons besoin d'inscrire notre douleur sur notre corps, car notre vie est remplie d'une incroyable douleur et d'expériences traumatisantes.* » ¹⁵³

La morale tracée d'avance est inattaquable. La question n'est pas de savoir *pourquoi* agir de telle manière, mais *comment* bien se comporter, comment bien faire les choses. L'intuition, invalidée, n'est plus d'aucun secours, la norme respectée rassure et pallie à l'interrogation. Les savoirs dictés concernent les aspects les plus intimes de notre vie : comment faire l'amour, comment vaincre sa timidité, son manque [420] d'assurance, comment équilibrer sa vie (alimentation, travail, famille), comment allaiter, éduquer, punir et aimer nos enfants, comment perdre dix kilos en trois jours ou dix ans en trois heures, comment vivre heureux, etc. Tout ce qui était naturel, spontané et senti est maintenant l'objet de réflexions, de

¹⁵³ Sylvie Frigon et Michèle Kérisit 2000 *Du corps des femmes, Contrôles, surveillances et résistances* Presses de l'Université d'Ottawa.

connaissances savantes, de *techniques comportementales*, confirmant un devoir-être issue de la raison. On trace une norme universelle neutre, puisque provenant du lieu neutre du savoir. Savoir qui semble rechercher le meilleur de chacun et non prendre parti pour la conformité. Comme le dit l'étymologie, la norme est « *normale* », *normalisante*, attachée à un devoir-être, ce qui la pousse à tromper l'être. Le propre de la rationalité est de tracer une norme en dehors de laquelle tout devient « pathologique ». Hors de l'Église, point de salut.

Le devoir être se construit à partir d'une idéologie du bonheur obligatoire avec ses ordonnances et sa littérature ¹⁵⁴, balisée d'acquisitions, *quand on aura on sera*. Tout n'est plus qu'attente, on devient le spectateur de sa propre existence. Dans les années soixante-dix, on définit le prolétaire non seulement comme celui qui n'a rien, sinon sa force de travail, mais comme celui qui n'est rien, ne possédant même pas sa propre vie. Il ne perd pas seulement sa quantité de valeur marchande mais sa qualité d'être. Il s'explique par l'attente de quelque chose qui, hypothétiquement viendra le sauver, apportera un sens à sa vie simple, monotone et répétitive. Aujourd'hui ce phénomène s'est accentué, créant un stress continu et une attente lancinante. D'un [421] côté, on vante les joies de la consommation rédemptrice (belle maison, voiture prestigieuse, voyage au soleil, produits miracles,..) et on loue un idéal d'être à atteindre (cours de réalisation de soi, de savoir plaire, de savoir dire, de savoir-faire, savoir danser). Et d'un autre côté on se rend compte que toutes ces attentes ne font que stresser davantage, emprisonner, éloigner de soi et des autres, isoler. Cet inaccessible bonheur entraîne de nombreuses contradictions entre la norme dictée et le ressenti. Le bonheur ne s'achète pas, il se ressent.

52. Le temps dans la coupure de l'être

[Retour à la table des matières](#)

¹⁵⁴ Tal Ben-Shahar *L'apprentissage du bonheur* Belfond, Frédéric Fanget Où vas-tu? Les réponses de la psychologie pour donner un sens à sa vie. Les Arènes 2007.

La notion de temps est perçue de la part de la femme et de l'homme de manière différente. Si un couple décide de faire un enfant, la femme s'interroge immédiatement : qui sera le premier averti, comment elle l'annoncera aux parents et amies. Elle se questionne sur le mois le plus propice, l'été ou l'hiver, pense à l'habillement, prévoit les sorties, les vacances, gère les finances, sa carrière. Elle s'interroge sur le type d'accouchement, le médecin, l'hôpital, l'allaitement ou le biberon. Elle prépare l'évènement concrètement, dans le menu détail. L'homme, moins concerné, demeure abstrait, apporte son concours à quelque chose qui le dépasse. En général, la femme trouve l'homme dépassé par le quotidien, il est absent, préoccupé par une chose ou trop concentré sur une autre. La femme reproche à l'homme de ne savoir-faire qu'une chose à la fois alors que constamment elle en entreprend plusieurs simultanément. Son écoute n'est pas toujours attentive et tranche avec l'attitude attentionnée des femmes.

[422]

L'homme est pressé, non pas tant par précipitation volontaire impétueuse, mais par sa notion quantifiée du temps, induite par son rationalisme. Habitué à se définir par les résultats, il se décrit par ce qu'il *à*, ce qu'il *fait* et non par ce qu'il *est*. L'homme est plus enclin à vanter ses prouesses qu'à exprimer ses émotions, comme si ses sentiments étaient secondaires, ou pire, honteux, preuve incontrôlable de sa faiblesse.

Rationaliste, l'homme définit spontanément le temps par sa quantité. Il se mesure par sa finalité : résultats au travail, quantité de subalternes mesurant son pouvoir, conquête féminine, nombres d'orgasmes éprouvés et procurés. Forme sans contenu, le temps est une notion abstraite, une quantité qu'il faut meubler, remplir, sans tarder. On vivra après, plus tard. D'où l'attente de quelque chose qui viendra nous sauver. Lorsque Benjamin Franklin dit que *le temps c'est de l'argent*, il indique que le temps doit être rentabilisé, questions de cout, mais il indique aussi que le temps peut se résumer à une donnée quantifiable, indépendamment de l'émotion et du sentiment, ou *contre* l'émotion et le sentiment.

Habituée à percevoir les choses du côté affectif, la femme, conçoit le temps dans l'émotion. Elle n'attend pas de performances de l'homme aimé, juste son être, sa présence. C'est la relation qualitative

qui compte, il n'y a pas de coupure entre fin et moyen. La qualité du moment, et non son aboutissement, est la preuve de la présence à soi, à l'autre. La précipitation de la gestuelle amoureuse de l'homme choque la femme. Ces fameux préliminaires, qu'elle trouve trop court ou circonscrit aux parties spécifiquement sexuelles, comme si [423] l'homme voulait se rendre efficace en se rendant directement au but. Performant, il entend conclure. Là encore le « langage » est différent. Pas tant que la femme trouve « *l'homme trop pressé* », ce qui n'est pas faux, mais plutôt qu'il n'est pas qualitativement à elle. Pour la femme le plaisir ne se trouve pas au bout du chemin mais *dans* le chemin. La finalité importe mais pour elle c'est la proximité en soi, l'intimité qui compte, le rapprochement total et non la finalité du corps. Si l'on dit que l'amour ne s'achète pas, ce n'est pas pour des raisons morales mais parce que c'est une variable qualitative et non quantitative. L'amour n'a pas de *valeur, il est la valeur*.

En amour, la femme s'enchant, se remplit de l'autre, le mange des yeux, touche son visage, respire ses cheveux. Elle présume du plaisir, des jeux de mains, du corps, des frôlements, des caresses. Elle savoure le moment, danse, touche au sexe comme au cœur de l'autre, dans un accomplissement qui n'est pas une finale, à peine un début. L'homme procède à l'inverse, attiré par le sexe, il part volontiers du bas vers le haut, du sexe à la tête. Sa logique est différente, imprégnée d'efficacité. Son éthique quantitative veut conclure pour prouver. Cela choque la notion qualitative du temps chez la femme. Le retard féminin n'est pas un accident mais participe ontologiquement à la qualité de l'être. La femme se plaint de ne pas avoir assez de temps, lui est pressé. Pour l'homme ou la femme ce n'est pas un choix, c'est leurs perceptions organiques des choses.

[424]

53. Continuité du plaisir féminin

[Retour à la table des matières](#)

On peut alors interroger la notion de plaisir dans la manière d'envisager la sexualité. Pour la femme tout est plaisir et pas nécessairement sexuel, à l'inverse de l'homme. L'essentiel de

l'érotisme féminin se passe entre les deux oreilles. Il est total, diffus et non attaché à un organe particulier. Le plaisir est global. L'amour se fait avec tout l'être, pas seulement avec le corps. Elle n'exulte vraiment qu'avec l'autorisation qu'elle se donne et qu'elle ressent. Une femme ne pense pas comme un homme, son corps ne s'ouvre qu'appriivoisé. Les contradictions dont parle le romantisme existent, on jouit d'autant plus que la jouissance est interdite, mais ce romantisme nourrit d'inaccessibilité est fait de plaisirs inassouvis, il jouit de la souffrance. Le romantisme est le dernier avatar du christianisme, Chateaubriand ou Lamartine le prouve comme fervents catholiques conservateurs et réactionnaires, premiers hérauts du romantisme. Ils créent toute une littérature de la déchirure. Dans la réalité des femmes, la sexualité commence par la possession de soi-même. Coincée dans le mal-être, anéantie par le devoir-être, impossible de donner ou de recevoir.

Les hommes ne comprennent pas la notion de plaisir chez la femme. Chez l'homme le plaisir est extérieur à lui, quelque chose que l'on expérimente. Le sexe, la cuisine, le sport, se pratiquent comme d'autres activités. L'homme divise le monde en sujet et objet, l'activité est une performance. Le plaisir, pour l'homme, est *dans* les comportements, dans ce qu'il *fait*. Pour la femme il est dans ce qu'elle *est*. L'homme cherche l'objet, la femme [425] cherche le sujet. L'homme aime la femme pour ce qu'elle *a*. La femme aime l'homme pour ce qu'il *est*.

Pour la femme, la sexualité extraite de sa vérité émotive, de son sens total, n'a aucun sens. Ce n'est plus qu'une activité physique vide, à laquelle elle rechigne à se prêter. En d'autres termes le féminin est toujours en quête de la profondeur de l'autre, l'homme est plus superficiel. On est parfaitement aux antipodes de l'apriori chrétien prônant la plus grande profondeur de l'homme.

Pour la femme, personne n'est un objet. Le plaisir participe de l'intime et du personnel. Elle ressent ou ne ressent pas. Égalité dans le plaisir, les indous considère que la cuisine est un geste d'égale importance à l'amour, même sacralité, même prière. La femme trouve le plaisir en toutes choses, de toutes actions, dans tout l'être. L'intimité prend pour elle des formes multiples, l'amour, le rire, la cuisine, les massages et ne se réduit pas à l'amour physique quantitatif. Ainsi plaisir sexuel ou sportif ne sont pas superposables mais participe de la

même intensité. La femme ressent un véritable plaisir dans la simple attention qu'on lui porte, dans la proximité, dans l'échange. Tout participe d'une même émotion ressentie dans tout l'être, jusque dans le sexe. D'où l'ampleur et la force des émotions féminines, ressenties au plus profond de l'intimité aussi bien positivement que négativement. La transcendance de l'autre est d'une importance cruciale pour la femme. Son érotisme est sensible à l'intelligence, l'enchantement, la prévenance. Des critères qui ne se « voient » pas.

[526]

La femme ignore l'instant et se projette toute entière dans l'histoire. Elle se donne dans l'absolu. Son temps, comme son être, est total, indissociable comme sa vision du monde. Se percevant entière, elle est incapable de donner une *partie* d'elle-même. Elle conçoit l'être aimé sur son modèle, s'attache à l'ensemble. Elle verra l'esprit, l'humour, l'intelligence former un tout avec le physique, quel qu'il soit. S'il est indispensable pour une femme d'être belle, pour l'homme il est plus important d'avoir « quelque chose », du charme ou du charisme.

Sinon par fantasme, il ne viendrait pas à l'esprit d'une femme amoureuse d'accumuler des hommes, d'entretenir un harem. Le harem est une démonstration du pouvoir mâle par objectivisation des femmes. La relation amoureuse, pour la femme, ne constitue pas une victoire, ni une conquête supplémentaire, mais l'approfondissement d'une intimité privilégiée.

L'homme tente d'exporter sur la femme sa manière de voir et de faire, mais elle ne lui correspond pas. La sexualité masculine ne se superpose pas à celle de la femme. Pour elle, le sexe en tant que partie anatomique, n'est pas le principe décisif de l'excitation, n'a pas de sens affectif en soi et se limite à son apparence physique. Alors que l'homme se trouble d'un physique, de la vision d'un sexe féminin, la femme préfère l'homme habillé, il gagne en charge sensuelle, en sens. Elle s'émeut plus de la particularité d'un sourire ou de la complicité d'un regard que de la forme d'un sexe, sans *langage* personnalisé s'il n'appartient à l'être désiré. Tout est sensualité pour la femme, du rituel du bain aux chandelles, aux soins quotidiens qu'elle se porte. La [427] découverte l'enchanté, du parfum d'ambiance aux chaussures rouges, en passant par la surprenante texture d'un nouveau fruit

exotique ou la promesse d'un supplément alimentaire. Toute son existence est traversée de plaisirs et d'expériences sensuelles, de la couleur des murs de la cuisine aux odeurs qui l'embaume, de la découverte du monde sauvage à l'identité intime de l'autre. La femme est riche de la profusion, de l'émotion des couleurs, des saveurs et des odeurs. Elle considère que l'homme se prive de la beauté de la vie.

Il n'est pas surprenant qu'homme et femme ne se comprennent pas toujours. La pornographie présente une performance sexuelle idéalisée par et pour l'homme, tout y est jouissance immédiate enchantée par le corps rêvé, utilitaire et interchangeable des femmes. Elle correspond à une vision masculine. Ces films heurtent le sens moral de la femme non pas tant par pudibonderie mais parce qu'étranger à son *langage* sensuel. Elle y voit plutôt une nouvelle exigence, une perfection neuve à rejoindre. On sollicite la jouissance spontanée et sans inhibition. On lui demande un corps formaté, caricatural, des gros seins, des fesses rondes, la taille fine et le ventre plat. L'idéalisation à cette fâcheuse tendance à normaliser et contraindre. L'idéal ignore le plaisir de la particularité, l'imperfection touchante ; le corps perd sa tendresse, sa sensualité et son histoire. La femme se veut unique, choisie pour sa propre identité. Une inversion se produit, la femme projette et conclue, s'il aime ce qu'il voit, je ne suis pas ce qu'il aime, il ne m'aime pas *moi*, il n'aime pas *mon* corps, je ne peux lui dire oui. Continuité et coupure de l'être ont de lourdes implications.

[428]

L'équivalent de la pornographie, chez la femme, se trouve dans les romans à l'eau de rose et dans les magazines féminins. La sensualité tranquille et le plaisir s'y étalent partout, sur papier glacé et en couleur, subtils, les désirs sont suggérés et romancés, les personnages se tourmentent.

L'incompréhension est forte puisqu'on ne saurait juger de la moralité de la pornographie sinon que de l'envisager hypocritement au même titre que le fait l'esprit clérical. Le fantasme masculin est aussi légitime que celui de la femme. La question n'est pas de vouloir restreindre de façon pudibonde les fantasmes qui se vivent quoiqu'on en pense, mais plutôt de chercher à comprendre son sens dans les rapports homme-femme. Surtout que le fantasme est aussi la

recherche du plaisir, de l'étrangeté, d'un insolite libérateur s'il est vécu librement par les partenaires. La femme peut y voir un moment libéré du contrôle, une jouissante insubordination débarrassée de la morale. Le danger est grand d'épouser le discours de l'adversaire cantonnant la femme à la sainte.

L'homme n'a aucune idée de la dimension sensuelle des femmes bien qu'il sache qu'elle est radicalement différente de la sienne. S'il se projette, comme il est naturel de le faire, il comprend ce *qu'il* est, pas ce *qu'elle* est. L'homme ne peut s'imaginer être aimé comme objet, du reste pour lui ce serait plutôt un fantasme. Il est d'emblée aimé pour ce qu'il est, pour sa particularité, alors qu'il aime *l'image* de la femme, sa *représentation* dans l'imaginaire sociale. Il aime *l'abstraction* de la femme dans chaque femme, il aime un physique en adéquation à un *genre*.

[429]

Lorsque l'homme fait l'amour à une femme, il le fait de sujet à objet. L'excitation sexuelle chez l'homme provient d'images érotiques transgressives. La femme est *l'objet* de son désir. L'amour physique n'est pas lié au sentiment bien qu'il y contribue. La sexualité ne dépend pas de l'intimité. Elle répond du trouble visuel, du besoin physiologique ressenti, d'une logique du corps ou du fantasme, la sexualité détient son propre impératif. Conquête virile, le pari est plus fort si la cible est prestigieuse, adulée pour sa beauté. Critère proche de celui du chasseur, importance du panache. Il peut mentir pour obtenir, ne pas entièrement s'engager. L'homme peut aimer et se donner ailleurs dans la plus parfaite probité, ça n'altère en rien son amour pour sa compagne. Il est rare qu'un homme refuse les avances d'une femme quitte à ne les accepter qu'une fois. Il s'y risque comme il prend tout risque pour le plaisir de l'instant discontinu. Cela fait partie de son être social.

Si la relation se vit d'être à être, de sujet à sujet, on ne peut multiplier les être sans se perdre soi-même. Cela n'est possible que dans une relation de sujet à objet. C'est pourquoi l'homme découpé peut très bien entretenir plusieurs relations de front. C'est même plutôt prestigieux. Ce n'est pas qu'il soit machiavélique, son univers se comprend d'une manière radicalement distincte.

Fantasme de l'homme, l'univers masculin envoie des messages contradictoires aux femmes. Il lui demande à la fois d'être elle-même et de se comporter comme une autre. C'est le fameux dilemme qui oscille entre la sainte et la putain. Idéalement l'homme recherche une femme affirmée, insolente, provocante et sexy, la folie de tous [430] les instants, et de l'autre il ne peut compter que sur la fidélité, la sagesse, le raisonnable. Le désir masculin est ainsi fait qu'il recherche contradictoirement en même temps le sujet et l'objet.

L'homme n'a pas notion des mécanismes féminins du contrôle de soi, de la culpabilité, de l'incertitude, de la complexité. Il ne peut l'envisager ne l'ayant pas ressenti, n'en étant pas victime. Il ne s'agit pas de mauvaise volonté. Homme et femme sont mus par des univers psychosociologiques contradictoires radicalement éloignés. L'homme sait ce qu'on attend de lui, il s'y prépare, assume, rationalise. La femme est entièrement prise par l'ambiguïté. On lui réclame un devoir être contradictoire. Elle doit se conformer à l'idéologie du rationalisme, qui est aux antipodes de son être et se fabriquer une image et des comportements à cheval entre la raison et l'émotion.

La fidélité vis-à-vis de la femme n'est pas essentielle à l'être de l'homme, c'est une contrainte. Au grand désespoir de sa femme, qui ne comprend pas cette « légèreté », il peut fréquenter des prostituées et avoir des maîtresses. Pour la femme, l'homme viole son intégrité puisque se donner à un autre engage tout l'être. Si elle le trompe, cela aura des conséquences plus capitales. C'est tout l'être qui est atteint, l'engagement affectif, la proximité. Si l'homme trompe sa femme, les conséquences sont toutes relatives, une partie de l'être seulement est touchée. L'homme doit être fidèle, non pas tant parce qu'il le ressent intimement, mais parce qu'il répond à une valeur morale imposée, extrinsèque mais intégrée, un dictat de principe. Comme les valeurs morales et sacerdotales ne valent que ce qu'elles valent, [431] on peut faire semblant d'y croire. En fait l'homme est fidèle à lui-même Il ne trompe pas, il ne fait que se tromper de femme.

Pour la femme, l'homme est un prédateur *sans* morale puisqu'il n'a pas *sa* morale. Il est un animal dénué de principes, attaché à ses instincts physiques plutôt qu'à l'Absolu. Pourtant il est rare qu'un homme quitte sa femme pour une autre. Statistiquement, c'est en grande majorité la femme qui quitte son conjoint. Le sens du « devoir » est très fort chez l'homme, le devoir le retient. Dans la

capacité de l'homme à scinder physique et sentiment, il ressort le sens de l'honneur. La notion de fidélité diffère ainsi, pour l'homme elle s'attache à la raison, pour la femme elle s'unie à l'affection. *L'homme se prête, la femme se donne.*

Ce qui fait croire aux femmes que l'homme ne ressent rien. Il prend les choses en dilettante, sans s'impliquer. La profondeur de la femme vient de sa sincérité. Elle souligne la notion *d'intégrité*, non par décision morale pure et dure, mais parce que l'intégrité décrit la réalité de ce qu'elle vit, de se qu'elle *est*. Le terme d'intégrité est ressenti par l'homme comme une promesse évangélique, une garantie morale, un label de qualité auquel il entend se soumettre *dans l'instant* mais ce terme ne lui correspond pas. Ce concept est éloigné de son univers coupé entre avoir et être, entre rationalité et affectivité. L'intégrité chez l'homme, ne participe ni de son langage ni de son univers, il ne s'y croit pas tenu. Le langage féminin et masculin utilise des mots identiques aux sens différents.

[432]

Autre exemple, la beauté. Pour l'homme, habitué à découper rationnellement les réalités, il fera une première distinction, entre le physique et l'esprit. À l'intérieur du physique, il distingue chaque partie du corps, fesses rondes, gros seins, longues jambes, il qualifie l'objet de « beau » ou non. En fonction de ce jugement, il envisagera la durée de la relation, long terme ou histoire d'un soir, femme qu'on épouse ou relation clandestine. Le rationalisme masculin est inductif il part ordinairement de la partie au tout alors que par nature la femme est déductive, part du tout à la partie.

54. Subversivité du sentiment

[Retour à la table des matières](#)

Pour la femme, l'homme est une énigme, une totale incompréhension, il pourrait venir d'une autre planète tant son être participe d'ontologies différentes. Pour comprendre les choses, l'homme doit s'en éloigner, les décortiquer, créer une distance scientifique, un recul objectif indépendant des sentiments susceptibles

de tout altérer. La femme, au contraire, s'approche pour comprendre les choses, crée une intimité avec elle, engendre une empathie affective, émotionnelle, conforme à sa manière de voir. Une femme, écoutant la plainte d'une autre personne, entre dans l'émotion, peut pleurer avec elle par empathie, pour partager cette peine, l'alléger, la porter avec elle. L'émotion lui est compréhensible car elle fait appel à une expérience sentie. La femme ne réfléchit pas l'émotion, elle la vie de l'intérieur, à l'unisson.

[433]

La femme ne ressent pas l'obligation « d'avoir raison », de professer la vérité vraie sur une autre vérité, d'énoncer *la* raison du plus fort. L'homme s'adresse au conscient, ce qui est réfléchi ou non, la femme à l'inconscient, ce qui est senti ou non. Mme de Maintenon pouvait dire : « *pour les femmes la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison* ».

Humain, complexe et revendicatif, le sentiment est le ferment de l'insubordination. Énergie subversive, révolte latente, position de qui-vive permanent, le sentiment est dangereux, engagé, ni contrôlé, ni contrôlable. C'est pourquoi l'ordre social veut le canaliser, le « rationaliser », le nier. Gloire de la neutralité, on n'attend pas l'engagement social de la science. La science se veut une rupture entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif. Glaciale, elle ne peut soulever les passions et les individus. Le rationalisme est incapable de transformer la vie parce que la transformation ne relève pas des objets mais des rapports entre sujets. Les transformations proviennent d'un sentiment d'exaspération et d'impasse. La passion est indispensable à l'évolution. Rien de grand ne se fait sans passions. Comment transformer les choses sans risque, enthousiasme et convictions. Le sentiment est la seule force capable de rompre le moule de la rationalité acquise. Le sentiment est une manière d'éconduire une pensée socialement ordonnée. Légitime par lui-même, il n'est pas tenu de se justifier. C'est grâce à l'émotion ressentie face à une injustice, une répression ou une inégalité, que se modifient les réalités.

Pour maintenir l'Ordre conservateur il faut neutraliser la chaleur du sentiment par une morale [434] froide, définie d'avance. Le sentiment est une lutte entre le subversif et le raisonnable, il nous maintient éveillé. On a inventé à l'usage des femmes le mot

sensiblerie, pour bien invalider le sentiment et la stérilité de ses émotions. Or ce n'est pas au nom de la « Raison » qu'on transforme les choses. Les revendications se réalisent contre la « Raison », cette raison-*là*, à partir d'un humanisme ressenti, d'une empathie généreuse ou d'une détérioration des conditions d'existence. Le sentiment est ce par quoi les femmes humanisent les choses, *posent les jugements de valeurs* interdits par la science. Elles sont *sensibles* au malheur, à la privation de plaisir, à l'étouffement. Privé de cette sensibilité, pas de changements. L'évolution ne vient pas de la seule transformation naturelle, spontanée des choses. Ni du crédo simpliste de l'idéologie du progrès, qui fait croire que la connaissance, l'invention technique et scientifique apporteront le bonheur à tous.

L'autorité des femmes est une dynamique transformationnelle évidente. Elle ouvre l'homme à la sensibilité, à l'écoute, à la conscience de lui-même et des autres. Elle l'amène à s'occuper de l'éducation des enfants, de la cuisine, des tâches ménagères. Ce qui ne veut pas dire que les tâches soient également partagées, ni même qu'elles soient toujours assumées, mais une nouvelle philosophie de la relation s'installe, issue d'une affirmation des femmes. Statistiquement, l'homme marié mange mieux, vie plus longtemps, est moins malade et stressé que son équivalent célibataire. Il y a donc dans la proximité à la femme un enrichissement psychologique et social indiscutable.

[435]

La femme transforme l'homme dans le plaisir. La poésie du plaisir féminin est fondamentalement subversive. La lutte ne se fait pas simplement entre les visions féminines et masculines du monde, mais entre plaisir et rationalité. À chaque fois que l'homme se met à l'écoute du plaisir des femmes, il se transforme et grandit. L'homme confiné dans son seul univers perd son humanité, privilégie la violence, est porté à la domination et à la possession exclusives. L'histoire des Églises, assise sur l'abstinence et le célibat, le démontre, la religion est le moyen le plus assuré d'acquérir un pouvoir mâle fort. Les événements récents nous le prouvent encore avec la prolifération de l'intégrisme liée à l'abstinence sexuelle.

Le clergé dissocie l'amour et le mariage parce que l'amour et la sexualité détiennent un extraordinaire potentiel subversif et s'élève

contre l'obéissance. L'amour encombre car il ne se « commande » pas. C'est une donnée qui risque de contrecarrer les plans préétablis, échafaudés au-dessus des concernés. Tous les accords patrimoniaux en sont bouleversés. On ne s'aime pas pour se marier, on se marie pour s'aimer. Surtout si les amants proviennent de familles ennemis ou d'inégal statut. L'amour peut conduire à la mort. Le sentiment est contradictoire et irrésistible. En Afghanistan, des jeunes filles s'immolent pour échapper au mari choisi contre elle. Insulte à la raison, le sentiment est toujours subversif, bouleverse les rapports sociaux car il s'exerce dans les profondeurs de l'affectif. Alors que la rationalité s'inscrit dans le superficiel, contrairement à ce qu'il prétend. C'est le sentiment qui est profond pas la rationalité, la rationalité ne s'exerce qu'à normaliser et aplatir la virulence du sentiment. La rationalité se [436] soumet à l'obligation de résultats. Le sentiment est désordonné et n'écoute que lui-même.

Du reste la disparition des femmes crée une forte agressivité sociale. Un phénomène contemporain est significatif à ce sujet. Pourtant interdits en Inde, les avortements sélectifs concernant les filles créent une pénurie de femmes. Cette sélection engendre une réelle disparité démographique. Il manque cent millions de femmes en Asie. S'ajoute à cela une pratique sanguinaire, le meurtre des épouses. Leur disparition génère des dotes qui enrichissent la belle-famille alors qu'elle était destinée à protéger du besoin la nouvelle mariée. Ce manque crée une recrudescence de la violence, de la prostitution et des viols. Les hommes ne trouvent plus à se marier et deviennent plus agressifs. Privés d'affection et de sexualité, ils ont tendance à rejoindre les rangs de l'Armée, qui cherche un exutoire à ce débordement d'agressivité, créant un danger potentiel énorme quant à la paix régionale.

Plus près de nous les matchs de football sont révélateurs de la haine qui s'exprime dans un monde sans femme. Dans l'univers carcéral, la punition la plus sévère infligée n'est pas seulement la privation de la liberté mais celle de la sexualité et de l'amour. Les prisons médiévales antérieurement mixtes sont devenues, sous la poussée pudibonde du XVII^e siècle et par la séparation des hommes et des femmes, un lieu de punition et de méchanceté plus sévère encore. La sexualité est conçue comme un « vice ». Par la privation sexuelle on sépare plus assurément l'être de lui-même. La privation atteint

l'identité du corps. La prison est une [437] volonté hargneuse et inhumaine de rupture avec les sens, avec l'émotion et l'amour de l'autre sexe.

L'irrespect vis-à-vis des femmes et la méconnaissance de leurs droits égaux est intolérable aujourd'hui. Elle a toujours été la réformatrice de fait et a transformée l'homme à partir de ce qu'elle *est*, mieux que le meilleur « humanisme » philosophique. L'homme réforme sa nature au contact de la sensibilité de la femme, de sa vision du monde émotive et humaine. Pour la séduire l'homme se présente sous son meilleur jour. On ne saisit pas combien la femme transforme l'homme au quotidien, dans l'ordinaire de la vie. Il est sensible à sa perception des choses et elle a les moyens de ses convictions. Tenu de séduire, l'homme transforme son vocabulaire verbal, vestimentaire, intellectuel et affectif. L'univers féminin pénètre silencieusement et continuellement les comportements masculins. Dans tout homme, il y a intrinsèquement la présence symbolique des femmes. On n'a pas toujours conscience de ce rapport de structuration réciproque pourtant évident.

Ainsi toute la différence entre l'homme et la femme renvoie à leur histoire, mais cette histoire ne touche pas simplement les réalités matérielles, elle a profondément transformée toute leur manière de se vivre et de se penser jusque dans la plus profonde intimité.

On attend toujours plus de la femme que de l'homme. Statistiquement, elle lit davantage, s'intéresse à un univers beaucoup plus varié, continuellement à l'affût et gourmande de nouveautés, d'innovations. Cette [438] sensibilité n'est pas sans conséquences sur les comportements et la nature au monde de l'homme, présent et en devenir, et sur la transformation sociale. Et cette évolution n'éclate pas de partout, dans les tambours et les cris d'une révolution violente. Elle se vit dans l'ordinaire de chaque jour. Les choses se font doucement, invisibles, dans l'intimité chaude et silencieuse. *Typique de la femme*. Elle sait que les plus grands changements commencent dans les petites choses du quotidien.

Fin du texte

